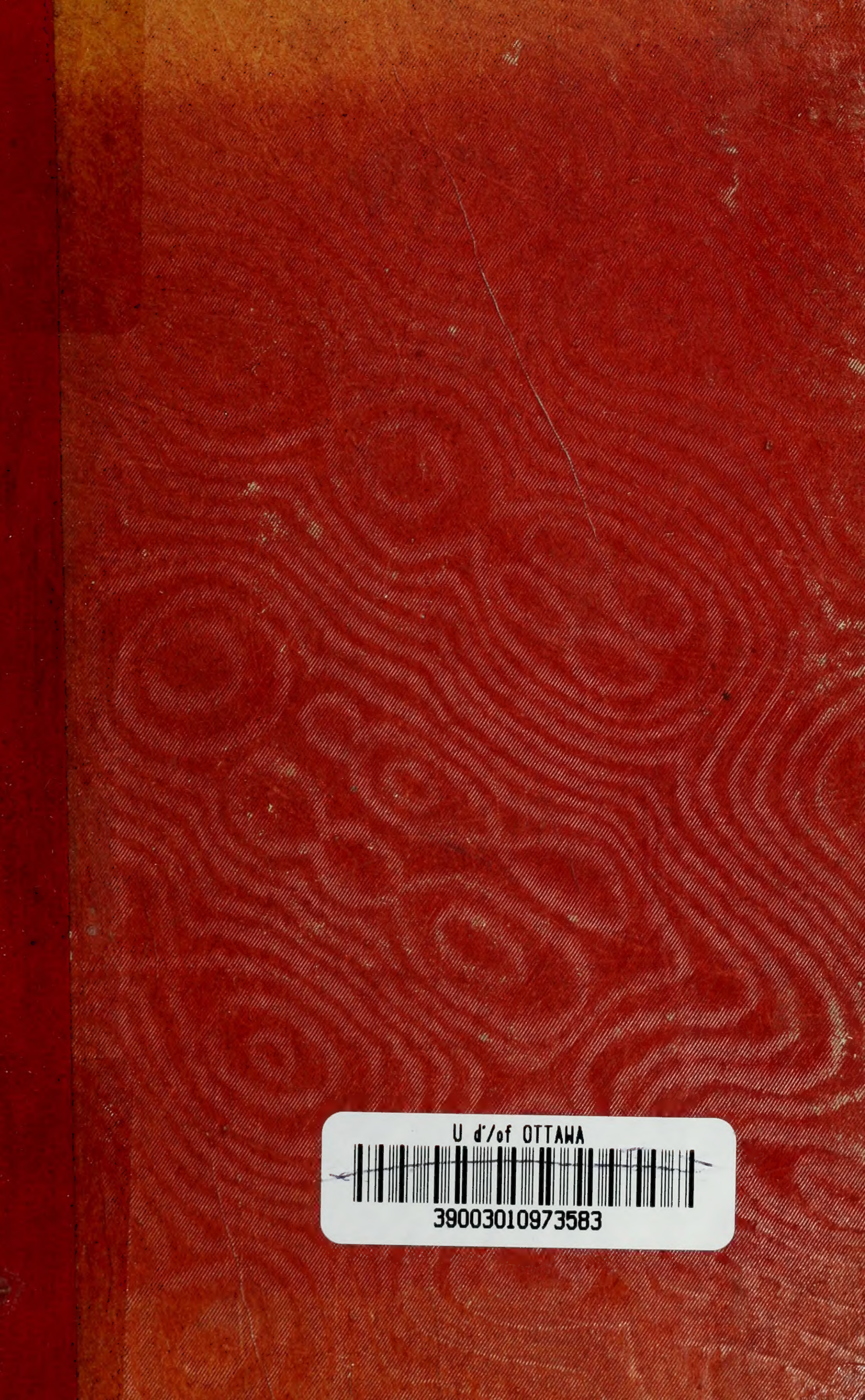
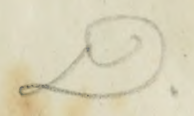

U d'/of OTTAWA
39003010973583



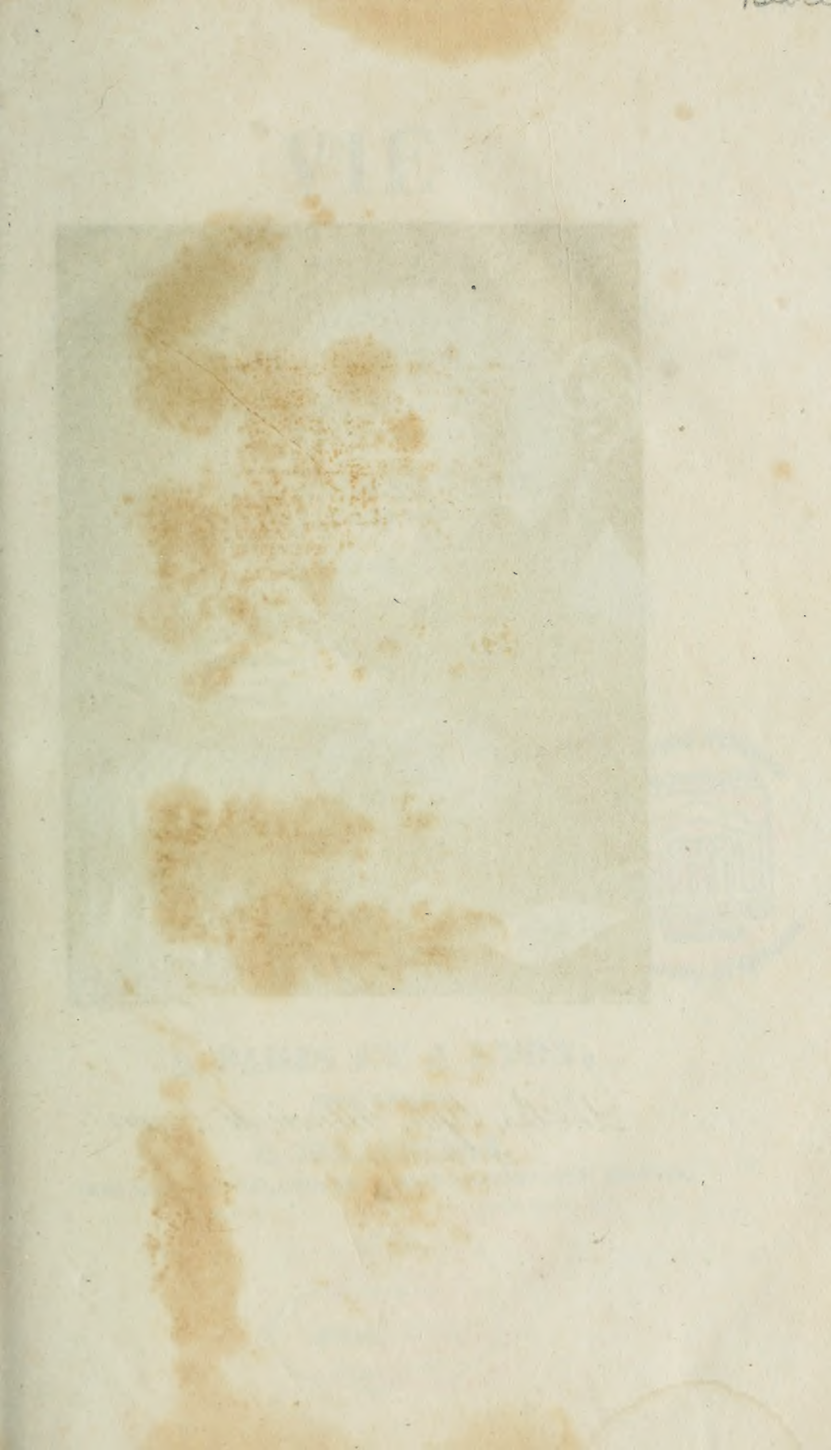


VIE

DU

BIENHEUREUX LIGUORI.

MARSEILLE. — MARIUS OLIVE, IMPRIMEUR DE Mgr. L'ÉVÊQUE, DES HÔPITAUX
ET DE LA CHAMBRE DE COMMERCE.





Le B. Alph. Marie de Ligori.

VIE

DU

B. ALPHONSE-MARIE DE LIGUORI,

ÉVÊQUE DE SAINTE-AGATHE DES GOTHS

ET FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DES PRÊTRES MISSIONNAIRES DU TRÈS SAINT RÉDEMPTEUR ;

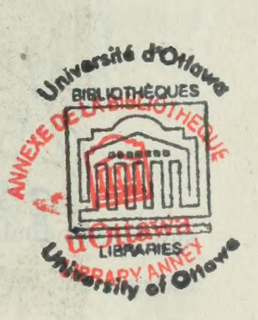
PAR M. JEANCARD,

MISSIONNAIRE DE PROVENCE.

DÉDIÉ

A Monseigneur l'Évêque de Marseille.





A PARIS ET A LYON,

CHEZ RUSAND,

A MARSEILLE,

CHEZ ALLÈGRE FILS, LIBRAIRE, Sur le Port. **CHEZ MARIUS OLIVE, ÉDITEUR,** sur le Cours, n. 4.

1828.




Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa
BQ
7015
.L25 J4
1828

A MONSEIGNEUR

CHARLES-FORTUNÉ DE MAZENOD,

ÉVÊQUE DE MARSEILLE.

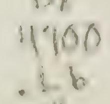
Monseigneur,

J'OSE présenter à votre Grandeur *l'hommage d'un bien faible travail : son objet me répond de votre bienveillance. Quand la* Vie du B. Alphonse-Marie de Liguori *ne serait à vos yeux qu'un sujet d'édification, votre zèle l'accueillerait favorablement; mais c'est de plus la vie d'un Saint que vous invoquez tous les jours avec une dévotion particulière. Le premier en*

France vous avez établi sa fête, vous avez rendu son nom vénérable et cher aux fidèles de votre diocèse, vous l'avez proclamé le patron et le modèle de votre Clergé. Ce modèle c'est en vous que votre Clergé le contemple. Les vertus du Saint sont toutes vivantes en votre personne: comme lui vous faites admirer en vous une haute piété envers Dieu, un grand amour pour l'Eglise, et une touchante miséricorde pour vos ouailles, surtout pour les pauvres; et votre Episcopat, par votre zèle et votre fermeté, rappelle la gloire et les bienfaits de son Episcopat. Daigne ce grand Saint, du haut du Ciel, protéger toujours vos œuvres, et vous obtenir pour votre peuple ses longues et précieuses années!

Outre le nom du B. Liguori, cet ouvrage a encore auprès de votre **Grandeur** *un autre titre bien légitime, c'est le souvenir d'un frère chéri qui voulut bien s'en occuper dans ses derniers jours; que n'a-t-il pu achever cette sainte entreprise! elle eût répondu à vos pieuses intentions.*

Quant à moi, **Monseigneur**, *il ne m'a été donné de les remplir que très imparfaitement; et en vérité, je suis trop heureux de ce que pour*



prix de quelques efforts je puis aujourd'hui vous offrir un témoignage public de reconnaissance pour votre protection signalée sur la congrégation de prêtres dont je fais partie, et pour la faveur trop honorable que vous m'accordez en me permettant d'attacher votre nom à un ouvrage que j'aurais voulu rendre plus digne de vous être dédié.

Daignez agréer, Monseigneur, *cette juste reconnaissance, ainsi que la profonde vénération et le religieux dévouement avec lesquels je suis,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR

Le très humble et très obéissant serviteur,

JEANCARD,

MISSIONNAIRE DE PROVENCE.

PRÉFACE.

On a pu s'étonner avec raison que la Vie du Bienheureux Liguori n'ait point encore paru en France. Il semble qu'on avait droit depuis long-temps de posséder l'histoire édifiante d'un saint aussi célèbre dans toute l'Eglise catholique. Les desirs des fidèles, à cet égard, ne sauraient être mieux fondés. La vie qu'ils veulent connaître se recommande à leur attention et à leur piété, autant par les faits dont elle se compose et leur date encore récente, que par les écrits et la grande réputation de celui qui en est l'objet.

On ne lira jamais sans fruit l'histoire des saints. Même après bien des siècles, leurs exemples produisent encore de salutaires effets. Aussi l'Eglise, enrichie de leurs mérites, s'est toujours empressée de recueillir leurs actions pour édifier les âmes, non moins que pour rendre gloire à la

vertu, et surtout à l'Auteur de toute vertu. Glorieuse de ceux de ses enfants qu'elle a déjà donnés au Ciel, pleine d'une tendre sollicitude pour ceux qui sont encore sur la terre, elle propose les uns aux hommages et à l'imitation des autres. Mère ardente de charité pour tous, elle voudrait les voir tous associés au même bonheur. Elle triomphe avec les premiers, elle combat avec les seconds; elle veut animer le courage de ceux-ci par l'aspect des palmes et des couronnes de ceux-là; elle veut leur assurer la victoire en leur montrant le chemin qui y conduisit leurs frères.

Cependant considérés de loin, ces exemples des saints ont perdu une partie de leur force. Si leur antiquité ajoute à la religion avec laquelle on les vénère, si on les admire parce qu'ils sont grands et qu'ils sont beaux, on ne les imite pas assez. On les regarde trop souvent comme des vertus qui appartiennent à d'autres temps et à d'autres mœurs. Plus ils contrastent avec le relâchement général,

plus on a l'air de croire qu'ils ne sauraient convenir aux circonstances où l'on se trouve; comme si l'Evangile avait changé parce que nous avons dégénéré des vertus de nos pères! L'éloignement des temps produit de plus comme une illusion de perspective dans la manière d'envisager les actions et la personne des saints. On ne les voit point tels qu'ils furent, comme des hommes semblables à nous, et qui, par les efforts d'une volonté soutenue de la grâce, se sont élevés à ce haut degré d'héroïsme que nous admirons en eux. L'imagination les place en quelque sorte au-dessus de l'humanité; environnés qu'ils sont de tous les genres de dons surnaturels et merveilleux, ils paraissent d'une autre espèce que nous, ils n'ont rien de nos vices, et nous les croyons inaccessibles à nos faiblesses; nous regardons leurs œuvres comme le propre de leur nature, tandis que nous devrions reconnaître la grandeur de leurs sacrifices, et nous trouver encouragés. Au lieu de dire avec saint Augustin : Ce qu'ils ont fait nous pouvons

le faire, nous disons : Ils étaient des saints et nous ne saurions atteindre si haut ! comme si les dons de Dieu avaient tari et que sa grâce ne pût encore faire de nous des vases d'élection.

Il n'y aura pas lieu à des erreurs aussi funestes, si vous retracez la vie d'un saint personnage qui, à une époque peu éloignée de celle où vous vivez, lorsque déjà l'on semblait ne plus croire à la vertu ait fait éclater, au sein de l'affreuse corruption de son siècle, une sainteté qui rappelle les plus beaux jours du christianisme. Sa conduite dépose de la sainteté toujours subsistante de l'Eglise elle-même, et elle nous apprend que la perfection évangélique ne doit point nous être étrangère. Nos contemporains ont vécu et conversé avec lui ; à mesure qu'il est plus rapproché de nous, il n'en paraît que mieux homme comme nous, et en admirant en sa personne les opérations de la grâce, nous trouvons qu'il n'y a pas de présomption à aspirer là même où il est parvenu. Soutenus de Dieu, nous sentons que nous

pourrons parcourir la même voie. C'est là comme un grand fait qui répond d'une manière péremptoire à tous les prétextes du temps, des mœurs et de la fragilité de notre nature.

Ce saint personnage suscité de Dieu pour confondre la lâcheté des chrétiens de nos jours, c'est surtout le B. Alphonse-Marie de Liguori. Quarante et un ans seulement le séparent de nous ; il touche à la génération présente, il lui appartient presque. Il vivait dans ce temps où l'impiété triomphante préparait tous les malheurs dont nous avons été les victimes, et lorsque le débordement des mœurs les plus licencieuses menaçait de tout envahir. Tandis qu'il combattait avec sa plume les ennemis de la vérité, ses vertus furent une éclatante protestation contre tous les scandales et tous les vices. Sa longue et sainte vie remplit presque tout ce siècle d'erreurs et de crimes, comme si la Providence avait voulu montrer sans cesse le bien à côté du mal, et condamner tous les genres de désordres par le spectacle de toutes

les merveilles de la vertu dans un seul juste.

Il faut recueillir cet héritage d'édification et l'approprier à notre patrie : il sera utile à tous ceux qui veulent sincèrement s'avancer dans les voies du Seigneur. Le B. Liguori a été conduit à la plus haute perfection par une foule de situations différentes qui, en donnant de l'intérêt au récit de ses vertus, offrent successivement des exemples admirables pour tous les états, pour tous les âges et pour toutes les circonstances de la vie. Agités ou tranquilles, dans le monde ou dans la solitude, élevés ou obscurs, simples particuliers ou bien chargés de veiller sur les autres, pleins de jeunesse et d'espérance ou bien âgés et souffrants, couronnés de succès ou accablés d'opprobres, environnés d'obstacles ou d'encouragements, tentés ou fortifiés, dans la paix ou dans la tribulation, toujours nous trouverons en lui un modèle capable de nous diriger, de nous consoler et de nous animer d'un saint courage pour remplir tous les devoirs de notre

vocation quelle qu'elle soit. Suivons ce guide fidèle, et nous irons à Dieu. Fort jeune encore, il nous présente l'image la plus touchante de l'innocence et de la piété : c'est un ange terrestre, un chérubin enflammé d'amour pour son Dieu. Son âme s'élève et se perfectionne encore davantage à mesure qu'il est parvenu à l'adolescence; c'est ensuite un modèle d'humilité, de simplicité et d'exactitude à tous ses devoirs ainsi qu'aux pieuses pratiques de son enfance au milieu même de tous les succès, de tous les applaudissements et la plus grande dissipation du monde. Toutes les séductions de la terre l'environnent, et il ne songe qu'au Ciel; il rompt généreusement avec les espérances du siècle, surmonte la nature, mais non sans effort et sans combat, et étouffant dans son âme les cris déchirants de la chair et du sang, il vient offrir à Dieu un héroïque sacrifice. Consacré au service des autels, il étonne le sanctuaire même par des prodiges de sainteté, et déjà la soif du salut des âmes le presse et le dévore. L'es-

prit sacerdotal de Jésus-Christ s'est communiqué à lui dans la plus grande abondance, et il s'immole tous les jours coopérant à l'œuvre de la rédemption des hommes. Ses austérités effrayent jusqu'à la mortification même, et son oraison continuelle le ravit souvent dans des extases sublimes; des miracles signalent par fois sa sainteté, et des conversions innombrables attestent la puissance de sa parole. Le Ciel le charge d'une grande entreprise : l'enfer s'émeut et lui suscite des contradictions incroyables; il reçoit les coups les plus terribles, mais à la fin sa patience et sa fermeté ont vaincu, et cependant il lui faut encore combattre. Il ne se lasse pas contre l'ennemi du bien; quelquefois l'humanité se décèle, mais toujours la grâce triomphe. Fondateur et supérieur d'une congrégation de prêtres, il fait admirer et la douceur et la fermeté de son commandement, et son zèle pour la régularité, et sa fidélité aux pratiques les plus parfaites de la vie religieuse.

Enfin, la volonté divine le place au

rang des pontifes, et sur la chaire d'une église des plus obscures de la catholicité; il fixe sur lui l'attention générale par l'éclat le plus imposant de toutes les vertus épiscopales : il se montre un grand évêque sans cesser d'être un austère et pauvre religieux. Il rentre dans la condition privée, il n'y trouve pas le repos; il est encore persécuté; il combat encore pour l'Eglise; il convertit encore des âmes; il est plus que jamais encore un modèle de résignation au milieu de toutes les épreuves. Tribulations pour l'âme, souffrances pour le corps, sa vieillesse en est accablée; l'or le plus pur dans le creuset s'épure toujours davantage, jusqu'à ce qu'enfin une sainte mort vienne couronner 90 ans de mérites. Nous ne saurions dire ici tous les genres d'exemples qui s'offrent à nous durant cette longue vie : ils sont de la plus grande édification et pour tous.

Nous avons tracé une trop faible esquisse du serviteur de Dieu. Nous n'avons pas parlé de l'écrivain. Cependant il mérite une grande attention sous ce rapport.

Ses ouvrages imprimés seraient seuls un titre suffisant pour qu'on voulût le connaître et qu'on écrivît sa vie. L'histoire s'est occupée d'auteurs moins remarquables comme auteurs, et nuls pour tout le reste. Il n'est pas indifférent de faire le rapprochement des écrits et de la conduite d'un homme. Ceux d'Alphonse font soupçonner un très grand saint, et sa conduite justifie ce jugement : *Il a enseigné, il a fait*, et Notre-Seigneur assure *qu'il sera appelé grand dans le royaume du Ciel*. Quelle piété tendre et affectueuse dans ses œuvres ascétiques! quelle charité, quel zèle dans ses autres livres! et tout cela se trouve d'une manière plus belle et plus admirable encore dans sa vie! Il instruit les simples fidèles et les ministres même de la religion. Quelle autorité sa vertu ne donne-t-elle pas à ses enseignements! comme la leçon fortifie l'exemple, et l'exemple la leçon! On a dit : les saints ne sont pas imitables en tout point. Cette maxime, vraie en elle-même, est trop souvent fausse dans son application : un esprit

profane en abuse. Les saints ne sont pas imitables en tout point; oui. Mais lorsque ce qu'ils ont fait, ils ont aussi enseigné aux autres de le faire; lorsqu'ils nous apprennent qu'ils n'ont point agi par une inspiration particulière, mais d'après des principes certains et admissibles pour tous; lorsque l'Eglise a jugé leurs actions et leurs paroles, et a consacré les unes et les autres par son suffrage, qui ne croira à ces paroles? qui rejètera ces exemples? qui voudra être plus sage? Le B. Liguori nous a laissé une théologie morale devenue très célèbre. Des contradicteurs se sont rencontrés dans son temps : il se chargea lui-même de les réfuter. Aujourd'hui d'autres, pour qui cet auteur est encore nouveau, éprouvent quelques appréhensions; qu'ils lisent sa vie, et ensuite qu'ils le condamnent, s'ils osent le faire. Oui, quand il sera bien connu, et dans sa doctrine et dans ses vertus, on sera plein de confiance dans ses principes.

Nous pensons faire preuve de notre desir d'être utile en publiant la Vie du B.

Alphonse-Marie de Liguori. Nous devons l'occasion que nous avons eu de l'écrire à un concours de circonstances inattendues. Ce n'était pas d'abord notre propre ouvrage que nous croyions donner. Un ancien magistrat très distingué par son mérite personnel, indépendamment de toute autre illustration (*), avait connu

---

(*) Charles-Antoine de Mazenod naquit à Aix le 17 janvier 1745. Il fit ses études au collège des Jésuites, où il se distingua par des talents précoces ; il y soutint, à l'âge de 15 ans, une thèse de philosophie. Il fut remarquable par l'étendue de ses connaissances, l'agrément et la justesse de son esprit, la bonté de son caractère, la vivacité de sa foi, et son amour pour le Roi qui ne se démentit jamais. En 1770, il fut nommé président en la cour des comptes, aides et finances de Provence, avec dispense d'âge et de parenté ; il n'avait alors que 25 ans, et son père, Charles-Alexandre, était aussi président en cette même cour, où ils siégerent en même temps pendant plusieurs années.

En 1771, le parlement ayant été réuni à la cour des comptes, M. de Mazenod devint président à mortier en cette cour, où il ne donna pas de moindres preuves qu'auparavant de son habileté et de son savoir. Il sut dans cette circonstance délicate se conserver l'estime et l'affection de ceux-là même qu'une mesure sévère avait atteint. Grand magistrat, il cultiva les lettres et même la poésie avec succès. Il employa ses loisirs, pendant plusieurs années, à l'étude des anciennes chartes conservées dans les archives des cours qu'il présida successivement. Il fit choix de matériaux devenus précieux aujourd'hui que les archives de la province ont été détruites; il en composa plusieurs ouvrages qui n'ont pas vu le jour, les changements survenus dans l'état et la magistrature ayant fait cesser l'intérêt que leur publication eut inspiré dans d'autres temps. Ces ouvrages sont : 1. une *Histoire des contestations entre les parlements et la cour des comptes depuis l'institution du parlement*, 6 vol. in-folio, avec une préface et une table raisonnée sur le contenu de chaque volume. — 2. *Continuation de l'Histoire du parlement depuis* 1720 *jusqu'en* 1771. — 3. *Abrégé des délibérations de la cour des comptes.* — 4. *Précis des délibérations du parlement.* — 5. *Recueil suivi de toutes les délibérations des états et assemblées de communauté avec explication sur chaque matière.* — 6. *Collection de toutes les pièces sur lesquels*

le nom du B. Alphonse pendant un long et honorable exil dans le royaume des Deux-Siciles. De retour en France, après

---

ont été rendus les divers règlements du conseil entre la cour des comptes, le parlement, le chapitre, les trésoriers de France et les officiers des sénéchaussées.

La connaissance approfondie qu'il avait acquise des lois et de la constitution de Provence lui procurèrent l'avantage d'en défendre les droits avec un applaudissement universel dans les états de la province en 1788. Il en était membre, en sa qualité de noble possédant fief. Les états de Provence avaient droit de nommer les députés aux états généraux de France. Le ministre Neker, dans un système qui a été apprécié depuis, voulut que la députation fût nommée par baillage; l'ordre de la noblesse s'opposa fortement à cette innovation, qui détruisait de fond en comble la constitution provencale; il nomma ses députés conformément au droit ancien. Ces députés furent, pour l'ordre de la noblesse, Mgr. le duc de Bourbon (aujourd'hui prince de Condé), MM. le marquis de Sabran, le président d'Arlatan-Lauris, le marquis de Forbin-Janson, le président d'Arbaud-Jouques, le comte de Sade, le marquis de Grimaldi et le président de Mazenod. Le ministre repoussa cette députation légitime pour admettre celle qu'il avait obtenue des baillages. Le président de Mazenod fut chargé par ses collègues de faire un mémoire pour prouver la solidité de leurs titres. Ce mémoire, assez volumineux, fut regardé comme un chef-d'œuvre; il convainquit le ministre même, qui proposa de faire admettre les deux députations. Les députés légitimes refusèrent cet accommodement, et se retirèrent avec protestation. En récompense de son dévouement, le président de Mazenod fut, à son retour en Provence, décrété de prise de corps par les factieux; il n'échappa que par miracle à la sanglante exécution des premières victimes de la révolution à Aix. Il sortit de France, et il recueillit partout, durant sa longue émigration, les preuves les plus touchantes du respect et de l'intérêt des étrangers, admirateurs de sa belle conduite. Il habita longtemps Palerme. Le Roi des Deux-Siciles l'avait distingué. A la mort de Louis XVII, il écrivit à Louis XVIII à Vérone; le Roi lui fit répondre par le comte de Flaxelande, son capitaine des gardes, qu'il agréait d'autant plus ses sentiments, qu'il était le premier magistrat qui lui eut encore prêté hommage. Son exil s'est prolongé jusqu'en 1817. Il avait refusé des offres brillantes dans le temps de l'usurpation, et il ne serait pas rentré en France avant les Bourbons. Il est mort à Marseille le 10 octobre 1820 dans les sentiments les plus héroïques de religion. Il fut assisté dans ses derniers moments par son frère, aujourd'hui Mgr. l'Evêque de Marseille, et par son fils qui lui administra le sacrement de l'extrême-onction. Il répondit lui-même à toutes les prières avec une fermeté et une piété admirables.

la restauration, il occupa ses loisirs à traduire une Vie abrégée du saint, laquelle avait paru à Rome à l'époque de la béatification. Le pieux traducteur mourut sans avoir mis la dernière main à son travail, qui depuis nous a été confié. Nous avons eu lieu de regretter qu'il ne lui eût pas été donné de l'achever. Il lui restait à composer le style : nul mieux que lui ne pouvait l'approprier au génie de notre langue ; mais cela était impossible dans le premier jet d'une traduction dont l'original, écrit d'un bout à l'autre sur un ton incompatible avec le français, fourmillait d'ailleurs de locutions uniquement propres à l'italien. Nous tâchions de suppléer le respectable traducteur, lorsque nous avons été mis en possession d'une grande Vie du B. Liguori en 3 vol. in-4°. Ce sont comme des mémoires de sa congrégation jusqu'à sa mort. Nous avons pu consulter en même temps les actes de la béatification, 3 grands vol. in-folio, ainsi que plusieurs autres écrits sur le même sujet. Ces nombreux documents, tous d'une authenticité

incontestable, nous ont fait connaître combien était incomplète et imparfaite, pour ne pas dire inexacte, la petite Vie italienne dont la traduction nous occupait. On nous a invité d'y renoncer pour nous livrer à un ouvrage original; nous avons suivi ce conseil, mais de manière cependant à avoir encore de grandes obligations au savant magistrat; sa traduction a été pour nous comme un travail préparatoire infiniment précieux, et qui a beaucoup adouci et abrégé la tâche que nous nous étions imposée, quoique les documents dont il était privé nous aient fourni la matière des détails les plus curieux et les plus importants du livre que nous publions, et qu'ils aient donné lieu à l'augmentation de plus de la moitié. Sans doute, s'il les eût possédés et que la mort ne fût pas venue l'interrompre, nous aurions un ouvrage bien différent de celui que nous présentons aujourd'hui. Ce serait un monument digne du grand saint à la gloire duquel il l'aurait consacré avec une véritable dévotion secondée d'un talent avantageu-

sement éprouvé d'ailleurs. Mais si d'un côté, nos regrets sont légitimes, d'un autre côté, la piété qui nous lira est indulgente, et il nous suffit pour la satisfaire de lui montrer les titres de notre bienheureux à sa confiance. Nous avons voulu édifier, nous espérons que ce but sera atteint : c'est assez pour nous.

VIE

DU

B. ALPHONSE-MARIE DE LIGUORI.

Ire PARTIE.

DEPUIS LA NAISSANCE D'ALPHONSE JUSQU'A SA VOCATION A L'ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance et première éducation d'Alphonse.

Le bienheureux Alphonse-Marie de Liguori, fondateur de la congrégation du très saint Rédempteur et Evêque de Sainte-Agathe des Gots, naquit dans la ville de Naples le 27 septembre 1696, et deux jours après, fête de saint Michel Archange, il reçut le baptême dans l'église paroissiale des Vierges. Sa famille, aussi ancienne qu'illustre, était inscrite au siége de la Porte-

Neuve, l'un des cinq qui comprennent l'ordre entier de la noblesse napolitaine.

Son père, D. Joseph de Liguori, était un officier d'un grand mérite, plein d'honneur et de religion; ses succès dans les armes ne lui avaient rien fait perdre du sentiment le plus élevé de ses devoirs envers Dieu. Il s'était distingué, par ses talents pour la guerre, dans les divers emplois qu'il avait rempli, et il n'avait jamais cessé d'offrir aux yeux de ses contemporains le modèle le plus touchant d'une rare piété. Ces pratiques de dévotion, que le monde, trop petit lui-même pour les apprécier selon toute leur grandeur, relèguerait volontiers dans le cloître ou dans le désert, ne lui avaient point paru indignes d'un homme de sa profession. Les plus tendres et les plus pieuses étaient celles que son cœur affectionnait davantage; il faisait de la passion du divin Rédempteur des hommes un sujet de méditations continuelles; et l'on ne pouvait se défendre d'un vif mouvement d'admiration et de respect, en voyant ce brave militaire estimant d'un grand prix tout ce que la foi approuve, se plaire à porter toujours sur lui quelques petites images qui représentaient à son amour les principaux mystères des douleurs et de la mort de son Dieu.

La mère du B. Alphonse, D. Anne-Catherine Cavalieri, était sœur du célèbre serviteur de Dieu

Emile-Jacques Cavalieri, mort en odeur de sainteté et en réputation de miracles, Evêque de Troie dans la Pouille. Elle fut à la fois digne de son frère, de son époux et de son fils par la pratique de toutes les vertus, et surtout de la prière et de la mortification. On rapporte qu'elle récitait tous les jours les heures canoniales comme une religieuse, et que, parvenue au-delà de sa 90me année, elle observait encore avec la plus édifiante rigueur le jeûne et l'abstinence.

Ainsi les parents d'Alphonse, s'élevant par leur piété bien au-dessus de leur noblesse, méritèrent de recevoir un gage heureux de la bénédiction que Dieu avait accordée à leur sainte union ; et leurs pieux sentiments furent reproduits en traits plus grands encore dans le premier né de leurs enfants.

Les âmes prédestinées sont quelquefois formées de loin à la sainteté à laquelle Dieu les appelle, et il en est qui, comme Samuel, ont donné dès leurs plus tendres ans les indices de ce qu'elles seraient un jour. On dirait que Dieu s'est plu à rendre sensible l'action de sa grâce, en répandant autour de leur berceau je ne sais quelle odeur de sainteté qui pénètre ceux qui s'en approchent avec ce sens plus exquis et plus délicat qui appartient aux cœurs purs. C'est ainsi qu'une espèce de pressentiment des mérites qui devaient être

un jour l'apanage d'Alphonse s'était subitement communiqué à un grand nombre de personnes qui avaient eu le bonheur de le voir dans sa première enfance. Un personnage entr'autres, recommandable par des vertus héroïques et favorisé du don des miracles, le B. François de Jérôme de la compagnie de Jésus, parut presque avoir été mis dans la confidence des plus admirables secrets de l'avenir. Un jour qu'il venait de bénir le jeune Alphonse, il ne put s'empêcher de s'écrier, en s'adressant à la mère et dans un transport semblable à celui du saint vieillard Siméon : « Cet « enfant parviendra à une grande vieillesse, il « verra sa 90me année, il sera Evêque, et Jésus-« Christ se servira de lui pour opérer de grandes « choses. »

Aux dons les plus heureux de la grâce et de la nature, Alphonse réunit encore le rare bonheur d'une éducation dirigée selon les vues les plus pieuses de l'esprit de Dieu et avec un soin au-dessus de tous les éloges. Ce furent ses respectables parents qui, ayant voulu remplir par eux-mêmes le devoir d'élever leurs enfants dans la crainte de Dieu, furent appelés à développer les dispositions naissantes de leur fils, et à le préparer aux grands desseins que la Providence avait formé sur lui. Sa pieuse mère surtout prit beaucoup de part à ce bel ouvrage de sanctification.

Elle rassemblait tous les jours ses enfants autour d'elle, pour introduire dans leurs jeunes âmes, avec le lait le plus pur de la doctrine, le germe de toutes les vertus; et c'est en leur enseignant les premiers éléments de la religion qu'elle leur inspira, avec l'horreur du péché, un tendre amour pour Dieu, et ce goût de la piété qu'elle nourrissait dans leurs cœurs par des pratiques précieuses aux yeux de la foi; en même temps que leur donnant l'exemple de toutes les vertus, elle les obligeait d'en reproduire les actes dans leur conduite. Mère vraiment chrétienne, et justifiant en tout le choix qui avait été fait d'elle pour former un des plus grands serviteurs de Jésus et de Marie, elle rappelait souvent ces noms sacrés à la tendre dévotion qu'elle avait su inspirer à ses enfants.

Dès le premier moment, Alphonse correspondit admirablement et sans jamais se démentir à des soins si touchants. Encore enfant et même déjà parvenu à l'adolescence, on le voyait accourir avec empressement à la voix de sa mère, et recevoir, immobile d'attention et radieux de plaisir, ces leçons chrétiennes qu'il partageait avec ses frères : elles eurent pour lui, comme pour eux, d'importants résultats; et dans la suite il se plaisait à rendre en quelque sorte témoignage de l'impression qui lui en était restée, en répé-

tant souvent « qu'il ne pouvait assez reconnaître « les peines que sa mère avait prises pour son « éducation. » Ses premières années, semblables à celles du jeune Tobie, n'eurent rien de puéril, et dès-lors il ravissait d'admiration tous ceux qui le connaissaient. Déjà il était ami du silence, du recueillement et de la prière; s'il parlait, c'était presque toujours des choses de Dieu, sachant adroitement tourner la conversation de manière qu'elle concourait, avec ses exemples, à porter ses deux frères, D. Hercule et D. Gaëtan, à la pratique de la vertu. Ce premier zèle de son enfance ne fut pas perdu pour eux, et ce fut pour lui comme un heureux prélude à cet apostolat qui devait remplir si glorieusement et avec tant de fruit pour les âmes presque toutes les années de sa longue vie.

Cependant cette première éducation maternelle ne suffisait déjà plus à la maturité d'un esprit dont la raison avait devancé l'âge; et la Providence, toujours attentive à l'œuvre de la sanctification d'Alphonse, lui ménagea, dans son maître de grammaire, un homme qui savait apprécier toute l'importance des devoirs de son état: c'était un vertueux ecclésiastique qui ne bornait pas ses soins à l'enseignement des sciences humaines, mais qui, remplissant encore une fonction à la fois plus noble et plus nécessaire, s'ap-

pliquait, avec le zèle le plus louable, à former ses élèves dans la grande science de la vertu. Ce choix si heureux concourut avec un autre qui ne le fut pas moins. On sait avec quel zèle et quels succès les prêtres de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri s'occupent en Italie de la direction d'une nombreuse jeunesse dans la pratique des vertus chrétiennes. On est étonné du bonheur avec lequel ils parviennent à dérober à tous les dangers, malgré toute la faiblesse et la dissipation de l'âge, tant de jeunes gens qui vivent au milieu d'un monde corrompu. La mère d'Alphonse avait un parent parmi ces hommes si recommandables et si utiles, le père D. Thomas Pagan, et ce fut à lui qu'elle confia son fils presque au sortir de la première enfance. L'homme de Dieu ne tarda pas de s'attacher avec le plus vif intérêt à son jeune pénitent, dont les excellentes dispositions le ravissaient toujours davantage. Se confesser deux fois la semaine, faire de la prière la plus délicieuse occupation de sa vie, se plaire aux pieds des autels et s'y rendre souvent, se livrer avec joie à tous les exercices de la piété la plus affectueuse, et surtout nourrir sans cesse pour la sainte Vierge les sentiments du fils le plus dévoué, telles furent dès-lors les saintes habitudes de cet enfant de bénédiction. Cependant quelque chose manquait à ses pieux desirs : dans son ardent amour il était

pressé de se donner tout entier à son Dieu, et de s'unir à lui dans la sainte communion. C'était un bonheur qui devait remplir toute son âme et dont le délai lui devenait toujours plus cruel. Enfin, le P. Pagan jugea que la considération d'un âge encore très jeune ne devait pas l'empêcher de se rendre au besoin d'un cœur qui lui paraissait déjà mûr pour les plus grandes grâces, et Alphonse fut admis à la première communion. Il la fit avec des dispositions admirables que nous entreprendrions en vain de décrire. Depuis cet heureux jour, que les plus saints et les plus généreux engagements avaient signalé, le pieux directeur ne cessa de recueillir de l'enfant de ses soins et de sa tendresse des consolations très abondantes. Il le fit entrer, dès l'âge de dix ans, dans la congrégation des *Jeunes Nobles*, dirigée par les prêtres de l'Oratoire. Alphonse s'y distingua surtout par son zèle et sa piété. Il entendait tous les jours la messe, se rendait avec exactitude à toutes les assemblées de la congrégation, et en observait scrupuleusement toutes les règles. Il y fut le modèle, l'amour et l'admiration de ses compagnons qui, touchés de tant de modestie, de piété et d'innocence, se plaisaient à le regarder en quelque sorte comme un ange descendu du ciel sous des formes humaines.

Un trait, entre une foule d'autres que nous

pourrions citer, leur révéla surtout le secret de sa vertu. Dans la vue de procurer à leurs jeunes gens quelques honnêtes divertissements, les PP. de l'Oratoire les avaient conduits à la campagne du prince de la Riccia aux environs de Naples. On y invite Alphonse à jouer aux boules; il s'en défend quelque temps sous prétexte qu'il ne connaît pas ce jeu ne jouant jamais à aucun; enfin, il cède aux instances de ses compagnons et, malgré son inexpérience, il gagne la partie. Alors, soit dépit d'avoir perdu, soit indignation en se croyant trompé par le refus qu'avait d'abord fait Alphonse, un de ces jeunes gens se permet des paroles grossières et peu honnêtes; à ce langage le saint enfant ne peut se contenir, et, la rougeur sur le front, il répond d'une voix émue : « Quoi donc ! « c'est ainsi que pour la plus misérable somme vous « osez offenser Dieu ! tenez, voilà votre argent, en « le jetant à ses pieds; Dieu me préserve d'en gagner « jamais à ce prix. » Aussitôt il disparaît s'enfuyant dans les allées les plus sombres du jardin. Cette fuite, ces paroles, ce ton sévère et fort au-dessus de son âge frappèrent d'une sorte de stupeur tous ces jeunes gens, et le coupable surtout. Cependant ils avaient repris leurs jeux, la nuit approchait et Alphonse ne reparaissait plus ; ils en sont inquiets, et se mettant tous ensemble à le chercher, ils le trouvent dans un lieu écarté seul et

prosterné devant une petite image de la sainte Vierge, qu'il avait attachée à un laurier; il paraissait tout absorbé dans sa prière, et déjà ils l'entouraient depuis un moment sans qu'il les aperçût, lorsque celui qui l'avait offensé, n'étant plus maître de lui-même, s'écrie avec force : « Ah ! « qu'ai-je fait? J'ai maltraité un saint!» Ce cri tire Alphonse de son extase, et aussitôt plein de confusion d'avoir été ainsi découvert, il prend son image et se réunit à ses compagnons vivement touchés d'une piété si belle. Cet événement les frappa au dernier point; non-seulement ils en firent en arrivant chez eux le récit à leurs parents, mais ils s'empressèrent même de le publier partout avec toute la vivacité d'une aimable admiration.

CHAPITRE II.

Rapides progrès d'Alphonse dans les études et la piété.

Ces belles qualités du cœur, relevées par tout ce que l'esprit d'un enfant peut annoncer de plus distingué, fixaient sur Alphonse une sorte de bienveillance générale, et ajoutaient au bonheur et à la tendresse de ses parents, qui concevaient de leur fils les plus justes espérances. Ils l'appliquèrent de bonne heure aux études qui pouvaient un jour lui ouvrir la route aux honneurs les plus élevés de la magistrature, où semblaient l'appeler également et son nom et la gloire de ses ancêtres maternels, presque tous distingués dans cette carrière. Mais trop heureux de le posséder dans sa maison, son père ne put se résoudre à l'en éloigner, et il jugea que des maîtres particuliers choisis avec soin suppléeraient suffisamment aux avantages de l'éducation commune, sans qu'il y eut à craindre aucun des inconvénients des établissements publics. Il ne se trompa pas, et son fils fut aussi favorisé de Dieu dans les sciences que

dans la vertu. Tandis que des grâces toujours puissantes l'élevaient au plus haut degré de la perfection, une mémoire heureuse, une rare pénétration d'esprit, une aptitude surprenante, qu'on regardait comme les prémices flatteurs d'un grand talent, avançaient rapidement Alphonse dans ses études. Il n'avait encore que seize ans, et déjà il était assez versé dans les langues grecque et latine, dans l'éloquence et la poésie italiennes, dans les connaissances philosophiques, et dans l'un et l'autre droit pour qu'on le jugeât capable d'être promu au grade de docteur. Ce grade lui fut conféré dans le collége de Naples en 1713, en présence d'une nombreuse assemblée, qui ne put que sourire en applaudissant au singulier contraste que fit avec la petite taille et l'air encore enfant d'Alphonse la gravité de la robe large et traînante dont on le revêtit. On se plut à garder long-temps de cette particularité un souvenir qui offensait sa modestie, et il lui arrivait de la tourner en ridicule par quelqu'une de ces plaisanteries que les saints se permettent quelquefois avec l'art si rare de les diriger contre eux-mêmes.

On serait cependant injuste envers sa vertu si, donnant tout aux facultés naturelles, on n'attribuait pas à son application une partie de ses succès. Semblable aux Bazile et aux Grégoire de Nazianze, il faisait de l'étude, à la prière près, son occupa-

tion continuelle, et cette occupation lui était d'autant plus chère, qu'il la regardait comme un important devoir, et qu'elle entrait dans les vues de ses parents, dont les moindres desirs étaient pour lui des ordres sacrés. Ce fut par obéissance pour eux qu'il consentit à ne pas négliger les arts de pur agrément : il reçut, malgré son attrait, des leçons d'escrime et de musique, et il excella dans celle-ci. Il sut enfin si bien allier l'étude avec la piété, que l'une devenait le soutien de l'autre. Et telle fut sa persévérance que son âme s'animait toujours d'un ferveur nouvelle : l'adorable Eucharistie et la très sainte Vierge obtenaient sans cesse sur son cœur un plus grand empire. Il passait tous les jours de longues heures dans les églises où le saint Sacrement était exposé, et là son attitude, profondément recueillie et vraiment extatique, était devenue, sans qu'il s'en doutât, l'objet d'une admiration générale. Deux vertueux ecclésiastiques en furent surtout frappés, et ils se firent, pendant long-temps, un sujet d'édification de venir contempler le beau spectacle qu'offrait aux pieds des autels un jeune homme dont le monde le plus brillant eût été fier, et qui, laissant le monde et ne cherchant que Dieu, confondait, par l'ardeur de sa prière, l'insensibilité dont la religion est affligée dans un si grand

nombre de ses enfants, et même quelquefois dans les rangs de ses ministres.

Tous les chrétiens, au jugement de l'Apôtre, doivent se renouveler de temps en temps dans l'esprit de leur vocation; sans cela, point de vertu durable. Les retraites ou exercices spirituels pour les individus, les missions pour les paroisses et les populations sont les grands moyens connus dans l'Eglise pour ramener les âmes, les retremper en quelque sorte, et leur donner de nouvelles forces pour le bien. Cette vérité, que ceux qui devraient la défendre et la faire connaître ont souvent contredite en dépit de l'exemple des saints et de la pratique constante de l'Eglise, Alphonse en fit une heureuse expérience. Son père se faisait un devoir d'aller chaque année faire une retraite dans la maison des PP. jésuites ou chez les missionnaires de saint Vincent de Paul. Il menait toujours son fils avec lui, et ce fut dans sa 18me année, à cet âge où les passions les plus violentes viennent livrer comme un assaut terrible au cœur de l'adolescent, que, dans une de ces retraites, Alphonse s'enflamma d'un ardent desir de sainteté. Dès-lors, les voies les plus sublimes de la perfection semblèrent s'ouvrir devant lui pour le recevoir.

Vers ce même temps, il passa de la congrégation des jeunes nobles dans celle des docteurs, à

laquelle il fut définitivement agrégé le 15 août 1715. La principale obligation de ces derniers congréganistes est de visiter les malades : il la remplit avec un zèle ardent; et ce jeune gentilhomme si délicat, qui n'avait encore connu que les aises et les délices de la maison paternelle, osa braver le spectacle de la mort et de toutes les douleurs. On le vit souvent dans les hôpitaux prodiguant à de pauvres malades tous les secours de la charité la plus généreuse; et tandis que des paroles de salut et de consolation sortaient de sa bouche, il n'y avait pas de service trop bas ou trop répugnant que ses mains ne fussent prêtes à leur rendre : il le faisait avec joie et avec respect; il servait, il aimait, il honorait en eux Jésus-Christ pauvre et souffrant comme eux.

Cet admirable jeune homme, si docile aux inspirations de la grâce, ne l'était pas moins aux avis du P. Pagan son directeur, à qui il allait fréquemment ouvrir son cœur sans réserve. La modestie, la mortification, la vigilance formaient autour de son innocence comme un triple rempart contre toutes les passions qui auraient pu l'assaillir. Pur d'esprit et de corps, il se fût alarmé de la moindre apparence du mal, et il fuyait avec soin l'air contagieux du monde. Cependant il était obligé, par obéissance pour son père, de paraître quelquefois dans plusieurs so-

ciétés brillantes. Mais alors son maintien grave et modeste en eût imposé au libertin le plus inconsidéré, et l'on peut dire qu'il était un sujet d'édification au milieu même de tous les dangers. Il se félicitait alors de ne pouvoir distinguer les objets qu'à l'aide de lunettes, et n'en usait jamais dans ces circonstances.

Un jour il n'avait pu se dispenser dans une société de jouer du clavecin : il en touchait à merveille, lorsqu'une jeune personne vint se mettre à côté de lui. Il sut cependant si bien se contenir, qu'il ne lui échappa ni regard, ni sentiment qui pût le moins du monde compromettre sa vertu, tant il était en garde contre lui-même.

On doit néanmoins convenir que ces conversations et ce mouvement du monde auxquels il était forcé de se prêter, avaient à la longue quelque peu dissipé son cœur. Ce n'est pas à dire qu'il se fût laissé aller à rien de répréhensible. Malgré les reproches qu'une humilité semblable à celle de saint Louis de Gonzague et de plusieurs autres saints lui faisait sur cette époque de sa vie, il n'a jamais cessé d'être réputé, par tous ceux qui le connaissaient, comme un saint jeune homme de mœurs très pures. Un vénérable vieillard de ses anciens amis, interrogé si dans sa jeunesse le serviteur de Dieu avait laissé apercevoir quelque légèreté dans sa conduite, répondit, en s'inclinant

par respect : « Non, jamais. Il fut toujours exem-
« plaire, et je dirais un blasphème, un véritable
« blasphème si je parlais autrement. » Témoignage parfaitement conforme à celui des confesseurs du saint, qui ont déclaré que le vice n'eut jamais entrée dans son cœur, et qu'il ne commit de sa vie aucun péché mortel. Tout ce que l'on peut dire, c'est que sa piété, auparavant si vive et si fervente, avait alors éprouvé un véritable refroidissement, qui aurait pu avoir les conséquences les plus funestes, et que depuis il a toujours regardé comme un grand bonheur pour lui d'avoir possédé à cette époque un pieux ami qui avait eu assez de vertu pour chercher à le rappeler à l'esprit intérieur, et à son ancienne exactitude pour ses exercices de piété. C'était un excellent jeune homme de son âge qui, lié d'une étroite amitié avec Alphonse et justement alarmé d'un commencement de négligence dans le service de Dieu, lui proposa d'aller faire une retraite chez les MM. de la mission. Ils y furent tous deux et en recueillirent les plus grands fruits de sanctification; Alphonse surtout y retrouva sa première ferveur, et put dès-lors marcher d'un pas plus assuré dans la voie de la perfection.

Il eut pitié des frivolités du monde, et ses dangers lui firent horreur; mais il n'en goûtait pas moins une sage conversation, où l'agrément

et la politesse s'accordent avec la solidité. Son caractère se prêtait même à une gaieté tempérée que la modestie peut avouer, et quand il le fallait, pour exciter l'intérêt, il savait montrer des connaissances sans pédanterie, de l'esprit sans prétention; mais il se plaisait encore plus à laisser aux autres l'occasion de fournir leur mise dans ce genre, surtout lorsqu'il croyait qu'il y avait à gagner du côté de l'instruction. C'est ainsi qu'il allait volontiers passer ses soirées chez un magistrat distingué, où se réunissaient un certain nombre de gens de lettres, avec qui il se lia d'un commerce aussi agréable qu'utile.

Tel était le charme de tant de qualités réunies dans ce jeune homme, qu'on l'aimait généralement autant qu'on l'admirait. Il était impossible de le connaître sans desirer de s'attacher à lui, et de s'attacher à lui sans devenir meilleur. Comme capitaine des galères, son père gardait dans sa maison un certain nombre d'esclaves ou prisonniers de guerre qui n'étaient pas chrétiens : il plaça un de ces infidèles au service particulier de son fils, et cet homme, que les préjugés de son pays et de sa naissance autant que l'intérêt de ses passions avaient pendant longues années retenu dans l'erreur, vaincu bientôt par la vertu de son jeune maître, embrassa généreusement le christianisme, et laissa en mourant les plus grandes espérances sur son salut éternel.

CHAPITRE III.

Profession du barreau exercée d'abord et bientôt abandonnée par Alphonse.

On ne doit pas s'étonner qu'au milieu de ce concert unanime de tous les suffrages en faveur des vertus, des talents et des connaissances d'Alphonse, sa réputation d'avocat aussi habile que plein de délicatesse se fût répandue dans tout le royaume de Naples. Déjà des preuves brillantes avaient marqué ses premiers pas dans la carrière du barreau sous des maîtres fameux, et depuis qu'il travaillait seul, la confiance publique avait été justifiée par des succès toujours plus éclatants, et par une application aux affaires dont on trouverait peu d'exemples : on admirait en lui le zèle avec lequel il les accélérait autant que l'élévation du génie, l'éclat des idées, une grande clarté dans l'exposition des faits, une solide et profonde doctrine dans les défenses, une forte et insinuante éloquence dans les plaidoiries, et une vivacité et une présence d'esprit admirable dans les répliques. Aussi, on venait de toutes

parts lui confier les causes les plus importantes et les plus difficiles. Mais, chose vraiment admirable ! sous le poids des grandes affaires dont l'accablaient ses nombreux clients, au milieu de tous les soucis et de toutes les occupations qui remplissaient ses journées dans l'exercice de sa noble profession, il trouvait encore le moyen de vaquer à ses pratiques ordinaires de piété, et de ne dérober rien à Dieu du temps qu'il donnait aux affaires. Ah ! c'est que Dieu était le grand objet qui avait obtenu une inviolable préférence sur cette âme fidèle ; c'est qu'il croyait les œuvres de la piété bien plus utiles encore que les efforts du génie. Il ne se reposait point sur lui-même pour le succès de ses travaux, et attendait tout de la protection divine : c'est ainsi qu'il s'était fait un devoir d'aller toujours entendre la messe avant de se rendre au tribunal.

Cependant la perspective la plus brillante semblait se présenter devant lui ; déjà l'opinion publique, avantageusement fixée sur un mérite si extraordinaire et si précoce, lui assignait une place distinguée parmi les plus hautes dignités de la magistrature, et l'on pouvait croire que pour y parvenir, un jeune homme si étonnant ne serait point obligé de passer par les divers degrés, ni d'attendre l'âge requis. On était d'autant mieux fondé dans une telle supposition que la famille

des Liguori jouissait d'une grande faveur auprès de l'empereur Charles VI, alors possesseur du royaume de Naples, et vivait très bien avec les principaux ministres. En effet, cette famille avait droit de concevoir pour elle-même les plus grandes espérances d'élévation et de fortune; le père surtout devait d'autant plus se laisser entraîner par ces espérances si flatteuses, qu'il voyait déjà l'alliance de son fils recherchée ou du moins desirée par beaucoup de familles des plus distinguées du royaume. Cependant parmi ces alliances toutes honorables, son choix s'était fixé pour son fils sur une personne de son nom, D. Thérèse de Liguori, fille du prince de Presiccio. Pour Alphonse, ce bruit de sa grandeur future ne l'avait pas fort touché : toujours ami du recueillement et de la solitude, lors même que la gloire du monde venait lui sourire, il ne prit aucune part à tous ces grands projets d'établissement et de mariage, et dans la suite il en rendait à Dieu de particulières actions de grâces: son innocence n'en avait pas été blessée par la pensée la plus légère.

Mais les desseins de Dieu sont bien différents de ceux des hommes, et le moment approche où sa grâce va confondre toutes ces espérances mondaines : déjà elle a inspiré à notre saint un profond mépris pour toutes les vanités de la terre; ce mépris augmente encore dans une retraite

qu'il fait, à l'âge de vingt-cinq ans, chez les missionnaires. L'année suivante, il se retrouve à une autre retraite dans la même maison : la parole d'un grand serviteur de Dieu y agite avec force tous les cœurs : celui d'Alphonse en est animé d'un vif desir de s'unir plus intimement avec son Dieu, à qui il sent qu'il est fait pour appartenir d'une manière plus spéciale ; il croit même entendre une voix du ciel qui l'appelle à un état plus parfait ; il y prend contre le monde des résolutions très généreuses, et demande à Dieu de lui ouvrir la voie dans laquelle il desire qu'il marche. Il est exaucé, et voici la circonstance qui l'enlève au monde pour une plus grande vocation.

Il s'était élevé entre deux princes un procès en matière féodale de la plus grande conséquence : une des parties avait chargé Alphonse de sa cause; le jeune avocat se mit en devoir d'en assurer le succès par tous les soins et toute l'application que réclamait l'importance des intérêts qu'il avait à défendre. Après un mois entier du travail le plus opiniâtre pour approfondir toutes les parties du procès, et prendre surtout une exacte connaissance de toutes les pièces qui s'y rattachaient, il travailla beaucoup encore pour disposer son plaidoyer de manière à présenter dans tout leur jour et avec toute leur force les raisons sur les-

quelles il fondait son droit. Enfin, l'affaire fut appelée : son importance et la réputation des avocats avaient attiré un grand nombre de spectateurs. Alphonse parla le premier, et ce fut avec tant d'art et d'éloquence que, long-temps avant d'en venir à ses conclusions, il avait déjà entièrement décidé le suffrage de ses juges en faveur de sa cause. Le président, ce même magistrat chez qui il allait passer ses soirées, se réjouissait d'avoir à signer de sa main un arrêt si glorieux pour son jeune ami. On ne doutait nullement de son triomphe, et un murmure d'approbation l'en félicita quand il eut fini de parler. L'avocat adverse semblait n'avoir plus à être entendu que pour la forme, lorsque s'étant levé, au lieu d'entrer dans les débats, il invita en souriant son adversaire d'examiner plus attentivement une des pièces : alors Alphonse, avec toute la confiance d'un homme qui y avait déjà apporté la plus sévère attention, n'hésita pas à revoir l'endroit indiqué; mais quelle accablante surprise pour lui, quand il s'aperçut, pour la première fois, d'une particule négative qui détruisait entièrement son système de plaidoirie!

A cette découverte, cet honnête jeune homme manqua s'évanouir. La crainte d'encourir le blâme de quelque supercherie le couvrit d'une confusion et lui causa un trouble dont tout le

monde s'aperçut d'abord, mais sans que personne conçût le moindre soupçon contre sa bonne foi. Cependant ce fut en vain que le président s'efforça de le consoler et de l'encourager : il eut beau rendre hommage à sa probité autant qu'à son habileté, l'assurer que des méprises comme la sienne n'étaient pas rares au barreau, le sensible jeune homme ne sut que répondre en tremblant : « Je me suis trompé : j'ai tort, pardonnez-le moi, » et aussitôt il se retira. A mesure qu'il descendait les marches du tribunal, on l'entendit s'écrier avec émotion : « Ah ! monde perfide, je t'ai connu, « tu ne fais plus pour moi. » Rentré chez lui, il se renferma dans son appartement, et versa un torrent de larmes devant son crucifix, sans vouloir rien entendre des prières et des instances de ses parents ; il refusa obstinément pendant trois jours de se montrer et même de prendre aucune nourriture. Dès ce moment son parti fut pris, et il résolut de quitter le barreau pour le sanctuaire, les causes des hommes pour la cause de Dieu, les intérêts de la terre pour les intérêts du ciel : c'est ainsi qu'une méprise innocente le donna à l'Eglise, comme un mensonge involontaire lui avait donné autrefois saint André Avellin.

CHAPITRE IV.

Vocation d'Alphonse à l'état ecclésiastique. — Il triomphe des obstacles qui s'y opposent.

Le repos du cœur que trouvait Alphonse en voulant se consacrer au service des autels, n'était pas pourtant sans mélange d'inquiétude. Si par une récente expérience il avait connu le monde, comme il le disait lui-même, s'il lui était doux de renoncer à un maître si méprisable et si exigeant, ses liens avec la nature n'étaient pourtant pas tous rompus, de manière que son projet ne se présentât à son cœur comme un sacrifice qui lui coûterait beaucoup; il ne pouvait se dissimuler combien il affligerait la tendresse d'un père pour qui il eût volontiers donné sa vie, et la voix de la chair et du sang en opposition avec la voix de Dieu et de sa conscience, excitait dans son âme un combat terrible qui la déchirait cruellement. Ainsi, placé entre l'amour et le respect qu'il portait à son père et l'obéissance qu'il devait à Dieu, il put souffrir sans doute, mais il ne balança pas, et pour son

Dieu il eut le courage de se décider à déplaire à son père, à qui pourtant il n'osa rien communiquer encore de son projet ; il en fit part seulement à son directeur, et chercha ensuite, sous quelque prétexte honnête, à congédier ses clients et à se débarrasser des affaires du barreau. Pendant ce temps, son père le chargea d'aller au tribunal pour un intérêt de la famille ; il lui répondit sans détour : « Vous pouvez vous servir d'un autre, « je ne veux plus m'occuper que du salut de mon « âme ; » et comme on voulait encore le conduire à une fête qui se donnait à la cour en l'honneur de l'impératrice, il refusa en disant qu'il n'avait rien à y faire ; mais voyant que ce refus mettait le comble à l'irritation d'un père trop sensible, il s'empressa d'ajouter pour le calmer : « Cepen- « dant je ferai ce que vous voudrez. » Ce fut inutilement, D. Joseph de Liguori ne voulut rien entendre, et laissant Alphonse avec un air d'indignation et de mépris, il partit aussitôt non pour se rendre à la fête, mais pour aller dévorer son chagrin dans une de ses maisons de campagne. Son fils avait blessé son cœur par un coup qui le frappait dans ses plus chères espérances.

Le pauvre jeune homme était anéanti d'accablement, en voyant l'affliction de parents qui lui étaient si chers, et il eut besoin que Dieu vînt le fortifier par des pensées salutaires. « O monde !

« se disait-il en lui-même, je ne sais comment « te contenter : quand je refuse, tu te mets en « colère : quand je consens, c'est encore pis : plus « je vais et mieux j'apprends à te connaître. » Cette réflexion et d'autres semblables l'affermissaient dans sa vocation, mais elles n'arrachaient pas entièrement la pointe qui perçait son âme, et il alla chercher quelque soulagement à sa douleur dans l'exercice de sa charité ordinaire envers d'autres malheureux.

Ce fut alors que, tandis qu'il était dans l'hôpital des incurables, la maison lui apparut tout à coup comme bouleversée de fond en comble; il crut entendre une voix qui lui disait avec force : « Qu'as-tu à faire dans le monde? » Il regarda d'abord cela comme une imagination; mais à mesure qu'il sortit, ses yeux furent frappés d'une lumière éblouissante, et au milieu du bruit de l'hôpital, qui lui semblait crouler, la même voix se faisait encore entendre, lui répétant sans cesse : « Qu'as-tu à faire dans le monde? » Alors, ne doutant plus que Dieu ne lui demandât par là de se hâter dans son sacrifice, il se sentit animé d'un courage surnaturel, et s'offrant en holocauste à la volonté divine, il s'écria comme saint Paul : « Seigneur! me voici, faites de moi ce qu'il « vous plaira. » En parlant ainsi, il entre dans une église voisine : (c'était celle de la Rédemption des

captifs, où avait lieu ce jour-là l'adoration des Quarante Heures (1)), se prosternant devant la victime adorable, il la supplie avec un vif sentiment d'accepter l'offrande de lui-même, et tout à coup, par une sublime générosité, il détache son épée et va la suspendre à l'autel de Notre-Dame de la Merci comme un gage authentique de son inviolable engagement à la volonté divine. Le P. Pagan donna alors, après un mûr examen, son approbation définitive, et la résolution d'Alphonse, de se vouer au service des autels, fut irrévocablement fixée. Il aurait desiré d'entrer dans la congrégation de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri. On l'eût reçu avec empressement; mais il parut convenable de ménager un père qui entrait en fureur à la seule proposition du projet de son fils : avant de le recevoir, les prêtres de l'Oratoire exigèrent que D. Joseph de Liguori eût donné son consentement.

Si le fils ne négligeait rien pour suivre sa vocation, le père, de son côté, mettait tout en œuvre pour le retenir dans le monde : tantôt il le recevait d'un air brusque, feignait de le mépriser, le maltraitait, et affectait de le laisser

(1) A Naples, comme à Rome et dans les principales villes d'Italie, le très saint Sacrement est tous les jours exposé dans quelque église.

avec des habits déchirés et tout usés : tantôt, se livrant aux mouvements de sa tendresse, il l'embrassait étroitement, et le pressant contre son cœur, « Mon fils, mon cher fils, lui disait-il, n'a« bandonne pas un père qui t'aime.» Pour la pieuse mère, elle eût voulu garder au fond de son âme le sentiment profond qui l'occupait; mais son silence en disait plus encore que tous les discours, surtout dans certains moments, lorsque n'ayant pas même la force de parler, elle jetait sur son fils de longs et tristes regards, où se peignaient avec énergie et sa douleur et son amour.

Comme le courage d'Alphonse triomphait de toutes ces épreuves si souvent renouvelées et pourtant si violentes pour son cœur tendre et sensible, le père ne vit plus de ressource que dans les conseils et les représentations des parents et des meilleurs amis de son fils; mais rien ne put vaincre une constance qui était l'ouvrage de la grâce. Un religieux du Mont-Cassin, abbé de l'ordre de saint Benoît, épuisa toute son éloquence pour n'obtenir que cette simple réponse: « Dieu m'appelle, je ne puis me refuser à sa voix.» Les parents et les autres amis ne furent pas plus heureux : Mgr Cavalieri, évêque de Troie, fut bien loin pourtant de se prêter aux vues de D. Joseph de Liguori; il prit même contre lui la défense de son neveu. « Et moi aussi, disait-il à

« son beau-frère, j'ai quitté le monde, j'ai renoncé « pour me sauver à mon droit de primogéniture, « et vous voulez après cela que je conseille le « contraire? Ah! je serais trop coupable. »

Après tant d'efforts inutiles, le père parut enfin se calmer et en quelque sorte se réconcilier avec son fils. Mgr Cavalieri et le P. Pagan parvinrent même à lui arracher un consentement qui permettait à Alphonse d'embrasser l'état ecclésiastique, pourvu qu'il restât toujours dans la maison paternelle, sans entrer jamais dans la congrégation de l'Oratoire.

Bien que contrarié dans une partie de ses desseins, le vertueux jeune homme se réjouit encore de ce qui lui était accordé; il s'empressa de faire rompre le mariage qui se traitait avec la jeune princesse de Presiccio, et d'abdiquer son droit d'aînesse en faveur de son frère D. Hercule, et cela sans rien se réserver, et comme un homme qui était encore trop heureux de se délivrer, ainsi que d'un esclavage, de tous les biens et honneurs du monde. En même temps il força en quelque sorte son père de le présenter au cardinal Pignatelli, archevèque de Naples; mais il ne fut guère plus avancé pour cela : de nouvelles difficultés s'élevaient sans cesse pour retarder et empêcher, s'il était possible, l'accomplissement des vœux les plus saints. Il n'y eut pas jusqu'au prétexte

du défaut d'argent qu'on n'employât pour ne pas acheter les divers objets nécessaires au trousseau d'un ecclésiastique. Mais Alphonse pourvut de lui-même à tout, et un jour il parut à l'improviste devant son père avec l'habit clérical. A cet aspect, le malheureux père, trop convaincu de l'impuissance de ses vœux et de ses efforts, jette un grand cri, et, comme hors de lui-même, il se précipite sur son lit dans un accablement impossible à décrire. Après un coup si cruel, son cœur sembla se fermer à tout sentiment de bienveillance envers son fils, et il resta un an entier sans lui adresser seulement la parole.



IIme PARTIE.

ALPHONSE DANS L'ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Commencements de la vie exemplaire du B. Alphonse dans la cléricature.

TOUCHANT modèle de toutes les vertus chrétiennes dans le siècle, Alphonse le fut encore de toutes les vertus ecclésiastiques dans l'Eglise. La gloire de Dieu, le salut des âmes, son propre salut, tels furent les motifs sublimes qui le portèrent dans le sanctuaire, sans aucun mélange d'intérêt humain, sans aucune vue d'ambition, ni desir d'une vie plus tranquille. Mais la vertu ne suffit pas à un ministre de l'Evangile, il lui faut encore la science : aussi Alphonse s'appliqua-t-il avec beaucoup d'ardeur à l'une comme à l'autre. Les arts d'agrément qu'il possédait à un si haut degré furent les premiers moyens

qu'il employa dans les fins de sa nouvelle vocation, tournant ainsi en usages sacrés l'or de l'Egypte. Il était plein de goût et de talent pour la poésie et la musique, et il composa quelques pieux cantiques qui remplacèrent bientôt, dans la bouche du peuple, tant de chansons dangereuses. Mais Alphonse s'appliqua surtout à l'étude de la théologie comme à la science indispensable de son état. Il recevait tous les jours et avec un grand fruit les leçons d'un célèbre professeur, D. Jules Torni, que son savoir et ses vertus élevèrent dans la suite à l'épiscopat; non content de cela, il se rendait avec exactitude à des conférences sur des matières ecclésiastiques, qui se tenaient chaque soir chez un prêtre des plus recommandables; et même il suivait avec intérêt les diverses thèses en théologie qu'on soutenait dans la ville de Naples. Cette étude importante et celle de l'écriture sainte remplissaient presque tout le temps qu'il ne donnait pas à la prière ou aux exercices de la charité, et cela non-seulement durant sa jeunesse avant qu'il fût prêtre, mais durant toute sa vie; au milieu même des occupations les plus multipliées il sut toujours trouver des moments utiles à consacrer à l'étude; et l'Eglise, qui jouit aujourd'hui des précieux fruits de son savoir autant qu'elle s'édifie de ses vertus, bénit et loue aussi

bien le saint zèle avec lequel Alphonse a travaillé à acquérir la science, que l'ardente charité avec laquelle il s'est dévoué à gagner des âmes à Dieu, et à pratiquer les vertus les plus étonnantes.

Ce ne fut pas seulement par le desir de s'instruire dans la science de son état que notre saint annonçait jusqu'à quel point il en possédait l'esprit. Il avait porté le zèle de la maison de Dieu jusqu'à vouloir s'attacher, en qualité de simple clerc, à une paroisse de la ville ; et rien de plus édifiant que l'empressement et le saint plaisir avec lesquels il remplissait tous les jours les emplois les plus humbles du sanctuaire. On le voyait servir en surplis les messes de sa paroisse, et y assister les prêtres dans les autres fonctions. Il faisait plus encore : tous les dimanches et les jours de fête, il allait parcourir les rues pour ramasser les enfants du peuple qui s'attroupaient en grand nombre autour de lui ; il les conduisait à l'église et leur adressait ensuite, avec une grande simplicité, des instructions appropriées à leurs besoins et qu'il savait leur rendre fort utiles ; car il avait déjà une grâce toute particulière pour leur apprendre les premiers éléments de la religion, et les disposer à recevoir dignement le sacrement de pénitence. Tant de dévouement dans un jeune homme de vingt-six ans, qui venait de s'arracher au monde dont il eut pu faire les délices, fixa

enfin l'attention de l'archevêque de Naples, qui s'empressa de l'enrôler parmi les ministres de la religion. Alphonse reçut la tonsure des mains de Mgr Mirabella, archevêque de Nazareth, et deux mois après, le même prélat lui conféra les ordres mineurs.

Chacun cependant ne lui rendait pas justice : tandis que sa conduite eut dû exciter l'admiration générale, le monde, toujours si faux et si cruel dans ses jugements envers ceux qui s'attachent à Dieu, se plut à le couvrir de mépris et de ridicules : le vertueux Alphonse devint la fable du public, et sa vocation fut condamnée comme la démarche insensée d'un esprit léger et inconsidéré. Dans la magistrature comme dans le barreau, l'improbation fut d'autant plus forte, qu'on lui avait auparavant accordé plus d'estime et de considération ; on avait l'air de le repousser comme s'il eût déshonoré l'ordre auquel il avait appartenu, jusque là que le premier président qui l'aimait si tendrement, quand il était avocat, lui fit même fermer sa porte quand il fut ecclésiastique. Cependant ce magistrat revint, avant de mourir, à de meilleurs sentiments. Dans sa dernière maladie il reçut, avec beaucoup de consolation, la visite d'Alphonse : « Ah, s'écria-« t-il un jour en le voyant entrer, que vous êtes « heureux, mon excellent ami, dans le choix que

« vous avez fait! qu'il serait doux pour moi, en ce « dernier moment, de pouvoir me rendre le té« moignage d'un semblable sacrifice fait en dépit « du monde dans mes jeunes années, pour le « bien de ma pauvre âme ! Priez pour moi, « Alphonse : je me recommande à votre charité : « sauvez un infortuné qui va paraître devant Dieu « et pour qui le monde a déjà passé. » Les dispositions du public changèrent aussi par l'ascendant irrésistible de la vertu, qui force si souvent l'estime que la passion refuse.

En faisant les premiers pas dans le sanctuaire, le fervent ecclésiastique jugea qu'il devait s'avancer également dans la perfection. Ce fut pour remplir cette importante obligation qu'il ne manqua jamais de se rendre tous les jours aux exercices de piété qui avaient lieu pour les ecclésiastiques chez les missionnaires de Naples. Les relations qu'il forma avec ces messieurs ne lui firent pas oublier pourtant les prêtres de l'Oratoire, à qui l'attachaient à la fois la piété et la reconnaissance. Il regrettait toujours de ne pouvoir partager leur genre de vie en véritable enfant de saint Philippe de Néri, et il s'en dédommageait en tâchant de se bien pénétrer de leur esprit dans les rapports qu'il conservait avec eux. Tous ces PP. l'admettaient avec plaisir dans leur sainte familiarité, et il voyait surtout

fort souvent le P. Pagan, qui ne cessa pas d'être son directeur. Leur église, qui lui retraçait tous les pieux souvenirs de son enfance et tant de grâces reçues à toutes les époques passées de sa vie, fut aussi toujours extrêmement chère à sa dévotion; tous les matins il s'y confessait, y entendait la messe et communiait; tous les soirs il s'y rendait encore après la visite des malades, et n'en sortait que pour aller de nouveau adorer Notre-Seigneur dans l'église où se faisait l'adoration des Quarante Heures. Dans une de ces églises il fut reconnu, malgré son nouveau costume, par les trois vertueux ecclésiastiques dont nous avons déjà parlé, et qui avaient été si frappés de son recueillement et de sa ferveur dans une circonstance semblable. Ils sortirent ensemble et eurent l'occasion, qu'ils avaient autrefois beaucoup desirée, de lui témoigner combien ils seraient charmés de contracter avec lui une amitié spirituelle qui pût servir à leur édification réciproque. Alphonse accepta volontiers une offre si conforme à sa piété; dès-lors on les vit s'avancer comme de concert dans la vertu : ils se réunissaient tous les jours pour faire en commun leur visite au très saint Sacrement et à la sainte Vierge, se communiquant en même temps leurs pieux sentiments par une conversation qui était toute dans le ciel. Enfin, pour se préparer, au-

tant qu'il était en lui, au ministère de charité qu'il était appelé à exercer, Alphonse se voua à une œuvre de miséricorde envers les malheureux condamnés à mort, mettant surtout son zèle à leur procurer tous les secours de la religion. C'est ainsi que déjà, dès le temps de ses études ecclésiastiques, notre saint ne demeurait étranger à aucun genre de bien.

CHAPITRE II.

Promotion d'Alphonse aux ordres sacrés.

Après s'être préparé à la réception des saints ordres pendant une année presque entière d'interstice, Alphonse fut ordonné sous-diacre le 27 décembre 1725, dans l'église de Ste-Restitue, par Mgr Invitti, évêque de Satriano. Dès-lors se voyant irrévocablement engagé dans le service de l'Eglise, il crut qu'il devait songer sans délai au moyen de lui consacrer avec succès tous les soins dont il pouvait être capable. Son zèle l'appelait particulièrement au ministère de la parole. Il voulut s'y former de bonne heure, et après un mois seulement de sous-diaconat, il entra en qualité de novice dans la congrégation de la *Propagande* établie dans l'église métropolitaine de Naples, pour aller de là donner des missions dans les divers pays du royaume : on le connaissait, et il fut reçu à bras ouvert. Il n'était pas homme à ne remplir que superficiellement les devoirs de son état : aussi s'appliqua-t-il, avec une fidélité vraiment remarquable, à l'observance de toutes les règles

et pratiques de piété prescrites dans la congrégation; il accompagnait les missionnaires dans les pays où ils portaient leurs secours : il y faisait le catéchisme et de petites instructions. Malgré le peu d'éclat de ces fonctions, telle était déjà l'impression que la sainteté de sa vie faisait sur les peuples, que souvent il était l'objet d'une espèce de préoccupation générale qui se manifestait surtout au moment du départ des missionnaires; alors on ne parlait presque que de lui, on ne voyait, on ne regrettait que lui, et il était difficile de le défendre de la foule qui le suivait s'attachant à ses habits et lui demandant avec larmes de ne pas les abandonner; il eût voulu se dérober à ces témoignages de vénération dont il se croyait tout à fait indigne, et il s'en humiliait toujours comme de toutes les autres distinctions qui pouvaient l'honorer devant les hommes. Pendant la mission deCaserte, l'évêque demande un jour, en entrant à la cathédrale, où était Alphonse de Liguori : il desirait, disait-il, de le voir, parce qu'il avait connu dans une société de Naples un jeune séculier de ce nom. Le missionnaire à qui parlait le prélat était Alphonse lui-même. Le saint novice, confus au dernier point, ne sait d'abord que répondre; puis se couvrant le visage sous le voile de la statue de la sainte Vierge auprès de laquelle

il était en prière en ce moment, il put à peine dire : « C'est moi; cette bonne mère m'a appelé.»

Le 6 avril 1726 il reçut le diaconat des mains de Mgr Invitti. Le cardinal Pignatelli, qui était plein de confiance dans ses talents et dans ses vertus, lui permit de prêcher, l'exhortant de se livrer particulièrement à cette partie du ministère. Ce conseil, qu'il regardait comme un ordre de Dieu et le zèle qui l'embrasait, ne lui permirent pas de rester plus long-temps dans l'inaction. Peu de jours après il donna, à l'occasion de l'exercice des Quarante Heures, son premier sermon dans l'église de Saint-Jean de la Porte; il voulut consacrer ses prémices au grand objet de son amour : il parla sur le très saint Sacrement. A ce début, ce ne fut qu'une voix parmi les auditeurs pour applaudir à cette éloquence apostolique, qui promettait à la religion d'éclatantes victoires. Dès-lors, invité de tous côtés pour prêcher, on le vit paraître successivement dans presque toutes les chaires des églises où le saint Sacrement était exposé, et ses sermons attiraient toujours un concours immense d'auditeurs qui en retiraient les plus grands fruits.

Cependant il faillit être arrêté dès les premiers pas qu'il fit dans cette carrière; l'excès de ses travaux lui causa une maladie à laquelle il fut près de succomber : on le crut tellement à l'ex-

trémité, qu'à deux heures après minuit on lui apporta à la hâte le saint viatique : il le reçut avec une ferveur admirable, et comme si déjà il fût entré pour jamais en possession de Dieu même. Mais pour que rien ne manquât à son bonheur, il voulut avec le fils posséder encore la mère, et mourir ainsi dans les bras de Jésus et de Marie. Il demanda qu'on plaçât auprès de son lit la statue de Notre-Dame de la Merci, à l'autel de laquelle il avait autrefois suspendu son épée en faisant vœu de se consacrer au service des autels. On lui apporta sans délai la statue miraculeuse : en la voyant il ne put contenir ses sentiments : sa joie était telle qu'on aurait dit qu'il voyait, pour ainsi dire, se réaliser d'avance autour de lui ses espérances pour l'éternité : il se livra à tous les épanchements de la tendresse et de la confiance ; son cœur semblait se dilater, son visage était rayonnant : il lui était doux d'être encore reçu au sortir de la vie par celle-là même qui l'avait appelé et l'avait reçu au sortir du monde. Mais après l'avoir consolé, Marie le conserva. On vit disparaître dès ce moment tous les symptômes du mal, et la santé fut aussitôt rendue à ce pieux diacre, qui trouva dans sa guérison un motif de plus pour exciter sa ferveur.

Il ne comptait encore que quelques mois de diaconat lorsque l'archevêque de Naples, frappé

de tout le bien qu'il avait déjà opéré, ne voulut pas priver plus long-temps l'Eglise des secours plus grands que lui assurait l'exercice de son ministère dans un ordre supérieur. Alphonse fut ordonné prêtre le 21 décembre 1726. Il était âgé d'environ trente ans : il pouvait fournir encore une longue carrière, et il se réjouit d'avoir à la consacrer sans réserve à la gloire de son Dieu. Nous ne pourrions rendre quels sentiments d'humilité, quel amour, quelle reconnaissance, quels ardents desirs, quelle vive foi ce digne prêtre porta à l'autel la première fois qu'il offrit le saint sacrifice. Son âme en fut pénétrée d'une ferveur nouvelle dont il ne pouvait contenir les transports, en songeant qu'à sa voix son Dieu était descendu dans ses mains pour s'immoler de nouveau comme sur le calvaire; et l'on verra, dans la suite, l'impression toujours persévérante de cette pensée sur son cœur pendant qu'il célébrait les saints mystères.

CHAPITRE III.

Travaux apostoliques du B. Alphonse.

NOTRE saint avait inspiré, comme nous l'avons dit, une grande confiance au cardinal Pignatelli: il en reçut un témoignage distingué par le choix que le prélat fit de lui pour donner les exercices spirituels au clergé de la ville de Naples, qui comptait dans son sein tant de prêtres recommandables. L'humilité lui eût fait décliner une commission trop importante à ses yeux pour sa jeunesse et son inexpérience, l'obéissance la lui fit accepter; il s'en acquitta avec un succès qui combla de consolation l'archevêque, et remplit la haute idée qu'on avait généralement conçue de la vertu apostolique de son éloquence.

Depuis cette époque un vaste champ s'ouvrit devant son zèle. Il prêchait tous les jours dans l'église où se faisait l'adoration des Quarante Heures, et c'était toujours devant un très nombreux auditoire, saintement empressé de recueillir les paroles de salut qu'il faisait entendre. Il y venait des gens de toutes les classes: les personnes

du savoir le plus étendu et du goût le plus délicat aussi bien que le simple peuple, y trouvaient un égal intérêt. Un grand littérateur, fameux satyrique, ne manquait jamais de s'y rendre : Alphonse l'ayant un jour rencontré, lui dit plaisamment : « Votre assiduité à mes sermons m'annonce quel« que intention hostile ; prépareriez-vous par « hasard quelque satyre contre moi? — Non cer« tes, répondit l'autre ; vous êtes sans prétention, « et on n'attend pas de vous de belles phrases : « on ne saurait vous attaquer quand on vous voit « ainsi vous oublier vous-même, et rejeter tous « les ornements de l'homme pour ne prêcher « que la parole de Dieu ; cela désarmerait la « critique elle-même. » En effet, son éloquence était vive et touchante, mais simple, naturelle, et soutenue par un grand fonds de doctrine autant que par la beauté et l'énergie des sentiments ; son geste était aisé et expressif, mais modeste ; sa voix flexible et pénétrante, mais sans aucune affectation, et c'était le sentiment seul qui la dirigeait. Il fuyait avec soin toute espèce de recherche, ne prêchait que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié, dédaignant, comme saint Paul, tous les vains artifices de la sagesse humaine. Aussi les cœurs les plus endurcis cédaient admirablement à la puissance toute divine de son ministère ; tous les jours étaient marqués par des

conversions aussi éclatantes que durables : celle de deux malfaiteurs de profession et brigands fameux, mérite surtout une mention particulière. Ces hommes, vieillis dans le crime, viennent pour la première fois entendre le zélé prédicateur : ils sont touchés, rentrent en eux-mêmes, et embrassent pour le reste de leur vie les austérités d'une pénitence si rigoureuse, que leur mémoire est encore aujourd'hui en vénération dans leur pays. Tant de zèle valut enfin à Alphonse une récompense bien précieuse pour son âme sensible, la seule récompense qu'il pût humainement ambitionner; il gagna le cœur de son père. On a vu que celui-ci était si fort irrité contre lui que, pendant une année entière, il ne lui avait pas adressé un seul mot; jamais même ensuite la réputation de l'éloquence de son fils ne lui avait fait naître le desir d'aller l'entendre. Enfin, un jour la foule, ou plutôt la grâce, l'entraîne dans l'église : il est surpris et presque fâché d'y trouver Alphonse en chaire; cependant il reste, et bientôt voilà que ce père si terrible est désarmé : une douce onction, une lumière ineffable sont entrés dans son âme à la voix de ce fils qu'il a si durement traité. Il ne peut s'empêcher de s'écrier en sortant et comme par un mouvement de confusion et de reconnaissance : « *Mon fils m'a fait connaître Dieu.* » Il

sent toute l'injustice de sa conduite, en témoigne son regret à Alphonse et lui en demande pardon.

Cependant notre saint était prêtre depuis un an, et son humilité le retenait encore loin des redoutables fonctions du confessionnal. Il fallut que le cardinal Pignatelli lui enjoignît, en vertu de la sainte obéissance, d'user des pouvoirs qu'il avait de confesser : il ne fut ni moins zélé, ni moins heureux dans ce ministère de réconciliation que dans celui de la chaire; il accueillait ses pénitents avec bonté, les écoutait avec patience, les reprenait avec douceur et savait les pénétrer de tous les sentiments de componction nécessaires au bien de leurs âmes; leur persévérance dans le bon chemin couronnait presque toujours les soins qu'il leur donnait; il ne se bornait pas à la conduite d'un petit troupeau qu'il se fût choisi; mais il recevait indistinctement tous ceux qui s'adressaient à lui, au point que le jour ne pouvait suffire et qu'il passait à les entendre une partie de la nuit. Il est vrai qu'il avait la plus grande estime de ce ministère : il ne cessait dans sa vieillesse de le recommander comme le plus profitable pour tout le monde; « par là, disait-il souvent, les pécheurs font immédiatement leur paix avec Dieu, et l'ouvrier évangélique n'a rien à perdre de son mérite par les séductions de la vanité. » Il ne pouvait souf-

frir ces confesseurs qui reçoivent leurs pénitents avec un air sourcilleux et rebutant, et ceux encore qui, après les avoir entendus, les renvoient avec dédain comme indignes ou incapables des divines miséricordes. Quelque sévère qu'il fût pour lui-même, il avait, surtout pour les pécheurs, une mansuétude indicible : c'était quelque chose d'infiniment attirant que la manière dont il en usait à leur égard : sans transiger, quant au péché, il était tout cœur et tout charité pour le pécheur. Aussi, dans ses sermons, il ne séparait jamais la justice de Dieu de sa miséricorde, persuadé que c'était là le moyen de porter les âmes à la pénitence; le même principe, ou plutôt le même sentiment, le dirigeait au confessionnal : il se souvenait que s'il était le juge de son pénitent, il en était aussi le père, et que c'était un ministère de réconciliation et non de rigueur qui lui avait été confié.

Il condamnait très expressément le rigorisme de certains esprits chagrins et grondeurs, dont la dure morale est diamétralement opposée à la charité évangélique : « Plus une âme, disait-il, « est enfoncée dans le vice et engagée dans les « liens du péché, plus il faut tâcher, à force de « bonté, de l'arracher des bras du démon pour la « jeter dans ceux de Dieu; il n'est pas bien difficile « de dire à quelqu'un : *allez-vous-en, vous êtes*

« *damné, je ne puis vous absoudre;* mais si l'on « considère que cette âme est le prix du sang de « Jésus-Christ, on aura horreur de cette con- « duite; » et il disait de plus dans sa vieillesse : « qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais renvoyé « un seul pécheur sans l'absoudre, bien moins « encore de l'avoir jamais traité avec dureté et « aigreur. » Ce n'est pas qu'il donnât indifféremment l'absolution à ceux qui étaient bien disposés et à ceux qui l'étaient mal; mais, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, il donnait aux pécheurs les moyens de sortir de leur état, et tandis qu'il leur témoignait la plus grande charité et les remplissait de confiance dans les mérites du Sauveur, il lui arrivait toujours de leur inspirer un sincère repentir. Il avait coutume de dire : « Si vous ne « montrez un charitable intérêt pour l'âme de « votre pénitent, il ne quittera pas son péché. »

Le saint savait allier la douceur à une juste sévérité dans l'imposition de la pénitence : son principe était de n'obliger à rien qui ne dût certainement s'accomplir, et de ne point charger les âmes d'obligations qu'elles n'acceptent qu'avec répugnance, et que par là même elles abandonneront volontiers. Les pénitences qu'il donnait ordinairement étaient de revenir se confesser au bout d'un certain temps, de fréquenter la confession et la communion, d'assister à la messe tous

les jours en méditant sur la passion de Notre-Seigneur, comme aussi de visiter le saint Sacrement et la sainte Vierge, réciter le chapelet et autres choses semblables, qui étaient autant de moyens qu'il donnait pour sortir du péché. Quant aux macérations, il les conseillait, mais ne les prescrivait pas. « Si le pénitent, disait-il, est « vraiment contrit, il embrassera de lui-même la « mortification; mais si on lui en fait une obligation, il laissera la pénitence et reprendra le « péché.» Par cette douce conduite, il affectionnait les pécheurs au sacrement de Pénitence, et parvenait à les arracher à l'iniquité. C'est ainsi qu'une multitude de gens de toutes les classes, parmi ceux surtout dont la vie avait été la plus criminelle, revinrent à Dieu sous la direction de notre saint, et édifièrent dans la suite encore plus qu'ils n'avaient scandalisé, bien que quelques-uns d'entr'eux eussent, avant leur conversion, affiché l'immoralité la plus révoltante; il en venait à ce résultat si consolant en leur recommandant surtout la mortification des passions et de la chair, et la méditation des vérités éternelles. « Par la méditation, disait-il, vous verrez « vos défauts comme dans un miroir; par la mortification vous les corrigerez : il n'y a point de « vraie oraison sans mortification, et point de « mortification sans esprit d'oraison. De tous ceux

« que j'ai connus qui ont été de vrais pénitents, « il n'y en a point qui n'aient été fort zélés pour « ces deux exercices. » Il employait encore, comme un grand moyen de revenir parfaitement à Dieu, la fréquente communion et la visite journalière au saint Sacrement. Rien ne peut égaler l'idée qu'il avait de cette dévotion : « Quelles dé« lices, avait-il coutume de dire lorsqu'il était « encore laïque, quelles délices que d'être pros« terné devant le saint autel, d'y parler familiè« rement à Jésus renfermé, pour l'amour de nous, « dans l'auguste sacrement ! de lui demander « pardon des déplaisirs qu'on lui a donné, de lui « exposer ses besoins comme un ami fait à un « ami, et de lui demander son amour et l'abon« dance de ses grâces ! »

Tel fut l'invariable système de conduite d'Alphonse à l'égard de ses pénitents, qu'il recherchait surtout dans la classe du pauvre peuple. Il ne rejetait pas les personnes d'un rang élevé, il croyait même qu'il était important de les recevoir à cause de leur autorité et de leurs exemples; mais il ne leur accordait jamais aucune espèce de distinction, et l'attrait de sa charité le portait spécialement vers les âmes trop souvent abandonnées des gens de la dernière condition; aussi on le voyait quelquefois sur les places publiques et autres lieux des plus fréquentés comme à la pour-

suite des plus pauvres, tels que Lazzaroni et autres de ce genre : il cherchait à s'en faire entourer, et les portait ensuite, par ses salutaires avis, à venir recevoir la grâce du Seigneur dans le sacrement de Pénitence.

Ce n'était pas encore assez pour son ardente charité : il imagina de réunir, durant les soirées d'été, une partie de ses pénitents dans quelque endroit solitaire et écarté de la ville; il choisit successivement différentes places publiques situées au voisinage des églises, et là, au milieu d'une foule de gens de la dernière classe, on le voyait se faire un plaisir de leur apprendre les premiers principes de la religion. Quelques saints prêtres et de pieux laïques voulurent s'associer à cette bonne œuvre, qui prit bientôt un grand accroissement; mais le démon la traversa : l'homme-ennemi inspira des craintes à l'autorité sur ce rassemblement, et il fallut y renoncer. Les ecclésiastiques qui en faisaient partie ne se séparèrent pas pour cela, et le desir de s'édifier mutuellement les porta à se réunir avec Alphonse, plusieurs fois le mois, dans la maison de l'un d'entr'eux. Ils y passaient ordinairement au moins une journée entière s'y livrant en commun à tous les exercices de la vie religieuse, tels que la récitation de l'office, l'adoration du saint Sacrement, les pénitences corpo-

relles, les lectures, les entretiens spirituels, et surtout l'oraison mentale qui remplissait presque tout le temps que leur laissaient les autres pratiques de leur retraite. Ils portaient cet esprit d'oraison dans toutes leurs actions. Pendant leurs repas il y avait ordinairement, au milieu de la table, un plat vide placé devant une petite statue de l'Enfant-Jésus, qui semblait ainsi présider parmi eux. Ils déposaient dans ce plat une partie de leurs aliments, déjà fort modiques, et c'était là ce qu'ils appelaient la portion du bon Jésus, laquelle devenait ensuite celle des pauvres en qui ils honoraient les membres souffrants de leur Sauveur. Enfin, il résulta de ces réunions une espèce de communauté religieuse très fervente et même assez austère, car ces saints prêtres s'étaient prescrits la discipline en commun, indépendamment de ce que leur ferveur pourrait leur inspirer de faire en particulier dans ce genre. Alphonse était l'âme de ces réunions, et se trouvait toujours le premier dans la perfection des vertus qui s'y pratiquaient. Ce n'était pas assez pour lui de déchirer son corps par des disciplines fréquentes et jusqu'à l'effusion du sang, il fallait encore à son amour des mortifications, de rudes cilices, des chaînes de fer, des corsets de crins; il était même ingénieux à inventer contre lui de nouveaux instruments de douleur,

autant que les mondains le sont à chercher de nouveaux plaisirs. Il savait en cela profiter avec adresse du moment favorable pour n'être point vu, et l'on ne se serait pas douté de tant d'austérités, si les regards de ses compagnons toujours fixés sur lui, ne fussent parvenus quelquefois à lui en surprendre le secret. Cependant, dès les premiers jours de sa cléricature, sa mère avait trouvé sur son linge des traces sanglantes de ses mortifications; car dès-lors il avait déjà pris à tâche de crucifier sa chair jusqu'à lui refuser le moindre soulagement qui ne fût pas rigoureusement nécessaire à sa santé : il lui arrivait de passer les nuits en oraison et les jours sans nourriture. Tous les samedis il jeûnait au pain et à l'eau en l'honneur de la sainte Vierge, et il ne portait jamais que des habits grossiers et abjects ayant l'air de l'ecclésiastique le plus pauvre de la ville de Naples.

Quelque édifiante que fût la pieuse association des compagnons d'Alphonse, on leur fit une tracasserie assez ridicule sous prétexte que le chant des psaumes incommodait les voisins. Pour couper court à toute contestation, Alphonse prit le parti d'acheter, à ses frais, une maison convenable où ils pussent se réunir sans crainte d'être troublés dans leur vie solitaire et pénitente : cette maison était située loin de la ville hors de la porte Saint-Janvier.

Cependant notre saint n'avait pas perdu de vue l'instruction du bas peuple. Il partagea, à cet effet, un grand nombre de ces pauvres gens entre plusieurs de ses pénitents les plus zélés et les plus instruits dont il fit autant de catéchistes. Ces petites réunions se multiplièrent toujours davantage, et bientôt elles n'eurent plus lieu dans des maisons particulières, mais, avec l'approbation du cardinal Pignatelli, dans des chapelles et oratoires. C'est de là qu'est venu ensuite ce qu'on appelle à Naples l'instruction des chapelles, bonne œuvre qui se soutient encore aujourd'hui, parce qu'elle a été reconnue d'une très grande utilité : on en doit l'établissement au zèle d'Alphonse (1).

Un homme apostolique, missionnaire de la Chine, le P. D. Mathieu Ripa, vint à Naples emmenant avec lui de ses missions quatre jeunes

---

(1) On compte actuellement dans la ville de Naples environ 75 de ces réunions de 130 à 150 personnes chaque. Ce sont toujours des prêtres qui y président. Ils n'y bornent pas leur zèle à l'enseignement des premiers éléments de la religion; mais ils y administrent les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, dirigent les exercices de piété qui sont très multipliés les jours de fête et de dimanche, et ne négligent rien de ce qui peut porter à la vertu : ils y réussissent. Cette œuvre est depuis long-temps un sujet de consolation pour les archevêques de Naples, et produit, parmi ces pauvres gens du peuple, des hommes très éminents en sainteté.

indiens : son but était de les former à l'exercice du saint ministère, et de renforcer par là les missionnaires européens qui étaient dans leur pays ; il obtint même de l'Empereur et du Pape Benoît XIII l'autorisation d'établir pour cette fin à Naples un collége où il devait recevoir de nouveaux élèves qui lui viendraient des Indes. On comprend assez qu'un établissement de ce genre devait vivement intéresser Alphonse par l'espoir si naturel du bien qui devait en résulter ; il y vit en outre une retraite convenable au ministère qu'il exerçait, et qui lui paraissait peu compatible avec sa résidence dans la maison paternelle, bien qu'elle n'offrît rien que d'édifiant ; il demanda en conséquence d'être reçu dans le nouveau collége comme pensionnaire. Le P. Ripa, qui n'avait pas tardé jusqu'à ce moment de connaître le saint prêtre qui voulait habiter parmi ses élèves, l'accueillit avec empressement, et peut-être avec l'espérance de trouver en lui un jour un grand ouvrier pour les missions étrangères. En effet, ce fut là quelque temps la pensée du serviteur de Dieu ; sa charité était si ardente, il eut fait avec tant de joie les plus généreux sacrifices pour la gloire de son Dieu et le salut des âmes, que l'œuvre du P. Ripa lui paraissait ne pouvoir être trop appréciée. Porter la lumière de la foi dans les pays infidèles, y faire connaître

et glorifier Dieu et son fils Jésus-Christ, arracher de pauvres idolâtres à l'esclavage du démon, aux ténèbres, aux ombres de la mort, les convertir pour en faire des enfants de Dieu, des héritiers du ciel, étendre le royaume du Seigneur jusque dans ces vastes contrées où le démon règne seul, aller répandre le sang de Jésus-Christ dans ces terres malheureuses qui n'en ont point encore été marquées, continuer ainsi le grand ouvrage de la rédemption des hommes, et à la fin conquérir le martyre, c'était aux yeux de notre saint la plus belle de toutes les entreprises, la plus digne d'exciter l'ambition d'un ministre de l'Evangile, celle qui le faisait tressaillir d'espérance, et l'animait d'une ardeur toute apostolique. L'exemple de quelques jeunes prêtres italiens, qui entraient à cette fin dans le collége des chinois, excitait surtout le desir d'Alphonse; mais avant de rien exécuter, il consulta le P. Pagan, dont l'avis ne fut pas pour les missions étrangères: dès-lors, le docile disciple se désista de son projet pour persévérer dans les travaux qu'il avait entrepris dans le royaume de Naples. Cependant il se chargea de donner les exercices spirituels dans l'église du collége à son premier sermon, qui fut sur les vanités du siècle présent en opposition avec les vrais biens du siècle à venir: treize demoiselles, d'un rang distingué,

furent si fort touchées par la grâce, qu'elles renoncèrent à toutes les espérances du siècle, pour embrasser la vie religieuse. Plusieurs d'entr'elles sont mortes dans le cloître en odeur de sainteté. Ses prédications attiraient dans cette église une foule immense, qui ensuite se pressait autour de son confessionnal. Le soir les hommes allaient l'attendre dans la maison même du collége, où il les confessait pendant une assez longue partie de la nuit. Son nouveau genre de vie au collége des chinois ne l'empêcha pas de prêcher chaque jour : c'était successivement dans toutes les églises de la ville. Il ne se sépara pas pourtant des missionnaires qu'il accompagna toujours dans leurs courses apostoliques : c'était même lui qui ordinairement se trouvait chargé, dans les missions, du sermon du soir, parce que, outre son talent naturel, Dieu le favorisait d'une grâce particulière pour toucher les cœurs les plus endurcis : sa manière heureuse et engageante lui soumettait les plus rebelles. Déjà il était devenu l'âme de toutes les missions, soit pour la chaire, soit pour les confessions : il faut dire que dans le zèle dont il était enflammé, il ne s'épargnait ni fatigue ni peine pour faire réussir l'œuvre de Dieu, sauver les âmes, et se perfectionner lui-même. On était surtout frappé de la promptitude et de la fidélité avec lesquelles il obéissait au moindre

signe de ses supérieurs; c'était, de sa part, une abnégation entière de lui-même, un dévouement sans bornes : aussi les lieux qu'il avait arrosés de ses sueurs ne demeuraient jamais stériles en vertus, et il en revenait toujours chargé de glorieuses dépouilles enlevées à l'enfer.

Ces succès étaient surtout le résultat de ses mérites devant Dieu; car, en même temps qu'il travaillait à la sanctification des autres, il cherchait à assurer la sienne propre par tous les moyens que la grâce peut inspirer : c'étaient des jeûnes rigoureux, des macérations extraordinaires, des veilles longues dans le travail et dans la prière, des oraisons ardentes et presque extatiques, et la plus grande circonspection dans ses paroles; aussi le signalait-on déjà comme le plus parfait modèle des vertus apostoliques. En effet, on peut dire que pendant son séjour dans le collége des chinois, Alphonse, par le soin qu'il donnait à sa propre sanctification, s'est en quelque sorte surpassé lui-même. Mgr Copola, évêque de Cassano, qui était dans le secret de ses austérités, disait un jour avec admiration « qu'elles étaient encore plus étonnantes que celles « de saint Pierre d'Alcantara. » Cependant la rigueur des pénitences n'était pas tempérée par la suavité des consolations; quoiqu'il se donnât à Dieu sans réserve, notre saint était loin d'éprouver ces

joies spirituelles que les âmes privilégiées goûtent quelquefois avec surabondance ; le Seigneur semblait s'être retiré, et le cœur d'Alphonse était resté comme sans vie, livré à une aridité et à une sécheresse désespérantes ; ses jours s'écoulaient dans une vraie désolation intérieure ; il demandait instamment au ciel d'avoir compassion de son âme, et le ciel était d'airain, pas une goutte de rosée, pas un rayon de lumière pour l'éclairer et le ranimer. A la messe il n'avait plus sa ferveur ancienne, son oraison était tiède et languissante : il cherchait Dieu et ne le trouvait pas. « Je vais à Jésus, disait-il avec douleur, « et il me rebute, je vais à la sainte Vierge et elle « ne m'entend pas. » Cependant dans cet état d'obscurité et d'abandon, il ne se désistait pas un moment de son zèle à servir Dieu ; malgré tous les dégoûts de la nature, il marchait toujours devant le Seigneur, acquérant à chaque pas un mérite de plus par l'effort de la difficulté surmontée ; il voguait, pour ainsi dire, contre le courant soutenu par le seul courage de sa foi, et cette détresse spirituelle loin de l'abattre, lui avait même inspiré une résolution magnanime : « Je servirai Dieu, « avait-il dit dans son cœur : je chercherai à tout « prix à lui plaire, quand même il n'y aurait « pour moi ni enfer à craindre, ni paradis à « espérer. »

CHAPITRE IV.

Alphonse favorisé d'un miracle.

Au mois de mars 1731, un violent tremblement de terre causa d'affreux ravages dans la Pouille et aux environs : la consternation et la terreur y furent extrêmes. Les Evêques crurent devoir fléchir la colère de Dieu en rappelant les peuples à la pénitence. Ils firent venir pour cet objet des missionnaires de divers corps, et entr'autres ceux de la Propagande, parmi lesquels se trouvait Alphonse, qui prit la plus grande part à leurs travaux. Les villes de Bari, de Lecce, de Nardo, reçurent ces hommes apostoliques, et partout il y eut des conversions éclatantes et nombreuses.

La ville de Foggia, capitale de toute la Pouille, avait été presque ensevelie sous les décombres; l'église collégiale, surtout, avait été totalement ruinée; cette église possédait un antique et miraculeux tableau de la sainte Vierge; le temps en avait effacé toutes les couleurs, mais on ne le conservait pas moins avec autant de soin que

de vénération ; il était tout couvert d'une lame ou feuille d'argent, à l'exception de la partie qui répondait à la tête où l'on avait mis une glace sous laquelle se trouvaient plusieurs voiles, d'où était venu le nom de Vierge des sept voiles, ou de *vieille image*. A la suite des tremblements de terre, le tableau miraculeux fut transporté dans l'église des capucins, où par l'effroi des secousses continuelles, le peuple ne cessait d'aller se réfugier sous la protection de la sainte Vierge. La foule était immense lorsque, à la partie où était l'ouverture ovale du tableau, le visage de la sainte Vierge se montra tout à coup sous les traits nouveaux d'une jeune personne qui, par ses regards tendrement fixés sur les habitants de Foggia, semblait compatir à leur malheur et vouloir les consoler. Ce prodige, renouvelé pendant plusieurs jours, fit bruit dans la contrée, et les missionnaires de la Propagande voulurent s'en assurer par leurs propres yeux ; ils vinrent à Foggia avec Alphonse, à qui le souvenir de Mgr Cavalieri son oncle, valut l'accueil le plus distingué. Dans l'épouvante générale, on se croyait toujours à la veille d'un nouveau désastre, et notre saint fut prié par l'Evêque de commencer une neuvaine en l'honneur de la sainte Vierge, pour écarter ce fléau : il fut obligé de se rendre aux instances qu'on lui fit. Bientôt

l'église où se trouvait le tableau miraculeux ne fut plus suffisante, à cause du grand concours de gens qui allaient entendre Alphonse. La plus grande partie de la foule était forcée de rester dehors, et pour mettre tout le monde à portée d'entendre le prédicateur, on établit la chaire sur la porte de l'église, et l'on plaça le tableau vis à vis. Les fruits de cette neuvaine furent extraordinaires, et ce ne fut pas assez des prêtres nombreux de Foggia pour recevoir les confessions des convertis.

Cependant un soir, tandis que tout le peuple était sorti, Alphonse ne pouvant contenir les transports de sa dévotion, monta sur l'autel pour examiner le tableau de plus près; en s'approchant, il entra en extase : ce fut une vision de la sainte Vierge qui, pendant plus d'une heure, lui apparut sous des traits admirables, Quand il fut descendu de l'autel, il chanta l'*Ave maris stella* avec plus de trente personnes, soit prêtres, soit laïques, qui se trouvaient dans l'église. Le lendemain il donna à un peintre l'idée de ce qu'il avait vu, et en fit exécuter un tableau qui se conserve encore dans la maison de Ciorani.

Quelques jours après, à mesure que, prêchant sur le patronage de la sainte Vierge, il n'avait dans la bouche que des paroles d'amour et de confiance envers cette bonne mère, la tête de

l'image miraculeuse se découvre, et il s'en détache un rayon de lumière très éclatant qui vient se réfléchir sur le front du pieux missionnaire. A cette vue, ce ne fut qu'un cri d'admiration dans l'assemblée : miracle! miracle! entendait-on de tous côtés, et chacun en versait des larmes d'attendrissement, au point que, vivement frappés de ce prodige, des femmes de mauvaise vie qui étaient présentes, firent aussitôt éclater leur repentir de la manière la plus extraordinaire. En 1777, Alphonse fut contraint de délivrer un certificat de ce miracle (1) à la

---

(1) Voici ce certificat tel qu'on le trouve dans des mémoires écrits, peu de temps après la mort du saint, par des pères de sa compagnie :

« Alphonsus-Maria de Liguorio, episcopus Sanctæ-« Agathæ Gothorum et rector major congregationis sanc-« tissimi Redemptoris:

« Universis, et singulis has nostras inspecturis, ac lec-« turis notum facimus, atque cum juramento in verbo « veritatis testamur, nos in anno millesimo septingente-« simo trigesimo primo in civitate Foggia dùm sacras « conciones ad populum in ecclesiâ sancti Joannis-Baptistæ « ageremus, ubi tunc magna tabula, in cujus medio extat « foramen ovatæ figuræ nigro velo obductum, observa-« batur, pluries ac in diversis diebus vidisse faciem sanctæ « Mariæ Virginis, vulgò iconis veteris nuncupatæ, quæ « ex dicto foramine egrediebatur, eratque aspectus ejus

requête de l'évêque diocésain, qui sollicitait à Rome le couronnement de la sainte image. Le certificat ne faisait aucune mention des circonstances qui regardaient uniquement Alphonse : il y était dit seulement, que tandis que lui, Alphonse, était en chaire, il avait vu la sainte Vierge sous les traits d'une jeune personne de treize à quatorze ans; que ce n'était point une peinture, mais une figure saillante d'une parfaite incarnation, ayant du mouvement et de la vie; que cette image s'offrait ainsi de tous côtés aux regards du peuple, qui, témoin de ce miracle, se recommandait avec larmes à la protection de la très sainte Vierge.

« quasi puellæ tredecim, aut quatuordecim annorum, ac « dextrorsum, sinistrorsum albo lino operta movebatur. In- « super afferimus magnâ devotione, ac spiritûs nostri vo- « luptate, nec sine lacrymis, inspexisse eamdem faciem, « non quasi depictam, sed integram quasi sculptam, ac « carneam, veluti sive adolescentulæ, quæ pariter hùc « illùc se volvebat, et eodem tempore, quo à nobis conspi- « ciebatur, similiter à toto populo ad concionem audiendam « collecto cernebatur, qui se magno fervore cum lacrymis, « clamoribusque sanctissimæ Dei genitrici commendabat. « In cujus rei veritatem has nostro sigillo muniri « curavimus. Datum Nuceriæ Paganorum decimâ die « mensis octobris 1777. — Alphonsus-Maria de Liguorio, « episcopus. — F. A. Romito, secretarius. »

Ensuite de ce certificat et des dépositions irréfragables de tous les ordres de la ville de Foggia, l'évêque ordonna qu'il y fût célébré, tous les ans, le 22 mars, une fête de la sainte Vierge, sous le rit double, en commémoration d'un miracle si bien constaté, et son successeur, quelques années après, procéda avec une solennité extraordinaire, au couronnement de cette image, digne objet de la vénération et de la confiance des peuples.

CHAPITRE V.

Biens spirituels procurés par le B. Alphonse aux environs d'Amalphi et de Scala.

Au retour de cette mission, Alphonse, épuisé de fatigue, tomba dangereusement malade. Quand il fut mieux, on lui conseilla, pour qu'il achevât de se rétablir, d'aller avec quelques-uns de ses confrères respirer l'air plus pur de la côte d'Amalphi. Il ne se refusa pas à cette proposition ; mais il n'alla pas chercher le repos, et il se voua sans ménagement à l'instruction des habitants de ces contrées et à tous les travaux de son ministère. Le grand bien qui en résulta fit naître au vicaire général de Scala l'idée de lui proposer d'aller s'établir avec ses confrères à un ermitage dit de Sainte-Marie-des-Monts, et situé sur une montagne où il trouverait un meilleur air encore, et serait plus à portée de travailler à la sanctification des peuples de ces pays. Le zélé missionnaire accepta cette offre, et fut se loger avec ses compagnons dans une petite maison très in-

commode et à moitié ruinée : ils y vécurent, comme de vrais anachorètes, dans toute sorte de privations et dans les pratiques d'une austère pénitence : ils ne s'y livrèrent pas moins avec la plus grande activité au soin d'instruire dans la religion un peuple pauvre et grossier qui était dispersé çà et là sur des rochers escarpés et dans les hameaux du voisinage. Pour satisfaire leur piété et se trouver à même d'administrer la sainte communion aux peuples, ils avaient obtenu la permission de garder le très saint Sacrement dans leur église ; mais comme il n'y avait point de tabernacle, il fallut le laisser sur l'autel ; ce qui fit qu'ils établirent l'adoration perpétuelle de la nuit et du jour : ils venaient tous passer successivement dans l'église un certain temps en prière. L'abandon presque général dans lequel Alphonse eut alors occasion de reconnaître que vivaient les habitants des campagnes le toucha d'un sensible chagrin : il lui en resta une impression profonde dont la Providence, qui la lui avait ménagée, se servit dans la suite pour l'exécution des grands desseins dont elle voulait que ce digne ouvrier évangélique fût l'instrument.

Cependant, sur l'invitation de l'évêque de Scala, Alphonse prêcha à la cathédrale le jour de l'octave de la Fête-Dieu : il donna ensuite un second sermon dans l'église des religieuses du très saint

Sauveur, que l'on nomma plus tard du très saint Rédempteur, et il promit alors à ces dames qu'il viendrait dans peu de temps leur donner les exercices spirituels.



CHAPITRE VI.

Le B. Alphonse s'occupe de la fondation de la congrégation du très saint Rédempteur et surmonte les obstacles qui s'y opposent.

Au temps marqué, Alphonse revint à Scala selon sa promesse : il prêcha une neuvaine dans la cathédrale, et ce fut avec le plus grand fruit. Il donna aussi les exercices spirituels aux religieuses du très saint Sauveur et les confessa. Une d'entr'elles, sœur Marie-Céleste Costarose, fille d'une grande sainteté et favorisée de dons surnaturels, dit un jour à Alphonse, en s'entretenant avec lui au confessionnal sur des matières spirituelles : « D. Alphonse, le Seigneur ne vous veut « point à Naples : il vous destine à la fondation « d'une nouvelle congrégation de missionnaires « appelés à porter du secours aux âmes les plus « abandonnées. » L'humble Alphonse, surpris de ce langage, traita la religieuse de visionnaire; mais celle-ci insiste au point qu'il en résulte entr'elle et lui une contestation qui fut assez vive

pour que plusieurs personnes en entendissent quelques paroles.

De retour à son hospice, Alphonse s'enferme dans son appartement. Ce qui vient de lui être dit, l'affecte d'une manière extraordinaire, son cœur est serré, il ne peut se défendre d'un trouble profond, des pensées contraires se pressent dans son esprit, il est hors de lui-même, et bientôt les sentiments divers qui le préoccupent s'échappent en larmes abondantes. L'heure du repas arrive et il ne paraît point; alors le P. D. Jean Mazzini vient le trouver, lui demande si c'était la dispute avec la religieuse qui était la cause de son affliction, et le supplie de lui en découvrir le sujet, supposé que ce fût quelque chose d'étranger à la confession. Alphonse lui dit alors toute sa conversation avec la sœur Marie-Céleste, ajoutant : «mais que puis-je faire? la chose « est impossible sous tous les rapports, vous con« naissez mes occupations, mon emploi dans les « missions et tous les travaux où je suis engagé « pour le bien du prochain.» Enfin, il donnait mille raisons pour démontrer que le projet était absolument inexécutable ; mais à tous ses raisonnements il mêlait des paroles qui annonçaient combien il craignait de s'opposer aux desseins de Dieu, lesquels pouvaient bien pourtant se manifester par la voie de sa pieuse servante. Dans

cette incertitude, son agitation et son anxiété allaient presque jusqu'à la défaillance : il fut plusieurs fois sur le point de s'évanouir. Mazzini tâcha de le consoler par tout ce que l'amitié et la religion pouvaient lui suggérer de plus tendre et de plus encourageant. « Qui sait, lui disait-il, « qui sait, mon cher Alphonse, ce que peut vou- « loir de nous le Seigneur ? il faut y penser, mais « sans trouble et sans appréhension ; — et mes « compagnons, répondait Alphonse, où sont- « ils? — Me voici pour le premier, répliqua Maz- « zini; Dieu nous en donnera d'autres, si le projet « vient de lui: pour le moment abandonnons-nous « avec confiance à sa bonté et à sa sagesse, et soyons « tranquilles. » Ces paroles mettaient un peu de calme dans l'esprit du saint missionnaire; mais à mesure que ce que lui avait dit la religieuse lui revenait dans la mémoire, il lui semblait que c'était l'effet d'une imagination exaltée, vu surtout la difficulté et même l'impossibilité d'une si grande entreprise. Cependant Mazzini, homme de bon conseil et dont il connaissait la rare prudence, était d'avis qu'il ne fallait pas mépriser les discours de la religieuse, et s'exposer ainsi à rejeter ce qui pouvait être la volonté de Dieu. Il détermina son ami à consulter Mgr Falcoja, évêque de Castel-à-Marc de Strabia qui se trouvait à Scala, et Mgr Santoro, évêque

de Scala : c'étaient deux prélats aussi recommandables par la sainteté de leur vie que par leur sagesse et leur science. Après un mûr examen, ils s'accordèrent à dire que les lumières de la religieuse venaient certainement de Dieu, dont la volonté était qu'Alphonse fût le fondateur d'une nouvelle congrégation, et aussitôt Mgr Santoro s'empressa de lui offrir un local pour former le premier établissement dans la ville de Scala.

Revenu à Naples, toujours incertain et en proie à la même agitation, notre saint s'adressa à Dieu pour découvrir sa volonté, redoublant pour cela de ferveur dans ses prières et d'austérité dans ses pénitences. Il eut aussi recours aux mérites de quelques bonnes âmes qu'il intéressa vivement à sa situation. Dans la crainte de trop donner encore à ses lumières personnelles, il voulut, outre l'avis des personnes qu'il avait déjà consulté, avoir encore celui de quelques personnages de Naples dont la sagesse et la vertu long-temps éprouvées pussent l'établir avec sécurité dans la résolution qu'ils lui inspireraient. Le P. Pagan son directeur, le P. Manulio de la compagnie de Jésus et M. Cutica, supérieur des missionnaires de saint Vincent de Paul, conclurent unanimement pour le sentiment des deux évêques Falcoja et Santoro, qui avaient décidé que Dieu voulait qu'Alphonse fût l'instituteur d'une nouvelle congrégation de prêtres.

Fort de tant d'approbations respectables, notre saint ne craignit plus de se tromper, et se disposa à mettre en exécution un projet dans lequel il n'avait en vue que d'obéir à Dieu et de procurer sa gloire. En vain il s'éleva une foule de contradicteurs qui le blâmaient, les uns par la peine qu'ils avaient de perdre un ouvrier de si grand mérite, les autres parce que le succès leur paraissait impossible à un homme qui, par sa pauvreté volontaire, s'était privé de toutes les ressources humaines; il y en avait même qui, prévenus ou ennemis, le taxaient ouvertement d'homme abusé, vain, fanatique, et lui prodiguaient d'autres injures aussi indignes. Son père et tous ses parents formaient également contre son projet une opposition aussi forte que possible: son oncle le chanoine, D. Marc Gizzio, supérieur du séminaire de Naples; le chanoine D. Jules Torni, son ancien maître, tous deux fort considérés à Naples; ses collégues des missions apostoliques, le cardinal Pignatelli lui-même, tous se prononçaient contre lui sans aucun ménagement. Ils ne pouvaient croire, après tout le bien qu'ils voyaient faire à Alphonse, que Dieu en demandât davantage. Au milieu de cette espèce de soulèvement général, notre saint demeurait inébranlable, espérant que Dieu ferait triompher ses desseins et daignerait appaiser cette furieuse tempête.

Après avoir épuisé en vain tous les moyens pour détourner son neveu de son entreprise, le chanoine D. Gizzio le conjura de prendre au moins l'avis du P. D. Louis Fiorille, dominicain, réputé généralement comme un grand serviteur de Dieu. Alphonse ne crut point cela nécessaire, vu qu'il avait déjà suffisamment consulté; mais son directeur approuvant qu'il parlât de son projet au P. Fiorille, il était disposé à se soumettre à cette décision, lorsqu'un jour, tandis qu'il n'était point encore allé voir l'homme de Dieu, il le rencontra chez ce même oncle D. Gizzio; ils se voyaient pour la première fois, et voilà qu'au premier abord le P. Fiorille, qui ne connaissait point Alphonse, lui dit : Qui êtes-vous? Puis, sans attendre la réponse, il ajouta aussitôt : « Dieu « n'est point content de vous : il vous destine « à de plus grandes choses et vous veut tout à « lui. » A ces mots, Alphonse le tire à part pour lui expliquer toute l'affaire. « Ce n'est pas le « temps d'en parler, lui dit Fiorille, venez me « voir dans mon couvent. » Peu de jours après, Alphonse se présente chez lui. « Comment sitôt? « s'écria le sage dominicain; saint Louis Bernard « prit six mois de délai pour répondre à sainte « Thérèse sur un fait semblable; donnez-moi « donc plus de temps. » Il s'écoule un assez long intervalle, après lequel Alphonse s'étant de nou-

veau rendu auprès du saint religieux, en reçut cette réponse : « Cette œuvre est l'œuvre de « Dieu, vous devez vous jeter entre ses bras « comme la pierre qui tombe du haut de la « montagne dans le vallon. Vous éprouverez « bien des persécutions; mais ayez confiance en « Dieu, il vous aidera. Allez, ne me nommez « point et ne revenez plus me voir. »

En apprenant cette réponse, le P. Pagan confirma notre bienheureux dans son sentiment, et l'encouragea fortement pour l'exécution. Cependant les contradictions ne cessaient pas, et on s'autorisait même d'une opinion prétendue contraire du P. Fiorille pour condamner Alphonse, qui crut alors qu'il était à propos de demander, par un billet à ce père, une réponse écrite. Il la reçut conçue en ces termes : « Vous « pensez que je vous ai abandonné, oubliant « une affaire qui est si glorieuse pour le Seigneur; « détrompez-vous, elle me tient plus à cœur « que jamais. Soyez tranquille et surtout con- « fiez-vous en Dieu : il vous accordera son assis- « tance dans une cause qui lui est si chère. Je « n'ai point de sujets à vous offrir, si j'en ren- « contrais quelqu'un je vous le présenterais; je « voudrais redevenir jeune prêtre, pour avoir « le bonheur de vous suivre et de porter vos « hardes. Cependant, que le défaut de sujets ne

« vous décourage pas, le Seigneur vous en « fournira; le mérite suppléera au nombre. « Je vous bénis au nom de Jésus et de Marie: « je vous présente mes très humbles respects « et vous embrasse très affectueusement dans la « charité de Notre-Seigneur. »

Cette lettre produisit un très grand effet. La plupart de ceux à qui Alphonse la communiqua changeaient aussitôt de langage et semblaient prendre un véritable intérêt à une entreprise à laquelle ils s'étaient opposés jusqu'alors. On avait une telle vénération pour le P. Fiorille que le chanoine Gizzio voulut avoir l'original de sa lettre, pour justifier pleinement, par l'autorité de cet homme de Dieu, le projet de notre saint en montrant partout cette approbation si puissante sur l'esprit de tous les gens de bien.

Cependant les membres de la Propagande ne pouvaient se persuader que ce ne fût pas un coup porté à l'honneur de leur congrégation que l'établissement de celle d'Alphonse. Ils ne cessèrent pas de lui être contraires; mais les approbations respectables qu'avait obtenues le serviteur de Dieu avaient concilié à ses desseins la bienveillance du cardinal-archevêque, qui s'en déclara hautement le protecteur et prit sa défense en toute occasion. Bien des gens, à l'exemple du prélat, passèrent du blâme à la

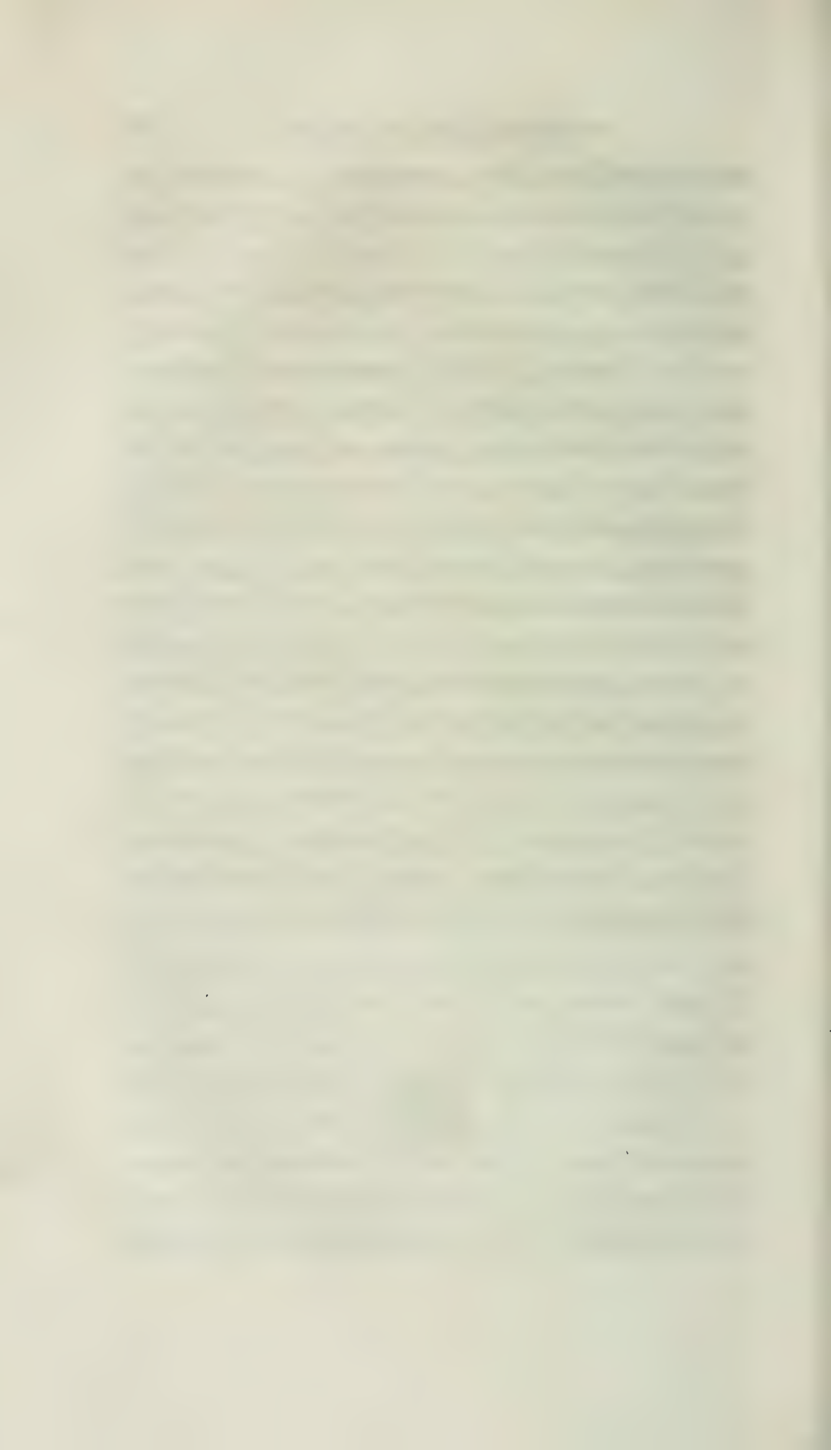
louange; tout ce qui n'était pas passionné se plaisait à reconnaître le doigt de Dieu dans l'œuvre projetée; ce n'était pas un médiocre sujet de consolation pour Alphonse. Il se regardait comme absolument incapable d'accomplir un si grand ouvrage; mais étant entre les mains de Dieu, il ne doutait nullement du succès, persuadé que plus l'instrument serait vil et méprisable, plus la puissance divine en serait glorifiée. Il allait donc quitter la ville de Naples et mettre aussitôt la main à l'œuvre; mais voilà qu'il s'élève un nouvel obstacle.

Désespérant de pouvoir ébranler autrement la résolution d'Alphonse, son père alla le surprendre un jour dans sa chambre, pour faire un dernier effort sur son cœur. Là, il fit parler tour à tour tous les sentiments les plus vifs et les plus touchants; sa tendresse et sa douleur, ses craintes et son désespoir, la pitié et l'indignation, les droits de la nature et ceux de la reconnaissance, c'étaient autant de motifs qui réclamaient avec force dans l'âme sensible d'un si bon fils : c'était quelque chose d'aussi terrible que le jour qu'il voulut quitter le siècle pour l'Eglise; c'était quelque chose de plus terrible encore, car il voyait devant lui, non un père irrité et sévère qui annonçait la volonté inflexible d'un maître, mais un vieillard affligé qui déjà avait

fait avec tant de douleur un premier sacrifice, en donnant son fils au service des autels, et qui en ce moment, les yeux remplis de larmes, demandait avec sanglots qu'au moins ce cher fils, qui avait cessé d'être son espérance pour le monde, ne cessât pas d'être sa consolation pour sa vieillesse. Ce pauvre père priait, conjurait Alphonse d'avoir compassion de lui : il le prenait dans ses bras, et, le pressant contre son cœur, il lui disait sans cesse d'une voix déchirante : « Mon fils, pourquoi veux-tu m'abandonner? mon « Alphonse, pourquoi me laisses-tu?» Cette attaque imprévue livrée au tendre cœur du meilleur des fils, et qui dura près de trois heures, excitait en lui un contraste déchirant de pensées et de sentiments contraires. La demande de son père lui paraissait si juste et si raisonnable! il lui était si dur d'être obligé de se roidir ainsi contre tous les sentiments les plus doux et les plus légitimes de la nature! il était si cruel pour lui de sacrifier toute la tendresse d'un père si aimé et si digne de l'être! mais, d'un autre côté, la volonté de Dieu qui l'appelait loin de sa famille était si manifeste, il était tellement résolu d'obéir à la voix du ciel, que, placé ainsi entre son amour et son devoir, il fut, malgré son grand courage, saisi d'un tremblement universel en se prononçant contre son père, et il tomba aussitôt

après dans d'horribles convulsions. Il a avoué lui-même dans la suite, que ce fut la tentation la plus violente de sa vie : il rendait grâces à Dieu qui l'avait soutenu dans cette terrible occasion, persuadé que la constance et la fermeté dont il avait eu besoin, étaient humainement impossibles à ses seules forces. Presque aussitôt après cet effort douloureux, pour ne pas perdre le fruit d'une victoire aussi belle et aussi difficile, il partit précipitamment sans prendre congé de personne, excepté du cardinal-archevêque dont il alla demander la bénédiction, et de ceux de ses amis qui avaient part à ses projets. C'est ainsi qu'après avoir abandonné pour Dieu les richesses, les plaisirs et les honneurs de la terre, il osa encore abandonner son père, ses proches, ses amis et sa patrie. Ce fut vers le commencement du mois de novembre 1732 qu'il quitta inopinément Naples, s'acheminant, avec le petit nombre de ses compagnons, vers la ville de Scala.





IIIme PARTIE.

ALPHONSE FONDATEUR D'UNE CONGRÉGATION RÉGULIÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

Alphonse fonde sa première maison au milieu des tribulations.

Arrivé à Scala où Mgr Santoro l'attendait, Alphonse s'établit avec ses compagnons dans une pauvre maison ayant pour toute attenance un jardin très étroit et une petite grotte. Ils n'avaient point d'église, et une des chambres de la maison fut transformée en oratoire. Ce fut le 9 novembre 1732 que se forma ce premier établissement, après qu'Alphonse eut célébré la messe votive du saint Esprit, et chanté un *Te Deum* pour remercier Dieu des grâces par lesquelles le Seigneur avait amené cet heureux commencement : cette cérémonie eut lieu dans l'église cathédrale. La nouvelle congrégation prit le nom du très saint Sauveur. Son objet principal fut dès-lors de

se vouer à la sanctification des peuples des campagnes et, en général, des âmes les plus abandonnées. Alphonse était âgé de 37 ans et deux mois : ses compagnons étaient au nombre de douze, dont dix prêtres et deux laïques, qui étaient avocats; il y avait encore un frère convers: c'était un riche gentilhomme d'Acqua-Viva de Bari, nommé *Vite Curtius*, lequel, après une vision céleste qu'il avait eue à Naples, renonça au monde et voulut se consacrer au service des pères de la nouvelle congrégation. Rien de plus admirable que la vie qu'on mena dans cette première maison de Scala; elle était digne de ces pénitents anachorètes dont parle saint Jean Climaque dans son *Echelle Mystique*. Le logement de chaque individu était très étroit, incommode, et manquant des choses les plus nécessaires; le lit était une méchante paillasse étendue par terre, et sur laquelle on prenait à peine quelques heures de repos pendant la nuit; pour toute nourriture on n'avait ordinairement qu'une mauvaise soupe d'un assaisonnement à soulever le cœur, et ensuite quelques fruits communs; le pain était noir, dur à falloir quelquefois le piler dans un mortier, et pétri sans levain par l'ignorance du frère servant, qui n'était pas au fait de ce service. C'était quelque chose de si remarquable que les habitants de Scala cher-

chaient à s'en procurer quelques morceaux par esprit de dévotion. Cette chétive et dégoûtante nourriture ne l'était pas encore assez au gré des hommes mortifiés à qui elle était destinée; c'était à genoux ou dans toute autre posture aussi pénible qu'humiliante, ou après quelques-unes de ces pratiques qui mortifient à la fois le corps et l'esprit qu'ils prenaient ordinairement leur pauvre repas. On pense bien que dans une telle maison on n'avait pas négligé d'établir l'usage de la discipline, on la prenait au moins trois fois la semaine : chacun aimait à porter en soi la mortification de Jésus-Christ, et la regardait comme la base sur laquelle devait s'établir l'esprit du nouvel institut. L'amour de l'oraison égalait, dans cette sainte communauté, celui de la pénitence; on y récitait en commun les heures canoniales, posément et avec un grand recueillement intérieur; trois fois le jour, le matin, après les vêpres et le soir : on faisait aussi en commun une demi-heure d'oraison, une autre demi-heure devait être consacrée à la lecture de la vie des saints, et un quart d'heure à la visite de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge. Une partie de la nuit se passait aussi devant le saint Sacrement, que l'ordinaire du diocèse avait permis de garder dans l'oratoire de la maison; les messes particulières et leurs actions de grâces

étaient fort longues, par la haute idée d'un si auguste sacrifice; en un mot, on était toujours en haleine pour Dieu et son service, et la récréation même, qui était accordée pendant une heure après le repas, devenait une sorte d'entretien spirituel par les discours édifiants qu'on y tenait uniquement. C'est ainsi que dans cette première maison de Scala, qui ressemblait assez à une solitude, tout respirait la pauvreté, la mortification, le recueillement et la prière.

On peut bien croire qu'Alphonse n'était pas au-dessous de ses compagnons dans les saintes pratiques qu'ils avaient embrassées : il les surpassait en tout; mais le soin qu'il donnait à sa sanctification propre ne nuisait en rien à son zèle pour le salut des âmes, et surtout pour celui des pauvres habitants des campagnes, qui étaient l'objet principal de son institut. Non content de tout le bien qu'il pouvait faire à Scala, en instruisant les ignorants et en recevant une foule immense qui se présentaient à son confessionnal, il allait encore parcourir avec ses compagnons les villages des environs, où ses fatigues apostoliques produisirent le plus grand bien. Ce fut bientôt dans toute la contrée comme un peuple nouveau qui l'habitait, tant les conversions y furent nombreuses. C'était un inépuisable sujet de consolation pour Mgr Santoro, évêque de

Scala, qui, plein de reconnaissance pour toutes les grâces accordées à son peuple, ne cessait de remercier le Seigneur de lui avoir envoyé, dans la personne d'Alphonse, un homme puissant en œuvres et en paroles, et qu'on ne pouvait que combler d'éloges pour avoir été trouvé digne d'être l'instrument de tant de merveilles. En effet, le prélat professa dès-lors pour le saint missionnaire une admiration aussi profonde qu'elle était bien méritée.

Tandis que l'œuvre de Dieu s'établissait ainsi sous des auspices si heureux et si consolants, il y avait à Naples un déchaînement sans exemple contre le saint instituteur. L'opinion précédemment égarée sur son compte n'avait pu être entièrement ramenée; aussitôt que l'on apprit sa retraite à Scala, l'improbation générale se manifesta avec une sorte de fureur; il n'y avait presque personne qui lui fît grâce de quelque injure : c'est un fou ! disait-on de tous côtés, et chacun à sa manière déversait sur lui le blâme et le mépris, déplorant, avec une pitié barbare, ce qu'on appelait sa légèreté, son peu de bon sens, sans fanatisme après, ajoutait-on, qu'il avait donné tant de preuves de sagesse. Parmi ces impitoyables et injustes détracteurs, ses propres confrères de la Propagande se montraient les plus acharnés, malgré tous les efforts du chanoine

Torni leur supérieur, pour les disposer favorablement. « Qu'Alphonse soit un homme de Dieu, « disaient les plus modérés, on n'en doute pas ; « mais il n'y a pas moyen de l'excuser d'illusion « et de travers d'esprit. » Ces messieurs ne pouvaient supporter l'idée qu'un membre de leur congrégation, reconnu pour un des plus distingués, s'affichât ainsi publiquement pour ce qui leur paraissait une extravagance. Ils en croyaient leur honneur compromis, et afin de se mettre à couvert autant que possible, ils prenaient à tâche d'accabler Alphonse de toutes sortes de ridicules et de le décrier partout avec le dernier mépris, le donnant même comme un homme qu'ils avaient à peu près expulsé de leur congrégation, et qu'ils désavouaient déjà pour leur confrère.

Alphonse ne fut pas médiocrement affligé à la nouvelle de l'horrible injustice dont il était l'objet. Bien que fortifiée par la grâce, l'humanité n'est pas impassible, surtout quand on est atteint, dans son honneur, par un coup qui peut être si préjudiciable au ministère évangélique dont on est revêtu. Il se plaignit doucement au chanoine Torni, dans une lettre où respirait une douloureuse, mais sainte sensibilité. Torni, qui l'aimait avec la tendresse d'un père, s'efforça de le consoler par une réponse conçue en ces termes : « Je n'ai pu retenir mes larmes

« en lisant la touchante lettre dans laquelle vous « me dépeignez vos angoisses. Je prie le Seigneur « de vous donner, comme je l'espère de sa bonté, « la force d'âme dont vous avez besoin pour sup- « porter courageusement les tribulations dont « la divine Providence permet que vous soyez « éprouvé ; je demande en même temps l'accom- « plissement de tous les desseins du ciel sur votre « personne.

« Il me serait cruel que vous pussiez penser « que j'ai partagé en quelque manière les sen- « timents qui ont éclaté contre vous ; si cela « était, je m'en croirais coupable comme d'une « impiété. J'ai toujours eu pour vous une tendre « affection, et loin qu'aujourd'hui mon cœur soit « changé à votre désavantage, je vous aime plus « encore que par le passé. Notre congrégation ne « peut pas cesser de vous considérer comme un de « ses membres les plus chers, et jamais on n'en- « treprendra rien contre vous sans l'autorisation « du cardinal-archevêque, dont la volonté est « expresse à cet égard. Soyez assuré que tant que « je serai supérieur, je ne souffrirai pas qu'il « soit pris aucune mesure à votre préjudice. »

Le chanoine Torni était sincère dans cette lettre; il s'intéressait vivement à la situation d'Alphonse, qui fut beaucoup consolé par la tendre amitié de cet homme respectable. Le serviteur de Dieu

crut avoir retrouvé la paix; mais l'orage ne devait pas s'arrêter si tôt, il gronda encore et avec une nouvelle fureur. Toujours plus fortement préoccupés de la persuasion que leur corps était déshonoré, par ce qu'ils donnaient pour la folle entreprise de leur confrère, les membres de la Propagande demandèrent qu'il fût privé de la chapellenie dont il jouissait en cette qualité, et flétri d'une honteuse radiation sur le tableau de leur société. Ils soutinrent leur demande sans pudeur ni ménagement, et leurs instances furent portées à un tel degré de violence, que le chanoine Torni se vit contraint de souffrir qu'on affichât, en son nom, à la porte de la congrégation, une annonce qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme le comble de la déraison. Elle portait en propres termes : « D'après l'ordre « de notre P. supérieur, lundi 23 février 1733, « aura lieu un scrutin général, au sujet de D. « Alphonse de Liguori, tant pour décider s'il « doit être expulsé de la congrégation, que si « on doit le priver de sa chapellenie. »

En cédant aux passions de la multitude, Torni s'affligeait de l'excès où il était entraîné; prévoyant avec douleur les conséquences de cette déplorable affaire, il voulut soulager à la fois son cœur et sa conscience, en réclamant auprès du cardinal-archevêque par un rapport fidèle

de tout ce qui se passait ; il représenta avec quelle effervescence générale et quelle criante injustice on poussait indécemment à une persécution à toute outrance contre un confrère des plus recommandables. « On voit que c'est une « rage, disait-il au cardinal ; ils ne sont pas « contents d'avoir flétri sa réputation, ils veulent « encore lui enlever le pain, en le privant de sa « chapellenie. » Le cardinal entra dans tous les sentiments du chanoine ; mais il ne jugea pas à propos de prévenir la détermination de la congrégation en interposant aussitôt son autorité : « Qu'ils délibèrent, répondit-il, et je saurai en « suite ordonner ce qui conviendra. Ne vous « affligez point et ne craignez aucune suite. »

La congrégation s'assembla au jour indiqué ; pour cette fois personne n'avait manqué de se rendre. L'irritation des esprits était à son comble : ils étaient tous animés d'une ardeur incroyable à perdre leur compagnon et leur frère, celui-là même qui si souvent avait fait triompher la grâce dans leurs missions, et dont les vertus et les talents avaient si fort honoré leur société. Déjà ils demandaient tous, par acclamation, qu'Alphonse fût chassé comme indigne, et privé de son bénéfice ; mais afin de porter un coup plus sûr, ils voulurent procéder régulièrement. On en vint au scrutin secret, et l'expulsion d'Al-

phonse fut décidée à l'unanimité. A juger des sentiments par ce qui se passa dans cette circonstance, on aurait dit que ces hommes aveuglés avaient résolu d'épuiser l'outrage contre le serviteur de Dieu. Un vieillard qui avait assisté à cette délibération passionnée, racontait qu'un des premiers de la congrégation s'étant avancé pour déposer son vote, s'écria au milieu de l'assemblée : « Je n'ai jamais voté la peine capitale « pour personne dans la congrégation; mais au- « jourd'hui, afin d'humilier ce superbe, je le fais « avec plaisir; » et en disant cela il laissa tomber dans l'urne, au vu de tout le monde, la boule noire qu'il tenait dans sa main. Le vieillard n'a pas voulu nommer l'individu dont il citait le langage; mais on a soupçonné, avec fondement, le chanoine D. Gizzio, le même dont nous avons parlé précédemment, et qui était d'autant plus indisposé contre Alphonse, que celui-ci était son élève et son neveu. Cette séance, où l'on vit tout ce que peut sur des hommes sages d'ailleurs l'aveuglement d'une passion irritée, présenta le spectacle le plus odieux peut-être qu'on ait jamais vu dans une semblable assemblée.

Cependant on ne pouvait enregistrer la délibération et lui donner son effet qu'après l'avoir soumise à la sanction du cardinal-archevêque, qui l'avait ainsi ordonné. On députa en consé-

quence quelques confrères qui, avec le chanoine-supérieur, se rendirent à cette fin auprès du prélat : ils exposèrent ce qui venait d'être décidé. Le cardinal en manifesta un grand déplaisir. « Pourquoi, dit-il, en venir à une telle extrémité? « Si Dieu bénit l'entreprise d'Alphonse, ce sera « une grande gloire pour vous; si au contraire « Dieu ne veut pas de cette œuvre, qu'en résul-« tera-t-il de si fâcheux? Tout au plus on dira « qu'il a tenté une bonne chose et qu'il n'a pu « réussir. Je ne conçois pas en quoi vous trouvez « là votre déshonneur. » Puis avec un ton d'autorité digne de son caractère : « Au reste, « messieurs, dit-il, je suis le premier supérieur « de la congrégation, je veux qu'Alphonse y soit « réintégré et continue à jouir de sa chapellenie: « je défends de plus qu'il soit fait sans mon « agrément aucune démarche ultérieure contre « lui. » Cette réponse interdit les députés : ils se retirèrent confus; mais ils ne conçurent pas de meilleurs sentiments envers Alphonse, et persistèrent à ne vouloir pas le regarder comme un des leurs.

Torni se fit un devoir de rendre compte à notre saint de ce qui venait de lui être intenté; mais en se réjouissant de l'heureux dénouement qu'avait donné à cette étrange affaire l'opposition dont le cardinal l'avait protégé: « Je n'ai pu, ajoute-t-il,

« faire davantage pour votre service : vos ennemis « n'ont pas réussi, ils ne réussiront jamais tant « que je serai supérieur. Je prie Dieu de mettre « les mêmes sentiments dans le cœur de celui qui « me succédera. »

Le P. Pagan écrivit à Alphonse une lettre de consolation sur les peines que ces indignes tracasseries devaient lui causer : « Il est heureux, « lui dit-il, que le cardinal vous ait rendu jus- « tice; en effet, il ne doit pas y avoir de puni- « tion là où il n'y a pas de faute. »

Pour le serviteur de Dieu, il est admirable de voir de quelle manière il s'exprime lui-même sur la conduite de ses confrères à son égard. Ecrivant à son nouveau directeur, Mgr Falcoja : « Torni me mande, dit-il, que déjà la congré- « gation m'avait ôté la chapellenie et rayé de « la liste de ses membres; mais le cardinal a « cassé cette décision et ordonné qu'on ne fit « rien sans son ordre. J'ai écrit à Son Eminence « pour la remercier, et au chanoine Torni, qui « me dit n'avoir pu faire davantage en ma fa- « veur. » C'est ainsi qu'il ne lui échappe pas un mot de plainte : il parle comme s'il n'avait souffert aucun outrage, et sans se prévaloir aucunement de son innocence et de son droit.

Les travaux apostoliques et les succès si consolants d'Alphonse et de ses compagnons, la vie

toute surnaturelle qu'ils menaient dans les pratiques les plus sublimes de la perfection, leur union dans un même esprit de sacrifice où ils ne paraissaient avoir qu'un cœur et qu'une âme comme les premiers chrétiens, alarmèrent étrangement l'enfer. Le démon, jaloux de tout le bien qui allait en résulter, tenta de semer la zizanie dans la société naissante : il eût voulu l'étouffer au berceau. Déjà la haute réputation d'Alphonse et les salutaires effets qu'avait produit le nouvel institut avaient attiré plusieurs sujets qui étaient venus s'y agréger. Voyant augmenter considérablement le nombre de ses confrères, le sage fondateur voulut leur donner une règle pour établir l'ordre convenable dans la congrégation, et en assurer l'existence sur des bases solides. Il croyait trouver toujours dans ses compagnons la même unanimité de sentiments, ainsi qu'une parfaite conformité à ses vues; mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'en altérant la confiance due à leur chef, l'esprit particulier qui s'était glissé parmi les siens y avait produit une déplorable contrariété d'avis. Les uns pensaient qu'outre le ministère des missions, il fallait encore embrasser l'enseignement des lettres; les autres s'opposaient à la grande pauvreté qu'on avait observée jusqu'alors, tandis qu'il y en avait qui, donnant dans l'extrémité opposée, voulaient que

chacun vendît ce qu'il possédait en propre des biens de famille, et qu'à l'exemple des premiers fidèles, le produit en fût versé entre les mains du supérieur. Cette dissention affligea Alphonse, qui en prévit aussitôt tous les résultats; mais il voyait aussi tous les inconvénients qu'il y avait à condescendre le moins du monde à quelqu'un de ces avis particuliers, et il résolut de ne fléchir en rien pour tout ce qui pouvait l'éloigner tant soit peu de son premier plan, jugeant qu'il était de la sagesse et de son devoir d'y persister invariablement; il fit donc tous ses efforts pour persuader à ses compagnons, premièrement, combien il leur importait d'observer en tout une parfaite uniformité de vie, aussi bien qu'une véritable pauvreté, restreinte cependant dans certaines bornes; et ensuite combien l'enseignement public les détournerait des missions qui devaient être l'objet principal, et même l'objet unique de leur congrégation, vu qu'elle était appelée de Dieu au secours des pauvres âmes les plus abandonnées, surtout dans les campagnes, et qu'assez d'autres, dans les villes et ailleurs, s'occupaient de l'éducation de l'enfance dans l'étude des lettres et des sciences humaines. Mais toutes ses raisons ne purent ramener les esprits, ni concilier les sentiments, et il se vit bientôt abandonné de tous les siens, à l'exception du laïque D. César Spor-

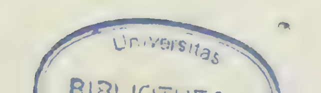
telli et du frère convers Vite Curtius, l'un et l'autre hommes éminemment vertueux, et que rien ne put jamais séparer du saint fondateur (1).

Alphonse ne put s'empêcher d'être sensible à un coup qui renversait en un moment un ouvrage qui déjà lui avait coûté tant de peines; c'était, il est vrai, un grand dessein qu'il avait formé; mais le ciel l'avait ainsi voulu, et depuis, ce dessein avait entièrement occupé son infatigable sollicitude. Déjà il paraissait avoir réussi dans l'exécution, lorsque soudain tout s'évanouit sans laisser, ce semble, aucune espérance. Le nouvel établissement ne s'est-il donc élevé que pour tomber aussitôt? Pourquoi le zèle le plus pur est-il récompensé par une si cruelle humiliation? Tout n'a-t-il pas été entrepris pour la gloire de Dieu et par son ordre? Et pourquoi son bras s'est-il retiré si vîte, livrant ainsi son œuvre à la malice de l'enfer et son serviteur aux traits de l'homme

(1) Dieu a récompensé par une bienheureuse mort l'inébranlable fidélité de ses deux serviteurs, César Sportelli et Vite Curtius : ils ont l'un et l'autre laissé après eux une précieuse odeur de sainteté. Malgré les lois de la nature, le corps du premier se conserve encore intact après bien des années, et le B. Alphonse a écrit lui-même la vie édifiante du second. On peut la lire en italien à la fin des méditations du P. Sarnelli.

ennemi ? Telles étaient les tristes pensées qui agitaient le saint fondateur. Si, d'un côté, il était plein de confiance dans la protection divine, d'un autre côté, son cœur oppressé et plein d'amertume était en proie à un affreux découragement : le démon lui représentait son œuvre comme frappée en naissant de stérilité et de malédiction, sans qu'il pût se promettre qu'elle se releverait jamais. Il était tenté de croire que Dieu n'approuvait pas son entreprise et qu'il devait y renoncer, au lieu de s'obstiner pour soutenir l'impossible. Dans cet état, on pense combien dut souffrir la pauvre humanité ! Ce n'était plus cette douce paix des premiers jours de Scala, mais une agitation, un trouble intérieurs que la vertu pouvait bien modérer, mais ne calmait pas entièrement ; ce n'était plus cette espèce de charme si naturel et si légitime qu'il éprouvait avec tant de consolation, en voyant se former son premier établissement, mais une véritable horreur de sa situation ; les murs de sa demeure lui étaient devenus odieux : il ne pouvait plus se supporter dans cette maison n'aguère habitée par une communauté qui le comblait d'espérance, et depuis déserte et désolée. Il lui semblait entendre toutes les railleries et les mauvais propos dont il allait être le sujet : il voyait ses ennemis se déchaîner contre lui avec une sorte de rage, en

se réjouissant de son ignominie; et malgré toute la force de son âme, il ne pouvait se défendre d'un profond abattement dans cet assemblage de contrariétés. Il ne se trompa pas sur l'opinion des hommes : dès qu'on apprit à Naples le malheur d'Alphonse, tous les anciens improbateurs de son entreprise semblaient triompher comme si l'événement fût venu justifier toutes leurs prévisions et satisfaire tous leurs vœux. « Voilà la congrégation dissoute aussitôt que « formée, disaient-ils avec une sorte de complai- « sance, cela était inévitable, il fallait d'autres « ressources que celles d'Alphonse pour une telle « entreprise, il fallait une autre capacité : était-il « bien homme à devenir fondateur? Mais il a re- « jeté tous les bons conseils, il a mieux aimé en « croire le ridicule enthousiasme d'une religieuse, « dont les prétendues révélations flattaient sa va- « nité et son fanatisme, que tout ce que le bon « sens et ses amis pouvaient lui dire; et voilà que « cet homme réputé si sage, s'est trouvé honteuse- « ment dupe des illusions d'une femme qui, bien « que vertueuse, ne méritait pas tant de créance. « Il a suivi le mouvement d'une aveugle présomp- « tion, qui ne lui laissait voir aucune difficulté « insurmontable pour lui : il s'est cru capable « parce qu'il a voulu s'élever; ses prétentions sont « aussi inexcusables que ridicules : il mérite son



« humiliation. » C'est ainsi que l'on parlait à Naples, applaudissant sans retenue au malheur d'Alphonse, et le rendant la fable et le jouet du public. On répandit même le bruit que le Pape lui avait ordonné de ne plus songer à un projet que l'événement avait condamné d'une manière si peu équivoque, et que Mgr Falcoja, évêque de Castel-à-Mare, blâmé pour avoir eu trop d'influence sur des démarches inconsidérées, avait été expressément interdit pour la direction de la conscience du faux instituteur. Les chaires évangéliques elles-mêmes ne furent pas silencieuses sur ce qu'on appelait la juste punition d'un fol orgueil; on osa s'y permettre des allusions d'autant plus indécentes, qu'elles n'étaient que de calomnieuses et basses personnalités contre le zèle et la vertu; par une indiscrétion inconcevable on n'avait pas craint, quoique peut-être avec de bonnes vues, de citer nommément le serviteur de Dieu comme un exemple déplorable des écarts où peut entraîner une vertu qui n'est pas fondée sur l'humilité. Enfin, dans les conversations particulières surtout, les outrages furent portés si loin, que le cardinal-archevèque lui-même ne fut pas épargné : on lui fit un grief de ce qu'il avait protégé l'œuvre de notre saint; mais le prélat, sans accorder aucune attention à tout ce que la malignité pou-

vait débiter sur son compte, fit appeler chez lui le serviteur de Dieu pour l'encourager contre toutes les contrariétés qui lui survenaient, et l'affermir dans sa première résolution de ne point se désister de son entreprise. « Allez, ayez « confiance, lui dit-il, Dieu vous protégera en « dépit de tous vos ennemis, et ne manquera pas « de vous envoyer de nouveaux sujets qui vous « dédommageront amplement de ceux que vous « avez perdus. » Alphonse n'avait pas attendu ces encouragements pour retrouver sa constance accoutumée, contre laquelle tant de fois tous les efforts de l'enfer étaient venus échouer. Au fort de sa douleur, il avait été chercher des consolations et des conseils auprès de Mgr Falcoja : d'abord il en avait été mal reçu. Le prélat fatigué de tout ce qui venait d'arriver, était tout à fait dégoûté du projet de la nouvelle congrégation et presque fâché d'y avoir pris part; il ne montra à Alphonse que de l'indifférence et de la froideur; puis il lui dit d'un ton fort sec : « P. Alphonse, Dieu « n'a besoin ni de vous, ni de votre œuvre; s'il « veut, il peut sans vous former cet établissement « et d'autres encore.—Je le sais, Monseigneur, « répliqua humblement le vertueux disciple, Dieu « n'a besoin ni de moi, ni de mon œuvre; mais moi « j'ai besoin de Dieu et de son œuvre; et j'espère, « quoique seul, accomplir encore sa sainte vo-

« lonté ; car au demeurant, je n'ai point quitté « Naples, je n'ai point renoncé au monde pour « devenir fondateur ; mais uniquement pour faire « la volonté de Dieu et procurer sa gloire. » Mgr Falcoja ne put s'empêcher d'être touché de cette édifiante réponse, et changeant tout à coup de langage, il reprit aussitôt avec une profonde émotion : « Eh bien ! confiez-vous en Dieu, mon « cher Alphonse, car Dieu ne manquera pas de « bénir vos saintes dispositions. » Et il l'encouraga fortement ensuite, en lui confirmant l'assurance de son assentiment le plus absolu. Cet entretien valut à notre bienheureux un grand soulagement et une augmentation de forces, pour supporter le coup qui l'avait frappé et qu'il sentait si vivement.

Il est vrai que déjà, dès le premier moment, tout humilié qu'il était sous la main de Dieu, il la bénissait, en se conformant avec une admirable résignation à tous les desseins même les plus sévères de sa providence ; mais ensuite il fit plus, pour repousser la tentation de tout abandonner (tentation qu'il disait, dans sa vieillesse, avoir été la plus violente de sa vie, après celle qu'il eut à soutenir quand il lui fallut quitter son père), il osa prendre un parti généreux et digne de sa grande âme : il fit le serment exprès de continuer toujours l'œuvre des missions dans les

campagnes, quand même il serait seul et qu'il n'y aurait aucun espoir qu'il pût jamais trouver quelque compagnon. Néanmoins il offrait à Dieu sa douleur et le sacrifice de tout ce qui aurait pu l'attacher humainement à son œuvre, suppliant instamment et avec une profonde humilité le Dieu puissant et fort de daigner lui envoyer d'en haut le secours dont il avait besoin dans des circonstances aussi difficiles. Jamais nous ne pourrions dire de quelle sainte ferveur son âme était animée, lorsqu'avec les desirs les plus purs et en faisant une entière abnégation de lui-même, il disait sans cesse à Dieu dans son ardente prière : « Seigneur, vous êtes le Dieu de toute consola-« tion, mais je ne vous invoque point pour moi ; « qu'importe mon honneur ou mon ignominie ? « C'est pour la gloire de votre nom, c'est pour « le salut des âmes que vous avez rachetées de « votre sang que je réclame votre secours; venez, « ô mon Dieu ! venez soutenir une entreprise qui « est votre ouvrage ; venez, j'attends tout de vous ; « et puisque vous êtes souverainement puissant « et souverainement miséricordieux, j'espérerai « toujours même contre toute espérance. »

Bientôt les vœux du serviteur de Dieu furent exaucés, et son âme reçut les plus précieuses consolations. Le Seigneur montra que l'entreprise de la nouvelle congrégation n'était point l'ou-

vrage du caprice ou de la vaine gloire; mais que c'était sa volonté et ses desseins miséricordieux, que l'homme choisi par sa providence avait accomplis. Un succès qui confondit toutes les clameurs et les improbations de l'aveuglement ou de la haine, vint enfin justifier pleinement la confiance d'Alphonse et couronner sa fidélité. D. Jean Mazzini, cet ancien compagnon du saint, qui, comme nous avons vu ci-dessus, fut le premier confident du secret du nouvel institut, ayant obtenu la permission de son directeur, fut aussi le premier qui, après l'abandon des dix collégues, vint se réunir à Alphonse. A son exemple, plusieurs autres prêtres, animés du même esprit et dignes de lui par leurs mérites, vinrent successivement s'associer à une vocation qui les mettait à même de satisfaire toute la charité dont ils étaient pressés pour les pauvres habitants des campagnes.

Ces nouveaux prosélytes s'attachaient avec le plus vif intérêt à la congrégation; la chétive maison de Scala leur paraissait toujours plus belle et plus sainte; ils la regardaient comme un petit paradis où, séparés du monde, *on ne pensait*, comme l'écrivait Alphonse, *ni à son pays, ni à ses parents, ni à quoi que ce fût de terrestre, et où l'on était seulement occupé à aimer Dieu et à faire sa sainte volonté en toute perfection.*

Bientôt le nombre des nouveaux missionnaires s'accrut tellement qu'à leur sollicitation le saint fondateur établit une seconde maison de sa compagnie dans la campagne dite *des esclaves*, diocèse de Cajazze, et une autre, en 1735, dans la terre de Ciorani, diocèse de Salerne, sous le titre de la très sainte Trinité.

Dieu ayant ainsi conduit son œuvre à cette heureuse situation, Alphonse crut que le moment était venu où il devait enfin donner une forme stable à son institut, en établissant les règles qui devaient le régir et les vœux que chaque membre serait obligé de faire. Mais il voulut user, dans une matière aussi importante, de toute la prudence des saints; et avant d'en venir à l'exécution, il s'assura le secours du ciel, en implorant, selon son usage, c'est-à-dire, par de longues oraisons, un jeûne sévère et d'autres austérités, les lumières dont il avait besoin. C'est à cette source que, dans toutes les circonstances délicates, il allait d'abord puiser ses inspirations : il craignait celles qui lui seraient venues de son propre fonds, voulant, au lieu de se diriger lui-même, n'être jamais qu'un instrument docile dans les mains du Seigneur. Cependant, ainsi qu'il nous l'a souvent fait voir dans sa conduite, il ne pensait pas qu'il dût être lui-même immédiatement éclairé d'en haut:

et il ne manquait jamais, avant de rien entreprendre, de recourir aux lumières des hommes sages et pieux que Dieu remplissait de son esprit. Il choisit dans l'affaire qui l'occupait Mgr Falcoja, évêque de Castel-à-Mare de Strabia, le chanoine D. Jules Torni, le P. D. Thomas Pagan son ancien directeur, et le P. D. Louis Fiorille, dominicain. Ils l'aidèrent de leurs conseils dans la composition des règles et constitutions de la nouvelle congrégation, et elles furent en tout dignes des soins qu'il leur avait donné pour les rendre propres à la fin de l'institut : une sagesse céleste semblait les avoir dictées, et l'esprit de Dieu respirait entièrement dans la perfection qu'elles prescrivaient. La congrégation y prenait le titre du très saint Sauveur : il y était ordonné qu'outre les vœux simples de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, chaque membre ferait encore, 1° celui de n'accepter aucune dignité, emploi ou bénéfice hors de la congrégation, excepté le cas d'un ordre exprès du Souverain Pontife ou du supérieur général, et 2° celui de persévérer jusques à la mort dans l'institut ; s'obligeant de ne recevoir dispense de ce vœu que du Pape ou bien encore du supérieur général. Quand le digne fondateur crut avoir mis, avec le secours du ciel, le sceau d'une véritable perfection à son ouvrage, il le

présenta à ses confrères avec confiance, leur promettant que, dans la parfaite observance de ces règles, ils trouveraient le moyen le plus sûr de remplir, en tout point, le grand objet de leur vocation. « Vous êtes appelés, leur dit-il, « à marcher sur les traces de Jésus-Christ et à « continuer parmi les hommes son saint minis- « tère. Il faut qu'à l'exemple de saint Paul dont « vous partagerez l'apostolat, vous puissiez vous « donner comme les imitateurs de votre Dieu et « le modèle même des chrétiens les plus par- « faits ; dès-lors vous devez embrasser, sans hé- « siter, les sacrifices les plus généreux. Ce fut « pour sauver les âmes que Jésus-Christ s'offrit en « holocauste à son Père éternel ; puisque vous « voulez, vous aussi, sauver ces âmes rachetées « au prix de son sang adorable, offrez-vous éga- « lement au Seigneur ; offrez tout ce que vous « êtes et tout ce que vous avez : votre corps, « par le vœu de chasteté ; votre esprit, votre « cœur, votre volonté, votre liberté, par celui « d'obéissance ; tous vos biens, toutes les choses « de la terre, par celui de pauvreté ; sacrifiez « jusqu'à l'espérance d'un retour quelconque vers « le monde ou vers sa gloire par le vœu de persé- « vérance, et en renonçant à toutes ses dignités, « mourez au monde, mourez à vous-même, ne vivez « que pour Dieu, et prenez-le véritablement pour

« l'unique portion de votre héritage, en jurant
« l'observation des saintes règles que je vous pré-
« sente en son nom et pour sa gloire et la vôtre,
« et celle encore d'une multitude d'élus dans
« l'éternité : dépouillés ainsi de vous-mêmes et
« de tout ce qui est de la terre, vous aurez
« moins à craindre de votre propre faiblesse et
« de la corruption des choses d'ici-bas dans le
« cours de vos travaux apostoliques. Vraiment
« hommes de Dieu, puisque vous lui appartien-
« drez entièrement et volontairement, vous serez
« investis d'une puissance divine pour la conver-
« sion des peuples, et à votre voix, vous verrez
« se renouveler dans les âmes les miracles des
« temps anciens. Oui, par là, vous sauverez un
« grand nombre d'âmes et vous vous sauverez vous-
« mêmes : votre salut, votre salut surtout, rien
« n'est plus puissant pour vous le procurer que
« les vœux que je vous propose. Ha! si vous en
« connaissiez bien tout le prix, avec quelle joie
« et quel empressement ne les feriez-vous pas! Ils
« sont contre le démon comme un bouclier divin
« dans les mains du religieux : c'est le ciel qui
« le lui donne pour mettre sa vocation à l'abri
« de son inconstance naturelle, et assurer sa
« persévérance dans le service du Seigneur; c'est
« une ancre salutaire que l'on jette dans le port;
« que les vents soufflent, que la tempête se dé-

« chaîne, que la mer s'agite avec furie, on ne sera « pas exposé à un triste naufrage. Tranquille « et fixé en Dieu par ses vœux, le religieux n'aura « presque rien à craindre des orages et des dan-« gers de la vie. »

Ces paroles et toutes celles que le saint adressa à ses disciples dans cette circonstance, étaient animées de l'accent le plus vif et le plus vrai : elles paraissent profondément senties ; ce fut par là un discours d'un pathétique extraordinaire, et d'une puissance de persuasion toute surnaturelle : personne ne résista à la grâce. Quand Alphonse eut fini de parler, on adopta unanimement et avec autant de respect que de reconnaissance les règles salutaires d'un nouvel institut, comme si elles fussent descendues du ciel ; aussitôt on se mit en prière, et on commença une retraite spirituelle qui se termina quelques jours après par la première émission des vœux prescrits par les règles. Ce fut le 21 juillet 1752, à l'issue des premières vêpres de sainte Marie-Magdeleine, leur protectrice, que tous les membres de la congrégation, réunis dans la chapelle de la maison de Ciorani, firent avec solennité profession des nouvelles règles, et s'engagèrent à perpétuité et par tous les vœux qu'elles prescrivent dans l'institut du très saint Sauveur ; dès-lors la société fut constituée, à cela près qu'il restait encore à

procéder à l'élection du supérieur général. Le choix ne fut pas difficile : on le fit incessamment, et tous les suffrages, à l'exception d'un seul, (ce fut celui du saint) se réunirent sur l'humble et pieux Alphonse, qui fut ainsi élu, aux termes des règles, supérieur général et à vie de la congrégation du très saint Sauveur, avec le titre perpétuel de recteur majeur. Il eût voulu décliner cette charge, mais tous ses efforts pour la faire passer sur un autre devenant inutiles, il fut forcé d'accepter, malgré son humilité, le fardeau que lui imposait la volonté de Dieu.

Tous ceux qui avaient blâmé si indignement l'entreprise de notre saint, furent alors réduits au silence : les bénédictions et la prospérité que Dieu accordait au nouvel établissement les forcèrent enfin de changer de sentiment et de langage. Les pères des missions apostoliques substituèrent à leur système de contrariété et d'opposition quelque chose de plus juste et de plus honorable ; ils finirent par avoir le bon esprit de reconnaître qu'il était plus beau pour eux de compter parmi leurs confrères le fondateur d'un nouvel institut, et s'en firent une gloire. Leurs supérieurs, depuis ce temps, regardèrent toujours comme un devoir pour eux de donner à Alphonse de fréquents témoignages de leur estime et de leur confiance ; ils l'invitèrent souvent de venir à Naples pour les

exercices spirituels ou pour d'autres affaires importantes de leur société. Enfin, la divine Providence voulut tellement récompenser la fidélité de son serviteur pendant les jours mauvais, qu'elle changea encore une fois, à son égard, les dispositions de son père lui-même. Cet homme si terrible, quand il s'opposa d'abord à la vocation de son fils à l'état ecclésiastique, vaincu ensuite par la grâce, et de nouveau si fort affligé quand il vit ce même fils l'abandonner pour une entreprise à ses yeux inexécutable, éprouva une joie extrême en apprenant les heureux succès du zèle et de la vertu. Il voulut aller visiter lui-même l'établissement de Ciorani. Le spectacle digne des anges et des hommes qui s'offrit à ses yeux toucha vivement son cœur : il desira de partager une si belle et si sainte vie, demandant avec larmes pour toute grâce d'être reçu dans la maison en qualité de frère laïc; mais ses vœux ne purent être remplis à cause de l'invincible opposition qu'y mit constamment Alphonse.

Déjà la haute sainteté du serviteur de Dieu était connue dans tout le royaume de Naples et dans les états voisins : les œuvres de salut qui s'opéraient par son ministère et celui de ses compagnons y faisaient même très grand bruit, et les évêques, les villes, et d'autres pays moins considérables demandaient à l'envi de posséder

quelque établissement de la nouvelle congrégation. Ainsi, dès la première année de la profession des vœux, le 13 octobre 1752, Alphonse fonda la maison de *saint Michel des Païens;* trois ans après, en 1755, sur la demande du vénérable serviteur de Dieu, Mgr Lucci (1), évêque de Bovino, il fonda encore celle d'Ilicetto, sous le titre de *sainte Marie de la Consolation*, et en 1757, celle de *sainte Marie mère de Dieu*, à Capozèle, diocèse de Conza. Il est vrai que ces divers établissements n'ont pas tous pu se soutenir : le nombre en fut réduit dans la suite; il fallut même abandonner cette première maison de Scala, où la société avait pris naissance. Mais les vicissitudes par lesquelles a passé l'œuvre de notre saint ont été elles-mêmes autant de grâces. En éprouvant sa solidité elles ont devancé, pour la certitude de sa durée, l'expérience des temps, et elles ont encore mieux manifesté la protection divine, qui l'a préservée de sa ruine au milieu même de l'instabilité.

---

(1) Ce prélat, de l'ordre des Mineurs conventuels, fervent religieux avant d'être évêque, était lié depuis long-temps avec Alphonse par la conformité de leurs sentiments, et par l'habitude des mêmes pensées graves et pieuses.

CHAPITRE II.

Approbation des règles et de l'institut, du très saint Sauveur.

Une institution forte n'est point en commençant tout ce qu'elle doit être. Ses accroissements sont lents et progressifs, d'après la nature même de tout ce qui est durable. Ainsi, les sociétés religieuses doivent d'abord se former et grandir, en quelque sorte, sous la protection des évêques. Ce n'est que lorsqu'éprouvées par le temps elles sont parvenues à un certain degré de consistance et de développement, qu'elles peuvent passer à un état plus élevé : alors elles reçoivent leur confirmation et, pour ainsi dire, le complément de leur existence par une approbation directe du Souverain Pontife. Il paraissait à Alphonse que sa compagnie avait parcouru tous les degrés nécessaires pour arriver à ce dernier point. Déjà tous les évêques, dans les diocèses desquels se trouvaient établies ses différentes maisons, avaient donné leur approbation en forme aux règles et constitutions : il ne fallait plus que

l'approbation de Rome, et il était d'autant plus digne de la sagesse et du zèle du saint fondateur d'y aspirer, qu'il savait en apprécier toute l'importance. Indépendamment des grâces répandues sur tout ce qui émane du saint Siége apostolique, il considérait encore quel immense avantage ce serait pour sa congrégation de se rattacher à ce premier siége et d'exister ainsi par lui : c'était, à ses yeux, participer en quelque sorte à ses destinées inébranlables et comme si l'on était fondé sur le roc même de Pierre, tant il jugeait qu'il devait en résulter de solidité pour un établissement devenu par là comme une création de l'Eglise qui l'adoptait. Ainsi approuvée par Rome, la compagnie prenait un rang dans l'Eglise de Dieu : elle se trouvait immédiatement placée sous la protection du saint Siége, et jouissant de plusieurs priviléges d'exemption, elle avait une garantie certaine de la bonté et de la sainteté de son institut qui, dès-lors, ne pouvait plus être considéré comme une œuvre purement humaine : ses règles recevaient, par une sanction souveraine, le caractère de la plus haute autorité, et désormais leurs conseils et leurs préceptes n'étaient plus que les conseils et les préceptes de l'Eglise et de Dieu même. Le saint se mit donc en devoir de solliciter l'approbation du Pape, et députa pour cet effet à Rome le P.

André Villani, homme d'une rare vertu et d'une prudence consommée; c'était Benoît XIV qui régnait alors: ce Pape donna, selon l'usage, les règles à examiner à la sacrée congrégation des évêques et réguliers. On procéda avec cette lenteur et cette maturité qui donneraient seules le plus grand poids aux décisions toujours si sages de la cour de Rome; mais par là, certaines gens qui étaient secrétement opposés, eurent le temps de mettre en jeu tous leurs moyens pour faire échouer la supplique et les efforts du P. Villani. Celui-ci eut besoin de toute son habilité et de sa grande vigilance pour écarter les difficultés qu'une main invisible ne cessait de jeter sur son chemin : il avait à lutter avec des personnes assez puissantes, qui se croyaient intéressées à ce que le nouvel institut ne fût pas approuvé : elles avaient des émissaires secrets qui s'étaient adroitement glissés auprès des cardinaux pour inspirer certaines craintes aux uns, et paralyser les bonnes dispositions des autres. C'était un manége assez habile conduit sourdement, et, si on ose le dire, avec une perfidie aussi difficile à découvrir qu'à déjouer. D'ailleurs ce qui compliquait encore les difficultés, c'était que des prélats qui jusque là avaient favorisé l'institut, venaient de manifester quelque opposition. Ils aimaient l'esprit qui animait les missionnaires du très saint Sauveur; mais ils auraient voulu une

constitution moins forte et conçue sur un plan moins étendu. Selon eux, il aurait fallu que chaque maison, indépendante des autres, ne relevât que de l'ordinaire; ce ne fut point l'avis des cardinaux examinateurs, ni celui du Pape lui-même : on jugea à Rome, que s'il fallait que dans l'exercice extérieur de leur ministère, les missionnaires fussent soumis à la juridiction de l'ordinaire, il était bon aussi que l'institut conservât toujours son unité sous le gouvernement intérieur d'un chef unique et perpétuel, vu que par là se conserverait la vigueur d'une discipline toujours égale dans le commandement et dans l'obéissance, par la constante conformité de tous à une même volonté, et leur participation à un même esprit, et que l'institut trouverait dans son sein plus de force et de dévouement pour remplir toutes les vues des évêques eux-mêmes, et entreprendre un bien sans comparaison plus considérable. Dieu aida le P. Villani; il vint enfin à bout de surmonter tous les obstacles; les opposants, malgré leurs efforts, furent déboutés; et sur les conclusions ou le décret de la sacrée congrégation des évêques et réguliers, ainsi qu'après avoir pris une connaissance suffisante de l'affaire, le souverain Pontife fit expédier, sous la date du 25 février 1759, des lettres apostoliques d'approbation en forme de bref. Le Pape y donne des éloges au zèle et

à la sainteté du fondateur, approuve l'institut et les règles, reconnaissant que c'est l'esprit de Dieu qui les a dictées; il confirme et institue Alphonse recteur majeur et perpétuel de la congrégation, accorde à perpétuité, tant à lui qu'à ses élèves, un grand nombre de grâces et priviléges, et décide que pour distinguer la nouvelle congrégation de celle des chanoines du très saint Sauveur, elle échangera son premier nom contre celui de très saint Rédempteur.

Une lettre du P. Villani vint porter à Alphonse, alors dans sa maison de Ciorani, la nouvelle de l'approbation accordée à son institut et à ses règles; le saint en tressaillit d'une vive alégresse par la pensée de tout le bien qu'on devait en attendre pour la sanctification des âmes: il en fit éclater au plus haut point sa juste reconnaissance envers le Seigneur, et voulut que toute la congrégation, partageant à cet égard ses sentiments, en rendit avec lui au ciel de solennelles actions de grâces; des prières furent prescrites et acquittées avec des transports de joie dans toutes les communautés de l'institut; le bienfait signalé que l'on venait d'obtenir imprimait dans les cœurs les plus vives émotions, et chacun se promettait d'en garder un souvenir ineffaçable pour la gloire du grand Dieu qui leur avait accordé une faveur si précieuse. Ils éprouvaient comme un

saint orgueil de la protection divine qui, malgré leur indignité, les élevait si haut dans l'Eglise, et se sentaient animés d'un courage nouveau pour le service de ce Dieu à qui ils devaient leur sublime vocation. Le Pape Benoît XIV eut aussi une juste part à la reconnaissance du fondateur et des disciples : Alphonse le fit déclarer et reconnaître protecteur spécial de la congrégation, ordonna des prières communes pour lui, et fonda un service funèbre qui, après la mort du Pontife, serait célébré toutes les années et à perpétuité, pendant l'octave des morts, dans toutes les communautés de la congrégation ; ce qui se pratique encore aujourd'hui chez les Rédemptoristes (1) avec une grande exactitude.

Quelques années après l'approbation des règles, Alphonse eut occasion de former des établissements de sa compagnie dans les états pontificaux. Il y fonda quatre maisons, dont deux dans le diocèse de Bénévent et deux dans celui de Veroli. En 1760, il envoya aussi des missionnaires travailler en Sicile, et établit une maison dans la ville de Girgenti.

---

(1) C'est le nom que l'on donne ordinairement aux pères de la congrégation du très saint Rédempteur, qui, à cause de leur fondateur, sont aussi appelés Liguoristes ou Liguorins.

Quelques-unes de ces maisons étaient assez spacieuses pour loger un assez bon nombre de personnes du dehors, qui venaient y faire les exercices spirituels, et particulièrement les jeunes clercs qui se préparaient à la réception des ordres sacrés; cependant c'était sans avoir aucune avance d'argent que le saint fondateur commençait ces établissements. Dépourvu de toute ressource humaine, il mettait la main à l'œuvre, comptant uniquement sur la Providence, qui toujours a justifié son extrême confiance dans ces entreprises formées pour la gloire de Dieu. Nous nous contenterons de citer un seul trait : il fallait agrandir la maison de Ciorani, qui était insuffisante pour recevoir ceux qui venaient s'y préparer aux ordres sacrés; pour cela on n'avait qu'un seul sequin (1) donné par une personne de la maison du seigneur du lieu; n'importe, Alphonse ordonne à un des pères de la compagnie de faire commencer le travail : « La Providence, dit-il, subviendra à « tout, » et, contre l'attente de tout le monde, l'ouvrage s'achève heureusement. Aussi avait-il coutume de dire qu'il se faisait un miracle continuel en faveur de sa compagnie : « Nous sommes « sans cesse, disait-il, à la veille de manquer de « tout, et cependant tous les jours nous retrou« vons ce qui nous est nécessaire pour vivre. »

---

(1) Environ douze francs de notre monnaie.

CHAPITRE III.

Persécutions suscitées à Alphonse et à son institut.

Mais il restait à vaincre d'autres obstacles que la pauvreté et l'indigence, c'étaient les passions des hommes et la rage de l'enfer. Le démon, tremblant en présence d'une œuvre qui devait lui arracher tant de victoires, après n'avoir pu l'empêcher de naître, voulut au moins en arrêter les progrès. Il fut merveilleusement secondé par des gens aussi mal intentionnés que mal instruits, qui tentèrent, contre l'œuvre de Dieu, toutes sortes de moyens coupables : ils calomnièrent lâchement ou attaquèrent avec violence, selon la situation du moment et le besoin ou l'intérêt de leur haine. A Illicetto, quelques hommes passionnés qui jusque là avaient fatigué, par des procès iniques et des contestations de tout genre, la patience de Mgr Lucci, leur vénérable évêque, se tournèrent contre le nouvel institut avec un acharnement incroyable, et en provoquèrent la destruction de tout leur pouvoir.

Parmi eux se trouvaient des hommes en crédit et en autorité dont l'amour-propre compromis s'irritait toujours davantage. Ceux-ci vexaient de toutes les manières Alphonse et ses compagnons, leur faisant sans cesse les plus injustes tracasseries, les soumettant à une surveillance des plus odieuses, ils les forcèrent même de subir dans leurs églises et jusque dans l'intérieur de leurs maisons, une juridiction dont ils étaient exempts : des personnes respectables ne surent pas assez se défendre de la faiblesse de donner la main à la persécution, dans la vue de soutenir une partie de leurs droits. On ne peut s'empêcher de dire que, dans l'ordre sacerdotal, il ne se soit trouvé des individus qui s'étaient laissés aller à des préventions aussi défavorables qu'injustes ; les uns, hommes de bien d'ailleurs, ne s'étaient pas tenu assez en garde contre certaines petites passions, et avaient égaré par là des gens également estimables, et qui croyaient bien faire de penser comme eux : d'autres n'avaient pas, dans leur opposition, des motifs qui pussent également trouver une excuse dans la fragilité humaine. De tous les temps, les mauvais prêtres ont été les premiers à signaler à la haine et aux persécutions des méchants l'œuvre de Dieu, qui s'est elevée au grand dépit de leur orgueil et de leur perversité ; l'enfer s'est toujours servi avec une sorte de prédi-

lection de ceux qui, sous l'apparence du bien, pouvaient traverser des desseins qui venaient du ciel; les rivalités et les jalousies surtout, ont toujours été un des plus grands moyens qu'il ait mis en jeu contre les hommes animés de l'esprit de Dieu qui venaient le combattre. Cependant l'orage qui s'était formé contre les missionnaires du très saint Rédempteur devenait toujours plus violent : on demandait au gouvernement une mesure de rigueur qui supprimât la nouvelle congrégation, sous prétexte qu'elle n'avait pas une existence légale aux yeux de l'état : on la représentait comme dangereuse par son esprit d'ambition et d'envahissement. « Déjà, disait-on, « ce ne sont plus de pauvres missionnaires occupés « à prêcher dans les campagnes : ils cherchent « bien plus à former des établissements magnifi-« ques et à s'agrandir insolemment au mépris de « toutes les vertus chrétiennes. » A entendre ces accusations calomnieuses, c'était un corps d'ambitieux et d'intrigants qu'il importait d'arrêter à sa naissance, puisqu'on le pouvait, si l'on ne voulait que dans peu de temps ce ne fût impossible, par la puissance qu'il se serait acquise aux dépens de la fortune publique et des droits de tous les citoyens; bien plus, outre qu'on disait que les missionnaires en voulaient aux richesses dont ils jouissaient déjà avec un faste révoltant, on

les dénonçait encore comme menaçant l'autorité par leurs principes, autant que par leurs trames secrètes; la sûreté des trônes, la vie des rois, l'indépendance des nations, tout le bien de l'état se trouvait également compromis par l'existence de cette congrégation qui, si on la laissait se développer, ne manquerait pas d'avoir l'accroissement le plus rapide comme le plus funeste; et à l'appui de tout cela, on donnait je ne sais quelles preuves perfides dont on se servait avec habileté; c'était tout ce que la calomnie pouvait fournir de plus horrible à la méchanceté, pour représenter la congrégation comme une œuvre de ténèbres, une œuvre infernale, effrayante par tous les crimes qu'elle renfermait, et par tout le mal qu'elle ferait éclater sur les hommes le jour de l'explosion : c'était ce que l'on disait déjà, et ce que l'on a dit, dans des temps plus modernes, d'une société célèbre dont celle du très saint Rédempteur, au dire des ennemis du bien, n'était qu'une alliée, mais plus dangereuse encore. En effet, alors, comme aujourd'hui, l'instinct du mal désignait, à quelques hommes pervers, les missionnaires comme animés du même esprit que les jésuites pour faire triompher la vérité et la vertu, et déjouer les projets des méchants. Les missionnaires et les jésuites sont terribles contre l'enfer, et de tout temps ils

ont mérité de partager les honneurs de la même persécution.

Cependant la calomnie s'accréditait, l'opinion publique s'égarait toujours davantage; le gouvernement avait reçu les plaintes, le procès était intenté et la congrégation sur le point d'être renversée; il ne paraissait même pas probable qu'elle pût résister aux coups qu'on lui portait avec autant de violence que d'habileté. Il fallait pourtant se défendre, répondre pour éclairer les juges et ramener l'opinion, ou bien se résoudre à succomber. Que fit Alphonse? Il mit toute sa confiance dans le Dieu protecteur de l'innocence, priant, pleurant et jeûnant pour obtenir son secours. Il écrivit une lettre-circulaire à toutes les maisons de sa société, recommandant à chaque individu de s'unir encore plus intimement à Dieu par une exacte observance de la règle; il enjoignait à tous d'ajouter aux pratiques ordinaires de la mortification, le jeûne du samedi en l'honneur de la sainte Vierge, protectrice spéciale de l'institut; une discipline particulière le lundi, et la récitation du psaume *Qui habitat* tous les jours. De plus, il les exhortait à la patience et à la résignation dans la cruelle épreuve où ils se trouvaient, et voulait que le pardon fût déjà prononcé dans leurs cœurs envers tous leurs

ennemis, au moment même où ceux-ci étaient le plus acharnés. « Imitez, leur disait-il, l'exem-« ple de notre divin Rédempteur attaché à la « croix : il ne réclama pas la vengeance de son « père contre ses persécuteurs et ses bourreaux ; « mais il le pria de pardonner à ceux qui le « faisaient mourir. » Dans la même lettre, Alphonse s'adressant à ceux qui, plus pusillanimes, désespéraient du salut de leur congrégation dans cette affreuse tempête, s'efforça de relever leur courage, et leur prédit en propres termes : « Que s'ils jettaient en Dieu l'ancre de « leur espérance, au lieu de périr dans le nau-« frage, ils verraient l'institut sortir du dan-« ger avec de nouvelles forces et une nouvelle « gloire. »

Mais le serviteur de Dieu ne devait pas se contenter d'employer les moyens surnaturels ; le silence, dans une semblable occasion, eût été une violation de ses devoirs de supérieur, et un coupable abandon de l'œuvre de Dieu et de l'honneur de son ministère ; il défendit donc la cause de sa congrégation devant les juges et sa réputation devant le public : ce fut avec un calme et une modération chrétienne dont on trouverait peu d'exemples. Sans invectiver contre ses adversaires, sans se plaindre même de leurs calomnies, sans relever aucu-

nement la brutalité de leur attaque, l'indécence de leurs clameurs et l'abomination de leurs manéges; il se borna à produire les raisons qui devaient le justifier : elles étaient fortes et évidentes : elles firent impression : l'innocence d'Alphonse et des siens fut reconnue d'une manière éclatante, et le procès jugé en faveur de la congrégation. Ainsi, ce fut un triomphe complet pour la vertu, là où elle devait trouver son ignominie, et l'œuvre de Dieu fut raffermie par les coups même qui devaient la renverser. Alphonse usa de sa victoire avec une modération digne de sa modestie et de sa charité. La prospérité, non plus que l'adversité, ne put altérer l'égalité de son âme; il ne s'occupa de l'avantage qu'il venait de remporter que pour en rendre au ciel, avec ses compagnons, de ferventes actions de grâces, et ensuite il sembla oublier qu'il avait été persécuté, tant il traita avec bonté ses adversaires les plus terribles et les plus acharnés. Cette magnanimité si édifiante attira à la congrégation l'estime et l'attachement de tous les gens de bien du royaume, qui ne purent s'empêcher de reconnaître que l'esprit de Dieu animait et le fondateur et les disciples.

Ce ne fut pas là pourtant la seule épreuve que Dieu ait ménagée à son serviteur par rapport à

sa congrégation. Il avait fondé une maison à Villa : le bien qui s'y opérait, et surtout le courage avec lequel les missionnaires attaquaient les scandales, soulevèrent contre eux une classe d'hommes pervers qui mirent tout en œuvre pour forcer les hommes de Dieu à abandonner ce pays. Ici ce fut encore un mauvais prêtre qui, le premier, donna le signal de la persécution. Animé de je ne sais quelle rage contre les missionnaires dont la vie sainte et pure était à ses yeux comme une censure publique de ses vices, il s'efforça de les rendre odieux et méprisables parmi tous les habitants, excitant tour à tour contre eux la cupidité des uns et l'orgueil des autres. « Voilà des gens, disait-il, qui viennent « ici s'emparer de tout, enlever les biens des « prêtres du pays, et dévorer les patrimoines « des familles ; » puis c'étaient les termes du dernier mépris ; il n'épargnait rien pour avilir Alphonse et ses enfants, et depuis le nom d'étrangers jusqu'à ceux qu'on donnerait aux plus vils misérables, il leur prodiguait toutes les injures Cet homme ne parlait pas en vain : la malignité, l'avarice, la jalousie, le libertinage, toutes les passions basses et criminelles répondaient comme autant d'auxiliaires de sa haine diabolique. Déjà les esprits en étaient venus à un point d'irritation difficile à apaiser : bien des gens avaient

été entraînés jusqu'à partager les ressentiments des hommes les plus pervers. On avait su leur donner une opinion affreuse des missionnaires : c'étaient à leurs yeux autant d'abominables hypocrites dont la conduite était loin de s'accorder avec leurs prédications, des gens qui faisaient un infâme trafic de la piété et de la sainteté. La calomnie ne s'arrêta point encore là : on précisa les accusations, on alla jusqu'à dire que les missionnaires vivaient criminellement avec une femme de mauvaise vie que l'on désignait, et cette malheureuse, gagnée par argent, eut la scélératesse de déposer juridiquement à l'appui de cette horrible accusation, déclarant effrontément que tous les missionnaires étaient coupables, sans excepter Alphonse lui-même; mais l'homme de Dieu ne s'émut pas beaucoup de toutes ces calomnies : calme et satisfait intérieurement dans cette affreuse situation, il se recommanda à Dieu, rejetant en lui tout le soin de son honneur, et il exhorta ses élèves à employer la pénitence et la prière pour détourner la tempête. Il alla pourtant réclamer la protection du seigneur du lieu; mais celui-ci le reçut très mal et se refusa à tout ce qu'il put lui dire : cet homme s'était laissé prévenir par le prêtre ennemi, et au lieu de comprimer le mouvement scandaleux des gens mal intentionnés, il le seconda de toute son in-

fluence. Enfin, on voulut porter l'affaire devant les tribunaux de Naples; mais les magistrats, indignés de l'outrage que l'on faisait à la sainteté bien connue d'Alphonse et de ses compagnons, refusèrent avec mépris de se saisir de cette affaire, suscitée pour déshonorer ce qu'il y avait de plus honorable, et flétrir la vertu même. Frémissant de n'avoir pu réussir à Naples, les méchants employèrent la violence. Ils vinrent un matin surprendre le frère laïc qui allait ouvrir l'église, lui en enlevèrent les clés et se retirèrent après l'avoir accablé de coups. Mais comme la grande majorité des habitants conservait toute sa confiance pour les missionnaires et s'affligeait des horreurs qu'on leur faisait, on craignit que cette partie saine de la population ne voulût à toute force venir encore dans l'église, et quelques hommes se postèrent sur le toit avec des armes à feu pour en empêcher l'approche. On bloqua aussi la maison de la mission, afin qu'il n'y eût plus aucune communication avec les saints prêtres qui l'habitaient. C'étaient tous les jours des menaces furibondes contre eux et contre toutes les personnes qui s'intéressaient à leur cause; il n'était guère possible de prévoir quelles seraient les bornes que les méchants mettraient à leurs excès, et la position des pères du très saint Rédempteur à Villa devenait tous les jours plus

critique et plus déplorable. Dans cet état de choses, à Naples et ailleurs on conseilla généralement à Alphonse d'abandonner cette maison de Villa : il suivit ce conseil. Ce fut un véritable sujet de deuil et de larmes pour l'évêque et pour la plus grande partie du peuple, qui ne pouvait se consoler de voir partir ainsi des hommes qu'on avait tant maltraité et qui méritaient si peu de l'être. Cependant un si grand attentat ne demeura pas impuni : tous ceux qui s'étaient le plus fait remarquer par leur animosité contre les serviteurs de Dieu périrent, peu de temps après, d'une manière tragique, qui fut un sujet d'effroi pour toute la contrée. La vengeance divine éclata, surtout contre les deux plus grands coupables : l'indigne prêtre, premier auteur de tout le désordre, mourut subitement et sous l'anathême de son évêque, qui avait été forcé de le frapper d'interdit à cause de ses scandales toujours plus révoltants, et l'infame créature dont la langue avait osé noircir d'une abominable calomnie la vie la plus sainte, eut cette même langue horriblement rongée par les vers, et mourut ainsi en proie à des douleurs intolérables, après avoir rendu hommage à l'innocence, et confessé hautement que tout ce qu'elle avait débité contre Alphonse et ses compagnons n'était que la fausse et détestable invention d'une malice infernale.

Après une semblable épreuve, parlerons-nous encore de tout ce qu'eut à souffrir le saint fondateur pour opérer et soutenir le bien? En plusieurs occasions la jalousie lui suscita les plus fâcheux désagréments. A peine avait-il fondé sa maison de Ciorani que plusieurs curés se formalisèrent du concours qui se rendait de leurs paroisses à l'église de la mission; ils crurent leurs droits lésés, et mirent tout en œuvre pour détruire un établissement qui leur portait ombrage. Les missionnaires devinrent aussitôt odieux au clergé de la contrée : on les représentait comme des espions de l'archevêque et des censeurs de la conduite des prêtres. Des réguliers ne surent pas demeurer étrangers à ces tracasseries : occupant les premiers le pays, ils croyaient avoir acquis par la possession un droit exclusif aux aumônes des fidèles; dans la crainte que les nouveaux venus n'en fissent tarir la source au préjudice des anciens couvents, ils eurent le malheur de se prêter, avec assez d'activité, à tout ce que l'on faisait contre la nouvelle fondation. Déjà l'archevêque de Salerne, obsédé de mille intrigues et étourdi de tant de cris, balançait si pour calmer les esprits, il ne devait pas renvoyer les missionnaires de Ciorani, où d'ailleurs ceux-ci trouvaient encore d'autres sujets de mécontentement; mais Dieu ayant voulu que,

dans la suite, les prêtres et les religieux revinssent de leurs préventions, le prélat rendit définitivement une ordonnance en forme pour reconnaître et confirmer la fondation de Ciorani.

Quelque temps après, comme cette même maison prospérait utilement pour les âmes sous la protection de l'archevêque, un excès de zèle, de la part d'un de ses membres, faillit en compromettre l'existence. Ayant fort à cœur d'achever et d'agrandir l'édifice qui n'était pas suffisant, le P. Sarnelli proposa imprudemment au prélat d'imposer, à cet effet, une petite aumône annuelle aux curés du diocèse : ce n'était guère au fond qu'une souscription qu'il demandait, supposant que ces messieurs se plairaient à contribuer pour une œuvre dont ils retiraient de si grands avantages, et à laquelle ils étaient le plus intéressés; mais il n'en fut pas ainsi, à la première connaissance de ce projet, ce fut aussitôt un cri général d'opposition; on voulut y voir un véritable impôt levé sur le revenu des pauvres, et on osa le repousser avec une extrême violence : de là on en vint aux personnalités les plus odieuses contre Alphonse, et aux moyens de tous les genres pour renverser la maison de Ciorani. On essaya de faire entrer dans cette espèce de cabale le curé du lieu, qui était à même d'en seconder efficacement les efforts;

mais cet excellent pasteur appréciait avec plus de justice les services des missionnaires, et il se refusa avec fermeté à toutes les propositions de leurs ennemis. « Les hommes que vous atta-« quez, dit-il, sont autant d'aides qui se dévouent « pour le bien de ma paroisse, et vous voulez « que je me prive ainsi que mon peuple d'un si « grand secours ? » N'ayant pu réussir du côté du curé, on entreprit de ruiner la cause d'Alphonse auprès de l'archevêque : on prétendit que sous prétexte de zèle, lui et ses compagnons s'en allaient partout dépouillant les peuples, et qu'au lieu de gagner les âmes à Jésus-Christ, ils cherchaient bien plutôt à faire des acquisitions pour eux-mêmes; qu'en conséquence, il importait de ne pas les souffrir plus long-temps dans le diocèse. Une aussi plate calomnie ne pouvait guère s'accréditer, l'achevêque la méprisa. « Je « connais Alphonse de Liguori, répondit le « prélat, c'est un gentilhomme distingué : il « n'a pas quitté le monde par nécessité, mais « par choix, et s'il va épuiser sa santé dans les « missions, ce n'est pas pour un vil intérêt, « mais pour sauver les âmes et se sanctifier lui-« même. »

Nous n'en finirions pas, si nous voulions retracer toutes les traverses que la congrégation du très saint Rédempteur eut à essuyer : elle fut

plusieurs fois calomniée devant le gouvernement, et courut le risque d'être dissoute. Dans ces extrémités, Alphonse se voyait réduit à la nécessité de se défendre, et obligé d'aller solliciter la bienveillance des ministres ou autres puissants personnages : il en reçut souvent de grandes avanies. Une fois entr'autres il fut honteusement chassé de la maison d'un de ces seigneurs : il supportait tout avec joie pour l'amour de Jésus-Christ, et il était plein de reconnaissance envers Dieu si, en souffrant persécution pour la justice, il parvenait à soutenir son œuvre : il la soutint, malgré tous les efforts de l'enfer, qui, en lui suscitant des embarras, ne fit qu'offrir à son zèle une plus ample moisson de mérites.

Alphonse recueillit ce genre de mérite presque partout où il établit des maisons de son institut; il n'est guère de ces pays qui n'aient vu s'élever, de son vivant, quelque orage contre les missionnaires. Ainsi la vie du saint fut une vie de combats, de souffrances et d'humiliations, et sa congrégation n'a pu s'établir qu'en surmontant toutes sortes d'obstacles, qu'en se faisant jour, pour ainsi dire, au travers des épines.

Il n'y a rien d'étonnant en cela : un des traits caractéristiques de l'œuvre de Dieu est qu'elle soit contredite, car le démon, qui est essentiellement ennemi du bien, doit s'y opposer de tout son pou-

voir. Voyez Jésus-Christ, il est parmi les hommes un sujet de contradiction et même de scandale : il faut que les plus grands saints lui ressemblent en tout ; voyez l'Eglise, dès son établissement elle a été battue par la tempête, et toujours depuis elle a traversé les siècles au milieu des tribulations de tous les genres : ennemis au dedans, ennemis au dehors, toujours il lui a fallu combattre et vaincre. Les sociétés religieuses ne sont qu'une fraction, une image de la grande société spirituelle : il faut, autant que possible, qu'elles en portent les caractères et participent à ses destinées. Ainsi pour les saints suscités de Dieu, comme pour Jésus-Christ leur modèle, pour les associations religieuses comme pour l'Eglise leur mère, et qui est aussi l'œuvre de Dieu, il y a ici-bas les combats et les souffrances, et dans le ciel une gloire immortelle.

CHAPITRE IV.

Conduite du B. Alphonse pour sa propre sanctification.

Dès le moment que de saints et irrévocables engagements eurent lié Alphonse à son institut, ses progrès dans la perfection furent d'une rapidité qu'on pourrait comparer à une course plutôt qu'à une marche. Ce grand amour qu'il avait manifesté pour la vertu de pauvreté dès son entrée dans la cléricature, s'accrut au point qu'il voulut retracer effectivement en lui les privations et la pauvreté de Jésus-Christ vivant sans avoir une pierre où reposer sa tête, et mourant sur une croix dépouillé même de ses habits. Tout supérieur qu'il était, sa chambre était toujours de préférence la plus étroite, la plus incommode, la plus mauvaise de toutes. Un misérable bouge, formé de quelques planches sous un escalier de bois, fut son logement dans les commencements de la maison Ciorani, qui n'était pas alors assez spacieuse. L'ameuble-

ment était d'une pauvreté analogue, deux ou trois mauvaises chaises, une paillasse sur deux planches, une petite table, une lampe d'argile, un crucifix de bois, quelques images communes de la sainte Vierge ou des saints appliquées au mur, puis çà et là des papiers et des livres: voilà tout ce qu'on trouvait dans sa cellule. A la mission de Casal-Neuf il avait cédé à ses compagnons les meilleurs appartements au premier étage, et il avait choisi pour lui une petite chambre au rez de chaussée, qui était inhabitée depuis long-temps, et si humide que l'eau y découlait de toutes parts sur les murs couverts de pariétaire. Le duc du lieu étant venu lui faire une visite, fut fâché de le trouver si mal logé, et le pria d'accepter un appartement dans son palais; mais le serviteur de Dieu persista à refuser cette offre, prétendant qu'il était assez bien dans son réduit. Pour ses habits, non-seulement ils étaient vieux et usés, mais souvent d'autres pères de la communauté les avaient déjà abandonnés, et c'était heureux quand une multitude de pièces en couvraient les trous; son manteau était grossier et tout décoloré, ses souliers rapiécés et tenant par un bouton de cuir, et son chapeau parfaitement assorti à ce misérable accoutrement.

Un jour qu'il avait donné à un frère laïc sa soutane à raccommoder, celui-ci ne put en venir

à bout, tant elle était usée; il la porta à un tailleur qui, désespérant à son tour de réussir, en finit par la mettre en pièces, et en substitua une autre assez vieille, mais moins mauvaise : « Et qu'est devenue celle que je vous avais don-« née? dit Alphonse au frère. » — Le tailleur « l'a déchirée. — Je vous comprends. » Il fallait user de stratagème pour remplacer ses vieux habits : on lui cachait une partie de la vérité; mais dès qu'il s'en apercevait, il revenait souvent, sous quelque prétexte de commodité, à ceux qu'il avait quittés. C'est dans ce pauvre costume qu'il allait dans toutes les villes du royaume, et qu'on le voyait dans les rues, même de Naples, faire des visites aux personnes de la plus haute distinction, tels que princes, évêques, cardinaux. Un jour qu'il était convoqué, comme aîné de la famille des Liguori, pour l'agrégation d'un gentilhomme au siége de la Porte-Neuve, ses haillons le firent méconnaître par le portier qui le refusa, et il fallut qu'une personne de sa connaissance intervînt pour le faire entrer : il fut reçu avec honneur, tout déguenillé qu'il était, il prit place au milieu de cette noble assemblée, et vota avec les autres pour la réception du prétendant. L'évêque de Nole dit un jour au P. André Villani, qui était venu lui faire visite : « Quant « à vous encore, vous êtes passable; mais pour

« ce P. Alphonse, il est chargé d'un tas de « guenilles où l'on ne voit que pièces sur pièces. » L'archevêque de Salerne qui le rencontra en voyage, ne put s'empêcher de lui témoigner son étonnement sur ce point, mais « sans que cela diminuât en rien l'estime que « lui inspiraient ses vertus : Ah ! mon père, que « vous êtes heureux, lui dit le même prélat, vous « voilà délivré de tout, vous êtes parvenu, et « moi je crains de m'égarer et de me perdre. »

Il vivait en tout comme le plus pauvre des hommes, se refusant les choses les plus communes, même un morceau de papier quand il pouvait s'en passer : il n'y a pas jusqu'aux enveloppes des lettres reçues qu'il ne conservât avec soin pour les faire servir à ses compositions et autres écritures. Ses ouvrages auraient pu lui rendre de grandes sommes par l'avidité avec laquelle on les recherchait : il n'en retira jamais rien : les frais d'impression une fois payés, il abandonnait toute prétention aux imprimeurs ; et ceux-ci y gagnaient considérablement, quoique obligés de vendre à un prix très modique pour se conformer aux vues de l'auteur, qui voulait que des écrits dont l'unique objet était la gloire de Dieu et le salut des âmes, pussent se répandre avec la plus grande facilité. Ses revenus particuliers, comme la pension que lui avait laissé

son père et autres droits patrimoniaux, rentraient tous au profit de la congrégation : il n'en avait pas même conservé l'administration : c'était le recteur de sa maison ou tout autre chargé du temporel de la compagnie qui en disposaient, quoique les vœux simples ne le privassent pas de la propriété de ses biens; il allait plus loin encore : il n'aurait pas pris sur lui de se servir des choses les plus nécessaires, il en demandait toujours la permission, n'y eût-il pour la lui donner qu'un frère laïc, et n'eût-il desiré qu'un verre d'eau, et encore il s'en tenait rigoureusement aux termes de la permission sans rien employer jamais à un autre usage; cependant il était lui-même recteur majeur : il en agissait ainsi autant pour sa propre perfection, que parce qu'il regardait l'esprit de pauvreté évangélique comme absolument essentiel pour l'augmentation et la conservation de son institut.

Il donnait également l'exemple de la plus sévère exactitude à observer les règles même les plus minutieuses. Il était toujours rendu avant les autres aux exercices de la communauté, et en récréation, dès le premier signal du silence, il quittait aussitôt son clavecin ou interrompait sa conversation, n'achevant pas même les paroles commencées. Enfin, on l'admirait comme un parfait modèle de l'observance régulière.

Nous avons déjà parlé des prodigieux excès de ses pénitences et de ses mortifications. Quand il fut devenu fondateur, ce fut quelque chose de plus rigoureux encore; il ne se permettait que la quantité de nourriture absolument nécessaire pour le substanter, encore était-ce à genoux et dans la posture la plus humiliante qu'il la prenait ordinairement; il ne manquait jamais d'y mêler de la poudre d'absynthe ou d'aloës, ou toute autre également amère et désagréable au goût; le plus souvent la soupe et le pain lui suffisaient, et s'il ajoutait quelques fruits communs, ce n'était jamais le mercredi, le vendredi ni le samedi; les veilles des fêtes de la sainte Vierge il se réduisait au pain et à l'eau, et les autres jours même il prenait seulement un doigt de vin à la fin du repas; son sommeil ne durait jamais plus de cinq heures par jour, et son lit n'était qu'une méchante paillasse presque vide qui lui laissait sentir toute la dureté de la planche, et d'où pendait une grosse pierre attachée à ses pieds tandis qu'il était couché. On aurait dit que ce n'était qu'à regret qu'il accordait à son corps de quoi se soutenir, et qu'il ne consentait à l'empêcher de mourir qu'afin de pouvoir tous les jours l'immoler au Seigneur comme une victime continuelle et sans cesse renaissante; car cette vie, outre qu'elle ne se conservait que par des soulagements qui

étaient eux-mêmes de nouvelles pénitences, peut être regardée comme une mort de tous les jours, et une mort au milieu des tourments, si l'on considère à quelles affreuses austérités se livrait notre saint. Rien ne peut être comparé à l'incroyable acharnement avec lequel il faisait la guerre à sa propre chair par de cruelles macérations. Dès le premier établissement de sa compagnie, il était tout enveloppé de cilices et surchargé de petites chaînes de fer où se trouvaient des pointes aiguës qui laissaient sur son linge des empreintes sanglantes. Outre cela, tous les jours il se flagellait jusqu'au sang : c'était souvent plusieurs fois le jour. Ses disciplines, armées de petites molettes de fer, avaient de quoi faire frémir au seul aspect par la pensée de l'affreux usage qu'il en faisait, tellement que, pour cacher cette excessive cruauté qu'il exerçait sur son corps, il était obligé de passer tous les jours sur les murailles de sa chambre un pinceau imbibé de lait de chaux, effaçant par là les nombreuses taches de sang qui avaient jailli sous les coups dont il se déchirait. Ce genre de mortification alla quelquefois jusqu'à le mettre dans l'impossibilité de marcher. Un jour que le cardinal Orsini lui avait dit être venu exprès pour le consulter, il chercha à prévenir les premiers mouvements de l'amour-propre par une si rude discipline, qu'on

le trouva renversé sur le parquet et tout en sang, un nerf de la jambe en avait été grièvement blessé et sa démarche s'en ressentit tout le reste de sa vie. Dans le temps qu'il passa à Scala, il lui arrivait de se retirer, pour cet exercice de pénitence, dans la petite grotte dont nous avons parlé plus haut et qui était à portée de son logement. La tradition porte même que ce lieu sanctifié déjà par de si rigoureuses macérations, le fut aussi par la visite de la sainte Vierge, qui y apparut plusieurs fois à son austère et fervent serviteur (1).

Il n'était pas homme à croire avoir tout fait quand il s'était livré à ces pratiques volontaires de mortification ; mais il aimait à souffrir en toutes choses, et il évitait avec une véritable horreur tout ce qui pouvait ressembler à ce qu'on appelle les douceurs d'une vie commode. Dans toutes les saisons il supportait avec une égale volonté les incommodités de chaque tempéra-

---

(1) Dans un âge fort avancé le serviteur de Dieu donnait encore les plus vifs regrets au souvenir de cette grotte sainte, où il allait autrefois, armé de rigueur contre lui-même, s'enflammer d'amour divin et de zèle pour le salut de son âme. Il ne manquait jamais de la visiter dans ses voyages à Scala, et on l'avait quelquefois entendu s'écrier avec transport : *O ma grotte! ma chère grotte, que ne puis-je encore goûter tes pures délices!*

ture : en été, il se refusait le moindre rafraîchissement, même une goutte d'eau fraîche pour se désaltérer hors du repas, ou pour mouiller sa figure quand il n'y avait pas raison de propreté; dans les plus grandes rigueurs de l'hiver il ne s'approchait jamais du feu, seulement comme le froid engourdissait tout à fait ses mains jusqu'à l'empêcher de s'en servir, il les réchauffait au besoin par le moyen d'un fer rougi, et cela uniquement afin de pouvoir continuer son travail. Il coupait lui-même sa barbe avec des ciseaux : depuis l'âge de 36 ans jusqu'à sa mort, il a usé trois fois seulement d'un rasoir; ce fut d'abord à la mission de Sarno par obéissance pour l'évêque, ensuite le jour de sa consécration épiscopale, et en dernier lieu quand Ferdinand IV, roi des Deux-Siciles, l'admit à sa table.

Cependant, s'il traitait sa chair avec tant de rigueur, il n'était pas moins persuadé que les pénitences corporelles ne sont rien toutes seules, et que c'est l'âme surtout que Dieu regarde et en qui réside la vertu véritable. *Il châtiait son corps* comme l'Apôtre et *le réduisait en servitude;* mais c'était afin que l'esprit, libre de toute entrave terrestre, pût s'élever plus facilement vers Dieu, et lui offrir, dans un *cœur contrit et humilié, des sacrifices qui ne fussent pas rejetés*. La croix du Sauveur lui apprenait qu'il y a une

grande vertu d'expiation et de mérite dans le sacrifice de la chair et du sang; mais il savait aussi qu'aucune expiation ne sera jamais reçue, si le cœur n'y a sa part; et que la chair et le sang ne sauraient plaire au Seigneur, si en même temps l'homme ne lui immole sa volonté propre, en la dépouillant de ce qu'elle a d'impur. Aussi notre saint travaillait-il avec le plus grand soin à la perfection de son âme. Peu content de retracer au dehors la vie souffrante et humiliée de Jésus-Christ, il s'efforçait encore de reproduire dans son cœur ces vertus intérieures dont ce divin Sauveur est venu donner les leçons, et offrir l'exemplaire aux hommes. Ayant toujours présent à l'esprit le conseil évangélique, d'être parfait comme le Père céleste est parfait, il desirait de s'approcher de la perfection divine par toute la ressemblance qui est permise à la faiblesse humaine; il s'appliquait sans relâche à se purifier de tout ce qui était de la terre, de tout ce qui était trop humain, pour ne plus retenir que ce qui était du ciel, que ce qui était de Dieu et à son image. Les opérations de la grâce étaient admirables dans cette âme ainsi disposée; c'était une vie toute surnaturelle qu'il ne cessa d'entretenir et de fortifier en lui par son assiduité dans la méditation des choses divines. C'est là, c'est dans cette méditation qu'il

puisait ces saintes pensées, ces généreuses résolutions, ces sublimes sentiments dont il nourrissait sans cesse son cœur; que de dons sacrés ne recevait-il pas dans ces fréquentes communications avec Dieu! Eclairé des plus vives lumières, il sentait encore mieux toute la vanité de ce qui est terrestre, et tout le bonheur qu'il y a à s'attacher au Seigneur; touché d'une douce onction, il se livrait avec délices aux gémissements ineffables, par lesquels l'esprit saint priait en lui; alors des larmes coulaient de ses yeux, des flammes secrètes pénétraient son cœur, et quoique sur la terre, il trouvait déjà, dans des extases sublimes, un avant-goût du bonheur du ciel : on peut dire qu'il persévérait sans interruption dans la prière par un recueillement intérieur qui tenait son âme dans un état habituel d'oraison; son cœur était toujours comme fixé en Dieu, sans que ses occupations extérieures pussent jamais l'en détourner, lors même qu'elles exigeaient toute l'application de son esprit; elles devenaient elles-mêmes comme une véritable oraison par la sainteté de leur objet et le mérite de leur motif, aussi bien que par le soin qu'il avait de les offrir toujours à Dieu, en dirigeant vers lui une intention souvent renouvelée. Il avait contracté l'habitude de se livrer à tout moment à des

aspirations et oraisons jaculatoires très animées, pratique excellente et d'autant plus recommandable, qu'elle est à la portée de tout le monde, et que, sans rien dérober aux devoirs de la vie active et au milieu même des soins les plus dissipants, elle réveille la vigilance, nourrit la piété et maintient l'union avec Dieu. Le cœur de notre saint, si fécond en pieuses affections et en saintes pensées, lui fournissait dans chacune de ces aspirations un sujet de sentiments intarissables : ses livres de piété sont remplis de ces sortes de prières où respire le plus tendre et le plus ardent amour de Dieu. « *O aimable infini!* « s'écriait-il, *je vous aime; hélas! mon Dieu,* « *je dirai mieux, je ne vous aime pas. — O mon* « *Dieu! vous seul! vous seul! c'est vous seul* « *que je veux aimer! — Je ne vous laisserai* « *pas, ô mon Dieu! nous nous aimerons toujours* « *dans cette vie et dans l'autre!* » Ces paroles et une foule d'autres semblables que nous trouvons presque à chaque ligne dans ses ouvrages, se trouvaient également dans son cœur, qui les mettait aussi souvent dans sa bouche que sous sa plume. D'ailleurs un seul mot suffisait pour réveiller en lui les plus vifs sentiments : *O mon Dieu!* s'écriait-il, et aussitôt il trésaillait jusqu'au fond de son âme; il disait avec une expression touchante : *Mon Jésus!* et on voyait son

visage s'enflammer et des larmes couler de ses yeux. Cependant il n'est pas nécessaire de dire que quelque avantage qu'il pût retirer de ces élancements de son cœur, il ne se bornait point là pour l'entretien de son âme dans la piété et la ferveur. Outre l'oraison qu'il faisait tous les matins avec ses collégues, il savait se ménager plusieurs heures tous les jours pour vaquer en particulier à cet exercice : il y consacrait même une partie de la nuit : il passait enfin devant le saint Sacrement tout le temps qu'il avait de libre, et alors même que ses occupations le retenaient ailleurs, il savait encore se dérober quelques moments qu'il venait donner à la contemplation de son Sauveur dans l'adorable Eucharistie. Pendant la prière il conservait toujours la même attitude avec une parfaite immobilité; seulement de temps en temps il laissait échapper de manière à être entendu, mais sans qu'il s'en aperçût, d'affectueuses aspirations envers Dieu, ou bien quelquefois il lui arrivait d'être saisi d'un tremblement général dans tous ses membres; tantôt son visage était tout de feu, tantôt son corps s'élevait de plusieurs pieds au-dessus terre : il restait ainsi quelque temps suspendu en l'air et ravi en extase dans les transports de l'amour divin.

La passion et la mort de Notre-Seigneur étaient

le sujet le plus cher de ses méditations ; il y compatissait avec une telle douleur aux angoisses de son bien-aimé Jésus que, ne pouvant plus résister à l'excès de ses sentiments, il répandait quelquefois des torrents de larmes. Il connaissait tellement le prix de la prière que jamais il n'a commencé aucune entreprise sans avoir auparavant demandé le secours du ciel, et toujours avec une parfaite soumission à la volonté de Dieu et en ne voulant jamais que ce qui pouvait être avantageux à sa gloire. Il gémissait de voir comment on néglige un moyen aussi nécessaire et aussi efficace pour opérer son salut éternel, et obtenir toutes les grâces dont on a besoin à cet effet. Il ne cessait de rappeler la nécessité de prier à tous ceux avec qui il avait des rapports de charité : il en parlait surtout fort souvent à ses élèves, et en vint enfin à composer sur ce sujet un petit traité fort utile, ayant pour titre : *Du grand moyen de la prière*; ouvrage qu'on ne saurait assez répandre et qui devrait surtout être lu et médité par tant de gens prétendus chrétiens qui, sous les plus légers prétextes, se dispensent avec une déplorable facilité d'un précepte de l'Evangile aussi formel que celui, non-seulement de prier, mais de prier sans cesse, en entendant cette obligation dans le sens et selon la mesure que l'Eglise y attache.

Ce que nous venons de dire pourra donner une idée du recueillement ou de la ferveur avec lesquels il récitait son bréviaire et célébrait la sainte messe. En disant l'office, il prononçait lentement avec un ton pénétré et paraissait s'identifier tout à fait avec le psalmiste; il faisait des pauses fréquentes pour ranimer sa dévotion; aux versets qui le touchaient le plus on le voyait lever les yeux au ciel, et, pour ainsi dire, savourer dans le silence les sentiments que lui inspirait le texte sacré. Sa piété, à l'égard du saint sacrifice, était digne de la grandeur d'une action la plus sublime et la plus sainte de notre religion. Il s'y préparait toujours pendant un temps assez considérable, et avec un soin et une ferveur bien propres à lui mériter toutes les grâces dont il était favorisé à l'autel : alors sa dévotion, sa modestie, l'excès de son amour qui se manifestait d'une manière très sensible, devenaient pour les assistants un tel sujet d'édification, qu'il arrivait qu'ils en versaient eux-mêmes des larmes d'attendrissement. On aurait pu lui appliquer ce qu'on rapporte de saint Pierre d'Alcantara : « Qu'il y avait plus à profiter à sa « messe qu'aux sermons de tous les prédicateurs « de sa province. » Il ne manqua jamais de s'acquitter avec une touchante piété de l'action de grâces : il y consacrait un temps fort long, pen-

dant lequel son cœur s'épanchait dans les plus vifs sentiments d'amour, d'admiration et de reconnaissance pour l'inestimable bonheur d'avoir reçu son Dieu. A ses exemples il voulut encore joindre ses leçons : dans son ardent desir de voir dans tous les prêtres une parfaite fidélité à s'acquitter dignement de l'importante obligation de la prière, il composa pour leur usage deux excellents traités intitulés : l'un *De la récitation de l'office divin*, et l'autre *De la messe dite avec précipitation*. Il explique dans ce dernier ouvrage les cérémonies de la messe : il y traite de la préparation et de l'action de grâces, et établit d'une manière très forte la nécessité de ne rien négliger pour remplir, avec toute la perfection dont un homme peut être capable, un ministère si grand et si relevé, qu'il ne peut guère s'y glisser de faute qui ne soit très grave.

Avec un tel genre de vie, notre saint ne pouvait que marcher à grands pas dans la perfection. Déjà il était parvenu à un degré très élevé : il pouvait s'élancer avec confiance jusqu'aux voies les plus sublimes de la vie spirituelle : il osa donc s'imposer les plus terribles obligations ; il fit vœu de ne rester jamais oisif, et ce vœu si difficile à observer, et qui n'oblige pas seulement comme les autres pour un temps particulier et pour certains actes déterminés,

mais qui urge continuellement et pour tous les actes de la vie, il le remplit avec une irréprochable fidélité et une sainte et admirable persévérance jusqu'à la mort. Il est vrai qu'il avait une telle habitude d'être occupé utilement, que jamais dans sa vie l'ennui ne l'avait forcé d'aller chercher une ressource dans le travail, bien différent de tant de gens à qui on pourrait à bon droit adresser ce reproche de l'Evangile : « Pour-« quoi restez-vous ainsi oisifs toute la journée ? » A toutes les époques de sa vie, ses jours avaient été pleins, et, ce qui est plus heureux encore, pleins de bonnes œuvres, si tant est que quelque autre chose que ce qui est utile devant Dieu puisse les remplir. Cependant sa vie fut encore plus saintement occupée dès qu'il se fut engagé par le vœu dont nous venons de parler. L'exercice de la prière, le soin spirituel des âmes, l'étude des sciences ecclésiastiques, la composition des livres utiles, voilà à quoi il consacrait tous ses moments; car on peut dire que les délassements qu'il était obligé de prendre n'étaient pas même pour lui des distractions aux saints objets qui l'occupaient sans cesse ; à la promenade, en récréation, ou dans les rues de la ville avec quelqu'un de ses compagnons il gardait le silence, ou bien c'était une pieuse conversation sur quelque sujet édifiant ; jamais

il n'accordait rien à la curiosité ; tout ce qui n'était pas essentiellement de Dieu, ou ne conduisait pas à lui, était sévèrement interdit; durant la récréation, il jouait quelquefois du clavecin, comme nous avons déjà dit; il le faisait pour ses novices, s'accompagnant de cet instrument pour chanter quelque cantique qu'il avait lui-même composé en l'honneur de Jésus ou de Marie. C'était, de sa part, une pieuse ruse pour ramener des pensées édifiantes dans des moments où les jeunes gens surtout sont si portés à se dissiper ; même savoir-faire dans les rapports de pure politesse qu'il était obligé d'avoir avec le prochain. Il possédait merveilleusement l'art d'abréger les visites qu'il recevait ; il congédiait adroitement son monde avec une douce gaieté et une simplicité si aimable, que l'on se retirait encore aussi satisfait qu'édifié de tout ce qu'on avait vu et entendu ; et en se promettant bien de retourner, ne fût-ce que pour recevoir une seconde fois cet édifiant congé. Ainsi dans notre saint, paroles, actions, repos, plaisirs même, si on pouvait donner ce nom aux délassements indispensables d'une vie si mortifiée, tout tournait admirablement à la gloire de Dieu, et tous les moments du jour ajoutaient quelques nouvelles fleurs à la magnifique couronne que lui promettaient ses vertus. Heureux

donc ce grand serviteur de Dieu d'avoir ainsi soutenu jusques à la fin l'héroïsme de ces efforts continuels! et heureux aussi ceux qui, appelés à la perfection par leur état ou par une inspiration particulière, sauront trouver dans leur cœur assez de courage pour imiter avec une fidélité constante ce touchant modèle de sainteté! Que si nous ne pouvons tous nous élever si haut, au moins animons-nous d'un saint zèle pour faire à Dieu les sacrifices que demande la grâce qui est en nous, et que nous ne saurions négliger sans un grand préjudice pour notre âme.

CHAPITRE V.

Conduite du B. Alphonse dans le gouvernement de sa congrégation.

L'EXEMPLE, dans la personne du chef, est ordinairement un moyen indispensable de faire observer ce qu'il commande. Ses paroles, si elles étaient seules, resteraient souvent sans effet. Devenu, malgré son humilité, recteur majeur ou supérieur général de toute la congrégation, Alphonse n'avait pas besoin de faire des efforts pour rendre sa vie exemplaire. Nous avons remarqué qu'il était un modèle accompli de toutes les vertus, et surtout de l'observance régulière. Jamais, dans les circonstances même les plus critiques, il n'avait eu à se reprocher aucune infraction aux règles; cependant dès le moment qu'il se vit établi à la tête de l'institut, il redoubla d'exactitude à cet égard; il fit plus, il s'imposa la loi de pratiquer l'obéissance non-seulement envers ses directeurs, mais encore envers les derniers membres de l'institut; sa

soumission s'étendait même jusqu'aux frères laïcs; il évitait avec soin toute distinction parmi les siens; il desirait toujours la dernière place, jaloux seulement d'être conforme à son divin Maître, qui voulut être réputé le plus vil des hommes. Il fut quelquefois secondé dans ce sentiment par quelque méprise involontaire de ses disciples et il s'en réjouissait. Il arriva dans plusieurs occasions qu'on avait oublié de le servir à table : jamais il ne réclama, si ce n'est qu'après le repas, pour remplir le devoir de sa charge, il donnait aux servants un petit avis plein de douceur, afin que leur négligence ne pût désormais mettre quelque autre dans le droit de se plaindre. Il refusait pour sa personne toute espèce de service, ne permettant pas même que l'on vînt approprier sa chambre : il se donnait lui-même ce soin comme celui de tout ce qui regardait sa propreté particulière. Il y a plus encore : il aidait les frères laïcs dans les divers emplois, comme de balayer les corridors, laver la vaisselle, faire les lits, et généralement dans tout ce qu'il y avait de plus bas dans la maison. Sans parler du mérite de cette conduite devant Dieu, on pense bien qu'elle était du plus grand effet sur l'esprit de tous les membres de la congrégation, et Alphonse attachait un si grand prix à ces sortes d'exemples, qu'il voulait que le supérieur et le ministre de

chaque communauté fissent, une fois dans la semaine, le service de la table et lavassent la vaisselle, et cela afin d'inspirer à tous l'amour de l'abjection, vertu qui devait former comme un des caractères particuliers et dominants de ses élèves et de son institut. Alphonse avait tant à cœur d'inspirer l'humilité aux siens, qu'il écrivait dans une de ces circulaires : « Mes très chers « pères et frères en Jésus-Christ, je prie Dieu « qu'il chasse du milieu de nous tous les esprits « superbes qui ne peuvent supporter les contra- « dictions, non-seulement ceux qui ne veulent « pas être repris par leurs supérieurs, mais « encore ceux qui s'irritent des reproches et des « mépris de leurs égaux et de leurs inférieurs; je « prie le Seigneur de me chasser moi-même le « premier, si j'étais dominé par ce détestable « orgueil. Que celui qui ne veut pas être foulé « aux pieds s'en aille et parte au plus tôt. Le Sei- « gneur sera plus honoré de deux ou trois vrai- « ment humbles et mortifiés qui resteraient, que « de mille qui seraient aussi imparfaits. »

Il veillait avec le plus grand soin pour que la pauvreté évangélique fût rigoureusement pratiquée. Il défendit toute espèce de somptuosité dans la construction des maisons de la société, voulant que tout y fût simple et pauvre; les corridors ne devaient pas excéder douze pans en

largeur, les chambres devaient être de véritables cellules basses et étroites, les murs sans tapisseries ni ornements, les portes, les fenêtres petites et sans façon; à peine permit-il que pour introduire un jour plus clair l'on substituât quatre carreaux de vitre au papier huilé dont on s'était servi d'abord. On peut juger quel luxe dans l'ameublement comportait un semblable réduit; on n'y souffrait rien de superflu ni de recherché : une table, deux ou trois chaises et un mauvais lit suffisaient pour tous les membres de la société, quel que fût leur mérite ou leur emploi.

Il faisait observer très exactement tout ce qui est de la vie commune. D'après les règles qu'il avait données et auxquelles il ne permettait point de dérogation, aucun individu ne pouvait garder de l'argent, moins encore en disposer à sa volonté; il était même expressément défendu d'avoir dans sa chambre des liqueurs, du café et autres objets de ce genre; tout était en commun, et on faisait à chacun la distribution journalière de tout ce qui pouvait lui être nécessaire. Le recteur majeur et les supérieurs locaux n'étaient pas exempts de ces observances : leur régime ne différait pas de celui des derniers membres de l'institut, et leurs obligations étaient les mêmes quant à la pratique de la pauvreté; elles étaient

plus grandes encore ; car afin qu'il ne s'introduisît jamais aucun relâchement en ce point, le sage fondateur voulut que chaque supérieur local, avant d'entrer en exercice, jurât en présence de la communauté qu'il s'opposerait de tout son pouvoir à l'infraction de ces règles. Le recteur majeur lui-même était tenu le jour qu'il était élu, d'en faire autant devant le chapitre général de toute la congrégation. Alphonse se soumit lui-même à prêter ce serment dans le chapitre du mois d'octobre 1755, et il en remplit l'obligation avec une sévérité scrupuleuse. Il reprenait les prévaricateurs, les punissait même au besoin, et il en vint enfin à établir par la règle qu'un individu reconnu incorrigible serait exclu de la congrégation, et que tout supérieur, fût-il même recteur majeur, qui, par faiblesse ou négligence, laisserait porter atteinte à la vertu de pauvreté, serait déposé de son emploi, et privé de la voix active et passive dans les assemblées de la société.

Il n'avait pas moins de zèle pour l'observation des autres vœux, règles et pratiques de l'institut : il donnait souvent à ce sujet des instructions fort importantes à ses élèves. « Celui qui n'estime « pas les règles, disait-il, n'estime pas Dieu ; la « congrégation, les règles, c'est Jésus-Christ. » Il entendait cela de l'autorité des règles qui sont

fondées sur les conseils de Jésus-Christ, et de leur perfection qui rend ceux qui les observent semblables à Jésus-Christ. « Devenir, disait-il « encore, comme notre Dieu, pauvre et méprisé, « telle est notre vocation.

« Soyez, ajoutait-il, soyez comme des anacho-« rètes dans la maison et montrez-vous de vrais « Apôtres au-dehors; gardez la retraite, chérissez « vos cellules, et loin de vous laisser jamais aller « à la dissipation, employez dans le recueille-« ment votre temps à l'étude et à la prière : l'une « et l'autre sont indispensables pour un ouvrier « évangélique qui a également besoin de vertus « et de connaissances. Gardez-vous de rechercher « l'estime des hommes, le plus grand mérite « d'un membre de la congrégation c'est l'obéis-« sance et l'amour des mépris : les saints ont « toujours desiré d'être baffoués et vilipendés « comme le fut Jésus-Christ. Que ce soit votre « modestie et votre régularité qui vous distin-« guent : par là, véritablement pourvus de mé-« rites devant Dieu, vous prêcherez encore plus « par vos exemples que par vos paroles. »

Sa surveillance s'étendait avec une égale sollicitude sur toutes les maisons de son institut. Chaque recteur local était obligé de lui rendre compte, et dans le plus grand détail, de la conduite de tous les individus de sa communauté;

celui-ci n'était pas le seul qui fût chargé d'une telle commission, il était quelquefois lui-même l'objet des renseignements qu'un de ses inférieurs avait ordre de transmettre au recteur majeur. Par là Alphonse se trouvait à même de corriger tous les abus dès leur principe : c'est ce qu'il faisait avec autant de promptitude que de force et de prudence, tempérant toujours la sévérité par la douceur, et s'opposant avec fermeté aux premiers commencements du mal. Il avertissait d'abord, exhortait, priait même, et lorsque cela ne réussissait point, il déployait une juste rigueur, sans oublier pourtant sa tendresse paternelle. Sa correspondance et les discours qu'on a retenus de lui à ce sujet offrent le modèle le plus accompli de ce que l'ardeur du zèle et de la charité, les lumières de la sagesse et de l'expérience peuvent inspirer de plus admirable et de plus touchant.

Il faisait lui-même toutes les années la visite de ses maisons. Rarement, pour cause de maladie ou tout autre empêchement de la plus grande force, s'est-il fait remplacer par un de ses visiteurs. En arrivant dans une communauté, il n'oubliait rien pour être à même d'apprécier toutes choses : il voulait tout voir, tout examiner, être informé de tout, et faisait ensuite les règlements nécessaires pour le maintien du bon

ordre; il corrigeait aussi les fautes ou négligences individuelles; mais si elles n'étaient pas publiques, il le faisait toujours en particulier, suivant cette maxime qu'il s'efforçait d'inculquer aux supérieurs locaux : « Les corrections publi-« ques ne servent que pour les autres, et sont « peu profitables à ceux qui en sont l'objet; aussi « vaut-il mieux reprendre en secret, sauf ensuite « de le faire en public, si cela devient nécessaire.»

Il était dans l'usage de terminer la visite annuelle par une lettre-circulaire adressée à toutes ses maisons; il y exhortait paternellement ses compagnons et ses élèves à l'observation des règles, et les entretenait, selon les circonstances, des objets qui intéressaient le bien spirituel de la congrégation. Ces circulaires sont toutes autant de témoignages de son attachement à ses enfants et de son grand zèle pour l'œuvre que la Providence lui avait confiée. Voici comment il parle de ses dispositions propres dans une de ces lettres : « Pour ce qui me concerne, je dé-« clare que je me considère comme me devant « tout entier à vous. Quand quelqu'un voudra « m'écrire, il le peut librement, à sa volonté, « et sans craindre de m'importuner ou de retar-« der par là, la publication de mes ouvrages. « Je suis obligé, comme supérieur, d'écouter le « plus petit frère de la congrégation et de lire

« ses lettres, mais je ne suis point obligé de faire « gémir la presse. Lorsque j'ai à faire imprimer « quelque petit ouvrage, je ne puis prendre pour « cela d'autre temps que celui que j'ai de libre, « et que je ne dois pas employer pour l'avantage « particulier de la société; si malgré cela quel- « qu'un s'abstenait de me parler ou de m'écrire « pour son bien ou pour celui de l'institut, je « lui en fais une conscience, et je lui en deman- « derais compte le jour du jugement; je proteste « que si j'étais sur le point de mourir, je n'aurais « à cet égard aucun scrupule. Quand quelqu'un « vient pour me parler, ou m'écrit sur quelque « chose qui l'intéresse personnellement, ou qui « regarde la congrégation, je quitte tout.... Qu'on « sache que plus on me donnera de ces témoi- « gnages de confiance, plus on me fera plaisir. « J'abandonne tout très volontiers, quand il s'agit « de consoler un de mes frères, un de mes en- « fants. Il m'importe plus d'être utile à quelqu'un « de ma famille que de faire tout autre bien. « C'est là ce que Dieu exige de moi de préférence « dans la place que j'occupe. » Quels sentiments ne devait pas inspirer un tel langage ! C'est le secret de la vertu et de la bonté de gagner ainsi l'amour et la confiance de ceux à qui on est obligé de prescrire le respect et la soumission.

Pour assurer encore mieux les effets de sa sol-

licitude, il établit des conférences spirituelles dans toutes les maisons de l'institut; elles devaient avoir lieu toutes les semaines, et le recteur local, ou tout autre prêtre désigné par lui, devait entretenir familièrement la communauté sur l'observation des règles ou sur la vertu à pratiquer dans le mois. L'exercice se terminait par la coulpe ou aveu des fautes que chaque individu pouvait avoir commises par rapport au sujet de l'entretien.

Alphonse donnait à la congrégation les soins du père le plus tendre : si quelqu'un de ses enfants venait à tomber malade, rien n'était épargné pour lui procurer tous les secours convenables : ni les veilles, ni les fatigues de tout genre, ne pouvaient le rebuter, quand il s'agissait de soulager dans son infirmité un membre de la famille: il faisait dans ce cas tout ce qui était compatible avec la pauvreté de ses maisons, disant que la santé d'un ministre de la religion est d'un bien plus grand prix qu'aucune somme d'argent. Il portait à l'égard des malades les attentions jusqu'à la délicatesse : il les visitait plusieurs fois le jour, s'informait avec une tendre sollicitude de tout ce qui avait rapport à leur situation, et ne dédaignait même pas de vouloir examiner par lui-même la nature des aliments qu'on leur donnait. C'était une véritable affliction pour lui que le

danger de quelqu'un des siens. Ils lui paraissaient tous comme autant de membres nécessaires, dont la perte ne pouvait qu'être un très grand malheur; estimant inutile sa propre vie, il avait coutume de l'offrir à Dieu pour la guérison du malade. Il envoyait volontiers les convalescents respirer dans un autre maison de l'institut un air plus salutaire, s'ils en avaient besoin. Jamais cependant il ne les faisait aller dans leur famille. La règle s'opposait même à ce qu'on fit aux parents des visites qui n'avaient pour objet que de satisfaire une tendresse naturelle, qui est toujours dangereuse pour la vocation, en même temps qu'elle entraîne un affaiblissement de l'esprit religieux. Lorsque l'état du malade empirait, il redoublait de soins et de charité pour consoler et fortifier son âme. Il s'appliquait à lui inspirer, dans l'accablement de la maladie, un saint courage pour tout supporter et une entière soumission à la volonté de Dieu, soutenue par une confiance sans réserve en son infinie miséricorde. Il se hâtait de lui administrer les sacrements, et ne l'abandonnait pas un moment durant l'agonie, multipliant alors autour du mourant tous les secours du corps et de l'âme. Il n'a jamais renvoyé personne de la congrégation pour raison de maladie. Un jour l'avis général était de faire porter chez lui un étique,

dont la présence était fort incommode dans la maison, à cause du défaut d'espace. Il s'y opposa fortement. Selon lui, les malades, loin d'être à charge, sont vraiment utiles dans une communauté : « Ils la servent par leurs prières, disait-il, « et leurs maux sont pour leurs frères une occa« sion continuelle de mérite. » Il donnait dans ce sens des instructions très fortes aux supérieurs locaux, leur recommandant surtout un soin paternel pour les jeunes gens : « Nous « sommes leurs pères, disait-il, et la congré« gation est leur mère, et puisque pour s'offrir « à Dieu, ils ont quitté leur père et leur mère « selon la nature, il est juste qu'ils trouvent « parmi nous une tendresse et une charité qui « les dédommagent des affections de la chair et « du sang ; aimons-les, car ils sont l'espérance de « la société, et ils doivent nous remplacer quand « nous ne serons plus. » Il avait une bonté singulière pour soulager les peines intérieures : consolant ceux qui étaient affligés, et relevant ceux qui étaient abattus, il s'insinuait si bien dans le cœur de ses enfants, qu'il savait souvent y faire naître le calme après le trouble le plus désolant. Habile à discerner les ruses de l'esprit de ténèbres, il les faisait souvent échouer par la sagesse de ses conseils, et plus encore par le charme d'une affection paternelle dont il découvrait

avec abandon toute la tendresse généreuse. Combien de fois ne lui a-t-il pas été donné de raffermir sans effort, et seulement par quelques paroles pleines de douceur, la vocation chancelante d'un jeune homme tenté d'abandonner sa voie et exposé au danger de se perdre dans le monde ! Il se gardait bien de céder aussitôt quand on lui demandait dispense des vœux qu'on faisait dans la société, quelles que fussent les raisons sur lesquelles la demande était fondée ; il avait pour système de donner dans ces circonstances un temps considérable à la réflexion et à la prière ; il adressait des avis salutaires à celui qui voulait sortir de la congrégation, lui signalant sans hésiter son desir comme une tentation très dangereuse. « Priez, lui disait-il, réfléchissez devant Dieu, « et vous reviendrez à d'autres sentiments ; il « n'y a que le démon qui puisse vous inspirer « les pensées qui vous préoccupent, car vouloir « renoncer à l'état heureux où la miséricorde « divine vous a placé, c'est vouloir renoncer à « votre salut. Il en est beaucoup, je le dis et je « le répète, qui se sont damnés pour avoir perdu « leur vocation. La chaîne des grâces étant alors « rompue, il n'y a que très peu de ressources « pour ces infortunés dont l'infidélité est d'ailleurs punie même en ce monde : ils sont toute « leur vie déchirés par des remords et en proie

« à une inquiétude continuelle. » Il montrait en même temps la plus grande fermeté à refuser cette dispense, à moins qu'il ne lui parût évident que pour le plus grand bien, il devait tenir une conduite contraire. Quand il était question de prendre une détermination rigoureuse contre un individu qui méritait d'être expulsé de la société, il ne pouvait s'y résoudre qu'après avoir inutilement tenté tous les moyens de ramener ce sujet à son devoir; on voyait qu'il en coûtait beaucoup à son cœur de frapper ainsi celui qu'il avait adopté pour son enfant. Il balançait long-temps, pesait avec attention toutes les raisons, les soumettait à Dieu et à l'avis de son conseil; puis il faisait sans faiblesse ce que son devoir lui prescrivait.

Jaloux de procurer le plus grand bien possible dans la vigne du Seigneur, il ne négligeait aucun des moyens de pourvoir ses maisons du nombre de sujets suffisant pour tous les travaux auxquels les évêques les appelleraient. Aussi il demandait sans cesse au Seigneur de lui envoyer des ouvriers selon son cœur; et dans les besoins que sa congrégation éprouvait à cet égard, il faisait faire des prières quelquefois en public pour que ces saints desirs fussent accomplis. Il était plein de zèle pour soutenir les démarches de ceux qui se présentaient avec une véritable

vocation; il les aidait à surmonter tous les obstacles, et si l'opposition des parents était trop forte, il ne craignait pas même de réclamer dans ces circonstances l'autorité du souverain. Il recevait avec empressement tous les sujets qui montraient quelque mérite, quand bien même ils n'eussent aucun moyen pour subvenir à l'augmentation de la dépense et quelle que fût l'extrême pauvreté de ses maisons; quelquefois même il allait au-devant des besoins des familles, en laissant aux fils la faculté de disposer, en leur faveur, des rétributions des messes.

Il songeait, avant tout, au bien spirituel de son institut, et s'abandonnait à la divine Providence pour tout ce qui regardait le temporel. Dans une circonstance où à peine la communauté pouvait se suffire, il se présenta un certain nombre de novices qui venaient augmenter le besoin sans accroître les ressources. On crut que l'on était forcé de différer leur réception; Alphonse fut d'un avis contraire. « Est-ce que le Sei« gneur, dit-il, nous a jamais laissé manquer « de pain? Puisqu'il appelle ces jeunes gens, il « leur donnera de quoi subsister : servons Dieu « et Dieu nous nourrira. »

Dans les commencements de la congrégation, les novices ne se séparaient jamais d'Alphonse; ils le suivaient dans ses missions, et il s'appli-

quait à les former lui-même à ce ministère. Alors il ne recevait que ceux qui étaient déjà sous-diacres; mais dans la suite il crut avec raison qu'il était plus avantageux d'admettre des sujets encore fort jeunes, parce que dans le premier âge il y a plus de facilité pour se plier à l'obéissance et se pénétrer de l'esprit qui doit être propre à un institut. Il se détermina en conséquence à établir une maison de noviciat qui fut d'abord à Ilicetto; mais comme ce pays ne pouvait suffire aux besoins d'une communauté toujours plus nombreuse, les novices furent transférés à Ciorani. Le noviciat fut toujours de sa part l'objet d'une tendre sollicitude. Longtemps il en habita la maison, et alors il aimait surtout à se trouver avec ces jeunes gens dont il étudiait lui-même les dispositions et dirigeait l'esprit. Il prenait ordinairement le temps de la récréation pour leur insinuer les sentiments dont il voulait qu'ils fussent animés: c'était dans une sainte conversation et avec tout l'agrément d'une causerie amusante qu'il savait les édifier, et les rendre propres au ministère auquel ils étaient appelés. Il arriva néanmoins un temps où il fut obligé de se séparer du noviciat, mais il ne devint pas pour cela étranger à ce qui s'y passait, son esprit y vivait toujours, et par les fréquentes instructions qu'il

donnait au maître des novices, il ne cessa pas un moment de diriger ces jeunes gens, sinon avec autant de satisfaction pour lui et pour eux, du moins sans qu'ils fussent absolument frustrés du bienfait de son influence.

Il avait singulièrement à cœur que ses jeunes élèves s'appliquassent avec un très grand soin à l'étude. Dans les premiers temps, il s'était fait en quelque sorte lui-même leur instituteur. Il était touchant de le voir ne dédaignant pas de descendre jusqu'à enseigner aux uns les premiers éléments de la langue latine, en même temps qu'il donnait à d'autres quelque connaissance des lettres humaines, initiait ceux-ci dans la théologie et exerçait ceux-là dans l'éloquence sacrée; il faisait d'abord écrire à ses élèves de petites instructions en forme de catéchisme raisonné, et remplir des plans de sermons; ensuite, à mesure que leurs progrès les mettaient en état d'écrire par eux-mêmes, il voulait encore revoir et corriger leur travail; il s'occupait jusque de la déclamation; enfin il soignait avec un très vif intérêt tout ce qui pouvait les former à quelque partie que ce fût du ministère des missions. Cette éducation domestique et toute paternelle avait un charme inexprimable, soit pour le maître, soit pour les élèves, à cause de la bonté et de l'attention de l'un et des espérances que don-

naient les autres. Alphonse attachait tant d'importance à ces soins que, dans la suite, lorsque d'autres devoirs plus multipliés ne lui permirent plus de s'y livrer personnellement, il nomma dans toutes les maisons un prêtre chargé de le remplacer par rapport aux études.

Il ne permettait pas que ceux dont le talent n'était pas encore assez éprouvé, pour parler d'abondance avec suite et solidité, montassent en chaire sans avoir auparavant écrit ce qu'ils devaient dire. Et alors même que l'on était capable d'improviser très heureusement quant à l'expression, il exigeait encore que l'on eût profondément médité son sujet, et que l'on se fût fait un canevas bien fourni. Le contraire était à ses yeux une témérité inexcusable qui compromet la dignité de la parole de Dieu, le bien qu'on doit en attendre, et quelquefois encore la vérité catholique elle-même. « C'est ainsi, « disait-il, que le peuple est dégoûté de ce dont « il a le plus de besoin. »

Mais s'il ne souffrait pas qu'on s'aventurât à parler en public sans préparation, il réprouvait encore davantage l'affectation de ceux qui enveloppent ridiculement la parole de Dieu dans de longues et pompeuses périodes arrondies avec art. En effet, quelle pitié de voir des hommes investis d'un si grave ministère, et qui s'occupent

frivolement au plaisir de l'oreille et de la grâce de l'expression, quand il faudrait faire entendre des foudres épouvantables, et déchirer les cœurs pour les arracher au plaisir et les porter à la pénitence ! Pauvre talent que celui qui consiste dans des comparaisons recherchées, des descriptions oiseuses, et de jolies phrases propres seulement à faire briller l'esprit de celui qui parle, et à flatter, sans autre fruit, l'imagination de l'auditeur, si tant est que celui-ci ne s'ennuie pas étrangement, et ne soit même fort choqué par une prétention aussi déplacée et qui est vraiment scandaleuse; car n'est-ce pas une abomination que d'oser ainsi préférer à la gloire de Dieu et au salut des âmes les misérables intérêts de sa vanité? « Si le démon, disait « notre bienheureux, ne peut empêcher la pré- « dication de l'Evangile, il se sert de ces indignes « prédicateurs pour en empêcher la réussite. « *Ce sont des ennemis de Jésus-Christ, des* « *traîtres à la parole de Dieu qu'ils profanent.* « *Leur conduite est un forfait contre le saint* « *ministère dont ils sont chargés.* » Il voulait que l'on fût simple et naturel; que l'on évitât, avec une vaine montre d'érudition et d'esprit, tout ce qui peut révéler uniquement le mérite de l'homme; que le langage, sans être bas, fût cependant populaire, et également éloigné d'une

recherche emphatique et d'une trivialité avilissante, et que le débit quelquefois véhément, mais toujours modeste, se ressentît de la simplicité de la diction. Il exigeait que le prédicateur ne dédaignât pas de descendre, s'il le fallait, jusqu'au ton le plus familier pour être compris du peuple, qui en tous lieux compose ordinairement la masse de l'auditoire. « Si le bas peu-« ple, disait-il, ne doit pas comprendre, pour-« quoi l'appeler dans l'église? Dès-lors la parole « de Dieu lui devient inutile, et toute la peine « que l'on se donne en chaire est tout à fait « perdue pour la presque totalité des auditeurs. » Il ajoutait encore : « Je n'aurai pas à rendre « compte à Dieu de mes sermons ; car, j'ai tou-« jours prêché de manière à me faire entendre « de la bonne femme la plus simple et la plus « grossière. » Il tenait beaucoup à ce que ces sages principes fussent fortement inculqués aux jeunes gens qui étudiaient dans les maisons de la société. Il fut très péniblement affecté de ce qu'un de ses jeunes prêtres avait laissé échapper en chaire que la sainte Vierge avait été préconisée même avant sa naissance par les Argonautes et les Sybilles. Il condamna l'orateur au silence pendant trois jours et l'interdit de la messe. Il voulait que l'on prêchât uniquement Jésus-Christ crucifié ; et sans craindre de se donner

pour modèle en ce genre, il disait franchement à ses élèves : « Je donne ma bénédiction à ceux « qui prêchent comme moi, et non aux autres. »

Il pensait pourtant que l'on devait cultiver l'art oratoire qui peut être si utile pour se former un style vraiment simple et apostolique. « Les « saints pères grecs et latins, disait-il, étaient « maîtres dans cet art : ils ne dédaignaient pas « d'en employer les ressources dans l'occasion, « sans cesser d'être à la portée de tous les esprits.» Son opinion là-dessus était tellement prononcée qu'il composa un petit traité de rhétorique à l'usage de ses étudiants, et deux lettres très bien pensées sur l'éloquence populaire. Il parlait en homme expérimenté, et on eut lieu d'agréer le présent qu'il fit de ce dernier ouvrage aux congrégations et aux monastères de Naples, ainsi qu'aux chefs d'ordre et à un grand nombre de prédicateurs et d'évêques.

Il insistait surtout pour qu'on étudiât à fond la théologie. « Si vous ne savez pas la morale, « disait-il, vous vous perdez vous-même, et vous « envoyez vos pénitents en enfer. C'est une « étude qui ne doit finir qu'avec la vie. » Dans les conseils qu'il donnait aux confesseurs, il était également éloigné et d'une indulgence sans règle et d'une rigueur indiscrète. Si quelqu'un des siens donnait dans l'un ou l'autre de ces excès,

il en perdait la tranquillité et même le sommeil. Il recommandait de sages précautions envers les habitudinaires, mais il voulait que ces précautions fussent accompagnées de charité et de miséricorde. Avant d'admettre un sujet pour entendre les confessions, il lui faisait lui-même subir un examen sévère, ne voulant s'en rapporter à personne à cet égard. Cet examen durait quelquefois dix ou douze jours : il se faisait traité par traité : il fallait être capable de répondre sur les points même les plus minutieux, et montrer un jugement assez exercé pour décider les cas avec justesse, sans cela Alphonse différait la permission de confesser.

Dans le soin qu'il prenait pour porter ses élèves à la perfection, le saint fondateur s'appliquait surtout à leur inspirer une ardente charité pour le prochain. Il voulait que, tandis qu'ils se regardaient réciproquement comme les membres d'une même famille, et qu'ils étaient tous saintement chers les uns aux autres, leurs sentiments ne fussent pas concentrés dans le sein de leur congrégation, et s'étendissent généreusement à toutes les âmes pour lesquelles Jésus-Christ a voulu mourir ; mais en se fixant d'une manière spéciale et avec une sorte de prédilection sur les pauvres et les ignorants. « L'amour des « pauvres et des ignorants, disait-il, a donné

« naissance à notre société : il doit s'entretenir et « croître toujours avec elle. »

Plein de ces sentiments pour les pauvres, Alphonse était attentif à faire pratiquer à ses enfants la miséricorde corporelle : il leur fit un devoir de l'hospitalité envers les pélerins, blâmait hautement la parcimonie d'un recteur qui se serait montré peu généreux à leur égard, et avait soin de pourvoir à ce qu'il leur fût accordé dorénavant un traitement plus convenable. Il avait réglé que l'on ferait toujours l'aumône aux mendiants qui se présenteraient, quelle que fût la pauvreté de la maison. Il avait coutume de dire que la libéralité dont on userait envers les pauvres serait la mesure de celle qu'on éprouverait de la part de Dieu. Cela se vérifiait tous les jours d'une manière vraiment frappante. Malgré les aumônes que les pères de la congrégation ne cessaient de répandre, quoiqu'ils fussent eux-mêmes au sein de l'indigence par le défaut presque absolu de revenus, ils n'ont jamais manqué de ce qui était nécessaire pour leur entretien.

Pour pratiquer cette vertu miséricordieuse, les missionnaires du très saint Rédempteur n'avaient qu'à imiter ce que faisait tous les jours leur fondateur. Sa sollicitude pour les malheureux était continuelle; on aurait dit qu'il avait

l'œil constamment ouvert sur toutes les misères, pour les soulager autant qu'il était en lui. Il glissait secrétement des secours à des familles honteuses dont l'indigence était doublement consolée par la délicatesse généreuse du bienfaiteur. Il soutenait encore par ses aumônes des femmes du monde qu'il avait arrachées au crime, et qui se trouvaient exposées à s'y plonger de nouveau, succombant aux horreurs du besoin. Il était dirigé en cela par les motifs les plus élevés de la charité, et Dieu se plut à manifester, par un prodige, combien les œuvres de son serviteur lui étaient agréables : une de ces femmes que le charitable missionnaire avait converties, recevait de lui, tous les mois, une petite pension ; un jour qu'elle allait retirer la somme accoutumée, on lui dit qu'Alphonse était parti pour Naples; cette nouvelle l'accable d'affliction, elle entre dans l'église pour se recommander à Dieu, et voilà qu'aussitôt elle aperçoit dans son confessionnal Alphonse qui l'appelle : elle s'approche et reçoit de ses mains l'aumône qu'elle était venue chercher; croyant alors avoir été trompée par le portier, elle va à l'instant lui donner un démenti et se plaindre amèrement. Le portier s'obstine à dire qu'Alphonse n'y est pas, et qu'il est parti pour Naples où il se trouve depuis quelques jours. La constestation ne cessa que

lorsqu'ils reconnurent que, sans quitter Naples, Alphonse était venu au secours d'une infortunée. Ce miracle de bislocation, que le Seigneur opéra cette fois pour montrer le mérite de la charité de son serviteur, lui fut commun avec saint François Xavier, et se renouvela en plusieurs occasions dans la personne de notre saint, comme on le verra dans la suite de sa vie.

Par tout ce que nous venons de dire, on reconnaît que le pieux instituteur usa de tous les moyens pour remplir dignement les devoirs de sa charge. Ses soins furent bénis du ciel, et les membres de sa congrégation croissaient également en mérite et en nombre; son autorité, tempérée par une grande douceur, et réglée par une rare prudence, lui soumettait aveuglément toutes les volontés. On voyait en lui un père plutôt qu'un supérieur, et on s'estimait heureux de vivre sous sa direction, que l'on chérissait toujours davantage.

CHAPITRE VI.

Travaux du B. Alphonse, selon les fins de son institut.

Quelque zèle qu'Alphonse eût montré pour le salut des âmes, jusqu'à la fondation de son institut, il s'y dévoua depuis avec plus de générosité encore. Sa vie fut un sacrifice continuel pour répondre au choix glorieux que le ciel avait fait de lui en faveur des âmes les plus abandonnées. Nous ne saurions entrer ici dans le détail de tous les lieux qu'il a arrosés de ses sueurs, et des circonstances particulières qui ont accompagné l'exercice de son ministère durant l'espace de plus de trente ans. Il n'y a presque pas de ville ni de village dans le royaume de Naples qui n'ait recueilli les fruits les plus abondants de ses travaux apostoliques. Sans cesse demandé par les évêques et desiré par les personnages les plus illustres, il s'empressait d'aller partout répandre la semence de la parole divine. Jamais elle ne fut étouffée par les ronces, ni dévorée par les oiseaux du ciel; elle fructifiait

admirablement pour la vie éternelle. Il faisait à pied tous ses voyages pour les missions, à moins que le trop grand éloignement ne le forçât d'aller à cheval; mais alors il était toujours monté d'une manière aussi peu élégante qu'incommode, et tout annonçait la pauvreté et la pénitence. Il voulait retracer en lui, autant que possible, la vie des Apôtres eux-mêmes, persuadé que c'était là une prédication muette, souvent plus efficace que tous les sermons les plus éloquents. De pieux entretiens, la prière et le chant des cantiques remplissaient tout le temps qui se passait en route. A la première vue du lieu de sa destination, il récitait les litanies de la sainte Vierge, et faisait d'autres prières pour attirer la bénédiction du ciel sur le peuple qu'il allait évangéliser. Il se rendait directement à l'église où, après une courte oraison devant le très saint Sacrement, il montait aussitôt en chaire. Ce discours d'ouverture avait pour objet d'exhorter les habitants à l'exactitude aux exercices de la mission, et à la fidélité à la grâce qui leur était offerte. Les jours suivants il prêchait matin et soir, et faisait le catéchisme aux grandes personnes; un de ses prêtres récitait le saint rosaire, et un autre était chargé d'instruire les enfants. Les trois premiers jours, au moment de la nuit tombante, quelques missionnaires par-

couraient la ville précédés d'une croix, s'arrêtaient dans les places publiques, et rappelant dans une courte exhortation les principaux motifs de conversion, ils invitaient le peuple à venir dans l'église entendre les vérités du salut. C'était Alphonse qui faisait tous les soirs ce qu'on appelait le grand sermon. Cet exercice déterminait ordinairement le succès de la mission : aussi le serviteur de Dieu secondait-il les efforts de son éloquence par tous les moyens qui pouvaient la faire triompher. Par trois fois dans chaque mission, les jours qu'il prêchait sur le péché, sur l'enfer et sur le scandale, il s'offrait, aux yeux de tout l'auditoire, comme une victime d'expiation pour les péchés du peuple. Alors le spectacle sanglant d'une pénitence extraordinaire remplissait tous les cœurs des plus vives émotions ; il exigeait de ses compagnons qu'ils imitassent son exemple, non par une vaine cérémonie, mais par un véritable esprit de mortification ; tandis que les missionnaires crucifiaient ainsi leur chair, un d'entr'eux faisait entendre dans l'église des paroles de douleur pour exciter au repentir. Quand on avait traité dans les instructions tous les sujets terribles, on occupait, pendant trois ou quatre jours, le peuple de ce qu'on appelait *la vie dévote*. C'étaient des entretiens sur l'utilité et la nécessité de la prière,

et sur la passion de Notre-Seigneur; on exerçait surtout les assistants à la méditation des souffrances et des humiliations du Fils de Dieu : Alphonse le faisait avec une telle onction, qu'ordinairement tout l'auditoire fondait en larmes : heureuses larmes que l'amour de Jésus-Christ faisait répandre ! Les communions générales étaient divisées selon l'âge et la condition des personnes; les enfants de l'un et de l'autre sexe, les filles et les veuves, les femmes mariées, les jeunes gens et les hommes avaient leur jour particulier pour communier. On les préparait séparément par des instructions appropriées à la classe à qui on les adressait. Le dernier discours de la mission était sur la persévérance; on terminait ensuite tous les exercices par une cérémonie qui laissait un vif souvenir dans l'esprit du peuple et de profonds sentiments dans son cœur. On se dirigeait en procession vers un lieu que l'on consacrait sous le nom de calvaire; cinq missionnaires, chargés chacun d'une croix, cheminaient lentement au milieu du pieux concours; durant cette marche, on entretenait les fidèles des mystères douloureux de Notre-Seigneur, dont on laissait un monument solennel par la plantation des cinq croix sur le lieu du calvaire. Alphonse, qui voulait retracer dans sa personne l'image de Jésus-Christ souffrant, portait toujours la

croix la plus pesante. A la mission de Capozèle, il fut si accablé sous le sacré fardeau qu'il lui en resta une blessure très considérable sur l'épaule gauche. Ses soins pour faire réussir l'œuvre des missions furent portés encore plus loin. Il donnait une retraite au clergé séculier et régulier, ainsi qu'aux religieuses cloîtrées; il y avait aussi des exercices particuliers pour la noblesse, dont l'influence est d'ordinaire si heureuse ou si funeste sur le peuple qui regarde et imite. Dans les pays dont la population était considérable, il y avait des instructions différentes pour les artisans et ceux d'une classe inférieure. Les prisonniers eux-mêmes n'étaient pas oubliés : l'homme de Dieu allait les instruire et les consoler dans leur captivité. Le zèle ardent avec lequel Alphonse embrassait et soutenait en même temps toutes ces œuvres de miséricorde, faisait dire à un brave militaire que les autres missions étaient des siéges, mais que celles d'Alphonse étaient des assauts.

Ce n'était pas assez de la dispensation de la parole : « C'est là semer, disait Alphonse, il faut « encore recueillir, et cela le confesseur doit le « faire; » aussi avait-il réglé que pendant le temps des missions les prêtres de sa compagnie passeraient sept heures par jour au confessionnal, et ne pourraient en sortir plus tôt sans permission.

Il voulait que leur modestie, leur recueillement et leur vie retirée fussent un sujet d'édification pour le pays qu'ils évangélisaient, aussi bien que leur esprit de pénitence et les privations qu'ils devaient s'imposer. Leur table ne pouvait jamais être servie que des mets les plus simples et les plus communs, deux plats seulement étaient permis; la volaille, le gibier, les pâtisseries, les confitures et tout ce qui est recherché et délicat était expressément défendu : « Et « cela, disait-il, autant par mortification que « pour empêcher le scandale qui arrive ordi- « nairement au grand préjudice de l'œuvre de « Dieu, par l'exagération que la foule ne manque « pas de faire sur la dépense des missionnaires « après leur départ. » Aussi, jamais les pères du très saint Rédempteur ne demandaient rien au public. Dans les plus pressants besoins ils recouraient à l'évêque du diocèse, ou à quelque personne de piété; hors ce cas, ils ne pouvaient recevoir aucune espèce de présents. « Rien n'édifie « davantage, disait Alphonse, qu'un refus que l'on « fait ainsi par un motif évident d'esprit de pau- « vreté et par la nécessité de l'obéissance à la rè- « gle. Edifions, mais que ce soit surtout dans no- « tre conduite; les gens du monde y font bien plus « d'attention qu'à nos paroles. » Il veillait avec soin à l'observation de ces règles, et n'épargnait

pas les reproches aux supérieurs qui s'en seraient écartés en quelque point. Il réprimanda très sévèrement le supérieur de la mission de Saint-Georges, pour avoir partagé à ses confrères une tourte d'une pâtisserie très commune que lui avait envoyée une religieuse, sa parente. A la mission de Ravello, il avait lui-même reçu en présent une grande quantité de figues d'automne : l'abondance ne changea rien à la mortification, l'austère fondateur voulut ne faire distribuer tous les jours que cinq de ces fruits à chacun de ses confrères. Dans un moment de grande détresse on apporte en aumône un grand plat d'une pâte estimée dans le pays, Alphonse ne permet de présenter ce mets que six jours après, lorsque déjà il s'est aigri : il voulait exercer la mortification des siens. A Salerne on servait tous les jours un vieux fromage tout à fait dégoûtant : un missionnaire d'un âge fort avancé pria le frère laïc de lui faire rôtir sa portion, ce fut assez pour qu'Alphonse s'élevât contre ce soin particulier comme contre un abus opposé à l'esprit de pénitence, et dangereux par les distinctions scandaleuses qu'il tendait à établir.

Il pratiquait lui-même avec plus de rigueur encore tout ce qu'il prescrivait aux autres : il faisait, en se levant, demi-heure d'oraison en commun avec ses compagnons; après la messe

et l'action de grâces, il passait sept ou huit heures au confessionnal. Le repas venait ensuite : il était toujours accompagné de la lecture spirituelle que chaque missionnaire faisait à son tour. Alphonse y entremêlait toujours ses mortifications ordinaires par son extrême sobriété et l'usage des drogues amères dont il saupoudrait tout ce qu'il prenait ; en sortant de table on décidait les cas de conscience ; après quoi le saint allait faire une longue visite au saint Sacrement et à la sainte Vierge, en attendant l'heure du grand sermon du soir. Il confessait ensuite les hommes dans la maison ; rarement il consentait à prendre le soir une légère réfection; la journée se terminait par l'examen de conscience et plusieurs prières vocales. On était généralement surpris autant qu'édifié qu'au milieu de tant d'occupations il pût trouver le temps de dire son office et de vaquer à ses pratiques ordinaires de piété. On ne pouvait comprendre qu'il pût résister à des fatigues si accablantes avec la chétive nourriture dont il se contentait, surtout dans les commencements où le défaut d'ouvriers l'obligeait de prêcher deux et même trois fois par jour; son zèle multipliait ses forces, et rien ne lui était trop pénible quand il était question de la gloire de Dieu et du salut du prochain. « Jésus-Christ, disait-il, serait mort sur la croix

« pour une seule âme, et nous devrions nous-« mêmes nous sacrifier pour en gagner une seule « à Dieu. Si je pouvais faire des missions par tout « l'univers, je le ferais volontiers. » C'est avec ces sentiments que, surmontant tous les genres de fatigues et de souffrances, il prodiguait généreusement sa vie dans l'exercice de son pénible ministère. Il était dans la première convalescence d'une maladie violente, lorsque le supérieur de la Propagande de Naples l'invita, en qualité de confrère, de venir à la mission que leur société devait donner à Naples, dans l'église du Saint-Esprit. Alphonse se rendit sans délai : il se chargea du grand sermon du soir, et ne craignit pas en prêchant de déployer sa voix dans toute son étendue. Le succès égala le zèle, et l'on se disait partout à Naples : « Venez, allons au Saint-Esprit, « c'est un saint qui y prêche. » A la mission d'Agerolles, on venait en foule des villages voisins pour se confesser; afin de satisfaire ce saint empressement des peuples, Alphonse confessa un jour, depuis le matin jusqu'à l'heure de l'exercice du soir, sans interruption : il tombait d'inanition et pourtant il allait monter en chaire. Le seigneur du lieu, chez qui il était logé, ne put s'empêcher de lui représenter qu'il y avait de l'excès à rester ainsi à jeun jusqu'à une heure si avancée. « Seigneur D. Ferdinand, lui répondit

« Alphonse, nous ne sommes pas venus ici pour « nous, mais pour gagner des âmes à Dieu. » Il éprouvait une confiance inexprimable en pensant qu'il avait été tiré des dangers du siècle pour coopérer avec Jésus-Christ au salut des âmes. Il voyait dans sa vocation au ministère des missions un signe presque assuré de son salut éternel, suivant cette pensée de saint Augustin qu'il avait toujours présente à l'esprit : « Tu as « sauvé une âme, tu as prédestiné la tienne, « *Animam salvasti, animam tuam prædestinasti.* » Le Seigneur répandait les plus abondantes bénédictions sur les travaux apostoliques du saint missionnaire ; ses prédications produisaient toujours les fruits les plus admirables de salut : c'étaient les plus beaux triomphes de la parole. Nous avons parlé plus haut de ses talents oratoires et du caractère de son éloquence, mais c'est à une cause plus élevée qu'il faut attribuer ses prodigieux succès ; il les devait à un don particulier tout à fait étranger au talent de l'homme, et qu'il avait reçu surnaturellement de Dieu pour soumettre à la grâce les cœurs les plus rebelles. Il s'insinuait avec une douce onction dans l'âme de ses auditeurs et parvenait à leur inspirer les sentiments dont il était lui-même pénétré. Souvent il lui est arrivé de ne pouvoir contenir les sanglots et les pleurs qui se faisaient

entendre de tous côtés dans l'auditoire, et l'empêchaient de continuer son sermon : « La parole « de Dieu dans la bouche d'Alphonse, disait un « célèbre professeur, acquiert toute la force de « l'âme ardente qui l'inspire : c'est un trait qui « perce les cœurs de part en part. » Un personnage distingué répondait à un petit orateur à prétention, qui blâmait la manière simple et populaire du serviteur de Dieu : « Vos sermons par- « tent de la tête et ceux du P. Alphonse viennent « du cœur, lesquels valent mieux ? — C'est un « autre saint Paul, disait un homme du premier « mérite. » En effet, il n'avait nul besoin d'être éloquent à la façon des hommes, sa véritable éloquence à lui c'était sa vertu et la grâce du Seigneur qui l'investissait d'une puissance divine. Souvent il n'avait qu'à se montrer en chaire, et à son seul aspect on ne pouvait se défendre d'une salutaire impression. C'est ce qui arriva d'une manière bien frappante à Salerne. Il prêchait dans l'église métropolitaine : Dieu voulut qu'à cause de l'étendue du vaisseau, qui est immense, il ne pût être entendu ; cependant après le sermon les larmes coulaient en abondance, et la maison que le saint habitait fut aussitôt remplie de gens de toute condition, magistrats, avocats et autres qui vinrent le supplier de les entendre en confession. Depuis, un grand nombre de ces

personnes converties ainsi, se firent un devoir d'aller exactement toutes les années faire une retraite à Saint-Michel des Païens. Ce fut la même chose à Bénévent. Affaiblie par son grand âge, la voix d'Alphonse ne pouvait être entendue, mais on voyait ses gestes et on comprenait l'expression touchante de sa physionomie, cela suffit pour arracher des pleurs à tout l'auditoire. Parmi les conversions éclatantes et nombreuses qui eurent lieu en cette occasion, on remarqua celle d'un très méchant homme connu pour très endurci au mal; il alla se confesser à un père du très saint Rédempteur, en lui disant: « Je n'ai « pu pénétrer hier dans l'église à cause de la « foule, mais de la porte j'ai vu le P. Alphonse « en chaire, et son seul aspect dans son état « d'humiliation et d'abaissement m'a excité au « repentir. » Dans la ville de Melphe, un pélerin qui avait avec lui une personne suspecte, se présenta à un missionnaire pour se confesser: « Mais « comment pourrai-je vous absoudre, lui dit le « confesseur, tant que vous serez en si mauvaise « compagnie? Je viens de quitter cette compa- « gnie tout-à-l'heure, répartit le pélerin, et je « vais partir pour mon pays; on ne saurait pé- « cher de nouveau après avoir vu ce grand ser- « viteur de Dieu, le P. Alphonse, pleurer et « faire pénitence pour nos péchés. »

On peut juger par là du bien qu'Alphonse devait opérer dans le sacré tribunal. Il recevait tout le monde sans distinction, si ce n'est qu'il montrait plus de charité aux pécheurs les plus endurcis : « Voilà la brebis égarée, disait-il, pour « laquelle, à l'exemple de Jésus-Christ, il faut « abandonner les quatre-vingt-dix-neuf autres; il « faut aller la chercher, la charger sur ses épau- « les et l'apporter au bercail. Si la rencontre de « quelque gros poisson chargé d'écailles, disait-il « à ses compagnons, vous épouvante comme le « jeune Tobie, renvoyez-le-moi ; j'offrirai un sa- « crifice à Jésus-Christ du fiel de ses péchés. » Un de ces mots du cœur qui lui étaient si naturels, adressés avec l'accent d'une vraie charité à un pauvre pécheur qu'il tenait pressé dans ses bras, triomphait de toutes les résistances des passions. Après avoir, dans une confession générale, raconté comme une histoire indifférente toutes les turpitudes d'une vie déréglée, un gentilhomme napolitain lui dit, d'un ton fort léger: « Mon père, *c'est tout là.* » A ces mots Alphonse jetant sur son pénitent des regards pleins de douleur, lui dit seulement : « Eh quoi, mon fils, « n'est-ce donc pas assez ! que vouliez-vous donc « faire de plus? Pouviez-vous offenser davantage « votre Dieu ? » Ces seules paroles, prononcées avec un profond sentiment, touchèrent vivement

ce pécheur, il ne put retenir ses larmes, et il a toujours mené depuis une vie exemplaire. C'était une grâce particulière qu'avait reçue le serviteur de Dieu de pouvoir, à l'aide de quelques mots inspirés par sa charité, tourner les cœurs à son gré. C'est ainsi qu'il est arrivé que des gens que d'autres confesseurs avaient été forcés de renvoyer sans absolution étant venus le trouver, s'en étaient allés absous après avoir donné de véritables marques de contrition, ce qu'il exigeait toujours avec une grande exactitude; car il blâmait hautement ces prêtres trop faciles qui, dirigés par un faux zèle, absolvent indifféremment tous les pénitents, quelles que soient leurs dispositions; pour lui, il ne pouvait paraître trop indulgent qu'aux personnes qui ne savaient pas quel don il avait reçu de Dieu pour toucher les pécheurs du repentir de leurs fautes, et quelles étaient les ressources de sa charité à leur égard. C'était quelque chose de vraiment admirable que sa bonté dans l'accueil qu'il leur faisait et dans la manière dont il les traitait ensuite : il les exhortait avec onction, les conjurait par le sang de Jésus-Christ d'avoir pitié de leur âme; il les encourageait quand il les croyait trop faibles; il les consolait quand il les voyait tristes; il les embrassait étroitement, les arrosait de ses larmes, et semblait ne pouvoir se résoudre à les

laisser aller tant qu'il ne les voyait pas sincèrement contrits. Il était aussi éloigné d'agir avec trop de précipitation à l'égard de certains pécheurs, que d'user de trop longs délais pour d'autres dont les bons sentiments lui paraissaient hors de doute. Quant aux habitudinaires et à ceux qui étaient en récidive, il disait : « Examinez « avec soin toutes choses avant de lever la main ; « il y en a qui pleurent et qui vous trompent « encore ; ils pleurent, non pas à cause de leurs « péchés, mais pour vous arracher l'absolution et « recommencer leur vie criminelle ; néanmoins « n'épouvantez jamais personne, et en renvoyant « quelqu'un à un autre temps, ne le faites pas « avec mauvaise grâce ; car si vous cherchez à « effrayer ce pauvre pécheur en le déclarant in« digne de la miséricorde divine, au lieu de le « corriger vous le désespérez, et le précipitez « encore plus profondément dans le mal, d'où « il y a lieu de craindre qu'il ne sorte plus. Pour « moi, disait-il un jour, il m'en coûte dix fois « plus de refuser l'absolution que de la donner, « et dans le cas du refus, il me semble que pour « en adoucir la rigueur au pénitent, je ne sau« rais avoir pour lui trop de bonté. » Il cherchait à inculquer ces sentiments à ses élèves : il voulait qu'ils usassent des mêmes moyens que lui pour toucher les cœurs, et que s'ils étaient

obligés de différer l'absolution, ils le fissent de manière que le pénitent ne fùt pas découragé par ce délai, et tenté de ne rien faire pour changer de vie : aussi recommandait-il de bien persuader aux pécheurs que, quelle que soit la force de leurs habitudes, en se confiant en Dieu et en implorant l'intercession de la sainte Vierge, ils pourront toujours les surmonter. Il gémissait beaucoup de la conduite de certains prêtres qui, pénétrés, quelquefois à leur insçu, par le détestable esprit du jansénisme, font consister tout leur mérite dans une extrême sévérité. « Nous « sommes arrivés à un temps, disait-il, où, grâces « aux principes désespérants des novateurs mo- « dernes, il suffit de tenir un langage austère « pour se croire irréprochable, du moins quant « à l'administration des sacrements. Ah ! que ce « n'est point là l'esprit du christianisme qui est « tout charité. Dieu veut sauver tous les hommes, « et l'éternité malheureuse n'est réservée qu'aux « obstinés : appelez donc les pécheurs, et sau- « vez-les en touchant leur cœur à force de misé- « ricorde. » C'est ainsi qu'il avait gagné lui-même, dans leur jeunesse, un grand nombre d'hommes respectables dont la ville de Naples admire encore aujourd'hui les hautes vertus.

Les travaux apostoliques d'Alphonse devinrent encore plus utiles à l'Eglise après la fondation

de son institut; l'ardeur de son zèle ne pouvait s'augmenter, mais la puissance en fut doublée, et ses heureux effets se multiplièrent plus grands et plus étonnants encore que par le passé. Les discordes étaient apaisées, les familles réconciliées, les blasphèmes abolis, les usures réparées et les scandales extirpés. Partout le bien succédait au mal; là où régnait naguère d'effrayants désordres, on trouvait déjà établi l'usage de la visite journalière à Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, de la récitation du saint rosaire, de la fréquentation des sacrements ainsi que de la méditation en commun chaque jour dans l'église, sur les fins de l'homme et la passion de Jésus-Christ; on y trouvait beaucoup de foi et de piété, et une grande dévotion envers la sainte Vierge.

Il est vrai que pour produire ces grands effets, il n'allait jamais en mission qu'avec un nombre d'ouvriers suffisant pour embrasser dans toute son étendue l'œuvre importante qu'on devait entreprendre. Il menait avec lui quelquefois jusqu'à dix-huit et vingt missionnaires; et il lui arrivait de prolonger les missions au-delà même de quinze jours, quoique souvent il se conformât à la pratique presque générale en Italie de ne les faire durer que huit jours. Ainsi il avait le temps de consolider tous les pieux établissements qu'il formait, et surtout les congrégations diverses

qu'il ne manquait jamais d'ériger pour tous les âges et toutes les classes. Il appréciait singulièrement les avantages de ces saintes associations : « Je sais bien, disait-il, que les novateurs modernes en murmurent; cependant ils devraient « avouer que tout ce qui s'y pratique est saint et « utile. » Il était persuadé que c'était le meilleur moyen d'assurer la persévérance d'un grand nombre de personnes que la mission avait converties.

Ce n'était pas seulement pendant les missions qu'il travaillait pour le bien des âmes ; mais, comme on a déjà pu le reconnaître, tous les moments de sa vie étaient consacrés à ce grand objet. En tout temps de l'année sa place la plus habituelle était en chaire ou au confessionnal, ou à genoux devant le très saint Sacrement, et quand il était ailleurs, ses discours, ses manières et toute sa conduite tendaient à la gloire de Dieu ou au salut des âmes. Ici il consolait l'infortune, là il raffermissait la vertu chancelante, ou bien il instruisait l'ignorance et ranimait la tiédeur. Son inépuisable charité employait tous les moyens pour réussir auprès des pécheurs. Donnant les exercices spirituels aux religieuses de Sainte-Claire de la ville de Nocera des Païens, au moment de monter en chaire pour le sermon, il se mit à chanter un cantique du pied de l'autel ; ses accents pénètrent jusqu'à l'âme d'un soldat

espagnol qui se trouvait au bas de l'église, et Dieu veut qu'ils portent cet homme à faire éclater aussitôt les plus grands sentiments de pénitence.

Mais ce qu'il y a de plus étonnant dans l'exercice de son zèle, c'est qu'il pût encore écrire, comme il l'a fait, tant d'ouvrages si propres à contribuer à la gloire de la religion, à l'édification de tous les chrétiens. Nous consacrerons un chapitre particulier à cette partie des travaux de notre saint.

CHAPITRE VII.

Missions du B. Alphonse à Amalphi et autres lieux.

Comme nous l'avons déjà dit, il n'entre pas dans notre plan de présenter la relation des missions sans nombre qu'a fait Alphonse; mais nous ne saurions nous dispenser de parler de celles qui ont été marquées par quelques circonstances tout à fait extraordinaires et plus frappantes.

Le saint se trouvait en 1756 à la mission d'Amalphi dans la principauté citérieure. Cette ville était déchirée par des dissentions intestines que fomentait la haine mutuelle de trois familles distinguées. En vain les personnages les plus recommandables avaient interposé leur médiation pour rétablir la paix : toute réconciliation paraissait impossible : le temps n'amortissait point les ressentiments qui devenaient, au contraire, toujours plus vifs en s'invétérant, et le scandale était toujours plus déplorable pour les citoyens qui prenaient parti selon leurs passions ou leur intérêt. Alphonse arrive : il foudroie

du haut de la chaire les maximes détestables du monde; il signale avec une sainte véhémence ses abominations et ses scandales; il oppose à ce tableau la sainteté de la morale évangélique. Les chrétiens qui l'écoutent se reconnaissent facilement sous les anathèmes dont il frappe le monde et dans leur opposition à leurs devoirs; mais ils ne sauraient se plaindre du zèle courageux de l'homme de Dieu; ils sentent que c'est le langage de la charité qu'il fait entendre; ils en sont touchés, et bientôt, effrayés d'eux-mêmes, ils viennent déposer à ses pieds toute animosité et se jurer mutuellement de s'aimer en Jésus-Christ. Rien n'égala depuis le parfait accord qui régna toujours entre les trois familles jadis si divisées.

Deux rues de cette ville étaient devenues le repaire infame de la prostitution. C'était un écueil continuel pour l'innocence et une amorce épouvantable pour le vice. Alphonse entreprit la conversion de ces femmes de mauvaise vie; il réussit; la grâce opéra, à la voix de l'homme de Dieu, de si étonnants effets dans les cœurs, qu'à la grande admiration de tout le monde, ces malheureuses créatures, auparavant si enfoncées dans le crime, présentèrent le spectacle édifiant d'une pénitence égale au scandale, et leur persévérance dans la vertu couronna heureusement cette belle victoire de la religion. Un curé de la

ville, frappé de ce changement, ne put s'empêcher de dire : « C'est là un très grand miracle, « et quand on ne devrait au zèle d'Alphonse que « ce seul bien, on ne saurait assez le reconnaître.» Il n'y avait pas dans cette ville, parmi les personnes d'ailleurs honnêtes, toute la modestie que saint Paul desire : le serviteur de Dieu y fit observer à la lettre le conseil de l'Apôtre, et les femmes qui auparavant allaient tête nue, prirent le voile, dont l'usage s'est toujours conservé depuis.

On ne saurait dire tous les fruits de salut que produisit cette heureuse mission. Les cœurs se rendaient saintement dociles au mouvement de l'Esprit-Saint qui se faisait sentir avec une force extraordinaire à la voix de l'homme apostolique. Les pécheurs scandaleux venaient à ses pieds déplorer avec la plus grande sincérité les égarements d'une vie trop coupable. On abjurait avec éclat les vanités du siècle. Des femmes, jusqu'alors enchantées du monde, se dépouillaient de leurs joyaux pour se couvrir des humbles habits de la pénitence; de jeunes libertins venaient montrer au pied des autels la vivacité de leur repentir et leur profonde horreur pour les criminelles folies qui les avaient séduits. Dans tous les rangs, dans tous les âges, dans tous les sexes, partout l'enfer était vaincu; on lui enlevait jus-

qu'aux moyens qu'il emploie trop souvent pour la dépravation des cœurs : les bals, les spectacles, toutes les réunions dangereuses étaient abolies. On apportait de tous côtés les mauvais livres, les tableaux déshonnêtes, les tambours de basque, les luths, les guitares et tous les autres instruments destinés à servir des passions insensées. On fit un grand monceau de tous ces objets devant la porte de l'église de Saint-André et Alphonse y mit le feu, offrant à Dieu avec un saint plaisir le sacrifice des dépouilles du démon, en témoignage de la gloire de Jésus-Christ vainqueur de l'enfer, et du repentir sincère de tant d'âmes rachetées par son sang.

On ne sera pas étonné de ces admirables résultats, quand on saura que Dieu voulut accréditer par des miracles le ministère de son généreux serviteur. Un particulier se présente un jour chez les missionnaires pour se confesser : c'était l'heure du grand sermon. Il achève sa confession et se rend incontinent dans l'église : il avait laissé Alphonse avec d'autres individus qui étaient venus le trouver pour le même objet que lui ; il savait certainement que l'homme de Dieu n'était pas sorti, et quelle est sa surprise quand il le voit en chaire et déjà à une partie fort avancée de son sermon ! Il est d'abord stupéfait et interdit ; mais un instant après il se met à crier avec

la plus grande force : « Le P. Alphonse dans le « même temps confesse à sa maison et prêche à « l'église ! » On examina le fait et il fut prouvé que ce jour-là, tandis qu'Alphonse était en chaire, il n'avait pas cessé de confesser dans sa chambre.

C'était quelque temps avant le jour, Alphonse confessait les hommes dans une chapelle particulière, un jeune ecclésiastique profite de ce moment pour lui couper pieusement, à la faveur des ténèbres, un morceau de son manteau. La relique était considérable, et partant d'un plus grand prix aux yeux de ce bon jeune homme ; il s'empressa d'aller la montrer comme une heureuse conquête à deux prêtres qui étaient ses parents ; ils ne purent approuver cette singulière dévotion et l'obligèrent de restituer cette étoffe qu'il avait coupée si étourdiment, vu qu'elle pouvait encore servir pour réparer une échancrure de fort mauvaise grâce qu'elle avait laissée au pauvre manteau du saint. Cette décision paraît fort sévère au jeune abbé : il ne peut se résoudre qu'avec peine à s'y conformer : il consulte, il montre la pièce à plusieurs personnes et chacun lui dit qu'elle est trop ample pour qu'il puisse la retenir, même pour un motif de piété. Dans cet embarras il s'en va attendre Alphonse au sortir de l'église ; mais il ne peut en

croire ses yeux quand il s'aperçoit que le manteau était encore intact; il appelle les deux prêtres et les autres personnes qui ont connaissance de son larcin, et tous conviennent qu'il n'y a pas lieu à restitution, vu qu'il est impossible de reconnaître aucun dommage; mais il demeure évident pour eux que Dieu a fait un miracle afin de laisser entre les mains du pieux voleur le précieux morceau d'étoffe.

Une dame vint présenter à Alphonse son fils épileptique: le saint fait sur l'enfant le signe de la croix et dit à la mère qu'il était parfaitement guéri; qu'il serait prêtre un jour et gagnerait beaucoup d'âmes à Dieu. Cette prophétie se vérifia, le petit malade ne ressentit plus aucune atteinte de son mal; il devint curé, et ensuite primicier de l'église de Saint-Pancrace, diocèse de Conza. Son ministère fut très utile à l'Eglise.

Vers la fin de la même mission, tandis que la ville d'Amalphi retraçait une vive image de la pénitence de Ninive, un miracle plus éclatant encore vint attester aux yeux de tous que Dieu était avec son serviteur et protégeait son œuvre. Alphonse prêchait sur le patronage de la sainte Vierge; à mesure qu'il exhortait ses auditeurs à une tendre dévotion envers la mère de Dieu, il s'écria, dans un mouvement de zèle et de confiance: « Que ne puis-je, mes frères, animer

« vos prières à Marie de toute la confiance que « vous lui devez : ah ! je veux du moins la prier « pour vous. » A ces mots ses yeux se fixent au ciel, et le peuple étonné le voit exhaussé d'environ deux pieds au-dessus de la chaire : son visage était tout en feu : il s'était tourné vers une statue de la sainte Vierge, qui était à peu de distance : aussitôt la figure de la Vierge paraît s'animer, elle est resplendissante du plus vif éclat et jette un reflet direct sur le front de l'extatique Alphonse. Tous les assistants purent considérer ce spectacle. Le saint prédicateur ne proférait aucune parole, mais on entendait de tout côté ces cris redoublés : « Miséricorde ! miracle ! » Des larmes d'attendrissement et d'admiration coulaient de tous les yeux. Puis descendu, pour ainsi dire, de son extase, ainsi que Moïse de la montagne, le serviteur de Dieu, d'un ton de voix extraordinaire et tout à fait imposant, communiqua aux assistants le secret de sa vision, en leur disant de se réjouir, et que la sainte Vierge leur accordait sa protection la plus signalée.

Le dernier jour qu'il passa avec les habitants d'Amalphi, au moment où il venait de bénir ce peuple chéri, après l'avoir vivement exhorté à la persévérance, Alphonse ajoute : « Veillez sur « vous-mêmes, mes frères ; après notre départ, « il tombera du haut de la montagne un dé-

« mon qui vous exposera au malheur d'oublier « toutes vos résolutions, et vous attirera le châ« timent d'un tremblement de terre. » En effet, le lendemain, lorsque les missionnaires étaient déjà partis, on vit descendre ce démon : c'était un buffle qu'on avait lancé pour donner au peuple le spectacle d'un jeu profane. Mais à peine cet animal est-il arrivé sur la principale place, que toute la ville est ébranlée par un affreux tremblement de terre. Aussitôt le jeu cesse, le peuple effrayé se rend en foule à l'église, où l'archevêque, Mgr Scoffi, monta en chaire pour annoncer la pénitence et rappeler les habitants aux promesses qu'ils avaient faites durant la mission; le prélat parlait encore, lorqu'une secousse beaucoup plus violente ébranla horriblement l'église, et renversa les chandeliers et tous les objets qui se trouvaient sur le maître-autel; on sortit incessamment avec l'archevêque qui, continuant à prêcher sur la place publique, parla en ces termes de la menace prophétique : « L'homme de « Dieu nous avait prédit ce grand châtiment, si « parmi nous il s'en trouvait qui ne voulussent « point se convertir durant la mission; prions, « mes frères, pour ces pécheurs endurcis, et « daigne le Dieu des miséricordes toucher leurs « cœurs ! » Ces tremblements de terre prédits la veille d'une manière qui était encore si présente

à tous les esprits, produisirent nécessairement une grande impression de terreur. Tous les habitants, sans exception, vinrent, les larmes aux yeux, implorer, aux pieds des autels et des confesseurs, la divine miséricorde ; on se renouvela dans les bons sentiments où l'on s'était trouvé durant la mission, dont les fruits furent ainsi assurés pour long-temps; au bout de six mois, un jeune homme ayant osé prendre un luth pour en jouer en public, il fallut contenir le peuple qui voulait le lapider; cinq ans après, les pères des œuvres pies étant venus pour donner la mission, furent si frappés des bonnes mœurs et de la piété des habitants, qu'ils jugèrent leur voyage inutile, et dirent, en s'en retournant pour porter ailleurs les secours de leur ministère : « Nous avons par- « couru presque tous les pays du royaume, et « nous n'avons jamais trouvé nulle part autant « de sujets d'édification que dans cette ville; on « reconnaît bien qu'un grand ouvrier a travaillé « ici. »

Ce ne fut pas seulement à la mission d'Amalphi que la sainte Vierge daigna répandre visiblement des rayons de lumière sur le visage d'Alphonse. Nous avons vu qu'il en était arrivé autant à Foggia, lorsqu'il était encore prêtre séculier. Le même fait se renouvela dans cette dernière ville, lorsqu'après la fondation de sa con-

grégation, il y retourna, en 1745, pour y donner la mission, comme aussi il fut favorisé du même miracle à la mission de Saint-Georges, diocèse de Salerne. On peut juger des biens immenses qui devaient s'opérer dans les pays où le Seigneur manifestait d'une manière si éclatante la protection qu'il accordait à son serviteur.

Tandis que la grâce accompagnait ainsi tous ses pas et ceux de ses confrères, le Pape Benoît XIV voulant favoriser le ministère des missions dans le royaume de Naples, établit le cardinal Spinelli à la tête de cette œuvre importante, lui donnant commission de distribuer des missionnaires partout où il le croirait convenable. Une foule d'évêques s'empressèrent alors de demander au cardinal les pères du très saint Rédempteur. Alphonse choisit les diocèses de Troie et de Bovino, où lui et les siens avaient déjà exercé leur zèle et où tout lui promettait les résultats les plus consolants. Il parcourut avec ses compagnons les divers pays de ces contrées, laissant partout des fruits de salut fort abondants. Ce fut à Foggia surtout que les bénédictions se répandirent de la manière la plus admirable. Cette ville, capitale de toute la Pouille, connaissait depuis longtemps le mérite du serviteur de Dieu ; mais riche, populeuse et commerçante, elle n'avait qu'un plus grand besoin des efforts de son zèle. Alphonse

donna le plus grand éclat aux exercices de la mission : il les multiplia extraordinairement, selon les besoins des diverses classes de la population, faisant à chacune un appel particulier : nobles et roturiers, tous recevaient avec un égal avantage la grâce de la parole de Dieu ; ce fut aussitôt un changement incroyable dans cette grande cité. Les restitutions surtout y furent aussi étonnantes par leur nombre que par leur importance ; des haines invétérées et fort scandaleuses y furent éteintes et les désordres les plus déplorables cessèrent avec une merveilleuse facilité. Malgré tous les succès ordinaires de l'homme apostolique, on ne se serait pas attendu à quelque chose d'aussi beau que ce qui venait de s'opérer en si peu de jours ; on ne saurait dire tout ce qui fut entrepris pour assurer la conservation du bien : de pauvres filles retirées du danger furent dotées, des familles arrachées aux horreurs du besoin purent bénir la charité de notre saint, qui les avait pourvues de pensions suffisantes. Il usa, dans l'intérêt du bien, de l'influence de son zèle, qui mettait à sa disposition les richesses des habitants, et forma ainsi parmi eux une foule de précieux établissements ; il n'y a pas jusqu'aux militaires qui se trouvaient alors dans cette ville qui ne profitassent de cette belle mission ; notre bienheureux leur donna des exercices particuliers, après

lesquels cinq officiers entr'autres, dont la conversion fut éclatante, embrassèrent la vie monastique avec une grande édification autant des habitants que de leurs compagnons d'armes. Ce fut durant cette mission qu'Alphonse apprit la mort de D. Joseph de Liguori. Il paya à la nature le tribut de douleur que devait un si bon fils pour la perte d'un si excellent père; il recommanda publiquement l'âme du défunt aux prières des habitants de Foggia, et prescrivit à ses compagnons d'appliquer un certain nombre de messes dans l'intention de sa piété filiale. L'année suivante Alphonse revint dans cette même ville pour y donner une retraite; il fut singulièrement affligé de ce que l'on y avait rouvert le théâtre que la mission avait fait fermer. Il ne voulut commencer ses exercices qu'autant qu'on cesserait d'y jouer : il ne fut pas écouté, et malgré le vœu de la plus grande partie de la population qui n'avait aucune part à ce divertissement scandaleux, il se retira sans avoir donné la retraite, disant qu'on ne pouvait pas servir deux maîtres, Jésus-Christ et le démon, et protestant solennellement contre le monde, ses pompes et ses œuvres. Nous ne devons pas omettre un autre fait bien digne de remarque : pendant la mission de Casal de Torquiat notre saint donnait une retraite à un clergé nombreux qui s'était réuni des pays circonvoisins.

Dans un sermon sur la gravité des péchés des prêtres, il s'efforçait de faire sentir qu'ils ne méritent point de pardon, parce qu'ils sont commis avec une parfaite connaissance, et, pour ainsi dire, au sein même de la lumière, lorsqu'il conclut par cette pensée terrible de saint Jean Chrysostôme : *In sacerdotio peccasti, periisti;* vous avez péché dans le sacerdoce, vous vous êtes perdu. A ces mots, un prêtre connu pour scandaleux a l'impudence de s'écrier de manière à être entendu : *Nego consequentiam.* L'infortuné ! il ne tarda pas de la tirer la conséquence, et une conséquence épouvantable; le lendemain, tandis qu'il commençait la messe au bas de l'autel, au moment où il prononce ces paroles du psaume : *Judica me, Deus,* il tombe mort foudroyé d'apopléxie.

CHAPITRE VIII.

Le B. Alphonse refuse d'abord et accepte ensuite l'épiscopat.

Les travaux apostoliques d'Alphonse, les grandes choses qu'il avait entreprises pour la gloire de Dieu et le bien de l'Eglise, sa haute réputation de sagesse, de science et de sainteté firent naître à quelques personnes puissantes, et entr'autres au cardinal Spinelli, la pensée de l'élever à l'épiscopat. Dès qu'il eut connaissance des desseins que l'on formait sur lui, il en fut effrayé, et comme s'il eût pu se faire oublier en se dérobant aux yeux du monde, il se hâta de terminer une mission qu'il donnait en ce moment dans le diocèse de Naples; et au lieu de se rendre dans cette ville où quelques affaires l'appelaient, il alla aussitôt se cacher dans sa retraite de Ciorani. Cette fuite ne put lui réussir, et Charles III, roi des Deux-Siciles (1), jeta les yeux sur lui pour le nommer à l'archevêché de Palerme : « Car si

(1) Le même qui fut depuis Roi d'Espagne.

« le Pape, dit le Roi, veut faire de bons évêques, « j'en veux faire encore de meilleurs. » Alphonse mit tout en œuvre pour empêcher l'exécution de ce projet; il écrivit fortement au grand aumônier, Mgr Rozza, évêque de Pouzzole, et au marquis Brancone, premier ministre, pour les supplier de faire agréer à Sa Majesté les raisons qu'il avait de refuser l'épiscopat. Il se fondait sur ce qu'il avait fait vœu de n'accepter aucun emploi ni dignité hors de la congrégation, indépendamment des autres raisons que lui suggérait son humilité, et qui n'étaient vraiment bonnes qu'à ses propres yeux. Toujours plus alarmé de de son élévation, il redoubla ses austérités et ses prières pour en éloigner de lui toutes les chances. Il adressa à ce sujet une lettre-circulaire à toutes les maisons de sa congrégation; rien n'est plus admirable que l'expression de ses craintes et des bas sentiments qu'il avait de lui-même. Il se croyait menacé du plus grand malheur, et il écrivait au P. Cafora, qui était alors son directeur : « Le moment est venu de se réfugier dans « l'oraison : j'ai besoin de prier Dieu, parce que « je suis en butte à une rude persécution ; le Roi « veut me nommer à l'archevèché de Palerme; « j'irai me cacher au fond d'une forêt plutôt que « d'accepter cette dignité. » Cependant le Roi persistait toujours avec plus de fermeté dans sa

résolution, et six mois s'écoulèrent sans qu'il fût possible de l'en détourner; mais enfin le marquis Brancone lui persuada que l'œuvre des missions avait besoin d'un chef tel qu'Alphonse, et l'humble serviteur de Dieu eut gain de cause.

Cependant quelque temps après, le siége épiscopal de Sainte-Agathe des Gots, dans la principauté ultérieure, vint à vaquer. Le Pape Clément XIII, qui connaissait personnellement le mérite de notre saint, le nomma, de son propre mouvement, évêque de cette église. Le nonce de Naples lui transmit aussitôt le premier avis de sa nomination. A cette nouvelle, il fut comme terrassé; cependant il conçut quelque espérance de pouvoir encore cette fois décliner l'épiscopat, et ses craintes furent un peu calmées. Il écrivit au Pape une lettre très respectueuse et très soumise pour lui représenter son grand âge, ses infirmités, ce qu'il appelait son incapacité, et enfin le vœu qu'il avait fait de n'accepter aucune dignité hors de la congrégation; il suppliait avec les plus touchantes instances le Souverain Pontife de daigner faire un autre choix; il s'adressa aussi au cardinal Spinelli, et autres amis puissants, pour qu'ils voulussent bien appuyer sa demande. Malgré tous ces soins, il ne laissait pas d'éprouver une vive inquiétude sur le résultat de ses démarches; il disait que

si elles ne réussissaient pas, celui qui viendrait lui en apporter la nouvelle lui donnerait un coup mortel : « C'est là, ajoutait-il, vouloir me « faire mourir de douleur. » En lisant sa lettre, le Pape fut extrêmement attendri : il dit au cardinal Negroni son pro-auditeur, qu'il voulait rassurer ce pauvre vieillard, en l'exemptant du fardeau de l'épiscopat; mais le lendemain il fit appeler le même cardinal, et lui ordonna d'écrire à Alphonse qu'il voulait absolument qu'il fût évêque, et qu'en vertu de l'autorité apostolique, il le dispensait du vœu de n'accepter aucune dignité : « Mais Votre Sainteté, dit « le cardinal, ne m'a-t-elle pas dit hier qu'elle « voulait rassurer ce vieillard? — Cela est vrai, reprit le Pape, mais cette nuit le Saint-Es« prit m'a inspiré différemment. » A cette réponse le cardinal ne put s'empêcher de s'écrier : « C'est la volonté de Dieu qui se déclare : la « voix du Pape est la voix de Dieu. » Son Eminence écrivit aussitôt à Alphonse dans le sens de cette exclamation, lui déclarant expressément que l'intention du Souverain Pontife étant de lui imposer la charge épiscopale, il eût à se soumettre sans autre excuse, vu qu'il était dispensé de son vœu de n'accepter aucun emploi ou dignité hors de sa congrégation.

Cette lettre fut remise au recteur local de No-

cera des Païens : celui-ci était autorisé à en prendre connaissance, il se concerta avec quelques pères de la maison, et ils allèrent tous ensemble trouver Alphonse dans sa chambre pour lui communiquer cette fatale réponse. En entrant, ils lui dirent de réciter un *Ave Maria :* « Eh quoi ! « s'écria le bienheureux, le courrier du nonce « serait-il déjà de retour ? » On insista sans autre explication pour qu'il eût à dire l'*Ave Maria*, il se mit à genoux et récita cette prière avec une grande ferveur, mais avec une agitation qu'il ne pouvait dissimuler ; le motif de cette visite extraordinaire lui était trop évident, pour qu'il pût douter encore un moment de la vérité ; cependant il écouta la lecture de la lettre avec une grande soumission ; puis s'inclinant profondément, comme si Dieu lui eût parlé par la bouche du Souverain Pontife, il s'écria : « *Ob-* « *mutui quoniam tu fecisti. Gloria Patri, etc.* « Je me suis tu, parce que c'est vous, Seigneur, « qui l'avez fait. Gloire au Père, etc. » En même temps ses yeux se remplirent de larmes, et s'adressant à ses compagnons, il leur dit en sanglottant : « Mes frères, Dieu me chasse de « la congrégation, c'est à cause de mes péchés ; « après nous être aimés pendant trente ans, il « faut que nous nous séparions ; mais j'espère « que vous ne m'oublierez pas. » Puis faisant un

effort pour surmonter ses répugnances, il mit sur sa tête la lettre du Pape, et dit avec l'accent d'une entière résignation : « Dieu veut que « je sois évêque, eh bien ! je veux l'être. » Quelques-uns de ceux qui étaient présents lui dirent que tout espoir n'était pas perdu, et que peut-être une seconde lettre au Souverain Pontife détournerait le malheur qui l'effrayait tant : « Non, répliqua-t-il, en interrompant ceux qui « lui donnaient ce conseil, ce n'est pas le cas « de présenter de nouvelles excuses, le Pape m'a « signifié ses ordres, mon devoir c'est de me « soumettre. » En disant ces mots, il tomba dans des convulsions affreuses, qui le privèrent pendant plus de cinq heures de l'usage de la parole. Il lui en resta une fièvre violente, qui l'agita neuf jours durant avec des symptômes effrayants : on désespérait de sa guérison : la pensée des obligations qui allaient lui être imposées lui était toujours présente : il se représentait sans cesse, sous l'aspect le plus formidable, le compte qu'il aurait à rendre à Dieu du troupeau qui allait lui être confié, et il ne pouvait se calmer un seul moment. Le Pape fut informé de son état et s'en affligea ; mais il n'en persista pas moins dans sa résolution. « S'il vient « à mourir, dit-il, nous lui donnons notre bé« nédiction apostolique, et si, comme nous l'es-

« pérons, il en relève, nous voulons qu'il vienne « aussitôt à Rome. » Alphonse se rétablit, et en exécution des ordres du Pape, il se hâta de partir pour Rome.

Cependant les membres de la congrégation du très saint Rédempteur ne pouvaient se résoudre à vivre sous un autre gouvernement que celui d'Alphonse, et ils voulurent se consoler de son absence, en lui conservant toujours sur eux cette autorité paternelle dont il avait toujours usé d'une manière si douce et si sage. Ils s'assemblèrent en chapitre général, et au lieu d'élire un autre supérieur, comme ils auraient pu le faire, ils déclarèrent que bien qu'Alphonse fût évêque, ils ne cessaient pas de le reconnaître pour leur recteur majeur et perpétuel; seulement pour le soulager des détails trop multipliés du gouvernement de leur congrégation, ils lui donnaient la faculté de se faire représenter par un vicaire général à qui ils protestaient qu'ils obéiraient comme à sa propre personne. Ensuite pour que cette délibération ne pût souffrir aucune difficulté, ils la soumirent à Rome, à la congrégation des évêques et réguliers, et elle fut approuvée par un rescrit, sous la date du 25 mai de cette même année 1762. Ainsi, les enfants du saint fondateur ne restèrent pas orphelins, et l'évêque de Sainte-Agathe des Gots fut aussi leur père.

IVME PARTIE.

ALPHONSE DURANT SON ÉPISCOPAT.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage du B. Alphonse à Rome et à Lorette.

Saintement résigné à la volonté de Dieu qui s'était manifestée par l'organe de son Pontife, Alphonse se mit en devoir d'aller accomplir son sacrifice, et de se soumettre au joug redoutable que devait lui imposer l'Eglise. Il partit pour Rome, emmenant avec lui le P. André Villani dont nous avons déjà loué la vertu consommée. Le saint était résolu de ne rien changer à la pauvreté et à l'abjection qu'il avait professées jusqu'alors : c'était la portion chérie de son héritage, et il lui en coûtait beaucoup de s'en départir; il s'obstinait à vouloir garder les habits trop usés qu'il avait coutume de porter, et il fallut que son directeur et les autres pères de sa congréga-

tion fissent en quelque sorte violence à son humilité, en l'obligeant, en vertu de la sainte obéissance, de se mettre d'une manière plus décente pour sa nouvelle dignité et pour les hauts personnages devant lesquels il allait paraître. En conséquence, il consentit à recevoir une soutane et un manteau neufs de serge, comme on les portait dans sa congrégation. Il choisit également une étoffe fort grossière pour le costume particulier qui devait lui servir pour être présenté au Pape et se faire sacrer évêque. En passant à Vêlétri, il fut accueilli avec les plus grands témoignages d'estime et de respect par le cardinal Spinelli, qui le retint une journée entière. L'illustre prélat connaissait son mérite et chérissait sa personne, et il ne pouvait assez se réjouir du bien que promettait à l'Eglise l'élévation d'un si grand homme de Dieu. Alphonse arriva à Rome le 11 avril 1762; il refusa l'appartement que le prince de Piombino lui fit offrir dans son palais, et n'accepta que son carrosse, qui lui était indispensable. Il alla se loger dans le couvent des pères des *Œuvres pies*, contigu à l'église *Notre-Dame-des-Monts*. Le Pape se trouvait en ce moment à Castel-Gandolphe. Alphonse imagina de profiter de cette circonstance pour aller faire un pieux pélerinage à Lorette. Villani n'était guère disposé à le

suivre : « Eh quoi ! lui dit le zélé serviteur de « Marie, vous hésitez ! songez donc au bonheur « de visiter notre bonne mère, et il n'y aura rien « de trop pénible. Jamais vous n'aurez une meil- « leure occasion d'aller lui rendre hommage « dans cette même maison où le Verbe divin s'est « incarné. » Dans ce voyage, comme dans tous les autres de notre saint, tout répondit parfaitement à la sainteté du motif qui les faisait entreprendre ; point de recherche de commodité, point de distinction ni de prétention nulle part : point de relâchement dans la vie mortifiée et régulière dont le saint donnait partout l'exemple : il ne se permettait pas même les délassements ordinaires, ni les petites satisfactions que la curiosité demande. Dans la route, il ne cessait d'être en oraison; dans les villes, il allait en arrivant adorer le saint Sacrement, et se renfermait ensuite. Aux auberges il était content de tout, et à table il édifiait par son extrême mortification; tous les soirs avant le coucher, il donnait un temps considérable à la prière; cet exercice lui était commun avec son compagnon, et ils ne manquaient jamais de réciter ensemble le chapelet. Son genre de vie, pendant les quinze jours qu'il passa à Lorette, n'était pas moins admirable; le matin il allait célébrer la messe dans la sainte chapelle, où il

prolongeait toujours fort long temps ses prières, et surtout son action de grâces, et le soir il y retournait encore passer une heure devant le saint Sacrement; il ne sortait jamais dans la journée pour d'autres motifs, vivant dans la plus profonde retraite sans aucune communication avec aucun autre que Villani, et cherchant à rester parfaitement inconnu; cependant un père de la compagnie de Jésus parvint à le reconnaître, et le saint ne put se défendre des témoignages de vénération dont on s'empressa aussitôt de le combler.

On venait pour le voir dans le temps qu'il était en prière dans la chapelle de Lorette. La pensée que ce sanctuaire avait été consacré par la présence du fils de Dieu fait homme excitait dans son âme une ferveur touchante ; on était saisi d'une admiration et d'un attendrissement involontaires en le voyant, dans de saints transports et le visage enflammé, s'avancer pour baiser les reliques précieuses de la sainte famille. Il eut dans ce lieu de fréquentes communications avec le ciel, et il voulut toujours en dérober sa connaissance aux hommes; son plus grand desir, dans ces occasions, était de ne se trouver qu'en présence de son Dieu. Un jour qu'il était encore plus en ferveur que de coutume, voyant qu'il n'y avait avec lui dans l'église que le P.

Villani, il le renvoya, et resta seul pendant plusieurs heures au milieu de ce foyer de grâces; on ne saurait pénétrer le secret de toutes les faveurs qu'il y a reçues, tandis qu'il ne pouvait se lasser de contempler l'abaissement infini et la bonté ineffable du Verbe divin, qui n'a pas dédaigné, pour l'amour des hommes, d'habiter cette pauvre maison sous la garde de Joseph et de Marie. Il méditait avec ravissement les plus minutieuses circonstances de localité, et on l'entendait de temps en temps s'écrier hors de lui-même : « Ici le Verbe divin s'est fait « homme ! ici la très sainte Vierge l'a tenu dans « ses bras ! » On lui fit voir le trésor de l'église, et il éprouvait une joie inexprimable en reconnaissant de combien de témoignages de piété la sainte Vierge avait été comblée dans ce sanctuaire si vénérable.

Cependant Alphonse ayant appris que le Pape devait bientôt retourner à Rome, se hâta de s'y rendre. En quittant Lorette il fut comme obligé de se faire violence pour s'arracher à un lieu consacré par de si pieux souvenirs. Il ne cessait d'en parler dans le voyage, tout plein qu'il était des sentiments qui l'avaient occupé durant son séjour dans cette ville. En passant à Spolette, il fut prié, au nom de l'évêque qui était retenu dans son lit, d'aller prendre son logement au palais

épiscopal. Il passa la plus grande partie de la nuit avec le prélat, qui ayant de grandes peines sur l'état de son diocèse où l'on manquait de prêtres, fut singulièrement consolé par cette visite, à cause des sages réflexions du serviteur de Dieu. Quand Alphonse se présenta pour avoir son audience, en apercevant le Pape il se jeta à ses pieds, le suppliant de vouloir bien l'exempter du fardeau de l'épiscopat; mais Clément XIII, prévenu de ses vertus, le releva aussitôt, le fit asseoir et le traita continuellement avec tant de distinction que le bruit courut à Rome et à Naples qu'Alphonse allait être cardinal. Dès la première audience, le Pape l'entretint très longuement et voulut avoir son avis sur plusieurs affaires très importantes pour l'Eglise. Dans cet entretien le Saint Père lui parla le premier des contradictions qui s'étaient élevées contre un livre qu'Alphonse avait publié sur l'utilité de la fréquente communion; il dit au saint, dans une effusion de cœur, qu'il avait connu lui-même par sa propre expérience combien cette pratique était avantageuse au bien des âmes, et le chargea de réfuter l'opinion des esprits systématiques qui soutenaient le contraire. De retour chez lui, Alphonse, parfait enfant d'obéissance, se mit aussitôt au travail et composa une savante réfutation qui fut imprimée incessamment. Il la pré-

senta lui-même au Souverain Pontife, qui fut aussi satisfait de cet opuscule qu'étonné de la facilité avec laquelle il avait été achevé en si peu de temps. En voyant de près le serviteur de Dieu, en entendant ses discours à la fois pleins de sagesse et d'humilité, le Pape conçut pour lui plus d'estime encore. Il exigea qu'il vînt plus souvent à son audience; une fois entr'autres il le retint environ trois heures, et il dit un jour en parlant de lui à Mgr Mastrilli, archevêque de Nazareth : « A la mort de Mgr Liguori, nous « aurons un saint de plus à honorer dans l'Eglise « de Dieu. »

Alphonse menait à Rome une vie aussi modeste que retirée : il ne sortait que rarement, son équipage était loin d'être brillant et il ne voulut avoir que le seul domestique qu'il avait amené de Naples; cependant il produisait dans cette capitale une grande sensation. Attirés par sa haute réputation, chefs d'ordres, prélats, princes, cardinaux, tout ce qu'il y avait de plus distingué, s'empressaient de venir le visiter et le comblaient de toutes sortes de prévenances. Au milieu de tant d'honneurs, il ne changea rien à sa vie pénitente et recueillie. Hors le temps qu'il donnait dans les visites ou autrement aux devoirs indispensables de la politesse, il était continuellement en prière; ses dé-

lassements ordinaires étaient d'aller, par motif de piété, visiter les différentes églises. Il ne s'occupa de rien qui pût satisfaire la curiosité, n'accordant aucune attention aux chef-d'œuvres des arts ni aux monuments d'aucun genre, pas même à l'architecture et aux tableaux des églises. Il consacrait une grande partie de la nuit à l'oraison et à la pénitence, se livrant toujours davantage à la contemplation des choses divines et flagellant son corps jusqu'au sang; il ne prenait qu'un repos fort court, c'était toujours à plate terre : il ne mangeait presque rien le matin, et le soir il ne voulait qu'une tasse d'eau de sauge.

Sa charité n'éclata pas moins à Rome que ses autres vertus; il répandait des aumônes abondantes, ne refusant jamais à aucun de ceux qui se présentaient : bientôt il fut assailli par une multitude de pauvres qui ne cessaient de venir solliciter des secours. Son domestique s'impatientait un jour de cette affluence si importune de mendiants de toute espèce : « Laissez donc venir, « lui dit Alphonse, ils sont assez à plaindre. » Ayant vu un jour un pauvre qui n'avait que la moitié d'une chemise, il rentre aussitôt chez lui et tirant de sa male son meilleur linge il le lui donne, en disant : « Partez et recommandez-moi « à la sainte Vierge. »

Un miracle vint encore confirmer sa réputa-

tion de sainteté. Un vendredi, tandis qu'il était fort oppressé par de grandes suffocations auxquelles il était sujet, le P. Pansuti, supérieur de la maison des *Œuvres pies*, le fit servir en gras, sans le prévenir. Alphonse refusait de se prêter à ce soin qu'on avait de sa santé et ne voulait que des aliments maigres; mais comme les PP. Pansuti et Villani le pressaient vivement à cause de sa grande incommodité, qui, selon eux, exigeait cet adoucissement, il donna sa bénédiction sur le plat qu'on lui présentait et à l'instant il s'opéra un changement miraculeux semblable à celui de l'eau en vin aux nôces de Cana : il n'en fallait pas tant pour faire cesser les instances des compagnons du saint, qui se turent saisis d'admiration.

CHAPITRE II.

Consécration du B. Alphonse et son arrivée dans son diocèse.

Alphonse fut préconisé évêque de Sainte-Agathe des Goths dans le consistoire secret du 14 juillet 1762; le 20 du même mois, troisième dimanche après la Pentecôte, il reçut la consécration épiscopale dans l'église de Sainte-Marie de la Minerve des mains du cardinal Rossi, assisté de Mgrs Gorgoni, archevêque d'Emesse, et Jourdan, archevêque de Nicomédie et vice-gérant de Rome. Cette journée fut extrêmement triste et accablante pour le serviteur de Dieu. On aurait dit qu'il succombait sous le fardeau qu'on lui imposait. Dans la suite il comparait encore la violence qu'il avait soufferte alors avec celle qu'il avait été obligé de se faire en quittant son père. « Dans le premier « cas, disait-il, il m'a fallu combattre ma ten-« dresse pour un père qui m'aimait, et dans « le second, je me suis vu terrassé de douleur « en étant forcé d'accepter, malgré moi, une « charge épouvantable en elle-même et à cause des

« jugements de Dieu qui me faisaient trembler. » Sa répugnance pour l'épiscopat était telle qu'il ne pouvait s'empêcher de la manifester en toute occasion. Quelque temps avant d'être sacré, un orfévre lui ayant apporté sa croix pectorale, il lui dit, en la prenant dans ses mains : « Oh quelle est pesante ! » L'artiste qui ne comprenait pas lui demanda avec étonnement comment il la trouvait pesante. — « Oui, pesante, répartit le saint ; hélas ! « elle ne saurait peser davantage, elle accable. » Selon l'usage établi à Rome, Alphonse fut obligé de subir avant son sacre un examen sur la théologie : le Pape voulut être présent et il s'y trouva aussi plusieurs cardinaux ; tous desiraient d'applaudir aux preuves de son savoir, et ce ne fut que forcément qu'il se prêta à leur desir. Enfin, un examinateur se plut à lui demander s'il était permis de rechercher l'épiscopat : *an liceat appetere episcopatum*. A cette question on se mit à rire ; mais le saint, s'il ne pleura pas, laissa assez voir sur ses traits l'amertume de son cœur. A le fin de la séance on lui suggéra de faire des remercîments au Pape ; mais lui, accablé de tristesse, put à peine dire : « Très saint Père, puis- « que vous avez voulu me faire évêque, priez « Dieu que mon âme ne se perde pas. » Aussitôt après sa consécration le nouvel évêque fut prendre congé du Pape. Il éprouvait un si profond

sentiment en présence du vicaire de Jésus-Christ, Clément XIII, de son côté, avait tant de vénération pour le serviteur de Dieu, qu'on aurait dit qu'ils ne pouvaient se séparer l'un de l'autre. Le Pape se recommanda aux prières du saint qui, prosterné aux pieds du Souverain Pontife, implorait avec une piété touchante une bénédiction du plus grand prix à ses yeux. Alphonse ne voulait pas tarder un seul moment de s'unir à son église, et il se mit en devoir de partir incessamment. Cette conduite augmenta à Rome l'estime que ses vertus avaient inspirée, et l'on peut dire que son départ édifia autant que son séjour. Tout le monde admirait cet empressement si vif à s'arracher aux félicitations et aux hommages d'une grande capitale pour se rendre au poste où l'appelait son devoir et son amour pour le peuple qui venait de lui être confié. Le saint garda toujours, après sa consécration, l'habit de sa compagnie; cette humilité ne lui fit pas moins d'honneur que tout le reste, et un personnage du plus haut rang, dont il avait été prendre congé, ne put s'empêcher de lui témoigner combien il l'applaudissait en ce point. « Vous avez donné, lui dit-il, « un grand exemple dont la ville de Rome a été « fort édifiée.»

Alphonse retourna d'abord à Naples: l'opinion publique le donnait sans aucune divergence de

sentiment comme un saint évêque ; il recueillit partout sur sa route les hommages de personnes de toute condition qui se faisaient un devoir de le visiter. De Naples il se rendit à sa maison de Saint-Michel des Païens où il avait à régler quelques affaires de sa congrégation avant que de partir pour son diocèse. Quand il fut sur le point de se séparer de ses chers élèves, il leur adressa encore une de ces exhortations paternelles qui avaient tant de pouvoir sur leur cœur ; il insista pour les porter toujours plus à la perfection évangélique et à l'observance des règles ; il put leur répéter alors ce qu'il leur avait dit tant de fois ; mais assurément, malgré leur effet ordinaire, ce jour-là ses paroles durent être plus touchantes encore, la circonstance du moment leur donnait une si grande force, on devait recueillir avec tant de respect, d'amour et de douleur ces conseils qui semblaient les derniers adieux d'un père que l'on va perdre, que chacun dut garder de tout ce qu'il dit un profond souvenir. Cependant, en finissant son exhortation, le saint fondateur consola ses enfants, en leur faisant entendre qu'il lui serait donné un jour de retourner parmi eux. De leur côté, ceux-ci, comme pour tromper leur douleur, et en effet afin de ne pas être privés du bonheur de vivre sous sa conduite, lui présentèrent, au nom de toute

leur compagnie, la délibération du chapitre général, approuvée par le Souverain Pontife, et par laquelle ils le suppliaient de continuer à diriger leur congrégation au moyen d'un vicaire-général. Alphonse condescendit à leurs desirs et choisit avec un applaudissement universel le P. André Villani pour le représenter en toutes choses. Cette nomination fut solennellement reconnue dans un chapitre général; et dès-lors la congrégation du très saint Rédempteur fut gouvernée par le P. Villani, sous la direction d'Alphonse, qui ne cessa pas d'être recteur majeur. Pendant son séjour dans cette maison de Saint-Michel des Païens, Alphonse ne pouvait se défendre d'une profonde tristesse en songeant qu'il lui fallait quitter cette retraite qui lui était devenue si chère. Un jour, tandis qu'il passait près de son ancienne chambre, on l'entendit s'écrier en soupirant : « O ma cellule ! « autrefois tu faisais mes délices, et aujourd'hui « avec quelle peine je te revois! » Il fut aussitôt obligé de reculer, saisi d'un serrement de cœur qui fut sur le point de le faire évanouir. Le jour de son départ il pleura beaucoup le matin, et en disant adieu à ses élèves il put à peine prononcer ces paroles : « Mes très chers frères, souvenez-« vous de moi, hélas! je m'en vais en exil, loin « de vous et de ma chère congrégation. » Aussitôt les sanglots étouffèrent sa voix, et il s'éloigna en versant des larmes.

A Naples, tous les amis du saint et une foule de personnes illustres tâchèrent de le retenir jusqu'après les grandes chaleurs de l'été. La ville de Sainte-Agathe des Gots, située entre deux rivières, n'est guère habitable pendant cette saison de l'année à cause de l'extrême insalubrité de l'air, mais toutes les instances furent inutiles; Alphonse voulut partir sans délai, décidé qu'il était à donner, dès les premiers jours de son épiscopat, des preuves de dévouement à son peuple; comme le bon pasteur il était disposé à sacrifier sa vie pour son troupeau. « Un évêque, disait-il, « ne doit pas être arrêté par le danger, il faut « que sa vie ne lui coûte pas trop quand il s'agit « de ceux qui lui sont confiés. » Il se mit en route, le 11 juillet, accompagné de son frère D. Hercule et du P. D. François Margotta. A Casoria il dit la messe dans l'église collégiale, comme il le faisait tous les jours dans ses voyages, et à Magdaloni il trouva dans le monastère des pères conventuels plusieurs chanoines et gentilshommes qui étaient venus en députation de Sainte-Agathe des Gots pour le complimenter et lui servir de cortége jusqu'à son entrée dans sa ville épiscopale. Sa marche, au milieu des acclamations d'une foule nombreuse qui accourait de tous côtés sur son passage, ressemblait plutôt à un triomphe qu'à un voyage; il était salué par le

bruit des boîtes et le son des cloches de tous les pays par où il passait ; partout il recevait les témoignages les plus éclatants de la vénération des peuples qui marquaient le plus grand empressement à venir se jeter aux pieds d'un évêque dont la haute sainteté et les vertus apostoliques leur étaient si bien connues.

Une population très nombreuse l'attendait sur les premières terres de son diocèse. A son arrivée la foule tomba à genoux, et il lui donna avec une grande effusion de cœur sa bénédiction épiscopale : ce fut le premier acte de sa juridiction. Près de là se trouvait une église dédiée à la sainte Vierge; il voulut aussitôt aller y faire sa prière et mettre son épiscopat sous la protection de la Reine des anges et des hommes. Quand il eut fini de prier, il adressa au peuple un discours plein d'onction, et dont le ton paternel pénétra vivement les cœurs simples de ces bons villageois qui, heureux d'avoir été les premiers à recevoir leur évêque, firent éclater des transports de joie et de reconnaissance, quand il leur dit qu'il viendrait bientôt leur donner une mission. Ensuite s'arrachant aux sentiments qu'on lui témoignait avec une grande vivacité et avec un attendrissement général, il se remit en route pour arriver au plus tôt dans le lieu de sa résidence. Comme il traver-

sait un pays soumis à la juridiction temporelle de l'évêque, qui en est le seigneur, il se contenta de faire arrêter sa voiture, et sans descendre, il parla au peuple accouru pour le voir; là encore des larmes d'amour et de joie répondirent à ses paroles vraiment touchantes. Il arriva enfin vers les six heures du soir à Sainte-Agathe; le chapitre de la cathédrale le reçut à la porte de la ville; il était venu de tous les pays circonvoisins une multitude de fidèles empressés de reconnaître leur premier pasteur. Alphonse traversa la ville au milieu de ce concours religieux, tandis qu'on tirait les boîtes et que toutes les cloches étaient en branle; son entrée fut magnifique, moins encore par la pompe qu'on lui donna, que par la satisfaction qui éclatait de tout côté; il y avait dans tous les cœurs, avec une piété filiale et une vénération profonde pour le vertueux évêque, une joie très vive, et comme un pressentiment général d'un grand bonheur.

L'alégresse universelle était d'autant plus fondée que l'on s'applaudissait d'avoir été exaucé dans les prières que l'on avait faites à Dieu pour obtenir un bon évêque. Il s'était en effet manifesté un grand zèle et une grande ferveur dans toutes les églises du diocèse pour demander cette grâce, et l'on voyait l'entier accomplissement

des vœux les plus saints dans la personne d'Alphonse, qui arrivait daus son diocèse précédé d'une grande réputation de zèle et de vertu.

Arrivé au palais épiscopal, le nouvel évêque reçut les félicitations du clergé, des religieux, et de la noblesse de la ville. Il se revêtit des habits pontificaux et la procession se dirigea vers la cathédrale. Il n'avait pas pensé à se procurer un chapeau vert pour faire son entrée; on détâcha celui qui était suspendu sur le tombeau du dernier évêque, et on le mit sur la tête d'Alphonse. Il y eut dans l'assemblée un mouvement général de satisfaction, quand on le vit, après avoir long-temps adoré, la face contre terre, le saint Sacrement qui était exposé, monter sur son trône et prenant la chape, la mitre et la crosse, entonner solennellement l'hymne ambrosien. Le discours qu'il fit ensuite produisit une très grande impression : tout le monde était attendri : le bon pasteur avait dévoilé son âme toute entière, et l'on connut dès ce jour tous les généreux sentiments qui l'animaient pour ses ouailles. Retourné dans son palais, Alphonse trouva en entrant dans sa chambre, qu'on lui avait préparé un très beau lit, il n'en voulut pas, et demanda le sac sur lequel il avait coutume de prendre son repos; et comme on ne put dans le moment se procurer de la paille pour le

remplir, il le fit étendre tel quel sur les planches et passa la première nuit là-dessus. Ce même soir, il prit une fort rude discipline s'offrant dès ce jour en victime d'expiation pour les péchés de son peuple. Il resta aussi fort long-temps en prière pour implorer la bénédiction divine sur le pasteur et le troupeau.

Il avait annoncé, dans son premier discours au peuple, la mission de la ville épiscopale, et le lendemain au soir il en fit lui même l'ouverture; il en dirigea aussi tous les exercices, et donna séparément une retraite au clergé et à la noblesse. Cette mission dura huit jours; elle se termina par la communion générale: le bien en fut immense. Il y eut un changement total à Sainte-Agathe des Gots : plusieurs familles notables, qui vivaient dans l'inimitié, se reconcilièrent ; les restitutions furent nombreuses, aussi bien que les conversions. On fut singulièrement édifié de la conduite de beaucoup de gens qui, depuis longues années, croupissaient dans le vice. Un artisan, pécheur scandaleux, fut si fort touché du langage de son évêque, qu'il s'imposa une pénitence excessive dont il mourut peu de jours après; un des premiers gentilshommes dont la vie affligeait la religion autant qu'elle offensait les mœurs publiques, se convertit d'une manière éclatante,

et qui fit doublement triompher la grâce par la sincérité de son retour et la force de son exemple. Il mourut six mois après, en consolant tous ses amis par les plus grands témoignages de repentir. Tels furent les premiers fruits de la sollicitude pastorale d'Alphonse, qui lui mérita de former dans sa ville un peuple nouveau dès le commencement de son épiscopat.

CHAPITRE III.

Vie exemplaire du B. Alphonse durant son épiscopat.

La suite de l'épiscopat d'Alphonse répondit à de si heureux commencements. Il connaissait parfaitement tous les devoirs de sa charge pastorale, et les remplissait avec une grande exactitude, d'après les maximes qu'il avait lui-même établies dans le livre (1) qu'il avait composé sur ce sujet, n'étant que simple prêtre. Fidèle à tout ce qu'il avait conseillé aux autres, il n'eut jamais à se reprocher aucun manquement volontaire en ce genre. Saint Pierre exige qu'un bon pasteur soit le modèle de ses ouailles par des vertus qui aient leurs racines dans le cœur. Et saint Paul impose à Timothée l'obligation d'être *irrépréhensible* en toutes choses

(1) C'est un très petit volume intitulé : RÉFLEXIONS UTILES AUX ÉVÊQUES POUR LE GOUVERNEMENT DE LEURS DIOCÈSES. Il l'avait envoyé en présent à tous les prélats du royaume de Naples.

et sans aucune ombre de défaut. Profondément pénétré de ces deux préceptes, Alphonse fut sur le chandelier une lampe ardente répandant partout l'éclat des plus belles vertus. Il s'efforça de rendre plus parfaite encore sa conduite déjà si parfaite, afin de pouvoir dire avec assurance à son peuple, et comme saint Paul : « *Soyez mes imitateurs comme je le suis de Jésus-* « *Christ.* »

Bien qu'obligé de passer sa vie loin de sa chère congrégation, il ne s'en sépara jamais entièrement; son cœur et son esprit furent toujours présents au milieu de ses enfants, et il exigea que le vicaire-général de l'institut lui rendît exactement compte de tout ce qui touchait aux intérêts spirituels et temporels de la société. On ne pouvait prendre sans son consentement aucune détermination tant soit peu importante, et il ne cessait par sa correspondance de contribuer avec une puissante sollicitude à l'observation des règles et au bien général de la congrégation. Quant à sa vie privée, depuis son élévation à l'épiscopat, elle fut aussi simple, aussi pauvre et aussi pénitente qu'auparavant. Il observait scrupuleusement les vœux et les règles de son institut en tout ce qui était compatible avec ses devoirs et sa dignité. Dans l'intérieur de son palais, comme quand il sortait,

on le voyait toujours avec l'habit de sa congrégation, sa soutane était de serge, sa simarre, son manteau et ses bas, noirs et de laine : il portait le chapelet à la ceinture comme les pères de sa compagnie, et à sa croix pectorale près il n'y avait rien dans son costume ordinaire qui le fit reconnaître pour évêque. A son extérieur négligé, à sa barbe coupée seulement avec des ciseaux, à la grossièreté de ses habits vieux et rapiécés, on était confondu d'admiration pour une pauvreté aussi parfaite. Dirons-nous que dans tout le temps de son épiscopat, il ne se fit faire qu'une seule paire de souliers, lesquels, souvent rapiécés et toujours en service, ont duré jusqu'à sa mort et sont encore conservés dans la maison de Saint-Michel des Païens? Il n'avait que deux mouchoirs, l'un blanc et l'autre de couleur, tous deux d'une toile très grossière. La canne qu'il portait à la main était tout simplement un bâton de bois avec une pomme également de bois, et à laquelle était passé un vieux cordon de soie rempli de nœuds; ce fut un jour grande peine à un prêtre de pouvoir attacher à ce bâton un cordon neuf. Il fallut disputer et composer enfin avec l'extrême amour de pauvreté que professait le saint évêque, on ne put lui faire accepter qu'un objet de vil prix,

et huit grains (1) payèrent toute la dépense. Il fallait aussi que son directeur intervînt, commandant en vertu de la sainte obéissance, pour lui faire recevoir des habits neufs, ou bien ses gens le trompaient là-dessus, tantôt sur le prix, tantôt sur la qualité. Cependant il n'y avait jamais eu moyen de remplacer les guenilles qu'il portait sous la soutane, bien qu'il ne fût pas possible même de les rapiécer, tant elles étaient usées. Quelques personnes ayant demandé par dévotion à son secrétaire quelques morceaux des vêtements du saint évêque : « En fait de chiffons, « répondit ce prêtre, appartenant à monsei-« gneur, je ne puis vous en donner qu'en papier : « des cahiers des écritures, tant qu'il vous plaira, « mais pour autre chose ce n'est pas possible ; « car, en vérité, je ne saurais me déterminer à « ôter de dessus le corps de monseigneur la seule « culotte qu'il possède. »

Telle était l'extrême pauvreté qu'il pratiquait, qu'étant obligé de faire un voyage à Naples, il n'eut point de manteau long pour l'été, il en fit acheter un à très vil prix à la juiverie, lequel lui servit jusqu'à sa mort. Quoique son costume ordinaire fût celui des pères de sa congrégation, il portait la soutane violette dans les fonctions

(1) Environ huit sols de notre monnaie.

épiscopales ; mais alors encore tout en accordant à sa dignité des distinctions nécessaires, il ne dérogeait en rien à sa simplicité accoutumée : tout sur lui, excepté sa ceinture, était en laine, même ses bas ; il ne voulut pas seulement d'une calotte dont la doublure était de soie. Il avait à ses souliers des boucles en fer, la rouille s'y était mise dans la suite, et comme on lui demandait un jour ce que c'était que cela, il répondit plaisamment que « c'étaient des boucles « qui venaient de pays étrangers, et qui avaient « bien leur prix : il les avait, ajoutait-il, achetées « à Rome pour sa consécration. » Sa croix pectorale était d'un métal commun qu'on avait doré, elle tenait par un cordon de soie verte ; les jours de solennité, il en portait une autre en vermeil entourée de pierres fausses et avec un cordon de soie tramé en or, c'était le présent d'une de ses sœurs religieuses. Il possédait encore une petite croix d'or qui avait appartenu à Mgr Cavalieri, son oncle, mais il ne s'en servit que pendant le court séjour qu'il fit à Naples ; il avait aussi une bague de diamants qu'il avait reçue de Mgr Giannini, évêque de Lettere. Son frère D. Hercule lui avait donné un carrosse et deux mules. Si l'honneur qu'il devait à sa place lui fit accepter cet équipage, sa charité ne lui permit pas de le garder toujours. On verra plus tard l'usage qu'il fit de tous les ob-

jets de quelque valeur qui lui appartenaient. La crosse, le bougeoir et l'aiguière d'argent dont il se servait dans les cérémonies solennelles étaient la propriété du chapitre de sa cathédrale. Pour lui il ne possédait qu'une aiguière de terre cuite à l'usage de sa chapelle privée, et qu'il aurait fait servir les jours de solennité, si les chanoines ne s'y fussent refusés. Dans les dernières années de son épiscopat, il remplaça dans sa messe quotidienne l'aiguière de terre par les burettes et le petit bassin, tels que les ont les simples prêtres. Les meubles du palais épiscopal, qui étaient ceux de son prédécesseur immédiat, appartenaient au chapitre de la cathédrale : le nouvel évêque ne put jamais consentir à les acheter, parce qu'ils étaient trop beaux au gré de sa modestie et de son amour pour la pauvreté; mais il ordonna aux chanoines de s'en défaire au profit de leur église; il lui était pénible de garder chez lui des objets qui n'étaient que pour le luxe; il se souciait fort peu de l'embellissement de sa demeure, et se contentait en ce genre de ce qui était de pure nécessité.

Il n'occupait point dans son palais les meilleurs appartements : il avait cédé les deux principales pièces à son grand-vicaire, et ne s'était réservé pour lui que deux chambres très peu commodes, l'une pour l'été et l'autre pour l'hi-

ver. Celle-ci était partagée par un drap de lit de toile grossière qui était suspendu au mur par deux cordes, et servait ainsi de paravent: c'était un meuble d'autant plus utile que le saint évêque ne s'approchait jamais du feu. D'ailleurs l'ameublement de sa chambre dans son évêché n'avait rien de plus distingué que celui de sa cellule dans sa congrégation, c'était tout à fait le même dénûment et la même pauvreté, à cela près qu'étant évêque, il avait de plus un petit autel où il disait la messe lorsque ses infirmités ne lui permettaient pas de se rendre à la chapelle (car, tant qu'il put se soutenir, il ne manqua jamais de célébrer tous les jours les saints mystères, même dans ses voyages.) Il avait à Arienzo, ville de son diocèse, un second palais épiscopal : il l'habita long-temps pour raison de santé; mais ce palais ne fut pas pour cela mieux pourvu que celui de Sainte-Agathe, tellement que dans le cas où il fallait loger un étranger, on en était réduit à se faire prêter les lits, le linge et la vaisselle, et quelquefois même l'argent pour subvenir à la dépense qui pourtant n'excédait pas le plus strict nécessaire. Jamais la table d'un évêque ne fut peut-être d'une plus grande frugalité : on n'y servait que la soupe, deux plats et ensuite du fromage et quelques fruits pour le dessert; le

secrétaire, le grand-vicaire qui mangeaient avec lui, ainsi que les personnes à qui il donnait l'hospitalité, étaient obligés de s'en contenter sans qu'il y eût jamais aucun service différent en mets plus nombreux ou plus recherchés que de coutume. Il n'y avait, dans aucune circonstance, ni volaille, ni poisson délicat, c'était toujours la nourriture la plus commune. L'austère prélat se serait alarmé de la moindre friandise. Il avait reçu la visite d'un personnage du plus haut rang : il voulut à cette occasion prescrire lui-même ce que l'on devait servir à table, et s'en tint à l'ordinaire le plus simple. Son secrétaire jugea que cela n'était pas décent, et prit sur lui de faire ajouter encore quelque chose; comme alors Alphonse gardait le lit, il ne fut instruit de ce qui s'était passé qu'après le départ du seigneur qui était venu le visiter. Il fit appeler le secrétaire, et avec beaucoup de douceur il lui reprocha comme un excès ce qui avait été servi de plus que de coutume, « prétendant que c'était autant de volé aux pauvres; car, dit-il, la table d'un évêque ne doit pas être celle d'un prince. » Dès le premier jour de son arrivée à Sainte-Agathe, après avoir réglé lui-même l'ordinaire de sa maison, il recommanda fortement à son secrétaire, qui lui servait d'économe, de ne pas s'en écarter,

et lui dit à ce sujet : « Je ne suis pas venu « pour donner à manger, je ne veux pas vous « faire manquer du nécessaire; mais il ne doit « pas y avoir de l'excès. Il serait affreux, tandis « qu'il y a tant de pauvres qui meurent de faim, « d'être ici à faire bonne chère. » Le second plat de sa table n'était que pour les personnes de sa maison; quant à lui, il ne mangeait jamais que la soupe et le bouilli, que dans la suite il remplaça par de petits poissons. Il se refusait même, par mortification, d'ajouter tous les jours à son dessert un petit morceau de fromage, il ne se l'accordait que deux fois la semaine; ce chétif repas lui suffisait pour toute la journée, car il ne tarda pas de s'interdire le léger souper qu'il faisait en premier lieu. Il ne fallait pas un habile cuisinier pour la maison d'un tel évêque, celui d'Alphonse semblait s'entendre avec lui pour rendre tout ce qu'il apprêtait aussi désagréable au goût que possible. Le secrétaire et le grand-vicaire s'en plaignaient continuellement, mais notre saint trouvait toujours trop bon ce que l'on servait, et par excès de mortification il mêlait, selon son ancien usage, des poudres amères à tout ce qu'il mangeait, tellement que les pauvres eux-mêmes ne voulaient pas des restes, tant l'amertume en était grande. Un frère laïc du très saint Rédempteur faisait la

lecture à table, c'était ordinairement la vie des saints évêques qui en était le sujet. Après le repas le grand-vicaire et autres de la cour épiscopale l'entretenaient des affaires du diocèse; la présence des plus grands personnages dans son palais ne changeait rien à l'ordre journalier. On juge assez, d'après ce que nous venons de dire, que l'état de la maison de l'évêque de Sainte-Agathe des Gots n'était pas des plus brillants. Le grand-vicaire, un autre prêtre qui servait à la fois de secrétaire, d'aumônier et d'économe, un frère laïc de la congrégation du très saint Rédempteur, un domestique, qui était en même temps valet de chambre, cuisinier et cocher, en composaient tout le personnel. La vie si édifiante du chef et sa vigilance continuelle semblaient communiquer à tous ceux qui l'entouraient quelque chose de cet esprit dont il était lui-même animé; la vertu et la piété régnaient dans son palais, qui avait tout l'air d'une petite communauté religieuse d'une régularité parfaite. Il y avait pour la piété des exercices communs auxquels personne ne manquait de se rendre. Les étrangers même qui logeaient à l'évêché étaient appelés le soir à la récitation du chapelet et à l'examen de conscience. Le frère laïc et le domestique faisaient matin et soir une demi-heure d'oraison avec le saint évêque. Il exigeait d'eux la fréquentation

des sacrements, et surtout il fallait que l'un et l'autre fissent la communion des mains du prélat quand il y avait office pontifical. Cette maison, vraiment épiscopale, était un juste sujet d'édification pour tout le diocèse, et l'on admirait avec beaucoup de raison ce maître qui savait ainsi associer au mérite de ses vertus ceux qui étaient appelés au bonheur de vivre avec lui. C'était déjà une bien précieuse récompense pour les services qu'il en recevait, mais ces heureux serviteurs étaient encore récompensés par la bonté avec laquelle il les traitait : il ne leur parlait jamais qu'avec la plus grande douceur. Ses ordres ressemblaient à une prière; ils étaient souvent donnés au nom de Dieu et toujours avec l'expression d'un motif surnaturel pour l'obéissance. Enfin, notre bienheureux s'attachait encore toutes les personnes qui l'entouraient par le soin qu'il avait de leur bien-être, et le tendre intérêt qu'il leur témoignait dans l'occasion. Nous citerions à cet égard une foule de traits d'une bonté touchante, si nous ne craignions pas de trop multiplier les détails. Sa maison était à ses yeux comme une famille dont il était le père, il la soignait avec des sentiments vraiment paternels, et avec toute l'exactitude que l'Apôtre exige en ce point de ceux qui sont appelés à gouverner l'Eglise de Dieu.

Rien de plus admirable que la manière dont le saint évêque remplissait ses journées. C'était toujours aussitôt après son lever qu'il prenait la discipline : cette pénitence était longue et revenait tous les jours. Il faisait la prière du matin et une demi-heure de méditation en commun avec toutes les personnes de la maison. Venaient ensuite les petites heures, et après une préparation d'une certaine durée, la messe que notre saint ne manquait jamais de célébrer. Il en entendait ensuite une autre que son secrétaire ou tout autre prêtre disait immédiatement après la sienne, elle lui servait d'action de grâce. C'eût été le contrister singulièrement que de le priver de cette consolation ; il se plaignit une fois avec une vive sensibilité à son secrétaire qui, s'étant absenté, n'avait pas eu soin de se faire remplacer pour cet office.

Ayant ainsi consacré au Seigneur les prémices du jour, il donnait audience à ceux qui avaient à lui parler et vaquait aux affaires de son diocèse. On verra dans la suite quels soins il donnait aux divers objets de sa sollicitude pastorale. Le temps qu'il passait à table et en récréation n'excédait pas une heure et un quart. Il recevait même alors les personnes qui le demandaient, et ne faisait pas difficulté au besoin d'expédier certaines affaires plus pressantes. Il accordait ensuite à ses gens un peu de repos ; pour lui, s'il

en prenait, c'était pour quelques moments seulement, et avant de le faire il s'acquittait d'une pratique de piété dont il avait contracté l'habitude depuis son enfance : il récitait cinq psaumes en l'honneur du nom de Marie. Il lui arrivait même assez souvent de donner à l'étude les courts moments d'un sommeil presque reconnu pour nécessaire dans son pays.

Il était d'une grande exactitude à lire tous les jours les vies des saints, comme autrefois dans sa congrégation. Il lisait de préférence les vies des saints évêques, telles que celles de D. Barthélemy des martyrs, de saint François de Sales, de son oncle le vénérable serviteur de Dieu M[gr] Cavalieri ; il disait que dans toutes les époques de sa vie l'exemple des saints l'avait singulièrement fortifié et encouragé pour la vertu. A la suite de cette lecture il récitait vêpres et complies, et donnait le reste de la journée aux affaires ou bien à l'étude. Il ne recevait aucune société chez lui et ne faisait point de visite le soir, mais il continuait son travail sans se permettre aucun relâche. Seulement il allait, quelquefois dans l'après-midi, faire la visite des malades : c'étaient les plus pauvres et les plus malheureux qu'il voyait le plus souvent ; jamais il n'omettait cette œuvre de miséricorde à l'égard des ecclésiastiques qui étaient retenus chez eux pour cause

d'infirmité. Il n'accordait pas seulement la consolation de sa présence et de ses paroles, mais encore le secours de ses aumônes à ceux qui en avaient besoin. Vers la fin du jour la cloche annonçait la visite au saint Sacrement : il se rendait à l'église et là il suggérait, pendant une demi-heure, à un peuple nombreux les motifs d'adoration et d'amour envers l'auguste Eucharistie. Il demeurait à genoux par terre pendant tout le temps que durait sa visite particulière, qu'il prolongeait toujours bien au-delà du terme fixé pour le peuple. Rentré chez lui, il faisait d'abord la distribution des aumônes journalières, récitait ensuite matines et laudes avec le frère laïc, et s'occupait encore pendant une demi-heure à la méditation des choses saintes. Il y avait alors le souper, puis quelques moments d'entretien avec le grand-vicaire et autres de la famille : c'était toujours sur des sujets qui intéressaient le diocèse. On récitait après cela le chapelet, les litanies de la sainte Vierge et beaucoup d'autres prières pendant lesquelles tout le monde, étrangers et autres, prélats et seigneurs laïques, étaient obligés de rester à genoux, d'après l'invitation d'Alphonse, qui savait très bien insister là-dessus au besoin. La prière du soir faite, notre saint renvoyait ses gens et se mettait de nouveau à l'étude ou à la prière. A peu près

vers minuit il se couchait pour se lever encore de très grand matin. Son sommeil ne durait jamais plus de cinq heures, et c'est ainsi qu'en travaillant ou priant tout le jour il est parvenu à acquérir de si grands mérites et à accomplir des travaux immenses qui semblent exiger plus que les efforts d'une longue vie toute entière.

Outre les personnes dont nous avons déjà parlé, il y avait encore auprès du saint évêque un père de sa compagnie qui lui servait d'admoniteur pour sa conduite particulière, et qui était en meme temps son confesseur et son confident. Celui-ci était obligé, comme on le pense bien, de partager sa vie austère et laborieuse. Malgré tout le charme de l'amitié et de la reconnaissance pour le digne fondateur, et la plus grande admiration pour ses vertus, il ne laissait pas que d'éprouver dans sa place quelques petites peines, à cause des fatigues qui en étaient inséparables. On nous permettra de citer à ce sujet une lettre presque plaisante d'un de ces missionnaires à son confrère : « Vous desirez savoir quelque chose « de notre excellent père. Eh bien ! sachez qu'il « s'y prend si bien que les vertus qu'il fait prati- « quer à ceux de sa maison surpassent presque « celles qu'il pratique lui-même. Tout est ici « travail et fatigue pour nous ; on ne dort pas, « on ne mange pas, on n'a pas un moment pour

« respirer, et encore on ne sait si on en fait « assez. Cependant il est impossible de dire le « zèle de notre père pour réformer ce diocèse, « qui était tout en désordre. Il n'en a ni repos, « ni tranquillité. Tantôt il mande un prêtre « pour avoir avec lui un entretien particulier, « tantôt il écrit fortement à des curés pour « exciter leur vigilance. C'est en ce moment une « correction paternelle, tout-à-l'heure il parlera « avec sévérité. Sa patience, sa fermeté et son « dévouement sont admirables : aussi le diocèse « a-t-il déjà changé de face depuis le peu de temps « que monseigneur le gouverne. » La vie de notre bienheureux à Sainte-Agathe était si bien une vie de sacrifice, qu'on croyait généralement qu'il succomberait à l'excès du travail et de la pénitence. On lui avait souvent conseillé de se modérer ; il n'en voulut rien faire, disant qu'il se devait tout entier à son église.

Le zèle qui l'animait l'empêchait de se ménager jamais quelque repos : il vivait dans une continuelle application d'esprit, malgré des maux de tête qui ne le laissaient pas un moment sans souffrance, et qui avaient par intervalle des accès très violents. Il disait que s'il attendait pour travailler d'être en parfaite santé et sans aucune douleur, il ne ferait jamais rien. Il assurait qu'il avait toujours travaillé en souffrant de la tête.

Quelle immolation continuelle de soi-même dans ce genre de vie si pénible, et qu'il doit être grand dans le ciel celui dont le courage s'est ainsi soutenu pour la gloire de Dieu et pour sa propre sanctification pendant de si longues et si saintes années ! L'héroïsme d'une telle persévérance égale, s'il ne surpasse même pas, l'héroïsme des vertus les plus sublimes, et ces vertus sublimes, admirables, qui confondent la faiblesse et étonnent le courage même, qui s'offrent de loin en loin comme les plus beaux prodiges de la grâce dans les saints les plus parfaits ; ces vertus, disons-nous, furent celles-là même dans lesquelles notre saint vécut constamment et persévéra jusqu'à sa mort avec une perfection toujours croissante.

CHAPITRE IV.

Exactitude du B. Alphonse pour tous les devoirs de son ministère pastoral.

Un ministre de l'Evangile, un pasteur des âmes surtout, ne peut guère opérer son salut sans entraîner, pour ainsi dire, avec lui dans le ciel un grand nombre de ces âmes qui lui sont confiées, et il se dévoue généreusement à ce grand objet de son ministère, s'il a vraiment le caractère du Bon Pasteur. Dès-lors, loin de fuir comme un mercenaire à l'approche du loup, il lui en coûte infiniment si quelque motif d'une haute importance l'oblige de s'éloigner momentanément d'un troupeau qu'il chérit avec les entrailles d'un père. Tels furent les sentiments de notre bienheureux. On a vu son empressement à se rendre dans son diocèse aussitôt après sa consécration, quelque danger qu'il y eût pour lui d'aller habiter, au fort des chaleurs, un pays très mal sain. Il ne voulut jamais user, dans le cours de son épiscopat, des interstices accordés aux évêques par le concile de Trente, et ne s'absenta que trois fois

de son diocèse, et encore pour très peu de temps, et pour des raisons des plus impérieuses. En 1763, il se rendit au chapitre général de sa congrégation, où sa présence fut extrêmement utile pour le bien de l'institut du très saint Rédempteur. Quelques années après, les médecins et son directeur l'obligèrent d'aller, à la suite d'une grave maladie, respirer un meilleur air dans la maison de Saint-Michel des Païens; enfin, il fit un voyage à Naples pour soutenir la cause de sa congrégation, qui était attaquée sous un rapport de la plus grande importance. Il ne resta qu'un mois dans cette capitale, et ce mois ne fut pas perdu pour l'Eglise. Tout en s'occupant de l'objet qui l'avait amené, il donna une retraite au clergé de la ville, à la grande satisfaction du cardinal Sersale, qui en était alors archevêque; il prêcha aussi dans plusieurs églises, et il fut comme un ange de paix pour un couvent de religieuses, où il parvint à rétablir la tranquillité qui depuis long-temps y était troublée.

Cependant, Alphonse n'habita pas toujours sa ville épiscopale; il était en visite pastorale à Arienzo, lorsqu'il tomba dangereusement malade; quand il se trouva mieux, des réparations nécessaires à son palais de Sainte-Agathe, qui menaçait ruine, le forcèrent de différer son

retour, et ensuite les médecins lui déclarèrent qu'avec son asthme et ses douleurs de poitrine, il ne pouvait, sans imprudence, habiter encore sous un climat aussi humide. Les amis et son directeur s'en mêlèrent; on lui fit un cas de conscience d'aller ainsi exposer sa santé. Ce fut un vrai sujet d'inquiétude pour le serviteur de Dieu; il consulta des prélats et autres personnes recommandables, et d'après les décisions qu'on lui donna, il ne fut plus question de quitter Arienzo; cette ville était de son diocèse; le chapitre de l'église principale partageait avec celui de Sainte-Agathe les prérogatives de la cathédrale; il y avait un palais épiscopal, et il fallait que pour représenter l'évêque un grand-vicaire y fit toujours sa résidence.

Père de son peuple, le vrai pasteur lui rompt avec assiduité et en abondance le pain de la parole, moyen ordinaire d'entretenir la vie de la grâce dans les cœurs des fidèles, et de la leur faire retrouver quand ils ont eu le malheur de la perdre, par conséquent moyen ordinaire de salut pour les peuples. Le zèle de notre saint, dans cet important ministère de la parole, ne se ralentit pas au milieu des soins si multipliés du gouvernement de son diocèse; il reçut au contraire comme un nouvel accroissement par la considération des devoirs de sa charge pastorale.

Outre la mission qu'il avait donnée à Sainte-Agathe, dès le commencement de son épiscopat, Alphonse prêcha toujours dans sa cathédrale tous les jours de fêtes et de dimanche, et il donna constamment tous les samedis un discours sur la sainte Vierge, pour qui il brûlait d'inspirer la plus grande dévotion. Cette pratique, à laquelle il s'était obligé par vœu, il la suivit encore quand il habita Arienzo. Il fut effectivement le missionnaire de son diocèse, annonçant sans cesse la parole divine, non-seulement dans les retraites et les missions où nous verrons plus tard quel était son zèle, mais encore dans les assemblées ecclésiastiques, telles que conférences des cas moraux et autres, dans les congrégations diverses qu'il avait formées, et généralement presque toutes les fois qu'il se trouvait dans l'église au milieu de ses ouailles. Dans ses visites pastorales surtout, il n'omettait jamais de faire entendre sa voix, attaquant de front, et avec une véhémence digne de son zèle, les vices dominants du peuple au milieu duquel il se trouvait; il lui arrivait dans ces circonstances de prêcher plusieurs fois dans le même jour, surtout lorsque la paroisse était divisée en plusieurs hameaux, il allait successivement évangéliser les chrétiens de chacune de ces diverses habitations. Le ciel bénissait ces travaux d'une sollicitude admirable;

des conversions s'opéraient toujours à sa voix, et son exemple, autant que ses paroles, apprenait à tous combien ils devaient avoir à cœur de remplir et leurs obligations de chrétien et celles de leur état. Alphonse devenu évêque, parlait toujours sur les mêmes sujets, avec le même ton, la même force, la même simplicité, et, si l'on veut, le même abandon qu'autrefois dans ses missions; il instruisait et voulait convertir; c'était toujours l'homme apostolique, le missionnaire; il était toujours aussi persuasif et aussi touchant, à cela près qu'il y avait de plus dans son langage quelque chose de l'autorité de son caractère épiscopal, et je ne sais quoi encore de plus pressant, de plus doux et de plus tendre qui annonçait à la fois qu'il remplissait un devoir important de sa charge, et qu'il portait dans son cœur les sentiments d'un père plein d'amour pour ses enfants. Aussi ces accents paternels du saint évêque étaient-ils parfaitement compris de tout l'auditoire: on les recueillait avec autant d'empressement que de respect et de reconnaissance; tout ce qu'il disait était profondément ressenti, souvent on ne pouvait, en l'entendant, retenir ses larmes; il savait si bien attirer les peuples qu'ils se disaient entr'eux: « Venez, allons « entendre notre saint, qui nous aime tant et qui « nous aplanit si bien le chemin du ciel. » Il ne se

bornait point là, en ce qui regardait l'instruction qu'il donnait lui-même à ses ouailles ; à l'exemple du divin Maître, il aimait à s'entourer des petits enfants, à parler aux simples et aux ignorants. Il était beau de le voir tous les dimanches faire lui-même le catéchisme dans l'église et enseigner dans le langage naïf de l'enfance les devoirs de la vie chrétienne. Il distribuait de petits prix aux enfants les plus assidus, et cherchait à les captiver par une bonté douce et touchante. Non content de cela, il les faisait, dans la semaine, venir chez lui pour les instruire. Tous ceux de Sainte-Agathe s'y rendaient et avec eux une foule de grandes personnes, aussi empressées d'entendre le zélé pasteur que ravies des beaux sentiments qu'il exprimait de manière à être compris des plus jeunes de l'assemblée ; c'est ainsi que beaucoup d'ignorants ont été instruits de sa bouche, soit à l'église, soit dans son palais. Son zèle, par rapport au catéchisme, l'accompagnait partout dans son diocèse, et dans chaque paroïsse il renouvelait, à cet égard, ce qu'il faisait habituellement dans sa ville épiscopale.

Non-seulement notre bienheureux ne manquait aucune occasion d'adresser la parole à son peuple, mais il savait encore faire naître de ces occasions, aussi fréquemment qu'on pouvait

l'attendre d'un zèle ardent comme le sien, et de l'intime persuasion où il était que c'était là un des principaux devoirs de sa place. Il institua un grand nombre de dévotions précieuses, au sujet desquelles la voix des ministres sacrés devait être entendue du haut des chaires chrétiennes. Il donnait lui-même l'exemple dans la ville de sa résidence, et les prêtres de son diocèse étaient obligés de l'imiter dans leurs églises respectives : ces exercices duraient quelquefois huit jours ; il en avait réglé l'ordre et la forme, et ils se renouvelaient assez souvent dans l'année. Ainsi, par le zèle qu'il prescrivait ou inspirait à son clergé, il s'était, en quelque sorte, multiplié lui-même par rapport au ministère de la parole ; et il éprouvait une ineffable consolation en pensant qu'à telle époque, durant la semaine de passion par exemple, il y avait comme une mission générale dans tous les pays de sa juridiction.

Cependant, pour retirer de ces saints exercices tous les avantages qu'il s'était proposé pour le bien des âmes, il chercha à former des ouvriers évangéliques spécialement propres au ministère de la prédication : il aurait voulu transformer tous les membres de son clergé en autant de puissants missionnaires ; et il établit plusieurs associations de prêtres qui se réunissaient une

fois la semaine pour se former au genre de prédication simple et apostolique, tel qu'il est usité dans les missions bien faites; genre dont une expérience journalière a démontré, depuis les Apôtres, la vertu convertissante, et que l'on est souvent dans le cas de desirer à une foule de prédicateurs esclaves un peu trop fiers de leurs phrases académiques. Alphonse ne voulait pas de ces prédicateurs, même pour prêcher le carême; il les remplaçait ordinairement par les prêtres des associations dont nous venons de parler. Ceux-ci, après s'être suffisamment exercés dans leur réunion particulière, étaient attachés, en qualité d'auxiliaires, aux missionnaires du très saint Rédempteur, et l'expérience qu'ils faisaient sous ces pères de ce genre de ministère, les mettait bientôt à même de rendre d'importants services au diocèse dans les diverses stations qu'ils avaient à remplir. Le saint se servait d'eux en une infinité de circonstances, et ils étaient continuellement disposés à se porter aussitôt partout où les appelait la volonté de leur évêque.

Notre bienheureux ne se borna pas pourtant aux ressources que pouvait lui offrir le pays qu'il avait à gouverner. Dès les premiers jours de son épiscopat, il s'empressa d'appeler des secours étrangers. Il s'adressa en même temps aux mis-

sionnaires de la Propagande de Naples, à ceux des conférences de la même ville, aux pères des OEuvres pies, aux jésuites et aux dominicains. Chacun de ces corps divers lui envoya des ouvriers : une seule congrégation, entr'autres, lui en fournit vingt-cinq des meilleurs ; et dès le commencement de l'automne, il y eut comme un assaut général livré au démon dans le diocèse de Sainte-Agathe, et bientôt l'on put admirer un changement total dans les peuples de cet heureux pays.

Dans cette grande occasion, Alphonse se trouvait présent en tous les lieux, prenant partout une part très active aux travaux des missionnaires. Etant venu joindre les pères des OEuvres pies à Arienzo, il se chargea de donner les exercices spirituels à la noblesse, et l'on vit tous ces gentilshommes donner l'exemple des conversions les plus sincères ; il en fit une congrégation très édifiante qui, d'après l'esprit des statuts qu'il leur donna, s'est long-temps distinguée par sa piété envers le très saint Sacrement et la sainte Vierge. Ce fut là, pendant cette retraite pour les nobles, que, tandis qu'il était en chaire, il entra en extase et parut tout rayonnant de feu semblable à un chérubin enflammé ; l'éclat qu'il jetait, illuminait toute l'église d'une splendeur surnaturelle dont il serait difficile de don-

ner une idée. Il disait en même temps, avec un ton d'inspiration : « Voici Marie qui vient pour « répandre des grâces, demandez-lui ce dont « vous avez besoin, elle est prête à vous tout « accorder. » Durant son épiscopat il a eu, dans cette même ville, jusqu'à trois fois des extases de ce même genre tandis qu'il prêchait. La même chose s'est aussi souvent renouvelée ailleurs. C'était toujours en présence d'une nombreuse assemblée, et on ne saurait révoquer en doute la déposition d'une multitude de témoins.

D'Arienzo, Alphonse se transporta à Sainte-Marie du Bourg, paroisse des plus considérables de son diocèse ; son zèle s'y montra aussi admirable qu'il fut fructueux pour les âmes. Le saint y renouvela plusieurs fois le spectacle sanglant de ces pénitences publiques auxquelles il se livrait d'une manière si effrayante avant son épiscopat. Il donna une retraite au clergé, dans laquelle on remarqua l'appel qu'il fit aux simoniaques secrets de venir le trouver en toute confiance. On assure qu'il y en eut qui se rendirent à son invitation et furent réconciliés avec l'Eglise.

Cette première année, les missionnaires du très saint Rédempteur ne furent pas appelés pour de sages et délicates considérations. Il y avait à craindre au premier abord que les anciens compagnons du saint évêque, traduits devant l'opi-

nion publique sous des déguisements odieux, soupçonnés peut-être d'exercer, de la part de leur supérieur, une sorte d'espionnage sur tout le diocèse, n'inspirassent pas toute la confiance qu'ils méritaient. On ne fut plus retenu par ces craintes dès la seconde année du laborieux épiscopat de l'infatigable serviteur de Dieu ; comme ils étaient animés de son esprit, et qu'il pouvait en disposer à son gré, ce fut surtout sur eux qu'il fonda ses espérances pour le bien de ses ouailles. Cependant il ne cessa pas de faire venir d'autres missionnaires. Il ne croyait pas qu'il pût trop multiplier les missions dans son diocèse ; elles avaient lieu successivement dans toutes les paroisses, dans un espace de temps assez court, et elles revenaient assez souvent dans le même pays ; il se rencontra des gens qui osèrent le blâmer de ce zèle comme d'un excès ; mais il appréciait trop le bien qui en résultait pour se conformer aux vues étroites d'une prétendue modération qui ne vient pas de Dieu. Selon lui, on ne pouvait jamais trop faire pour le salut des âmes : aussi soutenait-il l'œuvre éminemment apostolique des missions de toute son autorité comme de son exemple et de son zèle. Il aurait, au besoin, eu recours au Roi et au Pape. Tous les bons prêtres s'efforçaient de le seconder en ce point, et la plupart des curés étaient pleins de

reconnaissance pour ce qu'ils regardaient, avec raison, comme un grand soulagement dans les obligations de leur charge. Il s'en trouva cependant qui n'entraient pas dans les vues du saint évêque à cet égard ; mais il les forçait de recevoir les missionnaires, allait au-devant des difficultés qu'ils pouvaient faire naître, et fournissait très souvent lui-même de ses revenus pour les frais d'une mission qui n'aurait pu avoir lieu sans cela. Il lui arriva de faire des réprimandes assez sévères à ceux qui s'opposaient secrètement à son zèle, tellement qu'un curé se crut permis de répondre d'une manière peu respectueuse. Le grand-vicaire indigné ne proposait rien de moins que de lui faire expier son insolence dans les prisons de l'officialité ; Alphonse outragé personnellement fut d'un autre avis : il pardonna, mais il fallut que le coupable se soumît à recevoir avec une bonne grâce, au moins apparente, des hommes dont il ne voulait pas. Et c'est ainsi qu'en dépit de toutes les contradictions, le bien s'opérait dans un diocèse où une œuvre justement appréciée donnait à elle seule les plus grandes consolations au premier pasteur.

Le palais épiscopal était continuellement ouvert à toutes les personnes qui desiraient entretenir notre bienheureux. Les plus pauvres et

les moins considérés, quel que fût leur âge ou leur condition, étaient admis dès qu'ils se présentaient, aussi bien que les grands et les riches. Le digne évêque interrompait toute occupation, laissait à l'instant la plume ou les livres pour recevoir tous les individus de son peuple. Mais s'il était d'un accès si facile, s'il témoignait une grande bonté à tout le monde, il n'aimait pas pour cela qu'on prolongeât les conversations de simple politesse, il les terminait sans façon, coupant court à tous les compliments et menant droit au fait; il montrait au reste une grande patience à écouter ce qui intéressait la personne qui lui parlait; il lui répondait aussi longuement qu'il était nécessaire pour l'éclairer, la consoler ou l'édifier, et elle ne se retirait jamais avant qu'il eût satisfait à tous les devoirs de la charité, et souvent encore à toutes les exigences si ordinaires en pareille rencontre. Quel que fût l'objet de l'entretien il y mêlait toujours des paroles utiles à l'âme de celui qui l'avait demandé. C'étaient souvent des avis importants auxquels plus d'un pécheur a dû son retour à Dieu et plus d'un chrétien fidèle sa perfection et sa persévérance. C'est ainsi que, dans l'ordre des devoirs de son ministère, le saint évêque était continuellement à la disposition de son peuple, toujours prêt à

s'occuper du salut de chacun en particulier, et s'occupant sans cesse avec une incroyable sollicitude du salut de tous en général : digne pontife de ce Dieu-Sauveur qui *sait compatir à toutes nos infirmités* et qui est *toujours vivant pour interpeler pour nous !*

D'après le plan que s'était tracé notre bienheureux, il devait tous les deux ans faire sa visite pastorale dans chaque paroisse de son diocèse, si peu considérable qu'elle fût. Il demeura fidèle à ce plan, même lorsque depuis long-temps son âge et des infirmités toujours plus douloureuses le dispensaient entièrement d'un devoir devenu trop pénible pour lui, dans un pays où la difficulté des chemins égalait l'irrégularité des saisons. Tant qu'il garda la voiture que son frère lui avait donnée, il s'en servit dans ses voyages; mais il finit par ne plus vouloir à son service que les plus viles montures, et ce pauvre équipage, si conforme à son humilité, il ne le conservait que parce qu'il lui était absolument impossible de faire sa route à pied (1). Il se refusait d'ail-

(1) Comme on se récriait un jour en le voyant arriver sur un âne, il répondit en souriant à ceux qui se montraient si étonnés : *Hi in curribus et hi in equis, nos autem in nomine Domini.* Cependant, il n'entendait pas blâmer pour cela les personnes qui avaient une voiture, puisqu'il avait cru quelque temps auparavant pouvoir lui-même en faire usage.

leurs toute espèce de commodité, supportait avec joie toutes les intempéries de l'air, marchait pendant la plus grande ardeur du soleil, et ne paraissait occupé que du seul objet de la gloire de Dieu et du salut de son peuple qu'il aimait toujours à revoir. Il ne cessait, durant le voyage, de prier pour ce peuple avec le petit nombre de personnes de sa suite, ou bien il s'entretenait avec elles des choses de Dieu. Dans les maisons où il prenait son logement, son lit n'était pas meilleur que dans son palais; c'était toujours ce même sac, si pauvre et si dur. Il n'y avait pas plus de différence dans ses repas. Un prieur des dominicains voulut le traiter avec quelques égards pour le service de la table, le saint s'en plaignit vivement et fit réformer l'ordinaire.

Il avait réduit la taxe des droits de ses prédécesseurs à l'occasion des visites pastorales, et il en résulta qu'elles furent pour lui l'objet d'une dépense considérable indépendamment de ses aumônes continuelles qui épuisaient tout-à-fait ses revenus. Il s'était fait une loi de n'accepter jamais aucune espèce de présents; cette loi il l'observa toujours avec une scrupuleuse sévérité dans le cours de ses visites; il refusait les objets les plus vils comme les plus riches, et subvenait lui-même aux frais de sa nourriture. Un prêtre

de ses amis lui fit porter un jour un plat de laitage; le saint le refusa, disant: « Qu'il était dé« fendu aux évêques de recevoir des présents; » et comme le prêtre lui faisait observer que cela n'était pas proprement un présent, que c'était un rien qui n'avait aucun prix, « lisez donc les « canons, reprit Alphonse, et vous verrez ce « qu'ils disent. » Enfin, sa délicatesse en ce point le portait même à dédommager les communautés religieuses chez lesquelles il avait logé.

Notre saint avait adopté pour ses visites pastorales une méthode qui prouve quel était son zèle pour tout ce qui tenait au bien de ses ouailles. En arrivant dans un pays, il se rendait aussitôt à l'église principale, où il adressait un discours au peuple et annonçait pour le lendemain l'office pontifical et l'indulgence plénière qu'il avait obtenue du Pape pour tous ceux qui, après s'être confessés, communieraient dans le cours de la visite. Il avait eu soin de faire venir des chanoines de sa cathédrale ou de la collégiale la plus voisine et de jeunes ecclésiastiques du séminaire pour l'assister à l'autel. Dans un grand nombre de paroisses la visite pastorale ne différait en rien des missions qu'Alphonse faisait donner dans son diocèse, si ce n'est que les exercices étaient peut-être plus multipliés. Il prêchait pendant huit jours consécutifs sur les véri-

tés les plus frappantes du salut : il y avait assez de prêtres pour entendre les confessions, et il confessait lui-même à l'église. Il donnait une retraite au clergé de la contrée, aussi bien qu'aux monastères de religieuses qui se trouvaient sur le lieu.

Il ne manquait jamais de rassembler tous les jours les enfants pour leur faire le catéchisme et les préparer à recevoir dignement le sacrement de confirmation qu'il leur administrait toujours durant sa visite pastorale. Il la prolongeait quelquefois dans un pays au-delà des huit jours d'exercices spirituels; après ce terme il se contentait de réunir le peuple tous les soirs dans l'église pour l'adoration du très saint Sacrement et une prière à la sainte Vierge, dévotion dont il établit l'usage dans toutes les paroisses de son diocèse.

Il ne partait jamais d'un lieu qu'il avait visité sans avoir réglé tout ce qui intéressait le bien des âmes et tenait aux devoirs de sa charge. Cette exactitude le retint une fois quarante jours en visite dans une ville où il eut de grandes réformes à faire; car il poursuivait avec une admirable persévérance l'exécution des plans qu'il s'était tracé pour l'administration de son diocèse; il ne reculait devant aucune difficulté dans les choses, ni opposition dans les personnes. Les

canons et la discipline reçue dans l'Eglise étaient sa règle invariable, et aucune considération humaine n'aurait pu le porter à laisser subsister les abus qui s'étaient introduits, bien qu'ils parussent avoir prescrit par une longue tolérance qui les aurait presque mis à l'instar des usages les plus respectables.

Il mettait de la sagesse et de la douceur dans ses mesures d'amélioration, mais sans préjudice de la fermeté et de la vigueur nécessaires pour opérer le bien. Rien n'échappait à sa surveillance : les édifices religieux, les chapelles rurales même, les vases sacrés, les ornements des prêtres, les tableaux, les autels, tout le mobilier des églises, étaient examinés dans le plus grand détail dans ses visites ; il faisait plus : il s'informait avec un grand soin et une extrême prudence de la conduite des personnes ; les ecclésiastiques surtout étaient dans ces occasions l'objet d'une sollicitude particulière, qui ne tarda pas à lui faire connaître parfaitement le mérite de tous les individus de son clergé. Il n'ignorait pas non plus les scandales que pouvaient donner les laïques, et son zèle, sa bonté douce et paternelle, et une sorte de saint courage qu'il portait dans toutes les affaires qui regardaient la gloire de Dieu, lui procuraient souvent la consolation de faire cesser des désordres qu'il menaçait quel-

quefois de toute l'animadversion de son autorité. Ces menaces étaient, au besoin, suivies de leur effet; mais le bon pasteur ne frappait que pour corriger et sauver, et il n'en venait à la rigueur que lorsque toutes les ressources de la bonté avaient été épuisées ou devaient être évidemment inutiles. Il aimait bien mieux porter des paroles de paix et de miséricorde, et visiter dans leurs maisons les pécheurs scandaleux pour les ramener paternellement à la pénitence et à la vertu. Il lui était bien plus doux de répandre les grâces et les bienfaits sur son passage, comme le divin Sauveur: aussi ne manquait-il jamais d'aller voir et consoler les malades et les personnes affligées de la paroisse où il était en visite. Dans ces occasions, sa présence, ses paroles, le tendre intérêt qu'il témoignait et les secours qu'il prodiguait généreusement ont souvent séché bien des larmes et soulagé bien des douleurs; toujours il laissait les âmes remplies d'une grande confiance en Dieu et touchées d'une juste reconnaissance pour sa charité. Il existe encore aujourd'hui de ces pauvres qui, dans leur jeunesse, ont reçu sous le toit de leur chaumière le compatissant évêque; le souvenir de sa bonté est encore, à la fin de leur vie, vivant dans leur cœur comme celui de sa vertu, et le vieillard ranime ses forces pour invoquer son nom, en le couvrant de bénédictions et de louanges.

L'infatigable prélat trouvait tant de bien à faire dans ses visites pastorales, qu'il ne voulait pas qu'elles fusent interrompues, même par ses maladies. Ayant été, dans un de ses voyages, atteint d'un mal qui s'annonça par les symptômes les plus alarmants, il fut contraint de s'arrêter ; mais il fit continuer la visite par son grand vicaire, qu'il obligea de lui rendre jour par jour un compte détaillé de toutes ses opérations, tandis que, de son côté, il lui transmettait des ordres précis sur toutes les mesures qu'il y avait à prendre dans les différentes circonstances. C'était, de part et d'autre, une correspondance des plus actives. Le médecin défendit cette application d'esprit. Selon le docteur le soin des affaires, les lectures de piété, les prières, les méditations étaient autant de causes qui aggravaient toujours davantage la maladie du saint; mais Alphonse prétendait au contraire que tout cela était un soulagement dans ses souffrances. On voulut faire venir un médecin de Naples, il s'y opposa, disant qu'il ne devait pas être mieux traité que ses diocésains. Il était réduit aux plus inquiétantes extrémités, mais il s'abandonnait à Dieu, et ne paraissait desirer que les secours spirituels qu'il recevait tous les jours dans la sainte communion; cependant on lui donna le viatique et l'extrême-onction; depuis

il se trouva mieux, et il put, dans sa convalescence, s'occuper, avec toute son activité ordinaire, des objets de son zèle pastoral. Il manda auprès de lui un certain nombre de prêtres, et de son lit il leur fit subir un examen sur la théologie morale. Il les examina aussi sur les rubriques de la messe, les faisant exercer devant lui sur un petit autel qu'on avait dressé dans sa chambre. Quatre de ces prêtres, qu'il trouva incapables, furent interdits.

Nous ajouterons encore un trait de son zèle au sujet de ses visites pastorales. Dans les dernières années de son épiscopat, deux fois, par complaisance pour son grand vicaire, il consentit à voyager en voiture, et deux fois la voiture versa. La seconde chute eut lieu à peu de distance de Sainte-Agathe; le prélat devait passer au pied de cette ville pour se rendre au lieu de sa destination. Il s'était démis le poignet et on l'engageait à rentrer chez lui, il n'en voulut rien faire; un chirurgien fut appelé dans une maison du faubourg, le poignet fut remis, et Alphonse poursuivit sa route, empressé qu'il était d'arriver au milieu du peuple qui l'attendait et pour lequel il devait le soir même ouvrir la visite en forme de mission. Ne nous étonnons point si avec tant de dévouement il inspirait aux peuples une telle vénération que tout le monde cherchait à se

procurer quelque objet qui lui eût appartenu, et s'il est même souvent arrivé dans ses voyages que par dévotion on lui ait coupé des morceaux de ses habits. Le zèle d'un apôtre, les austérités d'un grand pénitent, la piété d'un chérubin reluisaient dans Alphonse aux yeux de tous ses diocésains, qui ne pouvaient se lasser d'admirer tant et de si grandes vertus. Tel était Alphonse dans ses visites pastorales, tel il se montrait encore dans toutes les parties de son administration, toujours avec la même sollicitude : quelque confiance qu'il pût avoir dans les personnes qui l'environnaient, il n'en demeurait pas pour cela étranger aux affaires qui leur étaient spécialement confiées. Le grand vicaire lui-même, à qui il appartient ordinairement de prononcer sur les procès pendants en cour épiscopale, ne pouvait rendre aucun jugement avant que d'en avoir conféré avec Alphonse ; toutes ses opérations étaient surveillées, et un jour que notre saint eut connaissance qu'on se plaignait d'un retard considérable dans une affaire de grande conséquence, il lui en fit de vifs reproches, et alla même jusqu'à le menacer d'une révocation de pouvoirs.

Mais qu'importent les efforts de l'homme pour *planter et arroser*, si *Dieu* ne *donne* pas *l'accroissement*. Aussi notre saint ne se contentait pas

d'agir pour le bien de son peuple, il priait et faisait prier encore, n'attendant que du ciel le succès de ses soins. Tous les jours il offrait à Dieu les vœux de son peuple et s'offrait lui-même en victime d'expiation pour les péchés de tous, s'immolant avec une généreuse ferveur dans des austérités effrayantes. Il avait mis son épiscopat sous la protection de la très sainte Vierge, et il la suppliait instamment de faire descendre les bénédictions de son divin fils sur son ministère. Il se croyait tellement obligé à la prière pour les besoins de son peuple, que n'ayant pu, durant plusieurs mois, célébrer la messe à cause d'un rhumatisme universel dont il avait été atteint, il mit une somme d'argent entre les mains d'un père de sa compagnie pour faire acquitter à sa décharge les messes qu'il n'avait pu appliquer pour ses ouailles pendant sa maladie. C'est ainsi que ce digne pasteur s'efforçait de remplir les obligations sacrées de son état, et qu'il aura pu dire au Seigneur, le jour qu'il s'est présenté devant son tribunal : « *O mon Dieu ! je n'ai laissé* « *périr aucun de ceux que vous m'avez confiés,* « *hors le fils de perdition.* »

CHAPITRE V.

Soins du B. Alphonse, pour la réformation des mœurs dans son diocèse.

Le bon pasteur ne croit pas avoir tout fait quand il a conduit son troupeau dans d'excellents pâturages : il n'est pas tranquille tant qu'une seule de ses brebis peut être travaillée de quelque mal, ou exposée à quelque danger; et si le loup dévorant vient à surprendre quelqu'une de ces brebis si chères à sa sollicitude, il s'élance courageusement sur le cruel ravisseur, afin de lui arracher une proie pour laquelle il donnerait volontiers sa vie. Il veut sauver toutes celles qui ont été placées sous sa garde. L'ouvrier du Seigneur, non-seulement cultive avec ardeur la portion du champ que le père de famille lui a confiée, mais il s'en va cherchant et arrachant partout la ronce la plus légère et l'ivraie la plus secrète. Ainsi notre saint évêque s'efforça-t-il sans cesse d'extirper le vice au milieu de son troupeau, et d'en arracher le scandale. Tout en déployant, pour le bien général de son diocèse,

ce que le zèle le plus ardent pouvait inspirer à un dévouement généreux et à une activité infatigable de plus grand et de plus utile, tout en prodiguant tous les genres de secours à son peuple par son ministère propre et par le ministère de ceux à qui il déléguait une partie de son pouvoir et de sa charge, il veillait encore avec une continuelle sollicitude sur tous les besoins spirituels de chaque individu de son diocèse; non-seulement il attaquait publiquement dans ses prédications, dans ses mandements et ordonnances tous les désordres et les scandales publics, mais il attaquait encore en secret, avec toute la force du zèle et toute la prudence de la charité, les désordres et les scandales particuliers, *instruisant, reprenant, conjurant les pécheurs, employant tous les moyens utiles, et faisant ainsi*, comme le prescrit l'Apôtre, *une œuvre vraiment évangélique*.

Outre les curés, un certain nombre de prêtres recommandables qu'il avait investis de sa confiance étaient spécialement chargés, dans les différentes parties de son diocèse, de veiller sur tout ce qui pouvait s'y passer de remarquable : ils en donnaient aussitôt avis au saint évêque, qui prenait toujours les expédients les plus convenables pour arrêter le désordre. Dans ces circonstances, Alphonse n'était conseillé que par

le desir du plus grand bien et jamais par les considérations pusillanimes d'une sagesse profane. Sa vigilance une fois éclairée, il agissait avec fermeté et selon sa conscience, sans reculer devant une résolution rigoureuse qu'il aurait jugée nécessaire. C'est ainsi qu'il poursuivait sans ménagement les blasphémateurs, requérant l'exécution des lois pour les faire emprisonner. Il signala même, à cet égard, des individus reconnus pour incorrigibles et qui furent atteints d'une juste punition. Les voies de douceur avaient été inutilement employées; des mesures sévères furent plus efficaces; elles mirent un terme à un scandale révoltant, et les bouches impies n'osèrent plus s'ouvrir contre le ciel. Il serait possible de nos jours que des esprits plus étroits que sages, trouvassent de l'exagération dans cette vigueur épiscopale; mais il n'est pas moins vrai qu'elle fut l'effet d'un zèle éclairé et d'une charité bien entendue; le même Evangile qui dit de ne pas éteindre la mèche encore fumante, commande aussi d'arracher l'œil qui scandalise. D'ailleurs notre saint ne faisait ici qu'invoquer le secours du bras séculier, et cela est si peu contraire à l'esprit de la religion, que l'Eglise dans les anciens canons en fait un devoir aux évêques; aussi Alphonse n'hésitait pas à recourir à ce moyen contre les vices pu-

blics qu'il ne pouvait réprimer autrement. Il provoquait surtout des mesures contre les femmes de mauvaise vie, dont l'incurable corruption avait résisté aux efforts de sa charité pour les faire changer de conduite; elles étaient chassées de son diocèse, ou bien on les enfermait dans des maisons de correction, où il payait lui-même leur nourriture. Et cette fermeté à poursuivre les scandales, il ne la déploya pas seulement contre quelques malheureuses que la misère, autant que le vice, avait précipitées dans le dernier degré de l'abjection et de l'immoralité, mais contre toute personne, quelle qu'elle fût, dont la vie offensait les mœurs publiques. Il s'adressait au gouvernement, et par suite de ses démarches dirigées et soutenues avec une sainte énergie, il parvenait toujours à ce que la force fût employée contre ceux qui se montraient rebelles à la persuasion. C'est ainsi qu'en plusieurs circonstances, des gentilshommes distingués, et d'autres laïques, simples citoyens, ont été, par ordre du Roi, enlevés tout d'un coup de leurs demeures et jetés dans les prisons, ou envoyés en exil, pour y subir, quelquefois pendant longues années, la peine de leur immoralité. Il était, en pareille matière, absolument incapable de se prêter à aucune espèce de condescendance, il fallait que le mal cessât; rien autre chose

n'aurait jamais désarmé l'homme de Dieu, ni la fortune, ni la condition, ni l'autorité ne pouvaient, par des considérations humaines, le disposer en ce point à des ménagements qu'il eût regardé comme une coupable et scandaleuse connivence. Il n'était pas même arrêté par la crainte de déconsidérer un caractère toujours respectable, même dans les individus les plus indignes. L'on verra dans la suite avec quelle force il avait sévi contre des ecclésiastiques scandaleux que le crédit et l'autorité de leurs familles ne purent soustraire à une juste animadversion.

Le même zèle le porta à s'adresser au Roi pour en obtenir des mesures répressives contre les duels, qui devenaient tous les jours plus fréquents; sa supplique était conçue dans les termes les plus pressants et les plus énergiques. Alphonse l'avait rédigée dans l'impression d'une profonde douleur pour la perte de tant d'âmes infortunées; et tandis qu'il la dictait, on l'entendait s'écrier à chaque instant : « Pauvres âmes ! « pauvres âmes ! qui vont droit à l'enfer. » Il ne se borna pas à cette première remontrance : il composa un mémoire contre cette coutume barbare; c'était un écrit très substantiel dans lequel il présentait comme le faisceau complet de toutes les lois civiles et ecclésiastiques qui

défendent les duels sous des peines terribles, et où il détruisait toutes les raisons qu'un préjugé féroce peut faire valoir pour un faux point d'honneur. Ce mémoire fut envoyé au Roi, et détermina la promulgation d'une nouvelle loi très sévère contre les duellistes.

Cette conduite vigoureuse s'alliait cependant dans le saint évêque avec une sollicitude douce et compatissante; il n'usait de rigueur qu'après avoir vainement essayé d'une autre voie plus conforme à sa bonté. Comme le Dieu dont il était le ministre il pardonnait volontiers au repentir, et ne voulait le châtiment que de l'obstination et de l'endurcissement. Dans ce dernier cas encore, il ne cessait pas d'être père; il agissait dans les vues d'une utile correction, et s'il consentait à perdre un coupable pour le temps, c'était afin de le sauver pour l'éternité; d'ailleurs il était fermement persuadé que le sacrifice d'une brebis malade était nécessaire au bien de son troupeau qu'il devait préserver de la contagion. Il n'en voulait pas aux pécheurs et aux scandaleux, mais il était infléxible contre le vice et le scandale; et c'était contre le vice et le scandale seulement qu'il exigeait des exemples sévères.

Si notre saint avait saisi quelquefois le glaive qui divise, il avait employé plus souvent en-

core le langage qui unit et réconcilie. Il veillait soigneusement au maintien de la paix parmi ses ouailles, les inimitiés qui se déclaraient dans son diocèse, grâces à son zèle et à l'influence de son caractère et de ses vertus, n'étaient pas de longue durée. Les ennemis étaient appelés chez lui, ou bien il allait les trouver chez eux, et leurs haines tombaient en présence de sa charité. Il avait un don merveilleux pour guérir les cœurs ulcérés, et leur faire connaître des sentiments plus doux et plus justes. Il ne savait pas moins ramener les esprits prévenus et obstinés, et souvent, par son entremise paternelle, se sont terminés, sans aucune déviation de la stricte justice et pour le plus grand avantage des deux parties, comme à la satisfaction de tous les gens de bien, des procès déplorables et aussi scandaleux pour le public que ruineux pour les familles.

Le saint était en visite pastorale à Airolles, petit pays de son diocèse. Il apprend que dans une rixe un jeune homme a été mortellement blessé; il court aussitôt chez cet infortuné, lui prodigue tous les témoignages d'un touchant intérêt, lui donne l'assurance de ses secours charitables pour lui et pour les siens; il apaise ses ressentiments et parvient à obtenir le pardon du meurtrier. Après la mort du jeune homme,

il assigna une pension à sa vieille mère sur la mense épiscopale. La même chose se renouvela dans une autre circonstance à peu près semblable. Un homme meurt d'une blessure qu'il avait reçue d'un soldat. Les parents poursuivent le malheureux qui a porté le coup et le font charger de chaînes. On veut le livrer à la justice pour qu'il soit puni selon les lois. Alphonse veut le sauver de l'échafaud : cela dépend de la mère et du frère de la victime ; il les fait venir chez lui et leur demande la grâce du coupable ; ils répondent qu'ils pardonnent, mais qu'ils le livrent à la justice. « Autant vaudrait, reprit le « saint, dire franchement que vous ne pardonnez « pas et que vous voulez la mort d'un malheu- « reux ; c'est là un esprit de vengeance qui est un « péché mortel ! » Cependant il insiste avec tant de force, il sollicite avec tant de douceur et d'insinuation, il sait si bien faire entendre le langage de la religion et de l'humanité, sa demande ressemble si parfaitement à une prière, et sa prière est si touchante qu'il triomphe enfin des plus profonds ressentiments de la chair et du sang, et qu'il ne laisse aller ces parents affligés qu'après qu'ils ont accordé la vie et la liberté à l'auteur de la mort d'un fils et d'un frère.

On lui dit un jour que deux jeunes gentilshommes, plutôt par fanfaronnade que par une

animosité véritable, en sont venus à se défier en duel ; il les mande chez lui, et après leur avoir fait sentir l'inconséquence et la sottise de leur conduite, il leur représente combien cette étourderie seule les a rendus coupables, quand même l'exécution ne s'en soit pas suivie. Avant de les renvoyer, il s'assure du bon effet de ses avis sur leur esprit.

Mais c'est surtout pour tout ce qui tient à la pureté des mœurs, que les efforts du saint opérèrent dans son diocèse une heureuse réformation. On a déjà vu avec quelle force il se déterminait à l'emploi des moyens même violents, s'il le fallait pour arrêter les progrès du mal. Il portait d'une main ferme le fer et le feu sur des plaies autrement incurables; mais il préferait des remèdes plus doux, quand il pouvait les croire efficaces. Combattre dans un vice infame la cause de la damnation de la plupart des hommes, tel était l'objet important pour lequel il ne voulait rien négliger : heureux s'il fermait ainsi l'abyme à tant d'âmes qu'il devait sauver. Sa vigilance à cet égard était continuelle. Apprenait-il qu'il commençait à se former quelque part une liaison scandaleuse, il s'efforçait de la faire rompre; c'est d'un militaire, d'un employé du gouvernement que vient le mal, il écrit aussitôt à ses chefs pour lui faire donner

une autre destination. Il est un lieu où les prisons publiques n'offrent pas pour la séparation des individus toutes les précautions qu'exigent les bonnes mœurs; il réclame fortement jusqu'à ce qu'on construise d'autres prisons; et ce que n'avaient pu, depuis bien long-temps, les raisons les plus fortes et les plus évidentes, l'autorité de sa vertu et la fermeté de son zèle l'obtiennent bientôt et au-delà même de ce qu'on aurait osé prétendre.

Dès qu'il était prévenu de l'existence de quelque femme de mauvaise vie, il la faisait venir, et en présence du curé et de quelqu'autre personne de sa maison, il lui adressait une admonition paternelle, lui fournissant aussitôt tous les moyens de sortir du péché; si c'était le besoin qui l'y retenait, il venait au secours de sa misère et pourvoyait à ce qu'elle touchât tous les jours une petite pension alimentaire. Quand il s'était assuré de la sincérité de sa conversion, il la faisait entrer, à ses dépens, dans une maison de Repenties, ou bien il lui procurait, au moyen d'une petite dot, un établissement chrétien; c'est ainsi qu'il contribuait souvent à doter beaucoup de pauvres filles et que, par ses soins, une foule d'unions criminelles ont été légitimées. Les résultats de ce zèle furent admirables, partie par la force, partie par la douceur; le bienheureux

était venu à bout de faire disparaître dans son diocèse toute espèce de scandale, et l'horrible prostitution, qui est ailleurs une si grande plaie pour les mœurs, y fut inconnue, ou presque inconnue après les premières années de son épiscopat, à cause de sa vigilance à empêcher que rien de semblable pût encore s'établir; cette vigilance pastorale était d'une activité sans égale. A à la suite d'une maladie très grave, le saint était allé, comme nous l'avons dit, respirer un air plus sain à Nocera des Païens dans une des maisons de son institut. Il y avait à peine deux jours qu'il y était arrivé, lorsqu'on lui apprit qu'une malheureuse qu'il avait fait chasser de son diocèse, avait profité de son absence pour y rentrer. A cette nouvelle il n'a plus de repos; il éprouve des inquiétudes et une agitation qu'il ne peut dissimuler. Mgr Volpé, évêque de Nocera, le trouvant dans cet état, s'en étonne, et lui demande pourquoi il est si affecté. « C'est que je suis évêque, répond Al-« phonse. » Et sans vouloir rien entendre des observations de Mgr Volpé et des pères de sa congrégation, il se décide à se rendre aussitôt à Arienzo, au risque de compromettre étrangement sa santé par ce voyage précipité. En arrivant, il fait appeler la malheureuse en question, et par ses menaces, par ses larmes et ses prières, il parvient à lui faire assez d'impression pour qu'elle se jette

à ses pieds et promette sincèrement de s'amender. Elle tint parole, et Alphonse la fit entrer, à ses frais, dans la maison des Repenties de Naples, où sa vie entière fut un modèle de régularité et de pénitence.

On se demandera, peut-être, comment avec le seul revenu de son évêché, qui n'était pas fort riche, notre saint trouvait le moyen de subvenir à toutes les dépenses auxquelles l'engageait son inépuisable charité. Mais que l'on considère la rigoureuse économie de sa maison, et l'on ne sera pas aussi étonné des secours abondants qu'il répandait sans cesse pour procurer tous les genres de bien. Cependant nous devons dire que le fruit de ses économies même ne pouvait pas suffire : il y suppléait en mettant à contribution les œuvres pies de son diocèse, dont la destination se trouvait en harmonie avec les vues de sa générosité et de sa sagesse.

Tout en s'efforçant d'arrêter le mal, Alphonse s'estimait plus heureux quand il lui était donné de le prévenir; il regardait les spectacles comme infiniment dangereux pour les mœurs, et il prit un soin extrême de les bannir de son diocèse. Une troupe de comédiens étant venue à Sainte-Agathe, il leur fit intimer de partir aussitôt sans s'aviser de donner une seule représentation; comme ils hésitaient d'obéir, il les fit menacer

d'employer les moyens coërcitifs les plus rigoureux; ils vinrent alors le supplier de tolérer qu'ils représentassent une seule pièce qu'ils disaient très honnête. Alphonse s'y refusa; et comme ces gens-là lui disaient que c'était là leur profession et leur unique moyen d'existence : « Demandez plutôt l'aumône, leur répondit-il, et « l'on vous donnera. » En effet, il leur fit remettre une certaine somme d'argent et ils partirent.

Dans le temps du carnaval, des jeunes gens voulurent jouer une pièce de société, mais Alphonse fit tant qu'il parvint à faire échouer ce projet. Il proscrivait, autant qu'il lui était permis, les festins somptueux qui ont lieu à cette époque de dissipation et de désordres; il aurait voulu faire oublier jusqu'à ce nom fatal de carnaval; et pour lutter contre les efforts du démon dans cette circonstance, il avait ordonné, outre l'exposition des quarante heures, des exercices, en forme de mission, pendant huit jours, dans toutes les églises de son diocèse.

Enfin, le zèle du serviteur de Dieu allait jusqu'à empêcher les choses même les plus saintes, quand il y reconnaissait que de graves abus en étaient inséparables; c'est ainsi qu'il s'opposa à un pélérinage fameux dans la contrée, qui, tout en attirant des gens qui venaient par esprit de

dévotion, ne laissait pas que de donner lieu à des danses et à une dissipation scandaleuse; pour faire cesser ce désordre, sans détruire précisément une chose bonne en soi, Alphonse se contenta de diminuer le concours, en ôtant, pour cette circonstance, aux confesseurs le pouvoir d'absoudre des cas réservés; et comme on ne venait auparavant qu'à cause de ce pouvoir extraordinaire des confesseurs, le but du saint évêque fut complètement atteint.

Nous nous bornons à la citation de quelques traits parmi une foule d'autres également dignes d'être remarqués. Nous espérons que ce que nous disons dans ce chapitre donnera une idée suffisante de la sollicitude pastorale d'un saint, modèle si parfait des vertus épiscopales, qu'un prélat, homme de beaucoup de mérite, Mgr Potenza, disait, après la mort de notre bienheureux: « Quand on publiera sa vie, son zèle sera une « grande leçon pour nous tous évêques. » En effet, ne fût-il considéré que sous le seul rapport du bien qu'il opéra dans son diocèse, et des grands exemples qu'il a laissé de dévouement au salut de son peuple et à la cause de Dieu, Alphonse justifierait surabondamment la pieuse admiration que lui ont vouée et tous les hommages que lui rendent les plus grands zélateurs de sa gloire.

CHAPITRE VI.

Règlements du B. Alphonse pour le bien général de son diocèse.

Lorsque le B. Alphonse eut visité toutes les parties de son diocèse et pris une exacte connaissance de l'état des choses, il résolut de donner à ses ouailles des règlements dignes de toute l'étendue de sa sollicitude. Il eut d'abord le projet de convoquer un synode diocésain : déjà même il s'était pourvu en cour de Rome pour obtenir l'autorisation nécessaire ; et le Pape voulant favoriser cette entreprise avait accordé indulgence plénière pour le jour de l'ouverture du synode, ainsi que toutes les années pour l'anniversaire de sa célébration.

Cependant, avant d'avoir reçu aucune réponse de Rome, le saint desira de connaître le sentiment de quelques personnes d'un grand poids, et entr'autres de plusieurs évêques, ses amis. Tous lui firent remarquer de graves inconvénients dans l'exécution de son plan : on lui disait que ses vues de réformation allaient être livrées

à une discussion peu convenable pour son autorité, et dans laquelle elles couraient risque d'être vivement combattues, et qu'ensuite, lorsqu'il serait parvenu à faire recevoir avec plaisir par son clergé les statuts qu'il aurait lui-même dressés, il aurait encore à surmonter de grandes difficultés auprès du conseil royal de Naples, vu que ce conseil était trop disposé à s'immiscer dans l'examen du fond des questions, avant que d'admettre les différents articles pour lesquels son concours était requis, afin qu'ils eussent leur effet dans le for extérieur. Ces personnes pensaient que mieux valait suppléer aux opérations d'une assemblée synodale par de simples ordonnances épiscopales promulguées en bonne et due forme. Alphonse goûta leurs raisons et renonça à son premier dessein. Il s'occupa dès-lors de la rédaction de plusieurs règlements appropriés aux besoins les plus pressants de son diocèse. Nous en présenterons un extrait qui, en manifestant davantage l'esprit dont le digne pasteur était animé, sera une nouvelle preuve de son zèle dans l'accomplissement des devoirs de sa charge. Nous nous bornerons à ceux de ces règlements qui regardent spécialement le peuple, nous réservant de parler ailleurs de ceux qui se rattachent au maintien de la discipline ecclésiastique par rapport au clergé.

Comme notre bienheureux avait beaucoup à cœur de ne rien prescrire en vain, et qu'il tenait fortement à ce que tous les actes de son autorité fussent respectés avec une entière soumission dans toute l'étendue de son diocèse, il voulut donner à ses ordonnances tout le poids de la maturité et de la sagesse. Quelques personnes, en très petit nombre, mais des plus recommandables de son chapitre, et entr'autres l'archidiacre en qui il avait une confiance particulière, furent appelés en conseil privé pour donner leur avis sur plusieurs projets d'ordonnances qui leur furent présentés: c'était, à peu de chose près, le même travail que le saint évêque avait déjà préparé pour le synode. On ne lui fit aucune observation assez importante pour le déterminer à y faire quelque changement notable; et l'avis de ce conseil extraordinaire entendu, Alphonse arrêta définitivement la minute de chaque ordonnance ou notification.

L'ignorance de la religion lui avait toujours paru comme une plaie des plus déplorables: c'était à ses yeux comme une des principales causes des désordres dont l'Eglise est affligée dans un si grand nombre de chrétiens. C'est ce qui lui avait inspiré de se dévouer lui-même avec tant de soin à l'instruction de l'enfance, à qui il importe si fort de donner, dès les plus tendres années, avec la connaissance des devoirs, le goût de la vertu

et de la piété; mais que pouvaient les efforts isolés du zèle même le plus ardent? Il était bien plus utile de donner à cet effet une sainte impulsion dans tout un diocèse et de fonder, par de sages règlements, un bien qui se reproduisît à la fois dans les lieux et qui pût survivre à la sollicitude même de celui à qui on le devait. Ainsi, tandis que le vertueux évêque offrait aux yeux de tous ses diocésains le plus touchant exemple de dévouement à ses devoirs, en trouvant au milieu de ses importantes occupations des moments à donner à l'enseignement des premières notions de la foi, il sut encore veiller à ce que cette partie essentielle du saint ministère ne fût jamais négligée nulle part. Il ordonna qu'il y aurait dans chaque église paroissiale un catéchisme pour les enfants tous les jours de dimanche et de fête, ainsi que tous les jours du carême. Vers le milieu de ce saint temps de carême, les instructions devaient être spécialement consacrées à disposer à l'accomplissement du devoir pascal ceux de ces enfants qui étaient dans le cas d'y être obligés. Mais, afin que les soins des pasteurs ne fussent pas perdus pour un grand nombre, notre saint réserva à lui seul l'absolution des pères, mères, tuteurs et maîtres qui auraient manqué d'envoyer au catéchisme leurs enfants, pupilles ou domestiques. C'est

ainsi que l'instruction était donnée à tous, et que tous la recevaient. Dans la même ordonnance, il fixe l'âge pour la première communion des enfants : il veut qu'on les y admette à neuf ou dix ans, et douze au plus, et il se plaint amèrement d'en avoir rencontré dans ses visites, qui étaient parvenus à leur quatorzième et quinzième sans avoir encore reçu le sacrement de l'Eucharistie.

Il était cependant nécessaire de pourvoir à ce que tant de chrétiens, hommes faits par les années et petits enfants pour la doctrine, ne vécussent pas toujours dans leur grossière et coupable ignorance. Alphonse composa un petit abrégé de la doctrine chrétienne, renfermant la substance de tout ce que l'on doit croire et pratiquer, ainsi que les actes des vertus théologales. Il ordonna d'en faire tous les dimanches la lecture au peuple à la messe paroissiale. Il fallait que cette lecture se fît assez distinctement et posément pour que chacun dans l'assemblée pût suivre et répéter toutes les paroles que prononçait le prêtre. Indépendamment de cette mesure, qui dispensait les grandes personnes de l'humiliation d'aller se confondre avec les petits enfants du catéchisme, le vigilant pasteur prit des moyens peut-être plus efficaces encore ; il voulut donner aux fidèles un motif pressant

de se faire instruire ; en conséquence, 1° il fut sévérement défendu d'admettre au sacrement de mariage ceux qui se présentaient sans avoir une connaissance suffisante des principales vérités de la religion, ainsi que des devoirs attachés au nouvel état qu'ils allaient embrasser. 2° Il fut enjoint aux curés de procéder toutes les années, quinze jours avant le temps pascal, à l'examen de tous leurs paroissiens sur les principaux mystères de la foi. Cet examen devait être subi par chaque individu, sans distinction d'âge ni de rang; ceux qui étaient trouvés ignorants devaient être instruits sans délai, et il était expressément défendu aux confesseurs, sous peine de suspense encourue par le seul fait, d'admettre au sacrement de pénitence quiconque n'était pas muni d'un certificat de son curé attestant sa doctrine. Cette ordonnance était confirmée et publiée de nouveau tous les ans avant le temps de Pâques. Il y avait plus; afin que personne ne pût éluder la loi, vers l'approche du carême les curés avaient ordre de faire le dénombrement de leurs paroissiens : ils remettaient à chacun un billet signé par eux et contenant le nom de l'individu qui en était porteur : celui-ci en faisant sa communion pascale était obligé de rendre ce billet; et cette pratique, qui a lieu dans toute l'Italie, donne aux curés la connaissance exacte

de tous ceux qui ont manqué de faire leurs pâques.

Cependant, quelque desir qu'eût notre bienheureux de voir les sacrements fréquentés, il n'en prenait pas moins de sages précautions pour éviter les sacriléges : une longue expérience lui avait fait connaître une faiblesse trop commune, surtout parmi les personnes qui se présentent assez souvent au tribunal de la pénitence. Elles n'osent quelquefois faire certains aveux à un confesseur dont elles sont trop connues ; cela a lieu encore pour les paroissiens qui peuvent avoir des rapports habituels avec leur curé : de là, la nécessité de confesseurs extraordinaires. L'Eglise a établi qu'il y en aurait quatre fois l'an pour les religieuses. Cette faveur Alphonse l'étendit à tous les fidèles de son diocèse. Il ordonna que dans le temps pascal, et plusieurs fois dans l'année, les curés eussent à appeler dans leurs paroisses des confesseurs étrangers, lesquels devaient être toujours en nombre suffisant pour les besoins de la population ; que là où il n'y aurait pas le moyen de se procurer d'autres prêtres, les curés se rendraient mutuellement ce service dans les paroisses les uns des autres.

Les mœurs paraissaient à Alphonse gravement compromises par suite des rapports trop fréquents

qui s'établissaient entre deux personnes fiancées. C'était un abus presque général et malheureusement autorisé par la faiblesse des parents, qui consentaient à recevoir dans leurs maisons les jeunes gens qui aspiraient à la main de leurs filles. Notre saint fit tout ce qui était en son pouvoir pour faire observer une plus grande réserve et éloigner de la jeunesse une occasion si dangereuse ; il éprouvait de grandes difficultés pour changer en ce point les habitudes trop faciles de son peuple, et il crut devoir en venir aux mesures de rigueur. Il fit un cas réservé à lui seul de cette fréquentation entre deux fiancés, avec excommunication contre ceux qui se la seraient permise et les pères et mères qui l'auraient soufferte. Cette ordonnance les curés eurent ordre de la publier en chaire, où il avait aussi voulu que tous les ans ils fissent la lecture au peuple de la liste des cas réservés au Pape et à l'évêque.

Le B. Alphonse ne desirait rien tant que d'investir son clergé de toute la vénération et de toute la confiance des peuples : il aurait voulu imprimer profondément dans tous les cœurs ce sentiment religieux que l'on doit à des hommes en qui la foi nous découvre les ministres et les représentants de Jésus-Christ : aussi veillait-il avec une continuelle sollicitude à em-

pêcher tout ce qui aurait pu affaiblir dans l'opinion des fidèles l'autorité et la sainteté du ministère ecclésiastique; rien ne lui paraissait plus nécessaire que de conserver sans tâche une réputation toujours précieuse à l'Eglise, et à laquelle semble se rattacher une partie de la gloire de la religion. Il crut ne pouvoir défendre avec trop de force l'honneur sacerdotal contre la malignité du siècle; il voulut l'environner de précautions assez sévères pour le rendre presque inaccessible à toute espèce d'atteinte, et ôter jusqu'à la possibilité même du soupçon. Il défendit aux femmes, sous peine d'excommunication, d'entrer dans la chambre des prêtres, et réciproquement les prêtres furent tenus, sous la même peine, de ne pas permettre qu'aucune personne du sexe s'introduisît jamais dans leur chambre. Nous ne prolongerons pas davantage l'extrait des règlements d'un évêque à qui rien n'échappait de ce qui était essentiel au bien de son peuple; il nous suffit d'avoir indiqué quelques dispositions particulières. Vouloir faire connaître absolument tout ce que cet homme extraordinaire a osé prescrire d'important dans l'intérêt de son diocèse, ce serait prendre l'engagement de mettre sous les yeux du lecteur le recueil entier de tout ce que le zèle, la vertu, la sagesse et le génie peuvent concevoir d'utile pour le bonheur

et l'amélioration d'une contrée que l'on aurait entrepris de régénérer dans *la justice et la sainteté de la vérité.*

Qu'il nous soit pourtant permis de citer encore ici quelques actes remarquables de son administration épiscopale, relativement aux besoins spirituels des simples fidèles. Plusieurs paroisses lui avaient paru trop étendues et leurs églises trop éloignées de certaines habitations situées dans les campagnes. Il voulut en conséquence ériger de nouvelles paroisses, en formant un revenu suffisant pour les curés par la réunion de plusieurs bénéfices simples, conformément aux règles établies par le concile de Trente. C'était une opération d'une très grande importance, à cause du grand nombre de pays où elle était nécessaire. Des réclamations s'élevèrent de plusieurs lieux. Des curés prétendaient que leurs droits étaient lésés par ce projet et s'opposaient fortement à son exécution. Cependant Alphonse tint ferme : la raison de nécessité pour une population nombreuse lui paraissait péremptoire contre toute espèce de réclamation. Il résolut de tout entreprendre pour faire réussir son plan, et il écrivit à ce sujet des lettres très fortes. « Je vous prie, disait-il dans une de ses lettres « au primicier d'une église de son diocèse, je « vous prie de dire à l'archiprêtre que s'il ne

« veut pas adhérer à ce que je demande de lui,
« je suis disposé à pousser vivement la cause pour
« l'y contraindre. Je crois être en droit d'établir
« une église succursale pour les besoins d'une
« grande population, qui sans cela se trouverait
« privée de presque tout secours religieux......
« Je ne redoute pas la dépense, et je ne regar-
« derai pas à quatre ou cinq cents ducats s'il
« les faut pour poursuivre jusqu'à la fin cette
« affaire, dont le succès me paraît nécessaire à la
« gloire de Dieu. Faites bien connaître la fer-
« meté de ma résolution à l'archiprêtre ; peut-
« être par là le gagnerons-nous. » En effet, il vint à bout de fonder plusieurs paroisses dont l'érection était impérieusement réclamée par les besoins des localités. Là où il ne put réunir des revenus suffisants, il subvint de ses propres deniers ; c'est ce qu'il fit encore dans plusieurs endroits où, pour diverses causes, l'établissement des paroisses nouvelles fut de toute impossibilité; il assigna, à ses frais, un traitement convenable à des prêtres qu'il envoyait faire le service pastoral dans des chapelles rurales.

Il entreprit également de bâtir plusieurs églises reconnues nécessaires ; il contribuait toujours dans ces occasions pour une part fort considérable ; il faisait appel aux plus riches bénéficiers et aux chapitres d'où dépendait le

lieu, et tandis qu'il est arrivé que l'on commençait l'œuvre avec de médiocres ressources, grâces au zèle et au courage du saint évêque, on ne tardait pas de voir achever l'ouvrage, au grand étonnement de tout le monde. S'il mettait tant de soin à élever de nouveaux édifices, il ne tenait pas moins à la conservation et à la propreté de ceux qui existaient déjà; il en chargeait spécialement les curés, les rendant responsables devant Dieu de toute négligence à cet égard; il ne voulait rien souffrir dans le lieu saint qui fût tant soit peu indécent; et dans ses visites pastorales il n'hésitait pas à interdire tous les objets du culte qui ne lui paraissaient pas dignes de leur sainte destination. Il disait : « qu'un « tableau qui n'inspire pas la dévotion est inu« tile et qu'il faut l'enlever. » Cependant, quelle que fût la rigueur de ses principes, il n'était pas tellement infléxible pour ce qui tenait purement au matériel, qu'il ne laissât subsister, quelquefois par prudence, ce qu'il approuvait moins, mais dont la suppression aurait pu entraîner de graves inconvénients. Il n'en était pas de même quant aux choses spirituelles, rien n'aurait jamais, en ce point, ébranlé sa fermeté, et il n'aurait jamais toléré que ses ordonnances, en ce qui était du bien des âmes, ne fussent pas exactement observées : il disait, avec un senti-

ment d'humilité qui égalait celui qu'il avait de son autorité épiscopale : « Je bénis qui me méprise, mais je ne souffrirai jamais qu'on méprise « les ordonnances que j'ai promulguées. » Une parfaite abnégation de lui-même le rendait indifférent à des outrages qui n'auraient été que personnels ; mais la haute idée qu'il avait du caractère dont il était revêtu, lui faisait soutenir les droits de son autorité et ceux de ses successeurs avec la vigueur qu'il mettait toujours dans l'accomplissement de ses devoirs. Les prérogatives de son siége et les immunités de l'Eglise étaient à ses yeux un dépôt sacré qu'il devait défendre et conserver en toute occasion. Il apprit un jour que le juge laïque avait fait enlever un homme prévenu d'un crime, et qui s'était réfugié dans une église. Il envoya aussitôt ordre au juge de relâcher cet homme, sous peine d'excommunication. Il disait qu'il s'agissait des immunités ecclésiastiques, et qu'il était prêt à les défendre, même au péril de perdre la vie. Déjà il dressait la formule de l'excommunication et il était sur le point de la fulminer, lorsqu'on vint lui dire que le prisonnier venait d'être mis en liberté. Telle était la force du sentiment de son devoir dans le saint évêque ; que ce même homme, dont la douceur et la bonté miséricordieuses avaient touché et gagné tant de pé-

cheurs endurcis, montrait une infléxibilité à toute épreuve, quand il pensait que c'était là ce que Dieu et l'Eglise demandaient de son zèle; l'exemple de saint Thomas de Cantorbéry, révéré comme martyr uniquement parce qu'il est mort pour avoir défendu les droits de l'Eglise, la fermeté si célèbre et si admirable de saint Ambroise, et la conduite glorieuse d'une foule de grands et saints évêques, modèles immortels des vertus épiscopales, lui rappelaient sans cesse qu'il est des occasions pour tous les fidèles, et surtout pour les premiers pasteurs, où il faut un autre mérite que celui de la douceur et de la bonté, et un autre courage que celui de la résignation. Chrétien, il savait que la vie est un combat et qu'il devait résister jusqu'à la mort à l'ennemi du bien; évêque, sentinelle du Seigneur, il savait que son devoir était de défendre, en toute occasion et malgré les plus grands périls, l'héritage que Jésus-Christ *a acquis par son sang*.

CHAPITRE VII.

Zèle du B. Alphonse pour la régularité et la perfection de son clergé.

On a déjà remarqué, sans doute, que les grands et nombreux moyens qu'employait le B. Alphonse pour la sanctification du troupeau qui lui avait été confié, devaient une partie de leur efficacité à l'autorité de ses vertus et de ses exemples. Mais cette autorité, toujours si puissante et si respectable, n'aurait pu suffire seule pour produire tout le bien qui était dans le cœur du saint évêque : il fallait encore qu'elle fût soutenue et secondée par la régularité et la perfection du clergé du second ordre. C'est de tous les rangs du sanctuaire que doit toujours venir l'édification des peuples. Appelés à concourir au salut des âmes, tous les ecclésiastiques doivent être des modèles en Israël ; car, comment les peuples auraient-ils foi à un ministère que démentiraient les œuvres de ceux qui le remplissent ? Appelés à répandre parmi les hommes les véritables lumières, les ecclésiastiques doivent encore être

éclairés eux-mêmes; car si un aveugle conduit un aveugle, ils tomberont, dit l'Evangile, tous deux dans la fosse. Pourvoir son clergé des vertus qui édifient et qu'exige un caractère sublime, lui assurer le dépôt de la science pour instruire les esprits dans la vérité et diriger les cœurs dans la justice, tel fut constamment le but que poursuivit Alphonse avec un zèle au-dessus de tous les éloges et digne de la haute idée qu'il avait conçue des devoirs les plus importants de l'épiscopat. En effet, un évêque ne saurait exercer immédiatement son ministère sur tous les fidèles qui sont placés sous sa houlette, il est obligé de se faire représenter par des pasteurs secondaires et de se décharger d'une partie de sa sollicitude sur les prêtres qui méritent sa confiance; mais il est lui-même le pasteur unique et immédiat de tous les membres de son clergé, et il ne peut se dispenser de veiller sur tout ce qui les intéresse et de procurer leur sanctification par une action constante et personnelle. C'est spécialement de la bonté des prêtres de son diocèse qu'il répond devant Dieu, et c'est surtout en rendant ou en conservant les prêtres bons et saints par le rétablissement ou le maintien de la discipline ecclésiastique qu'il acquitte ce qu'il y a de plus essentiel dans la dette qu'il a contractée, même envers son peuple, et qu'il accomplit les louables desirs

de sa piété et de sa charité; car il use en cela du plus grand pouvoir qui lui ait été donné pour la gloire de Dieu et le bien des âmes.

Le B. Alphonse considérait son clergé comme la portion chérie de son troupeau, et il aimait à lui donner en toute occasion les témoignages du plus sincère attachement. C'était surtout dans ses rapports avec les ecclésiastiques de son diocèse que se manifestaient, dans toute la simplicité de la vertu, la bonté de son cœur sensible et généreux, et l'aménité de son caractère franc, ouvert, jovial même, mais de cette joie douce et attirante qu'on ne trouve avec un calme si parfait et un charme si touchant que dans les âmes saintes et pures qui jouissent de la paix et de l'amour du Seigneur. Il était avec eux comme un père et un ami, toujours prêt à les voir et à les entendre pour les consoler dans leurs peines, les fortifier dans leur faiblesse, les encourager dans leurs succès, les éclairer dans leur conduite, et, sur toutes choses, leur inspirer cet esprit de zèle et de piété dont un ministre de l'Evangile doit sans cesse être animé; son cœur, comme sa maison, leur était toujours ouvert, et ils pouvaient venir librement y déposer leurs craintes et leurs espérances, le secret de leurs chagrins et celui de leurs consolations; Alphonse s'associait à tous leurs projets et à tous leurs tra-

vaux pour la gloire de Dieu, par le vif intérêt qu'il prenait constamment à tout ce qui était bien, et par là soulageait véritablement ses prêtres d'une partie du poids de leur ministère. Ils avaient la faculté d'entrer chez lui à toute heure et sans se faire annoncer, et ils le trouvaient toujours également disposé à tout quitter sur le champ pour leur donner audience. Un curé vient lui demander un jour la permission de lui dire un mot : « Non pas un mot, dit le « saint, mille de votre part, entrez : je suis tout « à vous pour vous entretenir aussi long-temps « qu'il sera nécessaire », et à l'instant il quitte la plume et se fait un devoir d'entendre ce prêtre. Cette réponse était l'expression de ses dispositions habituelles à l'égard de son clergé, et sa conduite en ce moment n'était que l'accueil qu'il faisait toujours à tous les ecclésiastiques dont les qualités personnelles lui inspiraient de la confiance.

C'est donc parce qu'il était plein de ces sentimens paternels pour son clergé et qu'il était convaincu que de sa sainteté et de sa régularité dépendaient la bonté et la régularité des fidèles eux-mêmes, que l'excellent pasteur mettait le plus grand soin à l'orner de toutes les vertus qui pouvaient ajouter à ses mérites devant Dieu, et à son honneur et à son autorité devant les

hommes. Sa plus douce consolation était de voir régner parmi ses prêtres toutes les vertus sacerdotales. Il les regardait comme les plus beaux fleurons de la couronne et les plus éclatants rayons de la gloire d'un saint évêque dont elles devaient être le plus précieux ouvrage. Mais rien aussi ne l'affligeait autant que d'apprendre que la sainteté d'un caractère divin était souillée par quelque vice infâme, ou seulement méconnue dans des mœurs toutes séculières.

Cependant il ne se contentait pas d'offrir à Dieu une douleur stérile pour les désordres plus ou moins choquants qui parvenaient à sa connaissance. Il s'empressait d'employer des remèdes efficaces, et la correction suivait toujours le mal, si des moyens plus heureux n'avaient pu le prévenir. On pense bien que ce pasteur si vigilant, qui surveillait jusqu'à la conduite des laïques eux-mêmes, ne devait pas attendre tranquillement qu'une publicité scandaleuse vînt lui révéler l'existence d'une faute quelconque dont un ecclésiastique se serait rendu coupable. Dès le commencement de son épiscopat, il voulut connaître la personne, le nom, l'âge, les services, la position, les ressources, le caractère, la piété, toutes les qualités, toute la vie de chaque membre de son clergé; d'exacts renseignements lui furent donnés à ce sujet de divers côtés: il y

joignit ses observations particulières, et il fit véritablement comme une étude approfondie du mérite de chacun : il put apprécier par ce qu'il avait vu ce qu'on lui avait dit, et bien qu'il ne portât son jugement qu'avec la maturité nécessaire en matière aussi délicate, il ne tarda pas néanmoins à avoir des données assez sûres pour discerner par lui-même les individus qui avaient droit à sa confiance de ceux qui n'en étaient pas dignes. Sa surveillance put alors s'exercer avec autant d'activité que de succès. Des commissions importantes furent confiées à des hommes capables de s'en acquitter ; il y avait des yeux pénétrants qui étaient ouverts dans toutes les parties du diocèse ; partout le bien était reconnu et le mal n'échappait nulle part à la sentinelle du Seigneur ; tel était étonné de se trouver repris qui, bien que coupable, ne se croyait pas même compromis auprès de son évêque (1).

Dès qu'Alphonse savait que quelqu'un s'était écarté de son devoir, il tâchait de l'y ramener

---

(1) Un individu entr'autres ne pouvant comprendre comment notre bienheureux avait eu connaissance d'une faute secrète qu'il avait commise, disait avec étonnement : « Il y a un ange ou un diable qui lui va tout dire à l'o« reille. »

par tous les moyens qui étaient à sa disposition, ne négligeant rien de ce qui pouvait le faire rentrer en lui-même. Voici quel était en pareille occasion son système, tel que nous le fait connaître un père de sa compagnie, qui avait long-temps vécu dans son intimité. « Il « faisait d'abord, dit ce prêtre, la correction « avec beaucoup de bonté et dans les termes les « plus doux; s'il ne voyait ensuite aucun amen- « dement, il revenait à la charge, mêlant de la « sévérité à son indulgence ordinaire; si enfin « cette seconde réprimande ne produisait aucun « effet, jugeant qu'il avait affaire à un incorrigi- « ble, il le poursuivait avec tant de vigueur que « l'on peut presque dire qu'il lui faisait éprouver « le châtiment avant même que de le lui infliger. « Dans ce cas, ajoute le même prêtre, aucune « intercession ne pouvait le fléchir, le Roi et le « Pape seraient venus demander en personne la « grâce du coupable, qu'ils ne l'auraient pas « obtenue. »

Les désordres qui excitaient principalement l'animadversion du saint évêque, et contre lesquels il sévissait avec le plus de rigueur, étaient ceux qui, portant avec eux une occasion de scandale, tendaient à compromettre l'honneur du ministère sacerdotal et à affaiblir dans l'esprit des fidèles le respect et l'amour de la religion.

Les mesures que lui dicta son zèle furent quelquefois très rigoureuses : sans doute elles coûtaient beaucoup à sa bonté, mais il les jugeait nécessaires, et il sacrifiait sans hésiter ses sentiments à son devoir, ou plutôt tous ses sentiments naturels se taisaient devant le grand sentiment de son devoir et de son dévouement pour la gloire de Dieu et le bien de l'Eglise.

Peu de jours après son arrivée dans son diocèse, notre saint entreprit de faire cesser un scandale que donnait depuis long-temps un chanoine même de sa cathédrale. La chose n'était pas facile. C'était un homme puissant dans le pays, autant par lui-même que par sa famille qui jouissait d'une grande considération; il avait été surtout singulièrement enhardi parce qu'il avait un frère constitué en dignité dans le chapitre de Sainte-Agathe et qui, sous le précédent épiscopat, avait disposé à son gré de tout le diocèse. Celui-ci était au fond un bon ecclésiastique; mais il manquait de force pour frapper un des siens. Le coupable ne croyait pas avoir non plus beaucoup à craindre d'Alphonse : il avait pu braver impunément son prédécesseur, qui pouvait tout à la cour par un frère président du conseil royal, et il se moquait de tout ce que voudrait faire un homme sans crédit dans le monde, et dont l'autorité et le caractère lui en imposaient aussi peu,

qu'il méprisait sa petite taille et son extérieur humble et pauvre. Le saint essaya d'abord de le gagner par la bonté et par la douceur : il lui fit des remontrances paternelles, l'exhorta avec tous les témoignages d'un touchant intérêt à rentrer en lui-même : il alla jusqu'à l'inviter à sa table, mais rien de tout cela ne réussit ; enfin, il se jette un jour aux pieds de ce malheureux, et tirant de son sein un crucifix, il le lui présente, en lui disant avec larmes et d'un ton à fendre les cœurs les plus durs : « Mon fils, si ce que je vous de-« mande vous ne voulez pas le faire en considéra-« tion du caractère dont je suis revêtu, faites-le « pour Jésus-Christ, qui est mort pour vous et « pour moi sur cette croix. » Ce langage, ces larmes, cette posture humiliante d'un prélat vénérable, d'un saint, ne firent aucune impression sur ce pécheur endurci et aveuglé ; également indifférent par rapport à Dieu et par rapport à son évêque, il continua à vivre comme il avait fait jusqu'alors.

Vers la même époque, la conduite d'un riche bénéficier révoltait tous les gens de bien autant qu'elle affligeait la religion, quoiqu'il ne fût pas dans les ordres sacrés. Alphonse use d'abord des moyens que lui inspire sa bonté pour ramener cette âme égarée, mais c'est en vain ; enfin il a recours aux menaces les plus terribles contre l'un

et l'autre coupable, et pour rendre cette ressource plus efficace, il emploie en même-temps la médiation de plusieurs personnes recommandables, il fait agir, surtout auprès du chanoine, son frère, dignitaire dans la cathédrale: celui-ci est honteux de tant de perversité, mais, non plus que tous les autres il ne peut obtenir aucun résultat consolant, et vient confondre sa douleur et ses larmes avec celles du bienheureux.

Ce fut alors que notre saint évêque se détermina aux voies de rigueur, les seules qui pussent réussir. N'ayant pas lui-même des forces suffisantes pour contraindre et punir ceux qu'il n'avait pu persuader, il s'adressa au Roi réclamant l'emploi de la force armée, et les deux individus furent arrêtés par ordre du gouvernement; l'arrestation du chanoine eut lieu en plein jour et sur la principale place de Sainte-Agathe. Ce fut un trouble extraordinaire dans toute la ville: les parens agissant de toutes les manières et mettant en mouvement tous leurs amis pour obtenir de la clémence de l'évêque que le coupable ne fût point traduit dans les prisons du gouvernement, mais retenu dans celles de l'officialité, les ordres du Roi étaient trop précis pour que cela pût se faire en ce moment, et ce misérable fut conduit à Montefusco, où siégeait le tribunal d'où ressortait la ville de

Sainte-Agathe. Cependant il ne tarda pas d'être mis à la disposition de l'évêque, qui allait décider qu'il serait transféré dans les prisons de Bénévent, comme plus sûres et plus convenables; mais l'intercession des parens qui se rendirent caution pour le prisonnier, et consentirent à établir, à leurs frais, deux gardes pour empêcher son évasion, lui obtint de rester dans les prisons de l'officialité; ces prisons étaient même dans le palais épiscopal. Alphonse en profita pour faire venir un jour auprès de lui le malheureux chanoine : « Ah ! lui dit-il, ce n'est point vous que « je châtie, mais votre conduite: j'aime votre « âme et ne veux point sa perte; pensez donc, « mon cher chanoine, que vous avez une âme « et qu'il y a un Dieu et un enfer. » Il le tint un an entier dans cette prison, où il tâchait de le consoler, et surtout de le convertir en lui envoyant de temps en temps des livres de piété et des images de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge. Après cette détention, la cour épiscopale le condamna à passer trois ans en retraite chez les pères conventuels; et ce ne fut qu'après avoir donné les marques d'une conversion sincère, et lorsque déjà un bon nombre d'années s'étaient écoulées, qu'il fut réhabilité pour célébrer de nouveau la sainte messe.

Pour ce qui est du clerc bénéficier, lorsque

Alphonse eut appris son arrestation, qui coïncida avec celle du chanoine, il ne put s'empêcher d'en témoigner sa satisfaction. « Dieu « soit loué, dit-il au curé, il m'a délivré de « deux grandes afflictions! Allez, et dites partout « que c'est moi et non pas un autre qui ai ob- « tenu du Roi qu'il fût incarcéré : je veux qu'on « sache partout que c'est moi. » Ce malheureux bénéficier ne put pas même obtenir d'être jugé en cour épiscopale; il eut beau se pourvoir auprès de son évêque, se réclamant de sa qualité d'ecclésiastique; comme il n'en portait jamais l'habit, Alphonse ne voulut pas le reconnaître et le livra sans pitié à toute la rigueur des lois civiles; après une longue réclusion dans les prisons publiques, il fut condamné à dix ans de détention dans la forteresse d'Ischia, d'où il fut encore transféré ailleurs. Cette sévérité était bien méritée; car cet homme était encore plus coupable que le premier, et il y avait peu à espérer pour sa conversion.

Un début aussi ferme et aussi vigoureux dans l'épiscopat de notre saint, imprima une sorte de terreur à tous les mauvais sujets de son diocèse; et l'on vit plus que d'un individu prendre au moins des apparences plus conformes à la sainteté de son état. C'était le scandale qui était ôté, si on n'obtenait rien de mieux.

Cependant, tandis qu'il gouverna le diocèse de Saint-Agathe, il eut souvent occasion de déployer la même vigueur et la même charité, et il le fit toujours avec le même zèle : « Si un prê« tre, disait-il un jour, vit dans l'inimitié de « Dieu, c'est moi, oui, c'est moi, vous dis-je, qui « en rendrai compte. » En conséquence, il était ingénieux à trouver des moyens pour ramener à leur devoir tous ceux qui avaient eu le malheur de s'en écarter. Nous avons déjà dit qu'il faisait toujours précéder les voies de douceur envers ceux qu'il supposait susceptibles de correction. C'étaient d'abord les exercices spirituels qu'il leur faisait faire dans quelque maison de retraite; puis, si cela devenait inutile, il usait de quelque chose de plus fort, selon que sa charité le lui inspirait dans ces circonstances. Ayant une fois inutilement tenté de toucher, par ses exhortations, le cœur d'un prêtre scandaleux, il le fait venir dans sa chambre; mais quel est le saisissement de celui-ci lorsqu'il aperçoit en entrant un grand crucifix étendu sur le seuil de la porte! il recule par un mouvement indélibéré, et n'ose plus avancer. « Entrez, lui crie alors Alphonse « avec énergie, entrez et foulez-le aux pieds; « serait-ce donc la première fois que vous auriez « foulé aux pieds votre Dieu? » Il lui dit ensuite tout ce qu'il y avait de plus propre à lui faire

sentir l'horreur de ses péchés. Ce malheureux écoutait avec une profonde confusion, mais à la fin il ne peut retenir ses larmes, il tombe à genoux, et promet de changer de vie. Il fut fidèle à sa promesse, et persévéra dans le bon chemin jusques à sa mort.

Cependant les efforts de notre saint n'étant pas toujours aussi heureux, c'étaient l'interdit, l'exil et la prison qui étaient ses ressources ordinaires.

Il avait appris que dans plusieurs petits pays il y avait des ecclésiastiques qui se respectaient assez peu pour ne faire difficulté de se trouver avec de laïques à jouer et à boire dans les cafés et cabarets. Ni ses ordonnances, ni les peines spirituelles ne pouvaient faire cesser cette indécence scandaleuse; il crut qu'il fallait mettre en mouvement la force publique, et il écrivit pour cela aux gouverneurs respectifs des différents cantons de son diocèse, ainsi qu'à ses vicaires forains. Voici la lettre qu'il adressa à ce sujet à l'un de ces gouverneurs. « J'ai lu avec le plus « grand intérêt la lettre par laquelle votre illus- « trissime seigneurie m'informe de ce qui se « passe à Villa-Réal, je vous remercie de cet « avis, et en même-temps je vous prie de faire « exercer une bonne police pour qu'on arrête « les prêtres qui seraient trouvés dans les caba- « rets et qu'on les traduise devant mon officialité;

« c'est le seul moyen d'en finir avec ce scandale.» Il disait au même, dans une autre lettre : «Quand « les soldats de votre seigneurie auront arrêté « quelque prêtre dans un cabaret, il faut qu'ils « le conduisent au vicaire-général de Sainte- « Agathe, qui a ordre de leur faire leur procès, « et de les punir en conséquence, parce que « c'est à Sainte-Agathe que sont les prisons. »

Ce gouverneur, de qui Alphonse réclamait ces mesures énergiques, secondait de tout son pouvoir les vues du saint évêque, et dans la suite, ce magistrat se plaisait à rendre lui-même témoignage en faveur d'un zèle auquel il s'honorait d'avoir pris une part assez active pour que le bienheureux daignât lui donner quelquefois des marques de sa satisfaction. « Il me pressait sin- « gulièrement, disait-il, d'exercer une surveil- « lance continuelle pour empêcher, de la part « d'un ecclésiastique quelconque, aucune action « dont l'honneur de la religion eût eu à souffrir. « Et quand je lui rendais compte de quelque acte « de sévérité à cet égard, il me répondait tou- « jours de manière à me faire comprendre com- « bien ma conduite lui était agréable. Plusieurs « individus ont été arrêtés par mon ordre et tou- « jours au grand contentement du serviteur de « Dieu. » Le même ajoutait que : « Grâces à ces « efforts courageux, il s'opéra une heureuse ré-

« formation dans le clergé, dont tous les mem-
« bres devinrent aussi édifiants que plusieurs
« l'étaient peu auparavant. »

Cette espèce de police extraordinaire, exercée par l'autorité civile à la recommandation d'Alphonse, ne suffisait pas à son ardent desir de mettre fin à tous les désordres qui pouvaient avoir lieu dans son diocèse. Il avait encore fait choix de quelques hommes de confiance qui s'en allaient dans les divers endroits chargés de commissions très délicates, quand ce n'était pas des ordres très sévères.

Nous ne saurions entrer dans le détail de tous les actes de rigueur et de fermeté qui ont signalé l'épiscopat de notre saint. Nous en citerons cependant encore quelques-uns que nous prenons au hasard dans le grand nombre de ceux dont nous trouvons le récit dans des mémoires authentiques qui sont entre nos mains. Un mauvais prêtre ayant été incarcéré par ordre d'Alphonse, fut ensuite envoyé dans une maison religieuse pour y faire une retraite ; il ne se livra pas à cet exercice avec les dispositions qui pouvaient le lui rendre salutaire ; on lui fit son procès, et le tribunal de l'officialité de Sainte-Agathe rendit contre lui un jugement qui le condamnait à six ans d'exil. La même peine fut de dix ans pour un autre individu qu'une longue détention n'a-

vait pu corriger; celui-ci mourut loin de sa patrie. Un autre de ces misérables parvint à s'évader de sa prison; Alphonse ne le fit pas poursuivre: il regarda sa fuite comme un bannissement volontaire; mais tant qu'il fut évêque, il lui refusa constamment l'entrée de son diocèse. En général, il n'accordait guère à ces sortes de condamnés de revenir dans leurs foyers avant le temps fixé; cependant la nécessité l'obligea, dans une circonstance impérieuse, de consentir à ce qu'un prêtre vînt passer dix jours dans le pays d'où il avait été banni. Ce terme arrivé celui-ci ne se retire pas, et Alphonse écrit en ces termes au vicaire forain : « Faites savoir à ce prêtre « que s'il ne part incessamment, je le ferai em- « prisonner, et mandez-moi s'il obéit, ou non. » Le prêtre se prévalait d'une amnistie que le roi venait d'accorder. « L'amnistie, réplique le pré- « lat, ne lui est point applicable, elle regarde « seulement les débiteurs; en conséquence qu'il « s'en aille, s'il ne veut qu'il ne lui en mésarrive. » Et le coupable fut contraint de s'expatrier une seconde fois.

Notre saint poursuivait sans relâche tous les membres indignes de son clergé, ne leur laissant point de repos et n'en connaissant pas lui-même tant qu'il pouvait espérer de les rendre à la sainteté de leur état; lorsque cependant toutes les

ressources de la bonté et de la rigueur étaient venues échouer contre un invincible endurcissement, il les séparait, par l'interdit et l'exil, d'un corps qu'ils déshonoraient, et les abandonnait ensuite à leur malheureux sort; c'était comme s'il les eût dévoués à l'enfer. « Laissez cet homme, écrivait-il au vicaire forain, au sujet d'un « ecclésiastique incorrigible, laissez cet homme, « Dieu en fera justice; » et peu de jours après, ce misérable est frappé de mort subite dans un âge encore jeune.

Quelle que fût la sévérité exemplaire du digne évêque, elle était très souvent tempérée par la miséricorde; on voyait en lui plutôt un père affligé qui corrige, qu'un juge inexorable qui condamne. Certaines ordonnances du diocèse portaient des peines pécuniaires contre les contrevenants; mais le saint n'exigeait pas toujours que les amendes fussent payées dans toute leur intégralité; au contraire, c'était souvent lui-même qui, pour ainsi dire, payait l'amende pour les condamnés; il fournissait aux frais des prêtres pauvres qu'il faisait détenir dans l'officialité, ou qu'il envoyait en retraite dans une communauté religieuse. On n'avait jamais pu obtenir qu'il relevât de l'interdit les individus exilés. La raison de leur laisser, dans la rétribution des messes, une ressource pour vivre, était loin de lui

paraître suffisante pour permettre que de tels hommes pussent monter à l'autel, tandis qu'ils étaient encore sous le poids d'une condamnation aussi terrible, et qui leur supposait une incurable perversité. Il aimait mieux, comme il le fit presque pour tous, subvenir à leurs besoins par le moyen d'une pension convenable qu'il leur assignait sur ses propres revenus.

Au moment même où sa main frappait un coupable obstiné, son cœur trouvait encore des consolations pour lui adoucir sa peine. « O mon « fils, répondait-il, avec une inexprimable douceur, à un prêtre qui se plaignait de ne sortir de prison que pour aller en exil : « O mon fils, « ce n'est pas par haine que je vous traite ainsi, « c'est, au contraire, pour votre bien ; car j'aime « votre âme. Corrigez-vous et prenez ensuite jus-« qu'à la dernière goutte de mon sang : je vous le « donne bien volontiers à ce prix. » Quelquefois, se dépouillant en quelque sorte de sa qualité de juge, il devenait par charité le défenseur du malheureux qu'il avait puni par devoir. Le grand-vicaire était d'avis de ne pas finir encore la peine d'un prisonnier qui depuis un temps considérable soupirait après sa liberté ; mais Alphonse, touché de compassion, réclame la grâce de cet homme : « Allons, dit-il au grand-vicaire, c'est « assez ; veuillez, je vous prie, lui accorder son

« élargissement : l'infortuné ! depuis qu'il gémit « dans les prisons il a bien assez souffert » (1).

---

(1) Ces paroles, qui annoncent la belle âme de notre saint, ainsi que plusieurs autres traits de son épiscopat, rappellent parfaitement, malgré la différence des caractères, la conduite de saint François de Sales dans une conjoncture à peu près semblable. Tout le monde sait que la bonté compatissante du saint évêque de Genève contrariait souvent la sévérité de l'évêque de Chalcédoine, son frère et son coadjuteur. Le maintien de la discipline ecclésiastique avait exigé que l'on enfermât, dans les prisons de l'officialité, des prêtres qui s'étaient écartés de leur devoir, et les prisonniers étaient en assez grand nombre, selon l'historien de saint François de Sales (Marsollier), qui remarque encore que le saint *approuvait cette sévérité*. Cependant elle lui coûtait beaucoup lorsque, en passant devant la porte de la prison pour aller dire la messe, il entendait les cris de ces malheureux qui demandaient grâce; il ne pouvait se défendre d'une vive compassion, et il lui est arrivé plusieurs fois, *quand il repassait*, de se faire *ouvrir les prisons. Il faisait alors aux prisonniers une réprimande pleine de douceur, leur faisait promettre de mieux vivre à l'avenir et les renvoyait chez eux*. Le saint s'humiliait de cette bonté comme d'une faiblesse de laquelle il promit à son frère de se corriger. En effet, il évita pour l'avenir l'occasion de retomber dans ce qui lui paraissait une faute : il fit un long détour pour ne plus passer devant les prisons, en remit les clés au coadjuteur, avec permission de ne pas les lui rendre s'il venait

Le bienheureux ne se montrait infléxible que pour les coupables obstinés, et il était vraiment tout cœur et tout charité envers ceux qui revenaient sincèrement. « Il les embrassait avec « la tendresse d'un père, dit un contemporain « déjà cité, et il leur pardonnait, oubliant gé- « néreusement tous leurs torts et tous les cha- « grins qu'ils lui avaient donné. » Un prêtre avait été dénoncé au Roi et à l'évêque : la faute était prouvée et le coupable se trouvait dans une fâcheuse situation. Il eut recours à la clémence d'Alphonse : il alla se jeter à ses pieds, et lui avoua toutes choses, avec promesse de changer de vie. Cette confiance toucha le serviteur de Dieu, qui non-seulement fit arrêter la procédure de la cour épiscopale, mais qui écrivit encore à Naples pour que cette affaire n'eût aucune suite auprès du Roi. Ce prêtre justifia, dès-lors, par

---

à les demander, et pourvut ainsi au bien qu'il reconnaissait devoir résulter d'une juste sévérité ; « car, dit Mar- « sollier, si la douceur a de grands charmes, la sévérité « est quelquefois nécessaire...... La douceur convient « à un père, la sévérité à un juge : les évêques sont l'un « et l'autre. Il faut donc qu'ils aient les deux caractères. » Le lecteur ne dira-t-il pas que, pour remplir tous les devoirs de sa place, notre bienheureux n'avait pas besoin d'un évêque de Chalcédoine ?

une conduite édifiante, la bonté avec laquelle son évêque lui avait rendu ses bonnes grâces et accordé sa protection.

Le saint prélat ayant appris avec douleur qu'un ecclésiastique, qui appartenait à une famille noble et des plus distinguées de la contrée, vivait d'une manière scandaleuse, le manda par trois fois à l'évêché ; mais celui-ci ne daigna pas se mettre en devoir de s'y rendre. Ce mépris de l'autorité venait chez cet individu autant de la conscience de ses crimes, que de l'endurcissement de son cœur et de l'orgueil de sa condition. Alphonse ne le voyant pas arriver, résolut de le punir, et ordonna de procéder en conséquence. En même temps il voulut que s'il venait désormais à se présenter pour lui parler, il fût refusé et renvoyé au vicaire-général, qui avait déjà son affaire en main. Cependant cet homme, informé de ce que l'on intentait contre lui, accourt en grande diligence. Déjà il a pénétré jusque dans l'antichambre de l'évêque, lorsque le secrétaire, qui le rencontre, ne veut pas lui permettre d'avancer davantage ; l'autre se fâche et demande à grands cris qu'on le laisse entrer ; Alphonse qui, de son lit où il était retenu, entend tout ce bruit, appelle pour savoir ce qui se passe, et au même moment le prêtre s'introduit à la suite du secrétaire ; en le voyant en sa présence le prélat, sans

vouloir l'entendre, lui dit aussitôt d'aller trouver le vicaire-général qui est chargé de ce qui le concerne; mais le coupable tombe à genoux et répond en pleurant : « Je reconnais le vicaire-« général pour mon juge, mais je connais Mgr de « Liguori pour mon père.» Cette simple et humble réponse attendrit le serviteur de Dieu, qui reprit avec douceur : «Mon fils, je vous ai appelé, « vous n'avez pas voulu venir et je me suis vu « forcé de vous mettre en jugement; vous con-« naissez les scandales que vous avez donné. — « Oui, monseigneur, je les connais, je suis très « coupable, faites de moi ce qu'il vous plaira. « — Puisque vous connaissez votre faute, et que « vous m'avouez sincèrement la vérité, je vous « laisse à vous-même le choix de la pénitence, « imposez-vous-la selon votre volonté. » Alors le prêtre, confus de tant de bonté, répond en sanglotant : « Je choisis la maison de *Saint-« Ange* pour ma retraite: j'y resterai jusqu'à ce « que Dieu me fasse connaître qu'il m'a pardon-« né. » Alphonse voyant le repentir sincère de ce pécheur, se fait apporter les pièces du procès et les déchire devant lui, en disant : « Que le « Seigneur déchire dans le Ciel les pages où sont « écrites vos iniquités, comme je les déchire sur « la terre! » Ce prêtre passa un mois dans la retraite du couvent qu'il avait choisi, et il fut de-

puis un grand sujet d'édification pour tout le pays et de consolation pour son évèque.

Ce ne fut pas seulement vis-à-vis du clergé séculier, entièrement soumis à sa juridiction, que notre bienheureux fit éclater son zèle et sa fermeté. Il avait voué une estime et une vénération particulières à tous les ordres religieux : il les regardait comme la consolation des pasteurs, l'ornement de l'Eglise et l'édification des peuples, tant qu'ils conservaient l'esprit primitif de leurs saints fondateurs, mais il n'y avait pas à ses yeux de scandale plus affligeant que l'existence d'une communauté dégénérée. Les religieux, voués par état à la pratique de la perfection évangélique et présentant, sous leurs habits d'humiliation et de pénitence, le spectacle d'une conduite toute mondaine, ou du moins toute séculière, lui paraissait quelque chose de si révoltant qu'il croyait devoir poursuivre, avec toute la force de son caractère, des hommes si étrangement indignes de la religion qu'ils déshonoraient. Il ne voulut jamais en souffrir de semblables dans son diocèse; il fallait que leurs supérieurs les retirassent, ou bien il faisait intervenir l'autorité du Roi. Il existait, non loin de Sainte-Agathe, un petit couvent où ne régnait pas une régularité bien exemplaire : les quatre religieux qui l'habitaient n'étaient pas hommes à édifier beau-

coup les peuples, ni à se mettre fort en peine des admonitions qui leur venaient de l'évêque diocésain. Avant de faire procéder contre eux dans sa cour épiscopale, Alphonse écrivit en ces termes à leur provincial : « Il faut que votre paternité « envoie à ses sujets l'obédience de partir, ou « bien je les ferai partir moi-même par voie de « contrainte. » Cette menace eut son effet, et le monastère fut entièrement renouvelé. Le saint prélat avait été dans le cas de prendre des mesures coërcitives contre un régulier scandaleux que ses supérieurs voulaient laisser dans son diocèse. Ce moine s'était ensuite retiré à Naples, et plusieurs années s'étaient écoulées depuis qu'on l'avait forcé de quitter son ancien couvent; il demanda à y retourner, profitant pour solliciter cette grâce de l'occasion où le prélat se trouvait à Naples. Le duc de Magdeloni s'intéressa en sa faveur : il représenta que l'âge et des réflexions salutaires avaient entièrement corrigé cet homme ; mais notre saint persista dans son refus, et déclara franchement que tant que lui Alphonse serait évêque, ce moine ne verrait pas le diocèse de Sainte-Agathe.

Autant notre saint avait en abomination les religieux dyscoles, autant il se plaisait à témoigner son estime et sa confiance à ceux qui honoraient, par la sainteté de leur vie, l'ordre qui

les avait reçus. Il se servait d'un grand nombre d'entr'eux pour des commissions de la plus grande importance ; la plupart des examinateurs synodaux étaient pris dans les couvents, et l'on peut dire qu'il affectionnait d'une manière particulière les pères capucins, dont il appréciait le zèle pour le salut des âmes.

Notre saint ne poursuivait pas seulement, dans les prêtres séculiers et réguliers, des désordres qui fussent contraires à la sainteté de leur vocation; mais il fit encore, durant son épiscopat, plusieurs actes de rigueur pour des objets d'un autre genre, et dont l'importance lui paraissait exiger de sa part une sollicitude spéciale. Nous avons parlé dans une autre partie de cet ouvrage, de l'attention scrupuleuse avec laquelle Alphonse pensait qu'il était nécessaire d'observer, en célébrant les saints mystères, toutes les cérémonies prescrites par l'Eglise. Quand il fut évêque, il jugea qu'il était de son devoir de ne tolérer aucune négligence en ce point essentiel de la discipline. Il voulut s'assurer par lui-même de la fidélité de tous les prêtres de son diocèse à se conformer aux rubriques de la messe. Il les fit tous exercer devant lui, sans aucune distinction d'âge ni de rang, et il interdit, jusqu'à ce qu'ils s'en fussent rendus capables, tous ceux qui ne s'acquittaient pas assez bien de toutes les céré-

monies. Un grand nombre d'individus restèrent plusieurs mois sans monter à l'autel. Un vieillard, qui portait un nom des plus respectés dans le diocèse, n'ayant pas voulu se soumettre à un nouvel examen, resta sous l'interdit pendant dix ans qu'il vécut encore. Un directeur du séminaire, professeur de théologie, étant trouvé en défaut quand le prélat l'examina, ne fut pas plus épargné que les autres, et pendant quelque temps il fut tenu de s'abstenir de célébrer la sainte messe.

En sachant, comme nous venons de le montrer dans ce chapitre, allier la bonté avec la rigueur, Alphonse rendit efficace, pour l'amélioration de son clergé, un zèle qui, sans ce double secours, n'aurait jamais rempli son objet que d'une manière très incomplète.

CHAPITRE VIII.

Suite du même sujet.

Nous avons mis sous les yeux du lecteur, dans un précédent chapitre, les principales ordonnances que notre saint avait portées relativement à la réformation des mœurs des simples fidèles. Le même recueil d'où nous avons tiré cet extrait renferme encore un certain nombre de dispositions qui se rapportent uniquement aux devoirs du clergé, et qui n'attestent pas moins que les autres, que le digne évêque dont nous écrivons la vie, embrassait tous les intérêts de la religion dans sa vaste sollicitude; ils nous apprennent de plus que si rien n'était étranger à son zèle de ce qui tenait à la conduite même des dernières brebis du troupeau, il se faisait un devoir encore plus rigoureux d'exercer son autorité et sa vigilance vis-à-vis des pasteurs secondaires, et de tous les ministres des autels, quel que fût leur rang dans la hiérarchie ecclésiastique.

Un des articles de ces notifications ou ordonnances, a pour objet les devoirs des chanoines

et autres membres des chapitres; le prélat se plaint de la grande précipitation avec laquelle, en certains lieux, on récite l'office divin, et déclare, en s'appuyant sur la bulle de Benoît XIV au cardinal Delfino, patriarche d'Aquilée, qu'en ne s'acquittant pas avec soin du ministère de la prière publique, on ne satisfait pas à l'obligation de son titre, et qu'on n'a dès-lors point de droits aux revenus du bénéfice. Il réclame, pour qu'on observe les *médiantes*, que l'on soit au chœur avec dévotion et silence, et qu'on n'en sorte point sans de fortes raisons; il règle ensuite la manière de procéder dans les délibérations des chapitres, à l'effet de maintenir la liberté des suffrages.

Rappelant ce que le saint concile de Trente a prescrit sur le genre de vie et la manière de se vêtir des ecclésiastiques, il proscrit tout ce qui pourrait leur donner une trop grande ressemblance avec les gens du monde; il veut les cheveux courts, les habits simples sans aucune espèce de superfluité, malgré l'abus contraire qui s'était introduit depuis assez long-temps dans le royaume de Naples. Il les oblige, sous peine de suspense, de porter la soutane, ne permettant l'usage de la soutanelle que pendant la saison pluvieuse, et seulement aux prêtres des campagnes, à cause de la nécessité où ils sont d'aller

quelquefois, pour les fonctions de leur ministère, à de grandes distances de leur demeure dans des pays marécageux et remplis de boue.

Il défend aux éclésiastiques, sous peine de suspense encourue par le seul fait, toute espèce de jeu de hasard, et de jeu public, ainsi que la chasse au fusil ou au filet, et le négoce, qu'ils pourraient faire par eux-mêmes, ou en prenant intérêt dans des spéculations commerciales. Les ecclésiastiques qui ne sont pas dans les ordres sacrés, et qui se trouveraient dans l'un de ces cas, sont, par la même ordonnance, frappés d'inhabileté pour être promus à des ordres supérieurs.

On a vu comment s'y prenait notre bienheureux, pour que le saint sacrifice de la messe fût toujours célébré avec la dévotion nécessaire et sans aucune transgression ou omission du rit prescrit par l'Eglise. Il porta encore l'interdit encouru par le seul fait, contre tous les prêtres qui resteraient moins d'un quart d'heure à l'autel, quand même ce serait à une messe de *Requiem*. Il chargea quelques prêtres recommandables d'examiner secrètement dans les différentes contrées, non-seulement de quelle manière on s'acquittait de ce grand ministère, mais encore si l'on avait soin de donner un temps convenable à la préparation et à l'action de grâces ; tout lui était fidèlement rapporté, et il s'en fallait qu'il négligeât

de faire usage des renseignements qu'il avait reçu.

Dans une autre ordonnance, Alphonse relève avec force l'obligation de la résidence pour les curés, leur déclarant qu'ils ne peuvent s'absenter que pour les causes les plus graves, et avec la permission de leur évêque, par qui ils doivent toujours faire approuver leurs remplaçants. Il ne leur permet pas même, non plus qu'aux chanoines, de quitter leur poste pour aller prêcher le carême. Il regarde ce devoir de la résidence comme si essentiel, qu'il oblige les curés qui y auraient manqué, à la restitution de leurs revenus en faveur des pauvres et de la fabrique de leur paroisse. Il soumet à la même peine ceux qui, sans faire des absences, auraient négligé notablement de remplir les fonctions de leur charge, mettant dans ce cas, d'après la décision de la *congrégation du concile,* tout curé qui aurait passé deux mois sans annoncer la parole de Dieu, ou sans administrer les sacrements; il veut encore que si les curés n'habitent pas le presbytère, ils aient au moins leur demeure au voisinage de l'église paroissiale.

Enfin, notre saint prélat rendit une ordonnance pour établir, dans tout son diocèse, les conférences des cas moraux, auxquelles tous les prêtres séculiers étaient tenus d'assister. La permission de confesser était retirée à ceux qui, sans être légitimement empêchés, se dispensaient de

s'y rendre, et on ne pouvait être admis au concours pour les cures et autres bénéfices, qu'après avoir présenté un certificat attestant qu'on avait été assidu à cette assemblée. Ces conférences avaient lieu une fois la semaine, et les questions que l'on y devait traiter étaient proposées par un décret de l'évêque, au commencement de chaque année. Elles se tenaient toujours en présence d'Alphonse lui-même dans le pays de sa résidence; il voulait s'y trouver quand bien même il fût malade : c'était alors dans sa chambre que l'on se rendait. Il donnait de son lit sa décision sur chaque cas, jugeait du mérite de chacun, et ne manquait jamais de profiter de cette circonstance pour donner des avis utiles autant pour la piété que pour la science. Le desir qu'il avait de procurer l'édification et l'instruction de son clergé lui inspira de composer un ouvrage intitulé : *le Dominical* ou *Discours abrégés pour tous les dimanches*, ainsi qu'un autre livre qui renferme des *instructions* pour donner les exercices spirituels aux prêtres, et les exercices de mission aux peuples.

Indépendamment de ces ordonnances émanées de sa personne, Alphonse renouvela, par des mandements obligatoires, les dispositions les plus essentielles des canons des conciles, des statuts, des synodes et des règlements de ses prédéces-

seurs. Peu content de commander, le saint voulait encore persuader ; c'est ce qui le porta à donner si fréquemment des retraites aux prêtres de son diocèse, pour leur inspirer à tous l'esprit de leur sublime vocation, et leur en faire pratiquer les vertus les plus parfaites.

Quand il eut réglé ce qu'il croyait le plus utile au bien de l'Eglise et à l'édification des âmes, il jugea qu'il devait s'appliquer, avec tout le soin possible, à ne donner à son troupeau que des guides capables de les conduire dans les bons pâturages, et à suppléer, autant que faire se pourrait, à l'insuffisance des pasteurs que leur défaut de zèle ou de science rendait inhabiles à un emploi aussi important. Il ne fit pas difficulté de demander leur démission à quelques curés qui se trouvaient dans ce cas, leur faisant entendre que s'ils s'obstinaient à ne vouloir pas quitter une place dont ils ne pouvaient remplir les devoirs, il saurait bien les y contraindre par la voie juridique, et à leur grande confusion.

Pressé comme il l'était du desir de n'élever aux charges que les plus dignes, il établit que les bénéfices à charge d'âme seraient toujours délivrés au concours; avant d'être admis pour concourir, il fallait que le saint évêque eût l'assurance qu'on le méritait par toutes les qualités qui caractérisent un bon prêtre plein de zèle et de piété,

en laissant aux examinateurs à décider ce qui regardait la science et l'habileté; il se réservait personnellement l'examen des autres conditions. Il recommandait très expressément aux examinateurs la plus exacte impartialité dans une matière de si grande importance, chargeant grièvement leur conscience de tout jugement qui aurait été influencé de quelque manière par une considération humaine. Pour lui, si le partage des voix l'obligeait d'intervenir pour décider entre deux concurrents, il ne le faisait jamais qu'après avoir pris l'avis de plusieurs personnes éclairées et avoir long-temps médité devant Dieu pour savoir lequel des deux méritait la préférence : personne ne pouvait jamais être exempté du concours pour parvenir à un poste quelconque. Le supérieur du séminaire, homme aussi distingué par son grand savoir et sa vertu que respectable par son grand âge, aspirait à la dignité de doyen du chapitre, à laquelle se rattachaient les fonctions de pénitencier; on desirait généralement qu'il y eût une exemption en faveur de ce prêtre vénérable : il fut impossible de l'obtenir. Les examinateurs, qui avaient tous été ses élèves, se récusèrent, ne voulant pas devenir les juges de celui en qui ils honoraient leur docteur et leur maître : ils supplièrent le prélat de daigner signaler par une dispense l'estime particulière qu'il professait

pour un homme en qui il avait placé lui-même une si haute confiance ; mais Alphonse n'adhéra pas à leur demande et nomma en leur place d'autres examinateurs.

Si pour obtenir une cure il fallait faire preuve de mérite, il n'était guère plus facile d'être approuvé pour entendre les confessions ; tous les jeunes prêtres étaient examinés sur la théologie morale, et ils en étaient encore réduits à passer par un nouvel examen toutes les fois qu'ils avaient à faire renouveler leurs pouvoirs. C'était en présence d'Alphonse lui-même qu'ils étaient obligés de répondre, et d'une manière satisfaisante, sous peine de ne rien obtenir. La même condition était également imposée à tous les prêtres étrangers, séculiers ou réguliers, qui venaient s'établir dans le diocèse de Sainte-Agathe; nul n'était exempt, quelle que fût sa réputaticn ou son mérite. D'ailleurs le saint évêque n'approuvait jamais que ceux dont la vie édifiante et vraiment sacerdotale pouvait lui inspirer une juste confiance. Il exigeait la plus grande régularité de tous les confesseurs, et celui qui aurait laissé apercevoir dans sa conduite la moindre légéreté, peu compatible avec la gravité et l'importance de son ministère, se trouvait incessamment révoqué ou interdit de ses fonctions.

Alphonse mettait la même délicatesse dans la

collation des canonicats et des bénéfices simples : il ne précipitait rien dans le choix des sujets, et après qu'il avait mûrement réfléchi devant Dieu, c'était toujours le mérite et les services rendus à l'Eglise qui l'emportaient sur les prétentions des personnes même les plus puissantes. Il y a plus : lui recommander quelqu'un à cet égard, c'était exposer singulièrement le protégé à une facheuse exclusion. « Je ne veux prendre, disait le saint, « aucune espèce d'engagement lors de la vacance « des bénéfices. Je dois examiner moi-même les « titres de chaque aspirant, et décider ensuite « selon que Dieu et ma conscience me l'inspire- « ront. » Alphonse se trouvait personnellement obligé envers le prince de la Riccia, le duc et la duchesse de Magdaloni, dont il avait d'ailleurs à ménager le crédit et à conserver la bienveillance; il arriva plusieurs fois qu'ils se déclarèrent avec le plus vif intérêt en faveur de plusieurs ecclésiastiques qui aspiraient à des bénéfices; ces illustres personnages en vinrent même, en quelques circonstances, à joindre leurs sollicitations; cependant ils ne purent jamais rien obtenir de la complaisance du serviteur de Dieu. Mgr Pignatelli, archevêque de Bari, vint un jour lui demander un bénéfice pour un prêtre à qui il s'intéressait. « Je ne le puis en conscience, répon- « dit franchement Alphonse, la personne dont

« vous me parlez, n'a pas assez de mérite pour « être préférée à tant d'autres qui sont sur les « rangs. » Cette sévérité de principes, si opposée aux idées et aux condescendances des gens du monde, même les plus délicats sur ce qu'on appelle l'honneur et la justice, ne laissa pas que de choquer bien des prétentions, et de soulever certains ressentiments. Les habitants de Sainte-Agathe ne pouvaient supporter que des sujets nés dans leur ville ne fussent pas constamment préférés pour les bénéfices de la cathédrale; selon eux, c'était là un de leurs droits qui était lésé, et ils en portèrent plainte au Roi. La cour renvoya leur réclamation à Alphonse, qui répondit « qu'aucune loi ni fondation n'attribuant aux « habitants de Sainte-Agathe le privilége ex-« clusif d'être nommés aux bénéfices de sa cathé-« drale, il se croyait obligé de ne faire à cet « égard aucune autre distinction, parmi les prê-« tres de son diocèse, que celles qu'exigeaient le « mérite personnel et les services rendus à l'E-« glise. » On fut édifié de cette réponse autant qu'on la trouva juste; et on le laissa en paisible possession de nommer aux bénéfices selon sa conscience.

Durant l'époque de l'année où la collation des bénéfices appartient au Pape, il vint à vaquer un canonicat à la collégiale d'Arienzo. Il s'éleva

une foule de prétendants, tous appuyés de sollicitations puissantes, afin d'obtenir d'Alphonse une lettre de recommandation pour Rome. Mais il jugea qu'au milieu de ce conflit d'ambitions contraires, il devait garder une neutralité parfaite, et il se prononça de manière à éloigner toute importunité, déclarant ouvertement qu'il était résolu de ne s'intéresser pour personne. Cependant un gentilhomme des plus distingués de la ville ne craignit pas de venir le prier d'écrire en faveur d'un de ses frères, croyant que le prélat n'oserait pas lui refuser cette grâce, à cause de la considération dont il jouissait. Mais Alphonse ne le traita pas autrement que les autres, et s'excusa sur le parti qu'il avait déjà pris de demeurer absolument étranger dans cette affaire; cependant comme l'autre insistait toujours davantage en se prévalant des titres de sa famille, le saint le pria enfin de se retirer, « parce que, lui dit-il, il n'a« vait pas temps à perdre, et que quand il y avait « des bénéfices à conférer, c'était Dieu seul qu'il « devait consulter pour choisir toujours les plus « dignes, sans égard pour la qualité de noble ou « de plébéïen; qu'au reste, n'ayant pas à nommer « lui-même dans la circonstance présente, il n'ac« cordait des lettres de recommandation à per« sonne. » Cette réponse outra de dépit le gentilhomme, mais ce fut bien pis quand il apprit

que le canonicat venait d'être donné à un autre qu'à son frère; transporté de colère, il vint dans le palais épiscopal accabler Alphonse de toutes sortes de reproches et d'invectives. Les gens de la maison, témoins de cette insolence, ne pouvaient contenir leur indignation; mais le saint, calme et impassible, tâchait d'apaiser ce furieux, répondant aux outrages par tous les égards et toutes les prévenances de la charité et de la politesse. Cet homme ne fut pas content de cette première incartade, il fit ensuite éclater en toute circonstance une haine affreuse contre le serviteur de Dieu, qui s'en vengea d'une manière bien noble, et tout à fait digne de sa charité et de sa grandeur d'âme; un autre canonicat vint à vaquer et il fut conféré à un second frère de cet implacable ennemi; le nouvel élu était un ecclésiastique plein de savoir et de piété, bien différent de celui pour qui des démarches trop pressantes avaient été faites en premier lieu. Ce fut un grand embarras et une grande confusion au gentilhomme, quand il lui fallut venir se présenter pour faire ses remercîments. Cependant le saint le mit aussitôt à son aise par la bonté et la cordialité avec lesquelles il le reçut. « Je n'ai fait, lui dit-il, que « rendre justice à qui elle était due; » et sans prendre aucunement avantage de la circonstance pour lui faire sentir son tort, il le traita comme si

rien ne s'était jamais passé auparavant. Le mérite d'un procédé aussi délicat et aussi généreux fut parfaitement apprécié, il releva le prix de la grâce qui venait d'être accordée, et laissa dans les cœurs une plus profonde impression de reconnaissance.

Nous ne devons pas passer sous silence la scrupuleuse exactitude avec laquelle notre bienheureux refusait toute espèce de présent quand il était dans le cas de conférer un bénéfice : le supérieur du séminaire venait d'être élevé à la seconde dignité de la cathédrale ; il crut témoigner sa gratitude, sans blesser la délicatesse, en envoyant à Alphonse quelques tablettes de chocolat, mais le saint, toujours fidèle à ce que nous lui avons déjà vu pratiquer dans une visite pastorale pour un objet à peu près aussi modique, renvoya le présent d'une manière polie et avec tous les remercîments qui pouvaient faire agréer son refus.

Il nous reste encore à parler des soins que donna le saint évêque à l'éducation de ses jeunes clercs. Le séminaire de son diocèse fut un des objets les plus précieux pour sa sollicitude, et il mit une constante application à le faire fleurir par tout ce qui pouvait former de dignes ministres de l'Eglise. Dès les premiers temps de son épiscopat, il le réforma complétement : il lui donna des nouvelles règles, un nouveau supérieur

et de nouveaux directeurs. Le grand âge du prêtre qu'il trouva à la tête de l'établissement ne lui permettait plus de remplir les fonctions importantes et difficiles qui lui étaient confiées, et ce vieillard ne se trouvait pas suffisamment suppléé dans la personne des directeurs. Le saint évêque multiplia les exercices de piété, il y établit la visite journalière au très saint Sacrement et à la sainte Vierge, et il parvint à y faire régner avec une parfaite régularité beaucoup de recueillement et un grand esprit d'oraison.

Alphonse se rendait au séminaire tous les mercredi et les samedi pour adresser à ces jeunes gens un petit discours ayant pour objet d'exciter et de nourrir leur piété. Il ne tenait pas moins à encourager les études, et pour cela il visitait de temps en temps les classes, y interrogeait les individus et présidait toujours aux examens. Cet attrait particulier, qu'il avait montré autrefois pour les étudiants de sa congrégation, l'attachait encore avec un tendre et touchant intérêt aux ecclésiastiques de son séminaire : aussi aimait-il à s'environner, comme un père, de ces jeunes élèves en qui il voyait l'espérance de son église. Il se trouvait quelquefois avec eux en récréation, usant pour les mêmes fins des mêmes moyens qui lui avaient si bien réussi auprès de

ses novices, espérance si chère de sa société. Il cherchait à édifier en intéressant, soit par le charme de ses saints entretiens, soit en faisant chanter de pieux cantiques qu'il avait composé lui-même. Comme, selon ses principes, il importait singulièrement au bien de l'Eglise que tous les prêtres fussent propres, autant que possible, au ministère éminemment apostolique des missions, il cherchait à leur en inspirer le goût dès le séminaire, sans vouloir cependant influencer pour cela leur vocation spéciale. Ce fut même dans la vue de les former à ce ministère, en leur donnant le véritable genre de prédication chrétienne, qu'il établit, pour les séminaristes, des conférences en règle sur l'éloquence de la chaire; il voulait leur faire aimer de bonne heure la simplicité du langage qui convient à un prédicateur de l'Evangile, et leur apprendre à se livrer quelquefois, en annonçant la parole de Dieu, à cette espèce d'abandon, toujours si heureux pour produire le bien parmi les peuples, lorsqu'ils voient un homme s'oublier lui-même pour ne s'occuper que des intérêts de leurs âmes. Cet exercice lui paraissait si important, qu'il ne manquait jamais d'y présider en personne, au milieu d'un nombre considérable de prêtres de la ville qui venaient encourager les essais d'une jeunesse studieuse, et peut-être aussi profiter pour eux-mê-

mes des observations et de la longue expérience du saint évêque. C'était pour lui une précieuse occasion d'animer un zèle naissant et d'en seconder tous les mouvements, pour préparer à l'Eglise des hommes apostoliques, capables de lui donner toutes les consolations qu'elle a droit d'attendre des prêtres de Jésus-Christ. Tels furent les soins qu'Alphonse donna à son séminaire pendant tout le temps qu'il habita Sainte-Agathe; il ne s'y intéressa pas moins quand il eut changé de résidence, et il ne négligea rien pour faire observer ce qu'il avait établi, et continuer ainsi l'œuvre qu'il avait commencée avec tant de sagesse et de succès.

La crainte d'exposer les séminaristes à une trop grande dissipation, lui avait d'abord fait naître la pensée de ne leur accorder aucun temps pour les vacances; mais ce projet ne reçut pas son exécution, parce que le saint fut obligé, dès la première année, de réparer et d'agrandir le local occupé par le séminaire. Il put reconnaître ensuite que les vacances n'étaient pas sans utilité pour éprouver des jeunes gens qui, après tout, se trouvaient appelés à vivre au milieu du monde. Il prit de sages précautions pour les préserver des dangers de cette époque critique; il les soumit à un règlement de vie très circonstancié et à une surveillance sévère sous les yeux de leurs

curés respectifs; il ne recevait ensuite, pour continuer leurs études, que ceux dont la conduite n'avait pas démenti la vocation. Nul ne pouvait jamais être admis aux saints ordres qu'il ne se fût auparavant éprouvé pendant un temps suffisant dans le séminaire, et qu'il n'eût été reconnu propre à l'état ecclésiastique par toutes les dispositions qui promettent un bon prêtre. Mais comme il était loin de vouloir donner l'exclusion à des sujets dont la fortune ne s'accordait avec les espérances qu'ils donnaient à l'Eglise, il diminua, en leur faveur, la pension du séminaire; et, grâces à son indulgence et à sa charité, plusieurs individus d'un très grand mérite purent parvenir au sacerdoce sans avoir à surmonter un trop grand obstacle. Alphonse s'était réservé lui-même l'examen des ordinands sur la théologie. Il tempérait par beaucoup de bonté et de douceur l'attention sévère qu'il accordait à leurs réponses; mais si d'un côté il encourageait la timidité, il était d'ailleurs sans faiblesse pour l'inapplication et l'ignorance. Il fallait posséder les traités qui étaient fixés pour chacun des différents ordres, et se montrer instruit sur toute la théologie pour la prêtrise, ou bien l'on était renvoyé à une autre époque à laquelle on aurait mieux étudié. Si quelqu'un était reconnu incapable même d'apprendre un jour ce qu'il ne

savait pas, il recevait une éxclusion définitive. C'est ainsi que notre bienheureux travaillait à perpétuer et augmenter le dépôt de la science dans le clergé, et qu'il fermait l'entrée du sanctuaire à des individus qui non-seulement n'honorent pas l'Eglise à laquelle ils sont inutiles, mais qui, quelquefois encore, sont pour elle un sujet de douleur, indépendamment du mal qu'ils font aux âmes, lorsqu'il leur arrive, comme cela n'est que trop fréquent, de s'immiscer dans les fonctions les plus délicates du saint ministère. Rien ne pouvait ébranler la fermeté du serviteur de Dieu dans un objet de si grande importance. Les recommandations pour la promotion aux ordres n'avaient pas plus d'empire sur lui que pour la collation des bénéfices. Un grand personnage vint un jour le prier d'ordonner un ecclésiastique qui avait été jugé incapable. Le saint écouta patiemment et sans mot dire l'indiscret solliciteur, celui-ci parla sans interruption pendant une heure entière; quand il eut épuisé toute son éloquence, Alphonse lui demanda s'il n'avait plus rien à lui dire, ajoutant que, quant à lui, il n'avait rien à répondre. « Vous avez parlé à un mort, lui dit-il, et « comme un mort ne répond pas, je ne répon- « drai pas davantage. » Il crut devoir donner cette leçon à un homme trop persuadé que parce

qu'il portait un grand nom, il pouvait demander à un évêque de manquer à son devoir.

Nous ne terminerons pas ce chapitre sans dire un mot du zèle avec lequel notre saint mit la réforme dans les couvents de religieuses de son diocèse. Il y fit revivre, autant que possible, l'esprit primitif de chaque institut, en y établissant la régularité la plus parfaite. Il s'occupait avec un véritable intérêt de la perfection de ces saintes filles, leur donnait souvent des exercices spirituels, et consentait même à entrer dans le détail des peines et des consolations particulières de chaque religieuse, afin de les animer toutes à la vertu. Il réforma les règles même d'une communauté qui fut depuis d'une perfection admirable. Il établit à Sainte-Agathe un nouveau couvent de religieuses cloîtrées qu'il avait fait venir de Scala. Elles furent reçues avec la plus grand pompe, au son des cloches et au bruit des boîtes, comme des anges tutélaires dont la sainteté bien connue était comme un garant de la protection du ciel sur la ville qu'ils venaient habiter. Alphonse s'intéressait si fort à cet établissement, qu'il composa, pour les religieuses, un petit ouvrage auquel il donna pour titre : *Souvenirs adressés aux religieuses du très saint Rédempteur, de Sainte-Agathe et de Scala.* Il fit lui-même la plus grande partie des frais qu'exi-

geait l'entretien du nouveau monastère. Il eut la consolation d'y voir entrer, dans peu de temps, plusieurs jeunes personnes qui vinrent y cacher leur vie dans la piété et la pénitence, et il put s'assurer qu'il avait rendu un très grand service à son diocèse, en ouvrant ce nouvel asile à la vertu. En général, notre bienheureux desirait beaucoup de contribuer à la sainteté des cloîtres, et ce desir lui inspira un ouvrage aussi pieux qu'utile, intitulé : *La véritable Epouse de Jésus-Christ, ou la sainte Religieuse.* Il y rappelle toutes les obligations de l'état religieux et trace le chemin de la perfection, qui est l'unique objet de cet état sublime.

CHAPITRE IX.

Sentiments et conduite du B. Alphonse par rapport aux affaires générales de l'Eglise.

Tandis que notre bienheureux gouvernait son église particulière avec un succès et des consolations qui égalaient ses travaux et son dévouement, son âme était navrée de la plus amère affliction, à cause des affreux ravages que l'homme-ennemi ne cessait de faire dans le sein de l'Eglise universelle. A cette époque une conjuration flagrante menaçait Dieu et son Christ; elle s'étendait dans toute l'Europe, attirant dans ses rangs une foule d'esprits orgueilleux; ici elle dominait les gouvernements assez aveuglés pour partager des projets impies; là l'imprévoyance, la corruption et la faiblesse devenaient ses complices. L'Eglise était un objet d'insulte et de mépris pour ces mêmes peuples qu'elle avait civilisés, et dont elle avait fait, pendant des siècles, le bonheur et la gloire. Le moment devait venir où la nouvelle Jérusalem, semblable à l'antique Sion, serait abandonnée comme une veuve

déplorable et se trouverait solitaire au milieu de l'univers, elle qui jadis avait compté presque tous les hommes pour ses enfants. La reine, la mère des nations, devait être humiliée sous le tribut, sous le joug ignominieux d'un ennemi qui, après l'avoir dépouillée de ses richesses, consentirait à peine à lui jeter avec dédain un vil salaire. Dès le temps de notre saint, les cris de révolte, partis de la France, étaient entendus dans toutes les parties de la chrétienté. Par une double apostasie le royaume *très chrétien* semblait repousser la religion de saint Louis, et faisait servir à la perversion du monde cette puissance morale qu'il a reçue du ciel pour entraîner les autres peuples dans les routes de la vérité et du bonheur. Fille aînée de l'Eglise, cette France, dont l'exemple avait amené les nations modernes aux pieds de la croix, placée depuis à la tête de la civilisation, avec la grande influence de sa langue et du génie de ses habitants, trahissait, séduite par des sophistes, sa noble destinée, appelant l'univers à l'incrédulité et à tous les malheurs qui en sont la suite. Tandis qu'elle s'enivrait à longs traits de tous les poisons de l'impiété et qu'elle se dépravait toujours davantage par tous les vices, elle voyait chaque année éclore dans son sein une foule de livres où l'irréligion le disputait à la licence, et qu'elle vomissait ensuite dans toute

l'Europe. Des écrivains coupables attaquaient, avec un acharnement qui tenait d'une rage infernale, ce qu'il y a de plus saint et de plus respectable; leurs œuvres, et surtout celles de Voltaire et de J. J. Rousseau, avaient déjà pénétré dans le royaume de Naples.

Alarmé des progrès de l'erreur, autant pour son propre troupeau que pour les peuples en général, Alphonse adressa au Roi des fortes réclamations pour obtenir que les productions d'une philosophie anti-chrétienne ne pussent s'introduire dans ses états, où, en détachant les esprits de la vérité, elles ne manqueraient pas de porter des fruits de douleur. Il recommanda fortement à tous les prédicateurs de son diocèse, et particulièrement aux pères de sa congrégation, de s'élever avec toute la véhémence du zèle contre le danger de ces lectures coupables, par lequelles l'ignorance présomptueuse et une jeunesse imprudente *avalent le fiel du dragon dans la coupe d'or de Babylone*. Il fit plus : bien que déjà fort avancé en âge et accablé de soins et d'infirmités, il prit la plume pour combattre les ennemis de la religion, et composa son ouvrage de *la Vérité de la Foi,* spécialement dirigé contre les modernes incrédules. Nous possédons l'extrait d'une de ces lettres où il apprend lui-même à un de ses élèves quels motifs lui avaient fait entreprendre

d'écrire. « Je travaille en ce moment, dit-il, à « un ouvrage complet contre les déistes et les « matérialistes de nos jours : j'en ai déjà fait une « bonne partie. Recommandez-moi à Dieu pour « qu'il daigne m'accorder d'écrire d'une manière « à ramener tant d'infortunés jeunes gens que « nous voyons aujourd'hui imbus de toutes les « erreurs que des livres empestés nous apportent « sans cesse de la France. Nous avons besoin de « gémir et de prier pour l'Eglise, qui est si vio- « lemment combattue. Cependant ne nous lais- « sons point abattre, *les portes de l'enfer ne* « *prévaudront pas*. J'ai encore entrepris un au- « tre ouvrage sur toutes les hérésies, c'est un « sujet d'une grande importance ; mais comme « le travail sera fort long, je ne sais s'il me sera « donné de le terminer. » Il le termina. Cet ouvrage fut publié sous le titre d'*Histoire des Hérésies*, ou *le Triomphe de l'Eglise*, et dédié au marquis Tanucci, premier ministre, dont le saint avait à cœur d'exciter le zèle pour qu'il empêchât l'introduction des livres impies. C'est une production extrêmement remarquable qui ne pouvait que faire une grande sensation en Italie ; un fameux littérateur disait qu'en lisant ce livre, « il avait « cru voir l'esprit et le cœur du saint prélat dé- « peints comme sur un tableau. A cette page, ajou- « tait-il, éclate sa foi, à cette autre son génie, à

« toutes sa piété (1). » Cet ouvrage embrasse l'histoire et la réfutation de toutes les erreurs qui se sont élevées dans l'Eglise, depuis Simon le magicien jusqu'au père Berruyer, dont il démontre les opinions erronées et les contradictions choquantes sur la nature et l'incarnation du Verbe divin. Notre saint a écrit plusieurs autres ouvrages contre les incrédules, et il a réfuté en particulier le livre de l'*Esprit* d'Helvétius. Mais comme nous nous sommes réservés de parler dans la suite des ouvrages qu'Alphonse a composés, ce n'est point ici le lieu d'en donner une analyse, et il nous suffit de les citer pour constater de quel grand zèle il était animé pour tous les intérêts de la religion. Il voyait les principes importés de la France produire leurs effets déplorables dans sa patrie. Déjà des sociétés secrètes y étaient établies, au grand péril du trône et de l'autel; c'était à ses yeux une vaste conspiration pour renverser l'un et l'autre; c'étaient alors les francs-maçons, puis les jacobins, et aujourd'hui en Italie les carbonari, dont naguère les projets révolu-

(1) « Animum ac mentem religiosissimi præsulis veluti » in tabulà depictam intuitus sensi : quandòque fides, » quandòque ingenium, semper pietas singulis elucet in » partibus. »

tionnaires se sont manifestés à Naples, aussi bien que ceux de nos jacobins s'étaient manifestés en France par la révolte et tous les crimes. Il est remarquable jusqu'à quel point notre saint avait de son temps le pressentiment de tous les maux que promettaient au genre humain les sectes impies qui se propageaient alors en Europe. Il disait avec une sorte d'effroi, en parlant des francs-maçons : « Cette secte doit être un jour la « ruine de l'Eglise et de l'état ; ce sont les souve- « rains eux-mêmes qui sont menacés, ils n'y pren- « nent pas garde aujourd'hui, mais le temps vien- « dra où ils connaîtront trop tard quel mal ils se « seront fait en tolérant une association aussi per- « nicieuse. Les ennemis de Dieu sont les ennemis « des Rois. » Il écrivit en conséquence plusieurs lettres au Roi Charles III, à ses ministres et au cardinal Sersale, archevêque de Naples, pour obtenir du monarque que les progrès de cette secte criminelle fussent promptement arrêtés, et qu'elle ne pût s'étendre dans les provinces.

Notre saint regardait aussi comme très ennemi de l'Eglise le parti des jansénistes qui, de la France où il était né, s'insinuait dans les différentes parties de la chrétienté sous le voile d'une morale sévère, dont bien des gens étaient dupes. Déjà on trouvait à Naples un certain nombre de ces esprits toujours disposés à adopter toutes les

nouveautés, et dont l'orgueil se trouvait flatté par les principes rigoristes des disciples de Jansénius. Alphonse, trop âgé et trop occupé pour en venir aux prises avec ces derniers adversaires, les livrait, en quelque sorte, à la vindicte de quelques-uns de ces élèves dont il stimulait le zèle et éclairait la religion. « Je ne connais rien, « écrivait-il à l'un d'eux, de plus nuisible pour « les âmes et pour l'Eglise que l'erreur masquée « sous une apparente rigueur de perfection évan- « gélique. Les jansénistes sont encore plus dan- « gereux que Luther et Calvin, parce qu'ils sont « moins à découvert. Tenez-vous en garde contre « Antoine Arnauld, c'est un homme qui trafique « de la sainteté, et qui, à force d'exagérer la « grande pureté et perfection avec lesquelles il « faut s'approcher de la communion, n'a point « d'autre but que d'éloigner les fidèles de ce « sacrement, l'unique ressource de notre fai- « blesse. » « L'intention des jansénistes, disait-il « dans une autre lettre, est de renverser l'Eglise « de Jésus-Christ. »

Une société célèbre, placée aux avant-postes de la foi et évidemment suscitée de Dieu pour la défendre, devait avoir contre elle l'esprit d'un siècle irréligieux. Depuis sa naissance la compagnie de Jésus a toujours été honorée de la haine de tous les ennemis de l'Eglise et des suffrages

de tous les hommes de Dieu. Lorsque les conjurés jugèrent qu'il fallait commencer par les jésuites leur plan de destruction; que les philosophes et les jansénistes se liguèrent pour les renverser, tout ce qu'il y avait alors de saints personnages dans l'Eglise se déclara pour la cause de ces religieux. L'âme d'Alphonse était oppressée de douleur à l'aspect de la violente tempête qu'on avait excitée contre eux, et il vivait dans une inquiétude continuelle sur les résultats des manœuvres qu'on employait pour les perdre. « Je n'ai encore reçu aucune nouvelle sur les « affaires de votre compagnie, écrivait-il au pro« vincial de Matteis; j'en éprouve une inquiétude « plus grande que s'il s'agissait de notre propre « congrégation, parce que celle-ci n'est rien en « comparaison de la vôtre, qui a sanctifié, pour « ainsi dire, le monde entier et qui continue à « le sanctifier. » Lorsque les méchants eurent avancé leurs projets et qu'il les vit sur le point de réussir, Alphonse disait, par un pressentiment presque prophétique : « L'Eglise s'appelle « la vigne de Jésus-Christ, mais si on enlève les « ouvriers qui doivent la cultiver, il y naîtra « des ronces et des épines, sous lesquelles des ser« pents se cacheront pour miner sourdement « le trône et l'autel; si les jésuites sont détruits, « ajoutait-il dans l'exagération de sa douleur,

« nous sommes perdus. » Il les regardait surtout comme nécessaires pour l'éducation de la jeunesse, auprès de laquelle ils ne pourront jamais, comme on l'a dit depuis, être remplacés que par eux-mêmes. A ses yeux c'était un grand bonheur pour une ville de posséder un collége de leur compagnie : « Indépendamment du bien considérable « qu'ils font dans l'exercice du saint ministère, « les jésuites, avait-il coutume de dire, ne sau« raient être trop appréciés pour le talent sin« gulier qu'ils ont de jeter dans le cœur des « jeunes gens des semences précieuses de piété ; « de manière que leurs élèves, répandus ensuite « dans le monde, sont un sujet d'édification pour « toutes les classes et tous les pays : les jansénistes « et tous les novateurs voudraient arracher cette « société du monde, pour enlever comme le bou« levar de l'Eglise de Dieu. On conçoit que si les « jésuites venaient à manquer, tous les impies se« raient délivrés d'adversaires bien redoutables ; « les jésuites sont des hommes décidés et leur com« pagnie se fera toujours gloire de combattre tous « les ennemis de l'Eglise.» Le saint ne pouvait assez déplorer l'aveuglement de quelques souverains qui, trompés par des ministres coupables, souffraient que l'on se servît de leur autorité pour perdre une société toujours opposée aux ennemis des trônes : « Ne voient-ils donc pas que ces reli-

« gieux sont très utiles à l'Eglise ; que l'Eglise et « l'état se tiennent comme par la main, et que l'on « ne peut ébranler l'une sans faire chanceler « l'autre ? » Cependant le Pape Clément XIII crut devoir opposer sa voix souveraine aux clameurs de la haine et de l'impiété, et il rendit une bulle pour confirmer la compagnie de Jésus, dont les dénonciateurs, par leur caractère bien connu et leur acharnement implacable, ne lui faisaient que mieux apprécier l'importance et l'utilité. Plein de joie en recevant cette déclaration solennelle du Pontife romain, Alphonse jugea qu'en sa qualité d'évêque, il devait s'empresser de porter aux pieds du saint Siége apostolique le témoignage de la reconnaissance que méritait un acte d'autorité aussi ferme au milieu de tant de passions et aussi heureux pour l'Eglise universelle. Il écrivit au Pape en ces termes :

« Très saint Père, la bulle que votre Sainteté « vient de donner à la louange et pour la confir« mation de la compagnie de Jésus a rempli « tous les gens de bien d'une joie à laquelle je « m'honore de participer. Je suis pénétré de la « plus grande estime pour cette compagnie, à « cause du grand bien que font ces saints reli« gieux, par leurs exemples et leurs travaux de « tout genre partout où ils se trouvent. Je puis « rendre moi-même témoignage des prodiges de

« leur zèle et de leur charité que j'ai été dans
« le cas d'admirer tandis que j'habitais la ville
« de Naples. Le Seigneur, dans ces derniers
« temps, a voulu qu'ils fussent éprouvés par de
« cruelles contradictions; mais votre Sainteté les
« a consolés avec surabondance, tandis que,
« comme chef de l'Eglise et père commun de
« tous les fidèles, vous avez pris solennellement
« leur défense, en publiant par votre sainte
« bulle leurs mérites devant Dieu et devant les
« hommes. C'est ainsi que vous avez répondu à
« la malveillance qui cherchait à noircir non-
« seulement leurs personnes, mais encore leur
« institut. Pour nous, pasteurs des âmes, qui
« trouvons dans le zèle et les travaux de ces ex-
« cellents religieux un si grand soulagement pour
« la conduite de nos ouailles, et moi, entr'au-
« tres, qui suis le dernier des évêques, nous ren-
« dons à votre Sainteté de très humbles actions
« de grâces pour ce que vous venez de faire, et
« nous vous supplions très instamment de dai-
« gner toujours protéger cet ordre si précieux,
« qui a donné à l'Eglise tant de dignes ouvriers,
« à la foi tant de martyrs, et au monde entier
« tant de grands exemples. Partout on retrouve
« ses œuvres de salut, et les pays catholiques,
« hérétiques et infidèles ont tous été arrosés de
« ses sueurs. Il lui sera donné, sans doute, de

« reproduire encore le même bien, ainsi que « nous devons l'espérer de la divine bonté, qui « *humilie* et *relève* (1). C'est avec ces sentiments « que, prosterné aux pieds de votre Sainteté, « j'implore très humblement votre bénédiction « apostolique. »

En citant les dernières paroles de cette lettre, nous n'avons pu nous empêcher d'en faire comme l'application à ce qui s'est passé ensuite. Après que les jésuites ont été frappés du coup qui devait pour jamais les anéantir, cette *divine bonté qui humilie* et *relève*, qui perd et ressuscite, les a *relevés* et vraiment ressuscités lorsqu'ils étaient perdus. S'ils ne reparaissent plus avec le même éclat ni dans le même nombre, du moins est-ce avec les mêmes vertus et le même zèle, et ils sont encore une des consolations de l'Eglise dans les tribulations présentes. Le Pape répondit à la lettre de notre bienheureux par un bref dont voici quelques passages : « C'est avec un « très grand plaisir que nous avons lu la lettre « par laquelle vous nous exprimez (ce dont nous « étions persuadés d'ailleurs), la vive satisfaction « que vous avez éprouvé au sujet de notre consti- « tution apostolique en faveur de la pieuse com-

---

(1) Humiliat et sublevat.

« pagnie de Jésus ; tout ce que vous nous dites « d'honorable pour cette société nous a été sin- « gulièrement agréable...... Nous aimons infini- « ment, ô notre vénérable frère, cet amour de « la justice, cette grandeur d'âme, cette sainte « liberté, si digne d'un évêque, qui vous caracté- « risent. Incapable d'être le moins du monde « ébranlé par aucune considération humaine, « vous nous parlez de l'institut des jésuites com- « me vous pensez...... C'est avec beaucoup d'af- « fection, et en portant en toute charité votre « fraternité dans notre cœur, que nous lui don- « nons notre bénédiction apostolique. »

Le Pape trouvait d'autant plus de mérite dans la franchise avec laquelle s'exprimait le serviteur de Dieu, qu'en se prononçant ainsi, il avait le courage de déplaire à un parti puissant, et surtout à la cour de Naples, qui, égarée comme tant d'autres, réclamait avec violence la destruction des jésuites.

Clément XIII vint à mourir ; le pontificat de son successeur fut agité par plus de passions encore. Le premier, par son énergie, avait pu ôter au parti ennemi tout espoir de le vaincre, mais ce parti existait toujours et sa violence n'avait fait qu'augmenter depuis la mort du pontife. En voyant les troubles excités dans l'Eglise, Alphonse, qui ne pouvait s'empêcher d'en prévoir les fu-

nestes conséquences, était en proie à la plus amère douleur, et offrait à Dieu de continuelles prières pour la paix de l'Eglise et de son nouveau chef. On aurait dit qu'il ressentait lui-même tous les coups que l'impiété et la haine portaient à la religion, et il s'affligeait en particulier de la tempête toujours plus furieuse qui s'était déchaînée de tous côtés contre les jésuites: « C'est « là, disait-il, l'odieux ouvrage des jansénistes « et des incrédules. S'ils parviennent à renverser « la compagnie, ils ont réussi dans leurs projets, « et l'on verra quels bouleversements ils cause- « ront alors à l'Eglise et à l'état. Les jésuites une « fois détruits, répétait-il encore, le Pape et « l'Eglise se trouveront dans une plus fâcheuse « situation : les jésuites ne sont le point de mire « des jansénistes que parce que ceux-ci en veu- « lent venir par là à ébranler plus fortement « l'Eglise et l'état. »

Telles étaient les pensées et les craintes d'Alphonse, lorque Clément XIV donna, sous la date du 22 juillet 1773, le bref qui supprimait la compagnie de Jésus. Ce fut un coup terrible pour notre bienheureux: quoiqu'il n'en parlât pas, on connaissait assez que son cœur avait été atteint; il adorait en silence les secrets jugements de Dieu dans la conduite de son pontife. Cependant il plaignait dans son cœur ce pontife

infortuné ; et on l'entendit s'écrier un jour, en jetant un profond soupir : « Pauvre Pape ! que « pouvait-il faire dans les circonstances difficiles « où il se trouvait, tandis que toutes les couron- « nes demandaient de concert cette suppression ; « pour nous, nous devons adorer en secret les « impénétrables jugements de Dieu et nous tenir « tranquilles ; car je vous déclare que quand il « ne resterait dans la suite qu'un seul jésuite, « celui-ci serait encore assez puissant pour réta- « blir la compagnie. »

Nous ne savons si on éprouvera la même impression que nous ; mais nous serions presque disposés à reconnaître une sorte d'inspiration dans ces dernières paroles que nous lisons en propres termes dans des mémoires imprimés à une époque déjà éloignée, où certainement il ne pouvait encore être question du rétablissement des jésuites.

Tout le monde connaît les cruelles agitations de Clément XIV, lorsqu'après son fameux bref de suppression les affaires de l'Eglise se trouvaient dans un état toujours plus déplorable, par les difficultés qu'on lui suscitait sans cesse : le Pape en était tellement affecté que l'on a osé dire que dans certains moments le libre usage de ses facultés intellectuelles en était comme suspendu. Alphonse partageait la douleur du

Pontife pour l'Eglise persécutée, et il se consolait par la prière de tout le mal que l'enfer avait reçu le pouvoir de faire dans un siècle égaré. « Priez pour le Pape, écrivait-il, on dit qu'il est « accablé de tristesse; et en effet, on ne voit au- « cune lueur de paix pour l'Eglise. Priez pour le « Pape, Dieu sait combien je compatis à son afflic- « tion. » Ne cessez, disait-il dans une autre lettre, « Ne cessez de prier pour le Pape, ainsi que je « tàche de le faire de mon côté : la vie lui est « devenue à charge, en voyant toutes les traver- « ses qui s'élèvent contre la sainte Eglise; les « affaires vont toujours de mal en pis. Mgr Ros- « seti, venu de Rome, m'assure que le Pape est « accablé : il est toujours enfermé, ne donne « presque audience à personne, tellement qu'on « ne peut expédier aucune affaire. Il a beaucoup « à souffrir des prétentions des couronnes, et « surtout de ce qui passe par rapport à Venise.... « Nous espérons que Dieu le conservera pour « l'année sainte du Jubilé......... Pour moi je ne « cesse de m'écrier : pauvre Pape, qui est affligé « de tout côté! et je prie sans cesse pour lui, afin « que le Seigneur vienne à son secours. » Nous trouvons encore dans trois autres lettres de notre saint l'expression touchante d'une pieuse et filiale inquiétude pour les peines et les ennuis désolants d'un Pontife malheureux. Le Ciel touché de tant

de détresse d'une part et de si beaux sentiments et de si ferventes prières de l'autre, signala sa miséricorde sur les derniers moments de Clément XIV, par un prodige aussi consolant en lui-même qu'intéressant pour la mémoire de ce Pape.

Dans la matinée du 21 septembre 1774, Alphonse, après avoir fini la messe, se jeta dans son fauteuil : il était abattu et taciturne, et sans faire le moindre mouvement, sans articuler un seul mot de prière, ni adresser jamais la parole à personne, il resta dans cet état tout le jour et toute la nuit suivante. Durant tout ce temps il ne prit aucune nourriture, et on ne vit pas qu'il desirât aucun service auprès de sa personne. Les domestiques, qui s'étaient d'abord aperçus de sa situation, se tenaient à portée de sa chambre; mais ils n'osaient pas entrer. Le 22, au matin, ils reconnurent que le saint n'avait pas changé d'attitude, et ils ne savaient plus ce qu'il fallait en penser; ils craignaient que ce ne fût autre chose qu'une extase prolongée. Cependant, quand l'heure est un peu plus avancée, Alphonse agite la sonnette pour annoncer qu'il veut célébrer la sainte messe. A ce signe, ce n'est pas seulement le frère laïc chargé de le servir à l'autel, mais toutes les personnes de la maison et d'autres étrangères qui accourent avec empressement; le

prélat demande, avec un air de surprise, pourquoi tant du monde; on lui répond qu'il y a deux jours qu'il ne parle ni donne aucun signe de vie. « C'est vrai, répliqua-t-il; mais vous ne « savez pas que j'ai été assister le Pape, qui vient « de mourir. » Une personne, qui avait entendu cette réponse, alla la porter, le même jour, à Sainte-Agathe, elle s'y répandit aussitôt comme à Arienzo où résidait Alphonse ; on crut que ce n'était là qu'un songe. Mais on ne tarda pas d'avoir la nouvelle de la mort de Clément XIV, qui avait passé à une autre vie le 22 septembre, précisément à sept heures du matin, au moment même où notre bienheureux avait repris ses sens. Le savant historien des Papes, Novaès, fait mention de ce miracle en racontant la mort de Clément XIV. Il dit que ce Pape « avait cessé de vivre le 22 septembre 1774, à sept heures du matin « (treizième heure pour les Italiens), assisté des « généraux des Augustins, des Dominicains, des « Observantins et des Conventuels, et ce qui inté- « resse encore davantage, assisté miraculeuse- « ment par le bienheureux Alphonse de Liguori, « quoique éloigné de corps, ainsi qu'il conste « par les procès juridiques du susdit bienheu- « reux, approuvés par la sacrée congrégation des « rits (1). »

(1) Cessò di vivere a' 22 settembre 1774 a 13 ore

La haute réputation de vertu dont le Seigneur avait favorisé le saint évêque, lui donnait partout une très grande autorité. On vénérait en lui une sagesse inspirée par l'esprit de Dieu qui l'animait. Cette confiance générale dans son opinion se faisait particulièrement remarquer parmi les membres du corps épiscopal et du sacré collége. C'est ce qui fit naître au cardinal Castelli, qui attachait personnellement un prix extraordinaire au sentiment du serviteur de Dieu, l'idée de lui demander une lettre sur les abus qu'il y avait à réformer dans tous les ordres de la hiérarchie ecclésiastique. Cette lettre devait être montrée dans le conclave, afin de déterminer l'élection d'un Pape capable de remédier à tous les maux de l'Eglise. Alphonse fut effrayé et confus tout à la fois d'une semblable commission; mais ne voulant pas se refuser aux desirs d'un pieux cardinal pour qui il professait une

---

della mattina, coll'assistenza de' generali degli Agostiniani, de' Domenicani, degli Osservanti, et de' Conventuali e, quel che più interessa, coll' assistenza miracolosa del beato Alfonso de' Liguori, quantunque lontano di corpo, come si ricava dai processi giuridici del detto beato approvati dalla sagra congregazione de' riti. (*Elementi della storia de' Sommi Pontefici da san Pietro, etc. Raccolti dal canonico Giuseppe de Novaes patrizio portoghese. In Roma* 1822, *tom. XV, pag.* 210.)

grande estime, ni s'empêcher lui-même de contribuer de quelque manière à un bien aussi considérable que celui dont il était question, il se décida à écrire en ces termes, après s'être longtemps recommandé à Dieu :

« Vous me demandez, mon cher ami et sei-
« gneur, mon sentiment sur les affaires présen-
« tes de l'Eglise et sur l'élection d'un Pape : et
« quel sentiment avez-vous donc à attendre d'un
« homme aussi misérable que moi? Tout ce qu'il
« m'est permis de dire, c'est qu'il faut prier et
« beaucoup prier. Car, dans la confusion et le
« relâchement où sont généralement tombées
« toutes les conditions, la prudence et la sagesse
« humaines sont insuffisantes pour rétablir toutes
« choses dans leur véritable et légitime état : il
« faut le bras tout-puissant de Dieu. Parmi les
« pasteurs, c'est bien le petit nombre qui a un
« vrai zèle pour le salut des âmes. Les commu-
« nautés religieuses sont toutes plus ou moins
« relâchées, on ne trouve que peu ou point d'ob-
« servance régulière et d'obéissance. Quant au
« clergé séculier, c'est quelque chose d'aussi dé-
« plorable : tout demande une réforme générale
« dans les ecclésiastiques, afin de pouvoir mettre
« ordre ensuite à la grande corruption des mœurs
« que l'on voit dans les laïques. Ainsi il faut
« prier Notre-Seigneur de donner à son Eglise un

« chef qui ait quelque chose de plus que la pru-
« dence et le savoir des hommes ; il faut qu'il
« soit rempli de l'esprit de Dieu et d'un grand
« zèle pour sa gloire ; qu'il soit également déta-
« ché de tout parti et incapable d'agir par consi-
« dération humaine ; si par malheur nous avions
« un Pape qui n'eût pas uniquement devant les
« yeux la gloire de Dieu, le Ciel ne l'assisterait
« guère, et nous nous trouverions toujours de
« mal en pis.

« La prière est puissante pour remédier à de si
« grands maux. Pour ce qui me regarde, j'ai non-
« seulement imposé à toute ma petite société l'o-
« bligation de prier avec plus de ferveur que de
« coutume pour l'élection du nouveau Pontife,
« mais encore j'ai ordonné dans tout mon dio-
« cèse, aux prêtres séculiers et réguliers, de dire
« à la messe la collecte *pro eligendo summo Pon-*
« *tifice*. Voilà le meilleur sentiment que je puisse
« avoir et le meilleur conseil que je puisse don-
« ner dans les affaires présentes. Je prie moi-
« même plusieurs fois le jour ; mais que peuvent
« mes froides prières ? Toute ma confiance est
« dans les mérites de Jésus-Christ et de la très
« sainte Vierge Marie, de qui j'espère qu'avant
« ma mort (que mon âge et mes infirmités m'an-
« noncent être très prochaine), il me sera donné
« de voir l'Eglise consolée........ Moi aussi, je

« desire, comme votre seigneurie éminentissime,
« de voir la réforme de tous les désordres pré-
« sents ; et sur cette matière il me vient mille
« pensées que j'oserais publier, si ma misère ne
« m'avertissait qu'il ne m'appartient pas de vouloir
« réformer le monde entier ; je desirerais que le
« Pape futur (puisqu'aujourd'hui il manque un
« grand nombre de cardinaux), ne choisît que
« des sujets également dignes par leur doctrine
« et par leur zèle, et qu'il insinuât préalable-
« ment à tous les princes, en leur faisant part
« de son exaltation, de ne lui présenter jamais
« pour le cardinalat que des hommes d'une piété
« et d'une doctrine bien connues.

« Je desirerais qu'il usât de fermeté pour re-
« fuser les bénéfices à ceux qui en sont suffi-
« samment pourvus, selon ce que demande leur
« état ; qu'il empêchât le luxe des ecclésiasti-
« ques et qu'il eût plus de soin de ne donner ja-
« mais des bénéfices qu'à ceux qui ont servi l'E-
« glise, et non pas à des gens qui n'ont aucun
« mérite. . . . .

« Je desirerais qu'il fût très sévère dans le
« choix des évêques et qu'il fit prendre aupara-
« vant d'exactes informations sur leur vie, leur
« doctrine, et leur capacité pour gouverner un
« diocèse. C'est des premiers pasteurs que dé-
« pend surtout le bien de la religion et le salut

« des âmes. . . . .

« . . . .

« Je desirerais encore que le Pape futur fût « réservé à accorder certaines grâces qui nuisent « au maintien de la discipline ; comme de per- « mettre aux religieuses de sortir de leurs cou- « vents pour aller voir certains objets de curiosité « dans le siècle ; qu'il n'accordât que très diffi- « cilement la sécularisation aux religieux, à cause « de mille inconvénients qui en résultent ; qu'en- « fin il réduisît généralement tous les religieux à « la primitive observance des principales règles « de leur institut.

« En voilà assez, je pense, pour vous fatiguer, « et il ne me reste plus que de prier Dieu pour « qu'il nous donne un pasteur rempli de son « esprit. »

De justes et délicates considérations nous ont imposé le devoir de ne citer qu'en partie cette lettre vraiment remarquable ; mais ce qu'on vient d'en lire n'en est pas moins un monument précieux du zèle du saint évêque, qui a osé proposer une réforme aussi générale, découvrant avec courage toutes les plaies de l'Eglise pour lesquelles il indiquait le remède ; on remarquera avec nous que ce même esprit qui présidait au gouvernement du diocèse de Sainte-Agathe l'avait inspiré en écrivant au cardinal Castelli.

Heureuse l'Eglise, si on avait pu opérer partout ce qu'Alphonse avait osé entreprendre pour le bien particulier de son troupeau. Mais ce qui était peut-être impossible aux hommes, la main de Dieu l'a fait d'une manière souveraine dans les événements qui ont marqué la fin du siècle dernier. Alors de grandes vertus ont éclaté dans tous les rangs du clergé, les membres indignes s'en sont publiquement séparés, et l'Eglise a été réformée; alors la France, l'Italie, et plus tard l'Espagne, ont donné successivement l'exemple d'un grand dévouement et d'une glorieuse fidélité : la conduite des confesseurs de la foi a commandé l'admiration du monde entier; leur présence dans les pays protestants a fait tomber bien des préventions injustes; tous les ordres du clergé ont participé à cet esprit qui se ranime toujours dans les temps de persécution, et le zèle de la maison de Dieu s'est ensuite manifesté partout de la manière la plus consolante. C'est ainsi que la divine Providence, miséricordieuse jusque dans sa sévérité, a tiré le bien du mal pour l'édification de tous les fidèles et l'exaltation de la sainte Eglise.

CHAPITRE X.

Charité du B. Alphonse envers les pauvres de son diocèse.

Le zèle admirable du B. Alphonse, pour le bien des âmes, n'était pas le seul témoignage de sa charité envers le peuple dont la divine Providence l'avait fait pasteur; il était encore attentif à le secourir dans ses besoins temporels. Son palais était continuellement ouvert à toutes les personnes qui venaient solliciter son secours, et jamais il ne renvoyait aucun indigent sans avoir soulagé sa misère : si ce n'était pas de l'argent qu'il donnait, c'étaient des comestibles, des lits ou des vêtements. On avait remarqué surtout qu'il n'y avait pas de soirée où il ne se présentât quelque pauvre honteux pour recevoir ses aumônes. Il arriva assez souvent que des malheureux venaient implorer sa charité au moment de son repas, ne pouvant alors partager avec eux sa trop chétive nourriture, il la leur donnait en entier, et comme on lui représentait un jour qu'il ne devait pas s'oublier lui-même jusqu'à se priver ainsi

du nécessaire, il répondit qu'il n'avait pas la force de refuser de quoi se nourrir à ceux de ses enfants qui venaient lui demander du pain. Les pauvres l'environnaient sans cesse quand il allait dans la ville, et chacun d'eux touchait toujours sa petite rétribution. Indépendamment de cela, il y avait encore tous les samedis une distribution générale d'aumônes à la porte de l'évêché.

La charité d'Alphonse ne s'exerçait pas seulement envers le besoin, qui vient de lui-même s'offrir à la compassion pour émouvoir en sa faveur les cœurs sensibles; mais cette charité, aussi active que généreuse, allait surtout au devant de l'infortune qui, craintive et timide, n'en est que plus cruelle sous le voile d'une prospérité trompeuse ou d'une aisance convenable dans une condition un peu relevée ou simplement honnête. Long-temps avant son épiscopat, le saint avait dû recevoir mille fois, dans le cours de son long ministère, la confidence de la douleur et des larmes d'une multitude de familles en proie aux horreurs d'une misère secrète. Il savait combien est déchirante cette douleur que personne ne vient soulager, et combien sont amères ces larmes que jamais aucune main ne sèche. Peut-être, en plusieurs circonstances, son âme compatissante avait-elle été émue par les cris de ces enfants, qui ne connaissant encore la vie que par ce qu'elle a de

plus triste, demandent tous les jours à un père désolé un pain qu'il ne peut leur rompre; devenu évêque, Alphonse les adopta, et il fut lui-même leur père, ainsi que de tous les pauvres. En conséquence, il s'attachait avec un soin tout particulier à découvrir et à soulager ces familles infortunées qu'une fierté excusable ou une timidité extrême condamnent ainsi à souffrir sans consolation et sans espérance. Il cherchait à pénétrer avec toute la délicatesse qu'exigeait la condition des malheureux, le secret d'une pauvreté qui n'osait s'avouer elle-même. Le monde ne vient au secours du pauvre qu'en l'affligeant par une piété humiliante, parce qu'il regarde sa situation comme un tort ou une honte, mais la religion en use bien autrement, elle soulage, relève et console tout à la fois, et la pauvreté est non seulement un état intéressant pour la charité, mais elle est encore une prérogative sainte et respectable aux yeux de la foi. D'après la connaissance que les curés devaient avoir de tous leurs paroissiens, le saint évêque en exigeait de temps en temps un rapport circonstancié sur la véritable position de chaque famille indigente, et celle-ci recevait comme une petite pension proportionnée à ses besoins. Le nombre des personnes à qui parvenaient ces aumônes régulières s'élevait toujours au-dessus de ce que les revenus de notre bienheureux sem-

blaient pouvoir comporter : prêtres infirmes, artistes et ouvriers sans travail, cultivateurs privés de récoltes, gens de condition sans ressource, malades, vieillards, veuves, orphelins, familles trop nombreuses, il avait, pour ainsi dire, à sa charge toutes les infortunes de son diocèse; cependant il trouvait encore dans son inépuisable charité de quoi subvenir aux cas extraordinaires et imprévus; on voyait en lui comme la providence visible du malheur. Nous avons dit ailleurs qu'il s'était fait un devoir d'aller visiter les malades et de laisser toujours quelques aumônes à ceux qui étaient pauvres; mais nous n'avons pas relevé tout ce qu'il avait d'admirable dans les soins de sa charité; un seul mot suffira. Le saint évêque portait quelquefois lui-même aux malades quelques petites portions d'une nourriture plus délicate et plus recherchée, trouvant pour eux des douceurs qu'il se refusait toujours même dans ses maladies; cette bonté ravissait ces pauvres gens; et où est l'homme qui résisterait aux sentiments qu'elle inspire? Ce sont là de ces traits dont la beauté est sentie de tout ce qui a un cœur : on se prosternerait volontiers devant une telle vertu pour baiser avec autant d'attendrissement que d'admiration les traces de ces pieds vénérables dont les démarches avaient un objet aussi touchant. Le charitable pasteur éten-

dait ses secours, non-seulement à ceux qui n'osent pas les demander, mais à ceux encore qui n'osent pas même les recevoir et à qui on ne peut les offrir qu'en cachant la main qui les leur donne. Son médecin fait un chute et se casse le bras : cet homme n'a pas des ressources suffisantes pour la dépense qu'exigerait l'opération d'un chirurgien habile; Alphonse va le voir, et glisse secrètement douze ducats sous son chevet, ce qui donne le moyen de faire venir de Naples un homme de l'art qui opère avec un succès assuré. Au fond de leurs cachots, les prisonniers connaissaient la libéralité de notre saint : peu content de leur procurer quelque soulagement passager, il a souvent encore contribué à leur élargissement; quand ils étaient détenus pour dettes, il s'intéressait en leur faveur auprès de leurs créanciers, quelquefois même il payait le prix de leur liberté. Un homme est reconnu pour s'être introduit furtivement dans le palais épiscopal et y avoir dérobé quelques petits objets, un des serviteurs du prélat se hâte d'aller dénoncer le coupable et le fait emprisonner; dès qu'Alphonse a connaissance de cette démarche, il se plaint vivement de ce qu'on se l'est permise à son insçu, et ordonne que l'on aille sans délai faire sortir le voleur. Cependant le grand-vicaire lui représente qu'il est nécessaire pour le bon exemple, que cet homme

soit puni au moins par quelques jours de prison : le prélat n'insiste pas pour l'exécution de son premier ordre, mais il écrit au gouverneur que son intention très expresse est qu'on ne commence aucune procédure; il nourrit le prisonnier pendant les deux jours de détention, paye lui-même tous les frais de cette affaire, et finit par faire une aumône au misérable qui l'avait volé. C'était peut-être le meilleur moyen de prévenir pour la suite une mauvaise action.

On juge assez que notre bienheureux ne devait pas être un exacteur avide pour ses propres intérêts. Il remettait charitablement leur dette à des débiteurs impuissants à payer; il fit l'abandon d'une somme considérable à un administrateur de la mense épiscopale qui avait beaucoup de difficulté pour se libérer, et l'un de ses fermiers éprouva plusieurs fois combien il était généreux et prompt à faire grâce de ce qui lui était dû; il dispensait avec une grande facilité des droits de sa cour les prêtres qui étaient pauvres, et ces dispenses concoururent avec la diminution des taxes à réduire si fort les revenus, que bientôt il n'y eut plus de quoi fournir un traitement au vicaire-général : le saint y suppléa de ses deniers. Ce fut un sujet de plainte de la part du secrétaire, qui cependant consentit enfin, à l'exemple de l'évêque, à se relâcher de ses droits particuliers de

chancellerie. Tant de libéralités réduisirent quelquefois Alphonse dans une impuissance absolue de subvenir aux plus petites dépenses. Il en était venu à être obligé d'emprunter de l'argent pour se procurer les premières nécessités de la vie; alors encore il ne cessait pas de secourir les malheureux, et dans les grands besoins, il empruntait même pour donner. Un particulier vint un jour le supplier de payer pour lui la somme de sept ducats (1), pour laquelle, disait-il, il courait risque d'être emprisonné. Le prélat n'avait pas tant d'argent, il ne put en conséquence faire précisément ce que demandait le pauvre débiteur; mais il se rendit caution pour lui, et s'obligea de payer les sept ducats à raison de six carlins par mois; cette condition fut acceptée, et Alphonse ne devait plus que douze carlins quand il se démit de son évêché; il acquitta alors sa dette entière.

Mais ce n'était pas assez pour la gloire de notre saint que le sacrifice journalier de tous ses biens en faveur de l'indigence. Dieu envoie un fléau qui, en punissant les désordres d'un siècle coupable, va faire éclater encore davantage une vertu déjà si éclatante. En 1754, une affreuse di-

(1) Le ducat vaut un peu plus de 4 fr., et le carlin à peu près 50 centimes.

sette désola l'Italie. Le bon pasteur, semblable au sage fils de Jacob, avait amassé, contre son usage, et on dirait par une prévision admirable, une grande quantité de légumes. Il les fit distribuer dès le moment de la disette : il en vint ensuite à la distribution de tout le blé qu'il possédait du produit des terres de l'évêché. Quand tout cela fut épuisé, il écrivit à plusieurs de ses amis, et particulièrement à son frère D. Hercule, pour leur demander autant de grains qu'ils pourraient lui en faire passer. En attendant, il voulut emprunter de l'argent, mais il n'en trouva pas à cause de son grand âge et du mauvais état de sa santé, il s'en dédommagea en faisant vendre secrètement le carrosse et les deux mules dont son frère lui avait fait présent, ainsi que la croix pectorale d'or et la bague qu'il avait reçue de Mgr Gianini, et qui avaient appartenu à son oncle Cavalieri, évêque de Troie. Il acheta en échange une croix et une bague de métal commun qu'il fit dorer. Il ordonna que l'on vendît encore les six couverts d'argent qui lui restaient; mais ses gens n'en firent rien, et se contentèrent de les faire disparaître en les remplaçant par des couverts de laiton. Alphonse croyait les premiers vendus, et quand il les vit encore sur la table après la disette, on lui dit qu'ils avaient été seulement mis en gage. Enfin, ne sachant plus

que vendre des objets de sa maison, il pensa sérieusement à se défaire de son rochet et de sa montre. Ce fut grand'peine à son secrétaire pour l'en dissuader; car, selon l'expression d'un père de sa compagnie, notre bienheureux, à l'exemple de saint Paulin de Nôle, aurait voulu se vendre lui-même, pour racheter ses diocésains de la famine. Au reste, il leur avait consacré toute son existence, et s'il ne s'était pas vendu en personne pour eux, il s'était bien mis à la même place, partageant toutes leurs privations; on ne servait plus à sa table que du pain et de la soupe, avec quelques fruits; ses commensaux étaient obligés de s'en contenter, pressés qu'ils étaient par le serviteur de Dieu de faire ce sacrifice au profit des pauvres. Cependant il lui arriva plusieurs charges de blé que lui envoyait son frère; un prêtre de son diocèse mit à sa disposition une grande quantité de légumes, et il reçut 30 ducats d'un jésuite, le père de Matteis de Naples. Il se hâta de soulager les plus nécessiteux, et bientôt ces ressources, trop faibles pour tant de besoins, furent entièrement épuisées. Le palais épiscopal était sans cesse assiégé par une multitude de pauvres qui demandaient du pain; le saint prélat ne pouvait sortir sans se trouver environné de ces malheureux qui le suppliaient de ne pas les laisser mourir. Son cœur pater-

nel était navré de ce spectacle, il était inconsolable de ne pouvoir accorder des secours suffisants; il s'agitait de toutes les manières, tenait des assemblées des notables, des magistrats, des chanoines pour aviser aux moyens les plus efficaces de subvenir à une si grande misère; il redoublait de zèle dans ses prédications pour exciter la charité des fidèles; ce sujet revenait sans cesse dans tous ses discours : il exhortait, pressait, conjurait les riches, avec les plus vives instances, d'avoir pitié de son peuple désolé : il allait en particulier solliciter, on dirait presque mendier des secours auprès de toutes les personnes à qui il connaissait quelque aisance. Il voulait surtout que les ecclésiastiques et les communautés religieuses signalassent un caractère bienfaisant dans des conjonctures aussi déplorables, et leur rappelait tous les jours cette obligation avec la plus grande force. Ayant appris que le supérieur d'un couvent très riche ne répandait que de légères aumônes, il le mande, lui reproche sa conduite comme une horrible barbarie et une criante injustice. Puis retraçant avec énergie la cruelle extrémité où sont réduits les pauvres de Jésus-Christ, il exhorte cet homme dur à se laisser toucher par de si grandes souffrances. Il croit de son devoir de s'exprimer ainsi dans une aussi grave situation, et quand ce ne serait pas le devoir de sa charge,

l'amour des pauvres, qui parle avec tant de force dans son cœur, ne lui permettait pas de gémir en silence.

Malgré tant de sollicitude pour le soulagement des malheureux, les horreurs de la famine se faisaient sentir toujours davantage, et l'âme du saint évêque en éprouvait une inexprimable désolation. Un soir en allant se coucher, les domestiques de l'évêché trouvèrent dans l'anti-chambre du prélat, qui était continuellement ouverte à tous les pauvres, un jeune homme étendu sur un banc, et dans un tel état d'inanition qu'il ne donnait aucun signe de sa vie. On avertit aussitôt Alphonse : il vient avec empressement, et à l'aspect de cet infortuné, il ne peut se défendre d'une douleur accablante; cependant sa charité lui donne des forces : il prend le jeune homme entre ses bras, tâche de lui faire avaler quelques gouttes d'une liqueur confortative : il parvient avec effort à introduire dans sa bouche quelques morceaux de chocolat, et son cœur ressent une joie paternelle depuis trop long-temps inconnue, en voyant ce pauvre jeune homme reprendre ses sens et revenir pour ainsi dire à la vie. Il le garda pendant plusieurs jours dans son palais pour qu'il pût recouvrer ses forces, et en le renvoyant, il lui recommanda de retourner toutes les fois qu'il n'aurait rien pour se nourrir. Un autre jour le

palais épiscopal se trouvait rempli d'une multitude de pauvres qui venaient implorer l'assistance du serviteur de Dieu. Alphonse n'avait plus rien à donner, et il en pleure amèrement. « Mes en- « fants, dit-il d'une voix que les sanglots étouffent, « mes chers enfants, il ne me reste plus rien pour « vous soulager : j'ai vendu carrosse, chevaux et « tout ce que je possédais, et je ne sais plus que « faire pour vos besoins : j'ai voulu emprunter, « mais je ne trouve personne qui veuille me prê- « ter de l'argent. » A ces mots, tout le monde fond en larmes ; en voyant l'extrême douleur de leur évêque, les malheureux touchés de tant de charité, éprouvent eux-mêmes comme un mouvement de compassion pour lui : ils voudraient presque le consoler des chagrins qu'ils lui causent, mais il laisse cette foule trop chère à son cœur, et sur laquelle il ne peut concevoir lui-même qu'une pitié stérile : il se retire dans sa chambre accablé de cette scène déchirante, comme un père qui se voit forcé d'abandonner à la charité des autres ses propres enfants qu'il n'est plus en état de secourir.

Toujours plus douloureusement affecté des maux de son peuple, le B. Alphonse réfléchissait sans cesse aux moyens de les adoucir. Absorbé dans cette pensée, on le voyait se promener seul dans sa chambre, roulant dans son esprit toutes

sortes de projets, avec un abattement et une tristesse qu'augmentaient à chaque instant l'impossibilité où il se trouvait de ne rien entreprendre de très satisfaisant contre les rigueurs de la famine. Il imagina pourtant de demander au chapitre et au Pape la permission de vendre le bassin et l'aiguière d'argent dont il se servait dans les messes solennelles; mais ayant appris que le chapitre s'opposerait à cette résolution, il demanda seulement de pouvoir engager pour un temps cette argenterie, et cela encore lui fut refusé; il s'adressa alors au Pape pour être autorisé à aliéner *à cens* quelques portions des biens de l'évêché; mais comme cette autorisation tardait beaucoup d'arriver (il ne la reçut que quand il n'était plus temps), il crut que, dans une circonstance aussi désastreuse, il pouvait imposer une taxe sur tous les lieux pies de son diocèse. Il fit consentir le chapitre et les magistrats à cette mesure, et elle lui donna un produit suffisant pour venir au secours des plus malheureux.

Cependant l'exaspération que devait nécessairement produire sur un peuple affamé des souffrances aussi cruelles, se manifesta quelquefois d'une manière qui ajoutait encore à l'affliction du serviteur de Dieu. Les habitants d'un village, dont l'évêque était le seigneur temporel, réclamaient ses secours, prétendant un droit particu-

lier à l'exclusion des autres diocésains, mécontents de ne pas obtenir une préférence absolue, ils vinrent outrager et menacer en face leur évêque ; il répondit avec la bonté d'un père qui pardonne en pleurant à ses enfants égarés par la douleur. Il donna à ces pauvres gens tout ce qu'il avait, et il s'affligea profondément de ne pouvoir les soulager tout à fait. Quelques jours après, il apprend qu'une émeute populaire vient d'éclater à Sainte-Agathe; déjà la foule s'est portée à main armée chez le syndic; les portes de sa maison ont été brisées à coup de hâche, et on le cherche partout pour l'immoler à la fureur publique. Par bonheur, il se trouvait en ce moment auprès du prélat; on en a le soupçon dans la populace, et aussitôt elle se dirige en tumulte vers le palais épiscopal, en poussant des vociférations épouvantables. Une partie de ces furieux environne les dehors du palais, pour ne pas laisser échapper la victime qu'ils ont choisie. Tandis que d'autres ont pénétré dans l'intérieur pour l'y chercher, Alphonse fait cacher le syndic, et se présente seul à la troupe forcenée; il demande qu'on le frappe lui-même plutôt que d'attenter à la vie d'un père de famille innocent du malheur de tous. Son courage et sa magnanimité en imposent aux mutins; ses discours, ainsi que la part qu'il prend à leur situa-

tion, parviennent à apaiser le plus grand nombre, et l'attroupement se dissipe aussitôt que le généreux évêque a fait distribuer tout le pain et toute la farine qui se trouvaient pour le moment à l'évêché et au séminaire.

Un chanoine d'Arienzo était depuis quelque temps à Sainte-Agathe occupé à mettre en ordre les archives de l'évêché. Un jour Alphonse lui ordonna de quitter son travail et de retourner chez lui en toute hâte. Celui-ci ne comprit pas d'abord le motif de cet ordre; mais en arrivant à Arienzo, il trouva le peuple soulevé par la famine et poursuivant, les armes à la main, le magistrat chargé de l'approvisionnement de la ville; il eut à peine le temps de faire cacher ce magistrat dans un couvent, et on eût dit qu'il avait été envoyé tout exprès pour lui sauver la vie. Cet événement parut expliquer au chanoine la précipitation de son départ de Sainte-Agathe.

Quand la disette eut cessé, Alphonse ne cessa pas pour cela de répandre toujours dans le sein des pauvres les aumônes les plus abondantes. Il jugeait que c'était pour lui un devoir d'autant plus indispensable, qu'il ne se regardait que comme un simple dépositaire des revenus ecclésiastiques, bien persuadé qu'après qu'il avait prélevé son modeste entretien, ils devenaient, par droit de justice, le patrimoine des pauvres. Un

écrit de sa main, que l'on rapporte à peu près à l'époque où il prit possession de son évêché, a fait connaître la résolution qu'il avait prise alors d'employer en bonnes œuvres tout ce qui lui restait de ses revenus. Il se serait fait scrupule de détourner, au profit de ses parents, de ses amis, de sa congrégation même, la moindre partie d'un superflu qui, avec moins de privations, aurait paru appartenir à l'indispensable nécessaire. Son frère D. Hercule étant venu avec sa femme le voir à Airolles où il était en visite, lui demanda l'abandon de la pension que leur père lui avait laissé : « Je ne le puis, répondit le saint, les reve- « nus de mon évêché appartiennent aux pauvres, « et la pension est nécessaire pour mon entretien.» Pour tout présent de noces, il envoya à sa belle-sœur une petite image de la sainte Vierge du prix de quelques carlins. Cet objet parut trop modique et fut mal reçu : Alphonse n'y ajouta rien. A ses yeux, c'était pour lui une bienséance autant qu'un devoir de ne jamais déroger à la pauvreté, surtout quand il ne pouvait rien donner à la politesse sans le soustraire à la charité. Cependant, il était loin d'être indifférent au bien de sa famille : il la dirigeait par ses conseils dictés par une affection aussi sincère que pure et sainte : il s'occupait avec un très grand intérêt de ce qui regardait l'éducation de ses neveux, et il vivait dans

une véritable sollicitude pour le salut des siens, leur donnant à cet égard les avis les plus importants, et priant tous les jours pour attirer sur eux toutes les bénédictions du Ciel. Il les aimait, mais il les aimait en Dieu, et *laissait aux morts le soin d'ensevelir les morts.*

CHAPITRE XI.

Maladies du B. Alphonse.

Les austérités et les travaux du B. Alphonse avaient ruiné sa santé. Depuis long-temps il éprouvait des souffrances presque continuelles. Nous avons déjà parlé de la maladie qu'il essuya à Sainte-Agathe et qui l'obligea d'aller changer d'air à Nocéra des Païens, ainsi que de celle dont il fut surpris durant sa visite pastorale à Airolles, et qui faillit être mortelle. Les médecins l'avaient déjà condamné, mais lui prédit qu'il n'en mourrait pas, et il vécut en effet encore vingt ans. Enfin, il fut atteint à Arienzo, en 1769, d'une sciatique qui lui causait les douleurs les plus aiguës : on peut dire qu'il eut à supporter cette maladie pendant les dix-sept ans qu'il eut encore à vivre. Il ne put marcher désormais qu'avec effort et en traînant la jambe. Il en était encore à la première période de ce mal, qui s'était annoncé d'une manière très violente, lorsque, la sécheresse désolant son diocèse, il ordonna à Arienzo une procession de pénitence, à la suite de laquelle il fit annoncer une neuvaine en forme

de mission, afin de détourner le fléau, et préparer le peuple à la fête de l'Assomption par ces saints exercices. On pensait généralement qu'il lui était de toute impossibilité de donner lui-même, selon son usage, les instructions de cette neuvaine, et déjà les capucins qui avaient été chargés de tous les préliminaires, avaient fait préparer un de leurs pères pour prêcher tous les soirs. Mais il n'en fut pas ainsi; malgré ses souffrances, Alphonse se traînait tous les jours à l'église, où il passait à peu près cinq heures, dirigeant en personne tous les exercices, récitant le chapelet à haute voix avec le peuple, faisant le sermon et donnant lui-même la bénédiction du très saint Sacrement. Si les consolations furent grandes pour l'esprit, les douleurs le furent aussi pour le corps; déjà affaibli par la maladie, il fut accablé ensuite par ces travaux excessifs au milieu des ardeurs de l'été sous un climat des plus chauds de l'Europe; les sueurs l'avaient extrêmement épuisé, et la fièvre achevait de l'abattre quand un rhumatisme universel vint ajouter à toutes ses douleurs; tout son corps s'était comme retiré et racorni, sa tête était tout à fait recourbée sur sa poitrine, et toutes les articulations de ses membres étaient paralysées. Il resta pendant plusieurs mois dans son lit sans pouvoir faire le moindre mouvement, et en proie à des souffrances

continuelles : ces souffrances étaient horribles si on venait seulement à le toucher.

Le secrétaire et les chanoines se joignirent aux hommes de l'art pour l'engager à faire venir de Naples des médecins renommés. Il n'y voulut jamais consentir, répondant, comme il l'avait déjà fait dans une autre circonstance, qu'il devait se contenter des secours qu'il trouvait dans son diocèse; conduite parfaitement conforme à la recommandation qu'il avait faite dans le temps à ses élèves du très saint Rédempteur; il pensait qu'il fallait dans les maladies se borner aux remèdes ordinaires sans se soucier de tout ce que l'imagination des médecins leur suggère pour amuser leurs pauvres victimes. Cependant comme le mal faisait des progrès alarmants, le secrétaire crut devoir envoyer chercher de Nocéra des Païens le père D. André Villani pour déterminer le prélat à recourir aux premiers médecins du royaume. Villani vint, il parla avec autorité, comme directeur, et le saint se soumit sans réplique. Entr'autres remèdes que prescrivirent trois docteurs venus de Naples, les bains chauds furent expressément recommandés. Ils répugnaient à la pudeur virginale d'Alphonse, et il fallut encore que son directeur intervînt pour les lui ordonner. Ses précautions furent extraordinaires pour ne pas blesser la modestie. On avait placé la baignoire

à côté de son lit; il fit toutes sortes d'efforts pour se placer lui-même dans le bain, il ne put y réussir : il employa alors le secours de son fidèle frère laïc Antoine Romito, et celui-ci fut le seul qui eût en ce moment la permission d'entrer dans sa chambre.

Le serviteur de Dieu avait en même temps une autre maladie plus grave encore que son rhumatisme. Il s'était formé une plaie considérable sous la mâchoire, près de l'ésophage; elle provenait de courbure de la tête qui s'appuyait sur la poitrine et des poils de la barbe qui n'étaient jamais coupés qu'avec des ciseaux. Il en sortait une humeur fétide qui avait fini par corroder non-seulement la peau, mais encore une partie des os de la poitrine; cette double plaie était menacée de la gangrène et causait les plus vives inquiétudes sur la vie du bienheureux. On en fut tellement alarmé, qu'après lui avoir donné le saint viatique le matin, on lui administra encore l'extrême-onction le soir. Déjà un religieux dominicain, en qui il avait une grande confiance, lui suggérait les oraisons jaculatoires qu'Alphonse avait lui-même composées pour qu'on les lui repétât durant son agonie, et en effet, il ne restait presque plus d'espérance. Cependant le secrétaire voulut tenter une dernière ressource; il envoie chercher à Naples un célèbre méde-

cin, celui-ci trouve le moyen d'empêcher la gangrène et obtient, au bout de quelque temps, la guérison complète de la plaie.

Nous ne saurions dire quels furent les mérites de notre saint dans le cours de cette cruelle maladie, qui se prolongea presque pendant une année entière. C'était peu pour lui qu'une parfaite résignation à la volonté de Dieu, il conservait encore une tranquillité, une sérénité d'esprit admirables au milieu des douleurs les plus aiguës; pas un mot de plainte ni d'impatience, pas un seul trait d'une vivacité déplacée, pas le plus petit reproche pour les personnes qui le servaient; il était toujours content de leurs soins; il y avait dans son âme une douceur et une sorte de gaieté paisible qui ne l'abandonnaient pas un moment. Immobile et cloué, pour ainsi dire, sur un lit de douleur comme sur une croix, il ne demandait jamais rien, attendant en silence qu'on vînt lui rendre les services dont il avait besoin; il offrait l'image la plus touchante de la douleur et de la patience. Ceux qui venaient le voir se retiraient pénétrés de respect et d'admiration pour une vertu ainsi éprouvée. Un chanoine de Girgenti en fut tellement frappé que, plein d'un saint enthousiasme, il écrivait en ces termes à un de ses amis : « J'ai vu Naples, j'ai admiré la « magnificence de Rome; mais la vie de monsei-

« gneur Liguori m'a fait une bien plus grande « impression : c'est un spectacle qui efface à mes « yeux toute la beauté de Naples et de Rome. J'ai « vu un saint évêque des premiers siècles, il était « dans son lit en proie à de cruelles infirmités, « mais son visage était riant et son âme tran- « quille, la gloire de Dieu et le gouvernement « de son diocèse l'occupaient continuellement. « C'est une extrême sobriété dans le sommeil et « dans la nourriture, c'est une pauvreté absolue « en toute chose, au point que pour le garantir « du froid, il n'y a sur son misérable grabat qu'une « vieille couverture sur laquelle on a étendu sa « soutane. Quelle admirable indigence ! et quel « homme que celui-là ! » Alphonse dans sa maladie ne s'était relâché, quant à ses austérités et mortifications, en rien de ce qui était compatible avec son état. Il n'omettait aucune de ses prières et pratiques de dévotion ordinaires, il communiait tous les jours à l'une des messes que l'on disait dans sa chambre ; il se faisait lire pendant plusieurs heures la vie des saints, ainsi que des livres de spiritualité ; on le voyait souvent les yeux tendrement fixés sur son crucifix ou sur un tableau de la Vierge de bon Conseil, qui était sur un autel en face de son lit ; de temps en temps on l'entendait pousser d'affectueux soupirs vers son Dieu, et lui adresser des actes d'amour avec

l'expression la plus animée d'un profond sentiment; son âme s'entretenait dans une union continuelle avec Dieu. L'excès de ces souffrances ne lui arrachait que des cris d'amour : « *Mon* « *Dieu!* disait-il souvent, *je vous remercie de ce* « *que vous me donnez quelque part aux douleurs* « *que vous avez vous-même endurées sur la* « *croix.* — *O mon Jésus! je veux souffrir comme* « *vous avez voulu souffrir vous-même, seule-* « *ment donnez-moi la patience!* — Puis, comme « saint Augustin : *Seigneur, ici bas, brûlez,* « *coupez, ne m'épargnez point, mais épargnez-* « *moi dans l'éternité.* — *On n'est point malheu-* « *reux de souffrir, les malheureux sont les* « *damnés qui souffrent sans mérite.* — *O mon* « *Jésus! mon espérance, l'unique remède à tous* « *mes maux!* » — Se voyant déjà comme dans les bras de la mort, il s'écriait avec joie : « *Oh!* « *qu'il est doux de mourir attaché à la croix!* » — On a pu remarquer combien dans cette situation la pauvreté et les souffrances lui étaient chères, et combien elles le consolaient : « *Un pauvre* « *qui aime Dieu,* disait-il, *meurt plus content* « *que tous les riches du monde, une heure de* « *douleur vaut plus que tous les trésors de la* « *terre.* » Il était tourmenté d'une cruelle insomnie : « *J'aurais besoin de goûter un peu de som-* « *meil,* disait-il de temps en temps, *mais Dieu ne*

« le veut pas, et moi je ne le veux pas non plus. »
Dans cet état d'accablement et de douleur, il s'occupait encore des affaires de son diocèse avec un zèle et une activité incroyables; il donnait audience à tous ceux qui se présentaient, dictait les réponses à toutes les lettres qu'on lui adressait, voulait être informé de tout, donnait sur toutes choses les ordres et les instructions convenables. Il a pu alors remédier encore à bien des inconvénients et faire beaucoup de choses utiles, tout en recommandant sans cesse à son grand-vicaire et à d'autres prêtres de sa confiance de veiller à sa place au bien spirituel de ses ouailles.

Quand la fièvre et le rhumatisme l'eurent quitté et que sa plaie fut cicatrisée, il recouvra en partie l'usage de ses membres. Il put alors se tenir hors du lit et se remuer dans sa chambre à l'aide de quelque soutien; mais il ne lui fut plus possible de relever ni de tourner la tête. Elle était tellement inclinée par devant, que le menton s'appuyait sur la poitrine, et que, regardé par derrière, il paraissait un corps sans tête. Quand on en fit la vérification, on reconnut que les six vertèbres du col et les cartilages ne formaient plus qu'un seul os; il demeura dans cet état pendant dix-sept ans qu'il vécut encore. Ce fut pour lui une très grande incommodité; outre qu'elle l'empêchait de s'étendre dans son

lit, il était obligé de se placer sur une chaise extrêmement basse, en se renversant en arrière, afin de pouvoir, avec grande peine, avaler quelques gorgées d'eau. Cependant un père de la compagnie de Jésus lui conseilla de boire à l'aide d'un petit chalumeau; il fit l'essai de cet instrument et l'adopta. Les chanoines et les autres personnes qui fréquentaient sa maison trouvèrent fort indécent qu'il se servît d'un tuyau de bois, et lui firent présent d'un chalumeau d'argent; il ne le voulait pas, mais on lui fit accroire que ce n'était que du métal d'Allemagne et il l'accepta: cependant il ne tarda pas à se douter de la supercherie et il revint au tuyau de bois. L'argent, disait-il plaisamment, lui brûlait les doigts quand il prenait son café.

Cependant Alphonse ne pouvait plus célébrer les saints mystères, et cette privation lui était on ne peut plus sensible; ses amis, touchés du chagrin qu'il en éprouvait, lui proposèrent de demander au Pape la permission de se servir d'un chalumeau pour le précieux sang: il répondit que c'était là un privilége réservé à la seule personne du Souverain Pontife, et qu'il préférait ne pas offrir le saint sacrifice que de recourir à un semblable moyen. Depuis long-temps il se contentait de communier tous les jours à une

messe qu'on lui disait dans sa chambre, lorsqu'un religieux augustin vint le prier de prêcher dans son église à l'occasion de la fête de Notre-Dame de Bon Secours. « J'y irai volontiers, répondit « Alphonse; plût à Dieu que je pusse aussi « aller dire la messe dans votre église! ce se- « rait pour moi une grande consolation; mais « ma tête qui se renverse sur ma poitrine s'y « oppose. » A ces mots le religieux l'assura que, malgré cette incommodité, l'accomplissement de son vœu n'était pas impossible; qu'en s'établissant sur un siége fait exprès, et en se faisant aider d'un prêtre assistant, il pourrait, sans inconvénient, prendre le précieux sang dans le calice. Alphonse goûta cette idée, il consulta plusieurs théologiens pour savoir si cela était permis, et sur leur réponse affirmative, ainsi qu'après une expérience plusieurs fois renouvelée, il se détermina, avec une joie indicible, à monter à l'autel, et il continua depuis à user toujours de cet expédient sans qu'il lui soit jamais rien arrivé de fâcheux.

Tandis qu'il en était réduit à cet état d'infirmité il ne se dispensa d'aucun des devoirs de son ministère : examen des jeunes clercs et des confesseurs, conférences sur les cas de morale, composition d'ouvrages utiles et autres travaux; ses occupations étaient, à peu de chose près, les

mêmes qu'avant sa maladie. Il voulut reprendre le ministère de la parole, et il reparut en chaire, où il ne pouvait arriver qu'en se faisant conduire et soutenir par quelqu'un. On était dans l'admiration de l'entendre encore prêcher avec tant d'onction et de véhémence. On venait à ses sermons avec toujours plus d'empressement à mesure qu'on voyait approcher le temps où sa voix cesserait d'être entendue. Il y avait quelque chose d'infiniment touchant et vénérable dans ces derniers accents d'un saint évêque qui, sous le poids des plus accablantes infirmités, lorsque déjà son corps, victime des plus longs travaux, était comme sur le point de succomber pour jamais, semblait se ranimer encore et retrouver dans son zèle et sa charité des forces et un courage que lui refusait la nature. C'était un spectacle bien frappant que celui d'un vieillard dont la vie pleine de vertus était à elle seule une grande et belle leçon, et qui, avant d'entrer dans son éternité, se retournait en quelque sorte vers les hommes pour leur rappeler encore les vérités salutaires qu'il leur annonça si souvent, et qui furent constamment la règle de sa conduite. Ces vérités l'ont toujours inspiré, elles sont le fondement de ses espérances : il a dit : *Nous entrerons dans la maison du Seigneur,* et il croit fermement à cette parole ; aussi, sur le bord de la tombe qui semble

prête à se fermer sur lui, il atteste avec confiance et la vanité des biens de la terre qu'il a toujours méprisés, et la réalité des biens du Ciel pour lesquels il a combattu sans cesse et qui doivent être son éternelle récompense. Et comment ne serait-on pas frappé de le voir et de l'entendre? Sa présence dans la chaire évangélique est une protestation publique de fidélité au Dieu qu'il a servi pendant une longue vie, sa voix est un dernier cri d'amour pour lui. En exhortant les peuples à la vertu, ne semble-t-il pas prendre en quelque sorte acte du passé pour parler avec plus d'autorité? Ne semble-t-il pas leur dire : « Croyez-en mon expérience, il est *bon de s'at-« tacher au Seigneur?* Pour moi, je lui consacre « jusqu'au dernier souffle de ma vie : j'ai toujours « vécu pour lui et je ne m'en repens pas. J'at-« tends sa venue avec amour et confiance. *J'ai « combattu un bon combat, j'ai achevé ma course, « j'ai gardé ma foi, et dans l'avenir c'est une « couronne de justice qui m'est réservée et que le « juste juge me donnera au jour* où il m'appel-« lera, *et non pas seulement à moi, mais à ceux « qui aiment son avènement.* »

VME PARTIE.

LE B. ALPHONSE, ÉVÊQUE DÉMISSIONNAIRE.

CHAPITRE PREMIER.

Le B. Alphonse renonce à son évêché et retourne dans sa congrégation.

Le seul motif de l'obéissance qu'il devait au Souverain Pontife avait pu déterminer Alphonse à se laisser imposer le fardeau de l'épiscopat. Il aurait craint de résister à la volonté de Dieu par un refus obstiné. Mais lorsque son grand âge et ses infirmités l'eurent mis dans l'impossibilité de se livrer à toute l'ardeur de son zèle, il crut que le moment était venu où il pouvait songer à se soulager d'une charge accablante pour un homme qui, comme lui, y attachait des devoirs aussi étendus. Il voulut cependant connaître le sentiment de plusieurs théologiens de Naples, en qui il avait une confiance particulière : un père de sa congrégation fut chargé de les consulter; ils

répondirent : « Que vu sa vieillesse et ses infirmités, vu le besoin de calmer les inquiétudes « de son esprit toujours effrayé des obligations « de l'épiscopat, vu encore ce grand desir qu'il « avait d'une vie solitaire et recueillie, desir qui « le dominait sans cesse malgré lui, il pouvait « faire sa renonciation en sureté de conscience. » Le bienheureux ne fut pas satisfait de ces deux derniers motifs qui ne concernaient que son intérêt et sa commodité personnelle : « Rien de « tout cela, disait-il, n'a été admis par le chapitre *nisi de renunc.* » L'âge avancé et la maladie lui paraissaient les seules raisons qui pussent entrer en considération, parce qu'elles se rapportaient au bien de l'Eglise, dont le service avait à souffrir de son indisposition. Il fit part de ses scrupules au P. Villani, son directeur, et le chargea de consulter encore d'autres personnes dont les lumières et la piété lui étaient bien connues. « Je ne voudrais pas, lui écrivit-« il, que pour m'être soulagé, contre la volonté « de Dieu, du fardeau qui m'accable, le repos « et la douceur de ma cellule devinssent le sujet « de ma damnation. J'étais entièrement assuré « que Dieu voulait, il y a quelques années, que « je fusse évêque, et j'acceptai ; je dois égale-« ment avoir l'assurance que Dieu ne veut plus « que je le sois avant que de me démettre. » Le

résultat des divers conseils fut que pour fixer toutes les irrésolutions du saint évêque, il exposerait au Pape, en toute simplicité, l'état de sa santé et qu'il s'en rapporterait avec une entière confiance à la décision qui lui serait donnée. Clément XIII vivait encore, c'était ce même Pontife qui avait fait Alphonse évêque, il lui fit répondre, « que sa seule réputation suffisait pour « opérer le bien dans le diocèse de Sainte-Agathe, et qu'en conséquence il ne devait pas se « mettre en peine de ce qu'il ne pouvait pas faire, « ni penser à donner sa démission. » Quoique peu conforme aux voeux du serviteur de Dieu, cette réponse tranquillisa sa conscience et le détermina à garder encore son évêché. Ceci s'était passé avant la grande maladie d'Alphonse; depuis, ses scrupules sur ses obligations le troublèrent de nouveau. Il en était réduit à se reposer sur les autres de ses fonctions les plus importantes; il ne pouvait plus se transporter dans les diverses parties de son diocèse, et il fallait qu'il se fît suppléer par des missionnaires pour aller à sa place distribuer à ses peuples le pain de la parole; qu'il fît faire les visites pastorales par son grand-vicaire, et qu'il eût recours à Mgr Puoti, archevêque d'Amalphi, pour l'administration du sacrement de Confirmation. Ce prélat professait une profonde vénération pour le saint vieil-

lard, et afin de le soulager, il se prêtait volontiers à parcourir toutes les paroisses du diocèse de Sainte-Agathe. Cependant cette manière de gouverner son église, ne remplissait pas aux yeux du saint évêque, l'idée qu'il s'était formée de ses devoirs. Il s'ouvrit là-dessus à plusieurs personnes qui ne purent jamais le rassurer (1).

Tourmenté et poursuivi sans cesse par cette pensée de sa responsabilité devant Dieu, il écrivit, d'après le conseil du P. Villani, au Pape Clément XIV pour lui exposer sa situation, et surtout l'impossibilité où il se trouvait de faire la visite de son diocèse : il suppliait le Souverain Pontife de daigner agréer sa démission. Cette dé-

---

(1) La pensée de la responsabilité d'un évêque était accablante pour le B. Alphonse. Mgr Albertini, évêque de Caserte, était venu lui faire une visite : ce prélat demanda au saint qui lui parlait sans cesse de ses peines, combien il y avait d'âmes dans son diocèse : — « Trente « mille âmes, répondit Alphonse. » — « C'est également « la population, à peu de chose près, de mon diocèse, reprit « l'évêque de Caserte. » — « Ah ! monseigneur, s'écria « avec un mouvement d'inquiétude le serviteur de Dieu, « nous avons l'un et l'autre un poids de trente mille livres « sur les épaules ; que nous serons à plaindre si une seule « de ces âmes vient à se perdre par notre négligence ! » repartie à peu près semblable à celle du savant et pieux cardinal Bellarmin au cardinal Baronius, son digne collégue.

marche fut connue des curés du diocèse de Sainte-Agathe; ils écrivirent à leur tour au Pape pour le conjurer de leur conserver leur évêque; Clément XIV partageait la haute estime de son prédécesseur pour la sainteté d'Alphonse, et le cardinal Castelli, préfet de la congrégation des évêques et réguliers, fut chargé de répondre : « Qu'une seule prière du saint évêque, adressée « à Dieu de son lit, était plus méritoire pour lui « et plus utile à ses ouailles que mille visites et « mille disciplines jusqu'à l'effusion du sang. »

Après une semblable réponse, notre saint fit tous ses efforts pour se résigner à porter une croix qui lui était si pesante. Il employait toute sa force d'âme à surmonter ses scrupules continuels. C'était pour cette conscience délicate un état toujours plus violent; d'ailleurs ses douleurs physiques augmentaient de jour en jour; les pères de sa congrégation et plusieurs évêques lui conseillaient de renouveler sa supplique. Comme on insistait là-dessus, le saint, après avoir écouté tranquillement tout ce qu'on voulut lui dire, répondit que le parti qu'on lui proposait ne servirait de rien : « Si j'envoie mon abdication, dit-« il, le Pape ne l'acceptera pas, il faut donc « prendre patience et attendre son successeur. » A ces mots on ne put s'empêcher de sourire; Alphonse était âgé de soixante et treize ans, et de

plus cassé par les plus accablantes infirmités; le Pape au contraire était robuste, plein de santé et avait dix-sept ans de moins que lui. Cependant le bon vieillard attendait la mort du Pontife pour commencer à se reposer; cela se vérifia : au bout de cinq ans, Clément XIV n'était plus et Alphonse avait encore devant lui douze années de vie. En attendant il s'occupa toujours avec la même activité du soin de son diocèse. Il prêchait de temps en temps, et on trouvait avec admiration que dès qu'il commençait son sermon, il montrait toute la force et l'agilité d'un jeune homme, lui qui habituellement ne pouvait se soutenir ni faire un seul pas sans un secours étranger. Il paraît qu'il connaissait surnaturellement que sa mort était encore éloignée; déjà, trois ans avant qu'il écrivît à Clément XIV pour sa renonciation, il s'était exprimé clairement à ce sujet; un père de sa congrégation lui témoignait la peine qu'éprouvaient ses élèves de ne pouvoir le conserver encore long-temps; « cependant, répliqua Alphonse « avec vivacité, il me reste encore beaucoup à « vivre. » Et comme l'autre, après quelques moments de silence, revenait à l'expression des mêmes sentiments, il reçut encore cette même réponse, si peu conforme à ce que la situation du saint semblait annoncer.

Cependant après treize années d'épiscopat, lors-

que depuis six ans le poids de sa dignité lui était devenu insupportable à cause de ses infirmités, le serviteur de Dieu vit l'exaltation de Pie VI sur la chaire de saint Pierre. Il s'empressa de supplier le nouveau Pape d'accepter sa démission; Pie VI était d'abord décidé à lui refuser cette demande, et Alphonse ayant eu connaissance de cette disposition du Saint Père, lui écrivit pour lui protester de son obéissance filiale et de son entière résignation à tout ce qui serait ordonné de sa personne. Néanmoins le Pape ayant été exactement informé de l'état où se trouvait réduit le serviteur de Dieu, accepta sa démission, et lui fit écrire, le 17 juillet 1775, par le cardinal Giraud : « Sa Sainteté a « appris avec la plus vive douleur le fâcheux état « qui vous détermine à lui offrir votre démission. « Convaincue comme elle l'est de vos mérites et de « votre vigilance pastorale, elle ne peut qu'é- « prouver un très grand regret sur votre renon- « ciation au gouvernement de votre église. Mais « reconnaissant combien sont justes les motifs « qui vous y engagent, elle ne veut pas prolon- « ger plus long-temps les peines de votre esprit « et accepte votre démission. » Notre saint avait gouverné treize ans l'église de Sainte-Agathe; sa renonciation fut pure et simple, sans qu'il se réservât aucune pension, ni demandât le titre d'évêque *in partibus*, comme il est d'usage en Italie.

A la nouvelle que sa démission avait été acceptée, Alphonse s'écria avec un transport de joie : « Que Dieu soit loué, il m'a ôté une montagne « de dessus les épaules. » Et après avoir rendu à Dieu de très humbles actions de grâce, il écrivit au Pape une lettre de remercîments pleine de tous les sentiments de respect et de reconnaissance ; pour toute faveur il demanda le privilége d'un autel portatif dans sa chambre, soit pour lui, soit pour les autres, ses infirmités ne lui permettant plus de se rendre à l'église pour la célébration des saints mystères. A cette grâce le Pape en joignit une autre, il lui assigna 800 ducats de pension sur l'évêché de Sainte-Agathe. Les ministres de la chambre de Sainte-Claire, à Naples, en apposant le sceau royal au brevet de cette pension, trouvèrent qu'elle était trop modique, et l'augmentèrent de cent ducats ; mais Alphonse ne voulut jamais rien retirer au-delà de ce qui lui avait été assigné par le Souverain Pontife.

Lorsque l'on connut la renonciation d'Alphonse, ce fut une douleur générale dans tout le diocèse de Sainte-Agathe ; on regrettait en lui le bon pasteur et le père le plus tendre. Le chapitre de la cathédrale lui envoya à Arienzo une députation de chanoines ; les prêtres, les laïques se portaient en foule dans son palais pour lui

exprimer combien ils appréciaient la perte qu'ils allaient faire. Le saint répondait sans cesse à tout le monde : « J'ai soulagé ma tête du Mont-Tabur « (montagne entre Capoue et Nôle); quel compte « un évêque n'a-t-il pas à rendre à Dieu! je ne « conçois pas comment il peut avoir un moment « de sommeil tranquille. »

A l'époque de son départ, l'insigne pauvreté du serviteur de Dieu éclata d'une manière vraiment touchante. Il avait ordonné à ses gens de faire présent à sa cathédrale de toute l'argenterie qu'il y avait dans son palais; deux fourchettes et une cueiller furent toutes les richesses que l'on trouva en ce genre. Il demanda, à titre d'aumône, qu'on lui permît d'emporter avec lui le matelas dont les médecins lui avaient prescrit l'usage depuis sa grande maladie, ainsi que ce sac grossier qui avait été si long-temps son unique couche. Tous les témoins d'une conduite aussi héroïque furent attendris jusqu'aux larmes. L'objet de plus grande valeur qu'il ait emporté de son diocèse c'est le chalumeau d'argent que le chapitre lui avait fait faire quelque temps auparavant; il l'avait refusé d'abord, mais en partant il fut forcé de l'accepter, d'autant plus qu'il ne savait pas bien quel en était le métal. Pour les autres meubles qu'il conserva nous nous plaisons à les nommer, quelque vils qu'ils soient en eux-

mêmes ; ils offrent le modèle de la plus admirable pauvreté. Une corbeille les renfermait tous : c'était une lampe de laiton, un fourneau en brique et une chocolatière de fer-blanc. On voyait, à la suite d'une voiture de louage, un cheval qui portait le lit et tout le pauvre mobilier du saint prélat. Au moment du départ la foule était immense sur son passage ; on voulait le voir encore une fois, recevoir encore une fois sa sainte bénédiction ; chacun, les pauvres surtout, fondaient en larmes. Ceux-ci l'accompagnèrent en grand nombre bien avant sur la route ; la plupart même suivirent la voiture jusqu'à Saint-Michel des Païens. Pompe touchante ! glorieux et digne cortége d'un évêque qui quitte son diocèse ! Quoi de plus beau que de le voir ainsi, au milieu des pauvres de Jésus-Christ, accompagné des regrets et des larmes d'un peuple inconsolable !

Alphonse arriva sur la fin du mois de juillet 1775 à la maison de sa congrégation de Saint-Michel des Païens. Tous les pères de cette maison étaient venus au-devant de lui ; en les abordant il leur demanda comme une grâce de vouloir bien le recevoir parmi eux. C'était pour lui un inappréciable bonheur de pouvoir finir ses jours dans le sein de sa congrégation, au milieu des prières et des bonnes œuvres de ceux en qui il voyait ses enfants bien aimés. Il lui était si doux

de penser qu'il allait se retrouver avec eux, qu'il ne pouvait en contenir sa joie; en montant les marches du chœur de leur église, il s'écria avec expression : « La croix que je porte sur ma poi-« trine était bien pesante quand je montais les « degrés du palais épiscopal, mais elle est bien « légère aujourd'hui, gloire au Père, au Fils et « au Saint-Esprit. » Arrivé dans le sanctuaire, il se prosterna devant le saint Sacrement, et on lui entendit dire en ce moment : « Seigneur, je vous « rends grâce de m'avoir délivré d'un fardeau que « je ne pouvais plus supporter. » Il reçut les félicitations des prêtres et de toutes les personnes distinguées de la ville de Nocéra des Païens, et on apprit de sa bouche que s'il croyait goûter le reste de sa vie un peu de repos, ce n'était pas pour cela qu'il avait donné sa démission, mais uniquement pour les motifs de conscience les plus purs et les plus délicats.

CHAPITRE II.

Genre de vie du B. Alphonse dès son retour dans sa congrégation.

De retour parmi les siens, le B. Alphonse voulait partager en tout point le genre de vie de la communauté, comme il le pratiquait avant son élévation à l'épiscopat. On lui avait fait préparer au premier étage un petit appartement décent et commode, il le refusa, et demanda à n'avoir qu'une simple cellule meublée selon l'usage et la règle de la congrégation; mais son directeur s'opposa à ses humbles desirs, et il fut obligé d'accepter cet appartement composé de trois pièces, l'une pour son lit, l'autre pour son autel portatif et un petit cabinet pour son domestique. Le saint aurait voulu au moins assister à tous les exercices communs, manger au réfectoire, faire l'oraison avec les autres au chœur, et se trouver entièrement confondu avec eux; mais pour ne pas enfreindre la défense de son directeur, il se borna à pratiquer ponctuellement dans sa chambre ce qu'il ne lui était plus permis de faire en communauté.

Voici comment se trouvait partagée la journée du saint vieillard : à son lever une demi-heure d'oraison avec le frère laïc attaché à son service, ensuite la messe qu'il célébrait après une longue préparation, et qui était toujours suivie de l'action de grâces, pendant laquelle il entendait une seconde messe dans son oratoire. Après cela l'étude, ou le soin des affaires de la congrégation ou autres qui intéressaient la gloire de Dieu et le salut de âmes. Puis, par l'ordre des médecins, promenade en carrosse pendant une heure que le bienheureux passait à réciter le chapelet et d'autres prières, ou bien à entendre quelque lecture de piété. Au retour, longue oraison devant le saint Sacrement et ensuite repas ; c'était encore à table la même mortification qu'autrefois, même sobriété dans la quantité de la nourriture, même recherche de la mauvaise qualité, même assaisonnement d'herbes et de poudres amères. Quelques pères de la maison venaient après son repas prendre avec lui un peu de récréation ; la conversation roulait tantôt sur des sujets de piété, tantôt sur les missions qu'on avait fait et le bien spirituel qui en était résulté, sur des points de science ecclésiastique et autres choses intéressantes. On aimait à voir que le saint vieillard n'avait rien perdu de sa gaieté et de sa vivacité naturelles ; il mêlait à sa conversation des

plaisanteries innocentes et de traits d'esprit très fréquents; les saillies aimables de son caractère répandaient un charme infini sur les courts moments que l'on passait auprès de lui; la récréation était suivie d'un léger repos. Après quoi, lecture spirituelle avec son frère laïc et son domestique, lecture de la vie des saints et une demi-heure d'oraison; puis longue visite au saint Sacrement, petite promenade en carrosse, et adoration dans l'église jusqu'à la nuit. Une méditation de plus remplaçait la promenade lorsque le mauvais temps ne permettait pas de sortir; la nuit venue, nouvelle oraison d'une demi-heure dans la chambre; et après le soupé des deux serviteurs, car pour le saint il ne prenait jamais rien le soir, examen de conscience, récitation du chapelet avec méditation sur les mystères, plusieurs prières vocales et à la fin le coucher, qui n'était suivi que d'un sommeil assez court.

Jaloux de demeurer toujours fidèle à sa chère pauvreté, il ne voulut plus faire usage du chalumeau d'argent qu'on lui avait donné, quand il eut reconnu quelle en était la matière. Même résolution au sujet des couverts de ce métal; à ses yeux c'était là un luxe interdit par les règles de la communauté. Mais ce ne fut pas là l'avis de son directeur, et le saint évêque se soumit. Comme autrefois, avant son épiscopat, il ne se

servait jamais de quoi que ce fût sans en avoir auparavant obtenu la permission du vicaire général, ou du supérieur ou du ministre de la maison. Il ne voulait pas toucher l'argent qui lui revenait de Naples ou de la pension que le Pape lui avait assignée, et il le laissait entre les mains du vicaire général de l'institut. Cependant il lui vint des scrupules relativement à cette pension qui lui avait été réservée sur l'évêché de Sainte-Agathe, il en écrivit au cardinal grand pénitencier, qui lui répondit de s'en rapporter à la décision de son confesseur. Cette réponse mit le calme dans l'esprit du bienheureux. On ne conçoit pas qu'elle pût être nécessaire, quand on sait quel était l'emploi qu'il faisait de ses revenus. A la modique dépense de son entretien près, tout était employé en bonnes œuvres; les pauvres honteux et les personnes dont la vertu se trouvait en danger par la misère, recevaient la plus grande partie de ce qu'il ne faisait pas passer à Sainte-Agathe, pour être réparti sur les lieux en aumônes ou autres œuvres de miséricorde. Il avait ordonné au frère laïc qui le servait de ne jamais refuser à aucun pauvre. Dans l'état de souffrance et d'accablement où il se trouvait, il aurait voulu retrancher encore de sa nourriture pour être à même de fournir aux malheureux des secours plus abondants. « Je n'ai besoin, disait-il à son serviteur,

« que d'un peu de pain trempé dans l'eau; il « existe tant de pauvres ! employez à les secourir « l'argent qui vous est confié pour ma dépense, « et surtout donnez aux personnes exposées au « danger d'offenser Dieu....... Le pain noir me « suffit, que le blanc soit pour les pauvres......; « donnez-leur ce qu'on m'a apprêté, c'est assez « pour moi d'un morceau de pain, je veux être « traité comme le plus pauvre de tous. »

Quelle que fût la charité du serviteur de Dieu pour les personnes du dehors, il fut cependant obligé quelquefois de garder ses aumônes pour les besoins de sa congrégation. C'était avec une extrême générosité qu'il venait au secours des maisons qui manquaient de ressources suffisantes. Deux établissements nouvellement fondés dans les états pontificaux se trouvaient dans ce cas; le saint avait épuisé tout ce qu'il avait pour les secourir, et il écrivait à ce sujet à un père de sa congrégation : « Je suis dans « une si grande misère que je me vois sur le « point d'en perdre la tête; le recteur de Fro- « sinone m'écrit qu'il a le projet de quitter cette « maison, ne sachant comment pourvoir à la « subsistance de huit ou neuf de nos confrères. « J'ai vendu ce matin quatre couverts d'argent, « mais que peut-on faire avec cela? Je vais sup- « primer mon chocolat et ma voiture, quelque

« nécessaire qu'il soit pour moi de sortir pour « conserver un faible reste de vie. » Il en serait venu là si les médecins et son directeur ne s'y fussent opposés. Un jour on parla devant lui, tandis qu'il était à table, des besoins d'une de ses maisons, aussitôt prenant le couvert d'argent dont il se servait, « tenez, dit-il, il faut le ven-« dre, c'est tout ce qui me reste pour secourir « cette maison. »

Si l'on est touché de cette charité pour les pauvres, que pensera-t-on en voyant encore alors cet incomparable vieillard oublier toutes les infirmités qui l'accablent pour se livrer aux exercices du zèle le plus actif pour le salut des âmes? Il prêchait tous les samedis et tous les dimanches dans l'église de la maison de Saint-Michel des Païens; il y donna les exercices de mission durant la semaine de passion, et il lui arrivait assez fréquemment, à l'invitation de l'évêque de Nocéra, de donner des sermons dans les autres églises. C'était avec une voix toujours plus puissante sur les cœurs. En 1779, une grande sécheresse affligea plusieurs provinces du royaume de Naples; on voulut, à cette occasion, faire à Nocéra une procession de pénitence : le clergé et les habitants prièrent Alphonse d'y assister; il y consentit, et malgré sa faiblesse, qui ne lui permettait pas de faire le moindre mouvement sans être soutenu,

il voulut parcourir à pied tout le trajet de la procession ; son but était de rendre cette cérémonie salutaire aux âmes autant qu'elle serait propre à fléchir le Ciel. Il chercha à frapper les peuples par un grand spectacle de pénitence. A l'exemple de saint Charles Borromée, il marchait la corde au cou, des cendres et une couronne d'épines sur la tête ; on portait devant lui un grand tableau de Jésus crucifié, dont il s'était long-temps servi dans ses missions. Arrivé sur la principale place de la ville, il monte, ou plutôt il se fait porter dans une chaire qu'on y avait élevée, et se tournant vers le tableau du crucifix, il s'écrie avec la plus grande force : « O Jésus mort sur la croix pour nos péchés, il « est bien juste que nous soyons punis pour vous « avoir offensé ! » A ces mots tout le peuple fond en larmes : l'impression que fait sur la foule la présence, l'accent, l'émotion et la pénitence de l'homme de Dieu lui laisse à peine le moyen de continuer son discours.

Les hommes étaient touchés, mais le Ciel insensible paraissait toujours d'airain : rien dans l'atmosphère n'était changé, il n'y avait aucun espoir de pluie et les campagnes arides offraient un aspect désolant. On pouvait craindre une disette aussi désastreuse que celle de 1764. Cependant vers le commencement du mois de juin,

tandis qu'Alphonse, retournant de la promenade accoutumée, était sur le point de rentrer dans sa maison, il ordonna à son cocher de le ramener à une église (de Sainte-Marie des Grâces), devant laquelle il venait de passer. Le serviteur de Dieu entre dans cette église, se place sur une chaise, et se met à prêcher : la nouveauté du spectacle attire un peuple nombreux. Quand l'auditoire s'est bien formé, le saint prédicateur s'élève avec force contre les désordres qui règnent dans le monde, les signalant comme la cause du fléau dont on est affligé. Il y avait dans son langage quelque chose d'extrêmement pathétique, et une vive componction se faisait sentir dans tous les cœurs, lorsque, d'une voix plus solennelle, Alphonse fait entendre ces paroles : « Mes enfants, « renonçons à ces péchés, et la bonne Mère « nous obtiendra la grâce d'une pluie abondante « d'ici à dimanche prochain. » En effet, le dimanche au soir, au moment où l'on s'y attendait le moins, le Ciel perdit tout d'un coup sa sérénité et il survint une pluie à verse qui dura plusieurs jours.

Les pères du très saint Rédempteur donnèrent une mission dans l'église paroissiale de Nocéra des Païens, Alphonse s'y rendait tous les soirs; après le grand sermon, il se faisait porter en chaire, d'où il adressait au peuple une exhortation

pour disposer les âmes à profiter de la vérité qui venait d'être annoncée. Après la mission pour le peuple, les exercices spirituels eurent lieu pour le clergé dans la maison de saint Michel; là encore, tous les jours à l'issue du principal sermon, Alphonse adressait la parole à l'assistance. Son âge, ses vertus, ses travaux, sa longue expérience, autant que sa haute réputation de science et de talent, donnaient à tous ses discours une incroyable autorité; il laissait parler son cœur brûlant d'amour de Dieu, et deux mots de sa bouche produisaient toujours la plus grande impression. Le dernier jour de cette retraite ecclésiastique, le saint vieillard se fit transporter dans une chapelle intérieure de Notre-Dame des Douleurs : il y fit un sermon en règle sur l'amour de Jésus-Christ. Sa voix était animée de l'accent le plus vif, ses expressions étaient toutes de feu; son âme, comme un foyer inextinguible d'amour, exhalait, sans les épuiser, les sentiments les plus beaux et les plus pathétiques. Une profonde émotion s'était communiquée à l'assemblée; chacun était hors de soi, et le prédicateur lui-même ne paraissait pas seulement un homme, mais un être surnaturel que l'ardeur de ses desirs avait élevé à quelque haute contemplation de la beauté de Dieu, et placé sous une inspiration divine. L'homme seul n'aurait jamais

trouvé rien de semblable. Ce fut la dernière fois qu'Alphonse annonça dans l'église la parole de Dieu; depuis il ne lui fut plus possible de quitter son fauteuil ou son lit. Il ne cessa pas pour cela d'instruire ou d'édifier par sa conversation et ses écrits. Son grand et unique objet était alors d'exciter l'amour de Jésus-Christ et la dévotion envers sa sainte Mère. Cependant dans l'occasion son zèle lui suggérait envers le prochain d'utiles corrections et quelquefois de vigoureuses réprimandes. Il les faisait à propos, tantôt avec douceur, tantôt avec force et toujours avec prudence et charité. Les siens n'étaient pas oubliés à cet égard. D. Joseph de Liguori, son neveu, fils de son frère D. Hercule, vint avec sa jeune épouse Gusman de Lambiase, fille du prince de Campana, lui faire une visite à Saint-Michel des Païens. Dans le cours de la conversation Alphonse en tira adroitement l'aveu d'une vie assez mondaine : ils lui déclarèrent qu'ils fréquentaient les théâtres, les bals et les assemblées profanes. Il leur en fit des reproches, leur disant, sous des formes pleines de douceur, des choses extrêmement fortes. Il parvint à leur persuader qu'ils s'exposaient par là au danger d'une damnation éternelle. Puis, il leur fit présent de plusieurs livres spirituels et autres objets de piété, et ils s'en retournèrent à Naples, touchés et édifiés de

la manière dont leur vénérable oncle les avait traités.

Il ne sera pas sans intérêt pour des Français de savoir que notre saint s'est trouvé directement en rapport avec nos compatriotes. Après la démission de son évêché, il s'occupait beaucoup, outre la composition d'une foule d'excellents livres, de la lecture de ceux qui avaient pour objet de combattre les ennemis de la religion, et il applaudissait avec une véritable satisfaction aux efforts des écrivains qui s'élevaient pour la cause de la vérité. C'est ce qui le porta à adresser une lettre de félicitation et d'encouragement à l'abbé Nonnotte, pour avoir osé entreprendre la réfutation des erreurs de Voltaire au moment de la plus grande vogue de ce blasphémateur, et de la plus grande puissance de la conjuration philosophique. On n'a pu se procurer cette lettre, mais on a trouvé, parmi les papiers de notre bienheureux, la réponse de Nonnotte écrite en latin; elle montre combien l'écrivain français attachait de prix à l'attention que daignait accorder à ses travaux un évêque d'un mérite aussi généralement reconnu, et surtout d'une sainteté aussi éminente. Voici quelques passages de cette réponse :

« Mon révérendissime père en Jésus-Christ,
« je ne sais si quelqu'un a jamais éprouvé quel-

« que chose de plus agréable et de plus doux
« que le sentiment que m'a inspiré la lecture
« de votre lettre. Elle est remplie de si grands
« témoignages de charité et de bienveillance,
« elle respire un tel amour de la religion et de
« toutes les vertus, qu'on la croirait écrite plu-
« tôt par un ange que par un homme. Accou-
« tumé à ne rien apprécier que selon l'esprit de
« Dieu, c'est pour moi un incroyable plaisir
« de rencontrer des hommes qui n'estiment aussi
« que les choses de Dieu, et qui, plus grands
« encore que les grandes dignités, laissent en
« doute sur ce qu'il faut le plus admirer en eux,
« ou des dons du génie, ou de l'éclat des plus
« grandes vertus. J'ai très souvent cherché de
« tels hommes, je n'en avais pas encore trouvé,
« lorsqu'enfin votre lettre est venue m'apprendre
« qu'il en existait un à Naples. Vous exprimer
« combien je l'estime, et avec quelle charité
« je lui suis attaché et dévoué, c'est ce que je
« ne pourrai jamais faire par aucune parole.....
« Tous ceux qui connaissent votre excellent et
« très célèbre ouvrage de théologie morale, me
« félicitent d'avoir reçu une lettre aussi hono-
« rable d'un prélat aussi savant, et moi, je me
« félicite de mon côté, de ce que mes ouvrages
« ont reçu votre approbation; en lisant ce que
« vous avez daigné penser avec bienveillance de

« mes écrits, et ce que vous en avez dit d'ho-
« norable, j'ai reconnu votre grand amour de la
« religion...... (1) »

Non content d'avoir lui-même animé, dans sa lutte courageuse, l'antagoniste du patriarche

---

(1) « Haud scio an quis unquàm jucundius, aut suavius « aliquid sit expertus, quàm quod in legendis litteris « tuis, Reverendissime in Christo Pater, expertus sum. « Ita enim charitatis et benevolentiæ plenæ sunt, adeòque « virtutum omnium, religionisque amorem spirant, ut « non ab incolâ terræ, sed ab angelico spiritu exarata « esse videantur. Cùmque nihil ego, nisi ex mente di-« vinâ solitus sim æstimare, incredibile est quâ perfundar « voluptate, cùm eos mihi contigit reperire homines, qui « divina tantummodo sapiunt, et dignitatibus magnis « majores, dubium relinquunt, an præclarissimi in-« genii dotibus, an maximarum virtutum splendore ante-« cellant. Tales sæpissimè homines quæsivi, tales nondùm « inveni, sed talem ex litteris tuis hominem Neapoli « existere tandem cognovi. Quem quidem quanti faciam, « et quâ ipsi charitate, et addictus et devinctus sim, « nullis verbis valeam exprimere........ Gratulantur « mihi quicumque egregium, et celebratissimum theo-« logiæ moralis opus noverunt, quod à doctissimo epis-« copo tam honorificas epistolas acceperim; ipse vicissim « gratulor mihi quod tanti viri judicio opera mea appro-« bentur. Cùm autem ea perlegi, quæ de scriptis meis, « et amicè censes, et honorificè prædicas, religionis aman-« tissimum præsulem intellexi..... »

de l'impiété, notre saint écrivit encore à Rome pour lui obtenir un bref apostolique, en faveur de ses ouvrages contre le philosophisme. Cette recommandation était puissante auprès du Saint Père, et ce fut, de la part de Nonnotte, le sujet d'une lettre de remercîment pleine de toutes les expressions d'une véritable reconnaissance; nous nous abstiendrons de rapporter cette lettre, de peur de trop multiplier les citations; celle que nous venons de faire connaître précédemment, est un témoignage suffisant de la vénération dont dès-lors Alphonse était l'objet dans notre patrie. Déjà, de son vivant, sa haute sainteté et sa profonde science lui avaient acquis une sorte de réputation européenne.

Dans sa correspondance avec notre saint, Nonnotte lui avait dépeint la disposition déplorable des esprits en France, par rapport à la religion; l'audace révoltante des impies, la corruption et l'incrédulité en honneur dans le monde, la faiblesse ou la connivence de l'autorité civile, et les vains efforts de la puissance spirituelle. Paris surtout était représenté, hélas! avec trop de vérité, comme le centre de l'erreur, comme une ville livrée à toute la réprobation de l'orgueil humain, et qui retentissait continuellement de blasphèmes impunis. Ce fut à l'occasion d'une de ces lettres de l'auteur du *Dictionnaire*

philosophique de la religion que l'on entendait le saint vieillard s'écrier en gémissant : « Paris est « donc devenu une autre Genève! Où en est-on si « l'Eglise est sans force contre l'audace d'un im- « pie? (Voltaire) Ce désordre ne demeurera pas « sans punition. Malheureuse France! je te plains, « et je plains aussi tant de pauvres innocents qui « seront envoloppés dans ta disgrace. Je voudrais « écrire au Roi de France; mais que puis-je de « si loin, lorsque l'archevêque de la capitale et « tant d'excellents évêques de ce royaume ne sont « pas écoutés? »

On sait par quelles bassesses dignes de lui et par quels sacriléges horribles Voltaire cherchait à se mettre à couvert de toute animadversion, à mesure qu'il se rendait coupable de quelque nouveau crime contre la religion et la société. Cet homme exécrable, qui allait communier pour avoir un héritage, faisait aussi une communion, et en répandait partout le bruit en même temps qu'il lançait dans le public un libelle infâme; puis, au besoin, il désavouait effrontément l'écrit sorti de sa plume, protestait de son innocence, et rendait publiquement un hommage hypocrite à la religion et à la vertu. Ce manége, par lequel il voulait sauver les apparences devant une autorité trop peu inquiète de ses forfaits, avait pu faire illusion un moment, surtout dans les

pays étrangers; il arriva que, soit à l'occasion d'une de ces tromperies philosophiques souvent renouvelées dans une trop longue vie, soit vers l'époque de la dernière maladie de l'ennemi de Dieu, lorsqu'il éprouvait de si désespérantes angoisses aux approches de son éternité, il courut, dans le royaume de Naples, un bruit très accrédité de sa conversion sincère. Alphonse reçut cette nouvelle comme une consolation dont sa charité avait besoin; il y crut avec empressement; il voulut même donner à celui qui en était l'objet, un témoignage du plaisir que sa conduite lui faisait éprouver. Il conçut le projet d'une lettre à Voltaire; mais la nouvelle qu'on avait donnée comme certaine ayant été bientôt démentie, notre saint n'envoya pas cette lettre, qui a été retrouvée dans ses papiers. Elle est en latin, et on nous permettra d'en donner la traduction, au moins en partie.

« Celui qui vous écrit cette lettre, est un « évêque presque consumé d'infirmités, et à qui « le Souverain Pontife a daigné permettre d'ab- « diquer le gouvernement de son diocèse de « Sainte-Agathe des Gots. Dans mes derniers « jours, à l'âge avancé de quatre-vingt-trois ans, « votre conversion, aussi heureuse pour vous que « satisfaisante pour tous les bons catholiques, « a été pour moi le sujet d'une si grande joie,

« que je ne puis m'empêcher de vous écrire cette « lettre, quelle qu'elle soit, pour me réjouir avec « vous dans la sincérité de mon cœur; car, j'étais « affligé, et je gémissais de vous voir abuser, pen« dant si longues années, de ce génie vraiment « grand que vous avez reçu de Dieu. » Le saint ne se contente pas de complimenter le pêcheur converti, il lui trace encore son devoir, et peut-être même était-ce là l'objet principal de sa lettre. Il lui dit assez franchement : « Afin que « la joie commune soit universelle et complète de « toutes les manières, comme aussi pour ôter « absolument toute ambiguité sur votre conver« sion, je desirerais que vous publiassiez un « écrit qui fût une réfutation de vos erreurs et de « vos sophismes; bien plus, je voudrais que vous « retournassiez vos traits contre un autre écri« vain moderne (1), qui a osé attaquer les dog« mes de la foi, au grand détriment de tant « d'infortunés jeunes gens qui, séduits par l'a« mour de l'indépendance, ont sacrifié témé« rairement et leur âme et leur Dieu..... Un « écrit quelconque de votre part, répondrait « suffisamment à ceux qui s'efforcent d'élever

(1) J. J. Rousseau probablement.

« des doutes sur la sincérité de votre démar-
« che...... (1) »

---

(1) « Qui hanc tibi mitto epistolam episcopus sum, « cui multis pene consumpto infirmitatibus, Summus « Pontifex suæ diœcesis S. Agathæ Gothorum curam ab- « dicare benignè indulsit. In his meæ grandevæ ætatis « octoginta jam trium annorum extremis diebus tàm « maximè mihi fuit, ubi tuam illam eximiam, et om- « nibus bonis catholicis acceptam commutationem accepi, « ut me continere nequeor, ut mihi hanc meam qualis- « cumque illa sit conscriberem, tecumque ex animo gra- « tularer. Angebar equidem et flebam, eo quod ingenio « verè magno à Deo accepto, sic te malè usum tot annis « viderem...... Ut undique tamen, omnibusque modis « absoluta sit ista communis omnium lætitia, et omnis « tuæ mutationis ambiguitas prorsùs ambigatur, optarem, « ut aliquo scripto, erroribus, sophismatibusque satisfa- « ceres, imò tela retunderis recentis cujusdam scriptoris, « qui fidei dogmata inficiari minimè dubitavit, magno tot « miserorum juvenum detrimento, qui libertatis amore, « animam Deumque audacter neglexerunt...... Qua- « liscumque scriptura à te satis esset illis præcipuè, qui « hoc de te, ac si fictum foret, in dubium vocare co- « nantur...... »

Si l'on trouve que nous avons donné trop d'importance à ces détails, nous aurons notre excuse dans un sentiment national bien légitime. Comment se passer de parler un peu de la France, même en écrivant la vie d'un saint qui n'est pas né dans ce pays? Ah! ce grand saint

Le saint vieillard détrompé de ce qu'on avait assuré sur la conversion de Voltaire, écrivait à ce sujet à un de ses amis : « Ces sortes de conver-« sions ne sont pas des grâces ordinaires, mais « ce sont des efforts très rares de la divine mi-« séricorde. Dieu n'accorde guère ces grâces « extraordinaires qu'à ceux en qui l'erreur a « eu pour principe une bonne intention comme « dans saint Paul. Mais dans Voltaire, tout est « très mauvais, rien ne l'excuse. » Quand Alphonse apprit, en 1778, la mort de ce grand blasphémateur, il écrivait encore : « Voltaire est « mort, comme chacun sait, dans son impéniten-« ce, et le voilà dans la malheureuse éternité ! »

---

nous pardonnera notre préférence; il s'est intéressé au salut de nos pères quand il était sur la terre, et assurément, du haut du Ciel, il en protégera les enfants, du moins ceux qui sont encore chrétiens; car, hélas ! à juger humainement, ce ne sera pas parmi nous le grand nombre qui saura lui offrir une dévotion digne des grâces qu'il peut nous obtenir, à moins cependant que son intercession n'opère un miracle de miséricorde en faveur de notre patrie : *ô utinam !* .... Oserions-nous l'espérer ce miracle ? Pourquoi pas, puisqu'il nous est permis de le demander ? Eh bien, demandons-le par l'intercession du B. Alphonse; que l'esprit de Dieu descende sur la France, alors ses habitants seront comme créés de nouveau, et la face de cette terre sera renouvelée.

Quelques mois après mourut aussi J. J. Rousseau, et le saint disait dans une autre lettre : « Je reçois la nouvelle de la mort de l'infortuné « Rousseau ; Dieu soit loué, d'avoir en peu de « temps délivré l'Eglise de ces deux plus grands « ennemis (1) ! »

Si Alphonse eut la douleur de voir le patriarche de l'impiété persévérer dans l'impénitence, il fut plus heureux, par rapport à Métastase. Depuis long-temps le saint s'affligeait du mal que faisaient quelques écrits de ce grand poëte, bien que sous le voile de l'honnêteté et de la décence. Ces écrits sont d'autant plus dangereux que, sans révolter la pudeur, ils prêtent à des passions insensées tout le charme d'une poésie infiniment douce et harmonieuse. Métastase rentra en lui-même, et détesta son funeste talent. Alphonse en conçut une grande joie, dont il a lui-même consigné l'expression dans un de ses ouvrages spirituels (2) : « Me

---

(1) Ils ont disparu ; mais hélas ! leurs œuvres restent ; on les réimprime, on les répand partout, le peuple les lit, et les lois, nous dit-on, sont impuissantes en présence de ce grand scandale. Où nous conduira-t-il? Dirons-nous encore avec le B. Alphonse : *Ce désordre ne demeurera pas sans punition. Malheureuse France ! Je te plains, et je plains aussi tant de pauvres innocents qui seront enveloppés dans ta disgrace ?*

(2) Réflexions Spirituelles, part. 2, pag. 25.

« sera-t-il permis, dit-il, de manifester ici une « grande consolation que j'ai éprouvée depuis « peu de jours? On m'a donné pour certain que « le célèbre Métastase, après avoir reçu tant de « louanges dans toute l'Europe pour ses poésies, « d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus « belles, parce que ses expressions tendres et « vives ne sont que plus propres à allumer « dans les cœurs les flammes d'un amour impur, « on m'a assuré, dis-je, que le célèbre Métastase « venait de publier un petit volume en prose, « où il proteste de son profond repentir sur ses « poésies légères; et du desir qu'il aurait, si cela « était possible, de retirer ces sortes d'ouvrages des « mains du public, à quelque prix que ce fût, « fallût-il pour cela qu'il répandît son sang.... « On dit qu'il mène aujourd'hui une vie sainte « et retirée. J'en éprouve une indicible conso- « lation, parce que c'est là un grand exemple, « qui assurément fait bien plus d'honneur à « l'illustre poëte, que tout l'éclat de son beau « talent...... ! »

Tel fut toujours le zèle et l'esprit de notre saint avant comme après sa retraite au milieu de ses élèves; ainsi sa vie fut toujours éminemment apostolique, par tout ce qu'il fit et par les sentiments qu'il montra jusqu'à la fin, pour le bien du prochain et la gloire de la religion.

CHAPITRE III.

Sollicitude et nouveaux chagrins du B. Alphonse par rapport à sa congrégation.

Depuis qu'il était retourné parmi ses élèves, le B. Alphonse n'ayant plus la sollicitude de son diocèse, s'occupait avec le plus grand soin, malgré son âge et ses infirmités, du gouvernement de sa congrégation. Il veillait continuellement sur la conduite de chaque individu. Il dirigeait toutes les opérations de son vicaire général dans les visites annuelles des maisons qu'il ne pouvait faire par lui-même. La régularité et les vertus de ses enfants le comblaient de joie. Son cœur paternel s'affligeait amèrement s'il venait à apprendre que quelqu'un d'entr'eux s'était écarté de son devoir. Dès-lors il n'épargnait pas les corrections pour l'y ramener. Son grand desir était de les voir se perfectionner dans les vertus dignes de leur vocation ; c'est ainsi qu'il faisait tous les samedis, dans la maison de Saint-Michel, une exhortation sur un point de la vie spirituelle, insistant toujours sur l'exacte observance de la

règle. Attendri lorsqu'en partant pour leurs courses apostoliques ses élèves venaient lui demander sa bénédiction, il leur promettait, en leur exprimant le regret de ne pouvoir les suivre, qu'il ne cesserait de s'associer à leurs travaux par ses vœux et ses prières. Il s'intéressait vivement au récit de tout ce qui s'était passé ensuite dans les missions. S'il aimait à apprendre les succès de leur zèle, il ne négligeait rien de ce qui devait y contribuer : il attachait une très grande importance à ce que chacun des missionnaires annonçât dignement la parole de Dieu. Il excitait sans cesse la vigilance des recteurs de chaque maison à cet égard. Simplicité, solidité, dignité, abnégation de soi-même, telles étaient les qualités qu'il exigeait d'un prédicateur : « Il faut « prêcher, répétait-il souvent à la communauté « assemblée, il faut prêcher, comme saint Paul, « *Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié;* c'est « ainsi que vous annoncerez la parole sainte avec « autant de fruit pour vous-mêmes que pour vos « auditeurs. »

Cependant quelque chose manquait encore à la congrégation du très saint Rédempteur. Alphonse desirait ardemment de la voir, avant de mourir, approuvée et reconnue par le gouvernement du Roi ; ainsi elle serait délivrée de toutes les persécutions qui venaient de temps en temps

mettre en question son existence. Quelques démarches furent tentées à cet effet auprès de la cour de Naples. Le grand aumônier promit sa protection, moyennant certains changements indispensables, disait-il, pour que les règles pussent être admises. L'esprit philosophique du siècle dominait dans l'administration du marquis Tanucci; ce ministre suivait un système ennemi contre les ordres et les vœux monastiques. Dans de telles circonstances, il eût peut-être fallu s'estimer heureux d'exister dans l'Eglise, sans vouloir être reconnu dans l'état, quelqu'avantage qu'on pût espérer de cette double approbation. Malheureusement Alphonse, affaibli par l'âge et les infirmités, était nécessairement obligé de se reposer, pour le soin de certains intérêts, sur la coopération des membres de son institut les plus agissants et les plus capables. Il chargea deux de ses consulteurs ou assistants de poursuivre l'affaire de l'approbation civile : un de ceux-ci, le P. Majone, était résolu de tout faire pour l'obtenir, cachant en cela le dessein de se prêter à toutes les innovations qui seraient exigées. Politique plus adroit que prévoyant et fidèle, il vit la sagesse dans les concessions. Il avait été avocat, il était exercé aux discussions et très habile à conduire les affaires; avec un caractère hardi, entier et impérieux, il dominait tous ceux qui ne lui

étaient pas très supérieurs par leur position, emportant par la force de sa volonté ce qu'il ne pouvait obtenir par adresse; il entraîna son collégue dans ses vues, et il fut la première cause de beaucoup de chagrins qui remplirent d'amertume la vieillesse de notre bienheureux. Quand ce P. Majone eut reconnu à Naples le véritable état des choses, il jugea qu'il lui importait que ses desseins ne fussent pas pénétrés avant leur entière exécution. Il persuada à Alphonse et aux autres membres du conseil de l'institut de s'obliger par serment à garder le secret sur tout ce qui se ferait dans le cours de cette affaire, dont il exagerait l'importance et la délicatesse. Ils prêtèrent tous ce serment. Cependant notre saint déclara qu'il ne permettait aucun changement aux règles, si ce n'est qu'il consentait à ce qu'il ne fût pas fait mention du droit d'acquérir, qui paraissait choquer si fort la susceptibilité ombrageuse de la politique moderne. Tout étant ainsi préparé pour un plan perfide, Majone se mit en mouvement pour faire réussir ses projets à la cour. Cependant le bruit se répandit, parmi les membres de la congrégation, qu'on allait altérer les règles; une juste inquiétude se manifesta aussitôt de tous côtés; il y eut des protestations énergiques contre toute entreprise sur ce point fondamental. On adressa à Alphonse une foule de

réclamations qui, prouvant l'attachement de ses enfants pour les règles qu'il leur avait données, ne pouvaient au fond lui déplaire, bien que la forme manquât de la modération convenable. Il s'efforça de rassurer tout le monde, déclarant que rien n'était ni serait changé. Seulement, dit-il, on ne soumettra point à l'approbation du Roi ce qui regarde les acquisitions. Cela ne parut point satisfaisant; on soupçonna que le saint vieillard était dupe des ruses de son agent à Naples, et on ne cessa de lui écrire toujours dans le même sens. On écrivit aussi plusieurs lettres à Majone lui-même pour le sommer de s'expliquer sur toutes ses opérations; il affirma hardiment qu'on l'accusait à tort, et qu'il maintiendrait inviolablement les règles de l'institut. Cependant, éclairé par tout ce qu'on lui disait, le saint commença à concevoir quelques soupçons, et il demanda quelques explications à Majone; celui-ci répondit en termes ambigus, prétextant que ses lettres pouvant tomber entre les mains de tout le monde à cause de la mauvaise vue d'Alphonse, qui était forcé de se confier à d'autres pour les lui lire, il devait au secret qu'il avait juré de ne pas s'exprimer avec une entière liberté. Une telle conduite n'était pas propre à dissiper les inquiétudes du saint fondateur; il renouvela ses questions, il voulait des réponses catégoriques;

mais l'autre éludait tout par son ambiguité affectée, outre qu'il tardait à répondre, cherchant à gagner du temps, tandis que d'un autre côté il avançait rapidement les choses. Enfin, pressé par Alphonse, il arrive à la maison de Saint-Michel pour lui rendre compte de tout ce qui s'est fait. Les bases des soumissions acceptées par le conseil royal sont déjà établies par écrit; il est porteur de la minute originale, et la montre à Alphonse, assurant avec une audace inconcevable qu'elle est de tout point conforme aux règles. C'était une pièce assez longue, d'une écriture petite et presque indéchiffrable. Le saint, après l'avoir considérée un moment, ne se sentit pas d'en prendre lui-même une connaissance approfondie, vu la faiblesse de sa vue et l'accablement de son âge. Il la donna à examiner avec soin au P. Villani, son confesseur, cet autre lui-même en qui il avait une entière confiance. Villani fut interdit en reconnaissant qu'on avait porté atteinte aux règles dans les points les plus essentiels. Il n'eut pas le courage d'éclater contre Majone, dont le caractère violent lui en imposait; d'ailleurs, il voyait qu'il n'y avait plus moyen de reculer à Naples, où tout était déjà conclu par l'abus que l'on avait fait de la signature d'Alphonse; il craignait encore d'accabler ce pauvre vieillard par la révélation d'une

aussi grande et aussi funeste perfidie, et abandonnant l'événement à la Providence, il fit entendre à notre saint que tout allait bien. Majone retourne à Naples, et l'œuvre d'iniquité se consomme. Le grand aumônier expédie alors l'approbation royale annexée au règlement composé par l'agent infidèle, et qui doit désormais être mis en exécution dans toutes les maisons du très saint Rédempteur qui sont dans le royaume. C'est là la constitution nouvelle de l'institut. A la réception de ce règlement royal, le mystère se découvre : tout le monde reconnaît que la règle a été violée et qu'elle est comme abolie ; la vie commune est supprimée, les vœux n'existent plus, et chaque membre peut sortir de la société quand il lui plaira, en dépit de ses engagements les plus solennels et les plus sacrés. Si ce règlement est admis la congrégation est renversée, ses membres sont parjures. Alphonse est désolé de ce que l'on vient de faire en son nom ; il pleure, il prie, il demande pardon à Dieu, il se plaint amèrement de la lâcheté ou de l'infidélité de Villani ; il se reproche, comme une faute contre ses devoirs de supérieur de s'être fié à celui-ci. « O mon Dieu ! dit-il, j'ai été trahi « par tous, jusque par mon confesseur, à qui « donc pourrai-je me fier à l'avenir ? J'aurais dû « examiner moi-même, mais comment faire

« quand on n'est pas capable de lire une seule « ligne? » Puis il tombe dans une profonde consternation; il voit ses règles abolies, l'ouvrage du Seigneur détruit, et dans l'accablement de sa douleur il ne sait plus que faire ni que dire, il ne lui reste que ses larmes. D'un autre côté, il y a une explosion de murmures dans toute la société; on se plaint de la faiblesse du saint vieillard, de sa confiance en des hommes indignes, et surtout du fatal secret qu'il s'est laissé imposer et qui a couvert d'un voile la plus noire trahison. Il cherche à calmer les esprits, mais la fermentation générale augmente sans cesse, l'indignation est à son comble contre les auteurs du mal; on veut déposer les consulteurs et chasser Majone; on proteste contre l'innovation; on est résolu de tout souffrir, de se retirer même plutôt que de s'y soumettre. Alphonse approuve ce dernier sentiment, mais il incline à la miséricorde en faveur de Majone; il ne veut pas perdre un homme égaré par un faux zèle et capable des dernières extrémités dans l'irritation de son amour-propre. Il lui écrit pour l'engager à revenir, lui promettant avec son pardon la conservation de sa dignité de consulteur. Il adresse en même temps une réclamation au Roi sur l'abus que l'on a fait de son nom et de sa confiance. Loin de se rendre, Majone s'irrite, il représente

le saint comme tombé dans l'imbécillité, et provoque une lettre très sévère du grand aumônier qui enjoint à tous les membres de la congrégation du très saint Rédempteur de se soumettre au règlement approuvé par le Roi. Cette conduite achève de le perdre dans l'esprit de ses confrères; Alphonse lui retire sa procuration, et le désavoue devant le Roi. Cela ne suffisait pas, il fallait ramener le calme dans la société, prendre des moyens pour se soustraire à toutes les vexations et réparer le mal qu'on n'avait pas su empêcher. Après bien des hésitations et des inquiétudes le malheureux fondateur s'arrêta à un parti, peut-être le pire de tous. Il convoqua une assemblée générale de la société. C'était en appeler à la multitude : funeste ressource contre les passions soulevées! réunies, elles se prêtèrent mutuellement une force nouvelle. L'assemblée ne se conduisit pas avec toute la sagesse et la modération que le saint attendait. Dès le premier jour, elle manifesta une sorte de violence : un sincère et légitime attachement à des règles saintes et pures exaltait tous les sentiments qu'avait inspiré l'atteinte qu'on leur avait portée. C'était l'exagération du bien, mais c'était une exagération qui pouvait porter à bien des torts, et précipiter même la société dans les derniers malheurs. On procéda avec beaucoup de tu-

multe; on voulut signaler une grande horreur de ce qui s'était fait à Naples, en déposant de leurs charges tous ceux qui y avaient pris part. Alphonse ne pût concilier les esprits, et fut contraint de renoncer à sa dignité de recteur majeur: aussitôt les consulteurs furent déposés et d'autres furent nommés en leur place, mais le saint évêque fut réélu : le respect qu'on lui devait ne fut pas enfreint jusqu'à lui donner un successeur. Dans le trouble général, les enfants reconnurent toujours leur père. Affecté, on ne peut plus douloureusement, de ce qui se passait, il mettait aux pieds de la croix ses tribulations personnelles, et conjurait le Seigneur de jeter un regard de miséricorde sur la congrégation, et de la soutenir après le coup qui venait de l'ébranler si violemment. Mais quoique Dieu n'eût pas réprouvé son œuvre, ce n'était encore là que le commencement des douleurs.

Parmi les membres de l'assemblée se trouvait un de ces caractères remuants et inquiets, si fâcheux partout et si dangereux, surtout dans une communauté; celui-ci n'étant supportable nulle part, était dans le cas d'être sans cesse transféré d'une maison à l'autre. Arrivé depuis quelque temps dans la maison de Frosinone, dans les états pontificaux, il était parvenu à répandre des ombrages parmi les membres de cette communauté et à les

désaffectionner des autres établissements qui se trouvaient dans le royaume de Naples. Son but était de créer, comme un intérêt à part pour les missionnaires qui vivaient sous la domination temporelle du Pape, et de se frayer ainsi une voie à une scission scandaleuse. Dès les premiers bruits de la malheureuse affaire de Majone, un levain d'indépendance fermentait dans cette partie de la congrégation. L'individu que nous signalons était le promoteur de ce désordre; il avait saisi avec habileté une occasion si favorable à ses desseins de division et de discorde. Député à l'assemblée générale de la société, il s'y fit remarquer par l'exagération d'un zèle amer et bruyant, et par une conduite singulièrement outrageuse pour Alphonse. Jaloux de rompre ou d'affaiblir les liens qui unissaient tous les membres à un chef commun, il éleva pour la maison qu'il représentait et les autres des états pontificaux, des prétentions qui tendaient à les établir sous un régime spécial. Ces prétentions ne purent être admises. L'échec qu'il essuya l'irrita sans le déconcerter. L'assemblée terminée, il se rend directement à Rome; il obtient audience du Pape Pie VI, lui expose, avec de grandes démonstrations de zèle et d'obéissance pour le Saint Siége apostolique, tout ce que la règle vient de souffrir dans le royaume de Naples, où, selon lui,

son abolition vient d'être consommée dans une assemblée sacrilége. Il demande protection papale pour lui et pour les maisons qui se trouvent dans les états pontificaux, afin de pouvoir, sans crainte, y observer la règle dans toute sa pureté et son intégrité. Loin de relever l'innocence et la bonne foi d'Alphonse, il le représente comme complice des innovations et comme quelqu'un qui ne se soucie nullement des dispositions du Saint Siége. Le Pape s'indigne en apprenant qu'un homme comblé de tant de grâces des Souverains Pontifes ait pu rejeter ce que son prédécesseur, Benoît XIV, avait daigné confirmer et approuver. La même calomnie inspire à toute la ville de Rome la même indignation. On craint que les maisons du très saint Rédempteur qui sont dans les états romains ne subissent la subversion qui désole celles du royaume de Naples, et Mgr Carafa, secrétaire de la congrégation des évêques et réguliers, écrit, par l'ordre du Pape, au cardinal Banditi, archevêque de Bénévent, et à Mgr Giacobini, évêque de Véroli, pour qu'ils se fassent représenter par les maisons des rédemptoristes de leurs diocèses respectifs, les constitutions approuvées par Benoît XIV, et qu'ils en maintiennent l'exacte et entière observation par une sévère surveillance.

Cette mesure satisfit Alphonse ; il y vit un moyen de conservation pour son institut, et il

remercia le Seigneur d'avoir inspiré une telle sollicitude à son Pontife. Mais il en fut autrement. A la nouvelle des ordres du Pape, douze jeunes clercs des plus distingués et qui faisaient l'espérance de toute la congrégation, passèrent, au su d'Alphonse et malgré lui, de la maison d'Iliceto, où ils se trouvaient, dans celles de Frosinone dans les états pontificaux; le recteur de la communauté et leur directeur particulier les accompagnèrent. Cette démarche contrista beaucoup notre saint vieillard, qui en se voyant ainsi abandonné, ne se consolait qu'en adorant en toute soumission les desseins de Dieu.

Craignant un entraînement général, et voulant regagner ceux qui, par leur départ, avaient cherché à se soustraire à son autorité, il crut que dans la situation critique de la congrégation, il ne pouvait mieux faire que d'en remettre la cause entre les mains du cardinal Banditi lui-même. Il lui écrivit pour le conjurer « de prendre une entière connaissance de toutes choses, « et de tout arranger selon que Dieu le lui inspirerait, sans avoir aucun égard à tout ce qui « avait été préalablement dit, écrit ou décidé; « que si Son Eminence jugeait à propos de lui « ôter sa charge de recteur majeur, elle le fît « sans hésiter; qu'il n'avait d'autre desir que de « voir sa pauvre congrégation se relever. Il de-

« mandait au cardinal d'écrire ensuite au Pape « ce qui lui aurait paru de mieux à faire pour « ressusciter ce cadavre. Que pour lui, non-seule- « ment il était disposé à obéir, mais il avait en- « core ordonné à tous d'en faire autant, et qu'en « attendant il se recommandait à la sainte Vierge, « pour qu'elle assistât Son Eminence dans cette « bonne œuvre. » Le cardinal accepta cette espèce de médiation ; mais ses soins furent inutiles, et le mal allait toujours croissant. Alphonse était plongé dans une mer d'amertume ; il y avait à Rome un cri général contre lui ; l'indigne membre de la maison de Frosinone, et que nous trouvons désigné sous le seul nom de procureur, s'était fort accrédité ; il représentait l'assemblée de la congrégation comme une espèce de brigandage d'Ephèse, dont toutes les opérations étaient radicalement nulles. De là les consulteurs et le recteur majeur qu'on y avait élu étaient comme des intrus dans leurs places, et il demandait en conséquence que les maisons des états pontificaux fussent soustraites à cette autorité illégitime. Il obtint que l'on écrivît, au nom du Pape, à l'archevêque de Bénévent et à l'évêque de Véroli d'empêcher dans ces maisons l'exécution d'un ordre quelconque qui viendrait des supérieurs de Naples. Et comme tous les sujets des états pontificaux ne participaient pas à son esprit de rebel-

lion envers Alphonse, il fit défendre à tous, de la part du Saint Père, de passer dans le royaume de Naples. Alphonse eut quelque vent de ce qui se passait; il demanda à être informé de la vérité, et on lui répondit qu'on n'était pas obligé de le faire, parce qu'il n'était pas supérieur légitime. Il reçut en toute humilité cet outrage, et garda le silence. Cependant son affliction était extrême, au point que l'on craignit pour sa vie : à son âge il ne fallait pas des coups aussi sensibles pour précipiter sa mort. Sur ces entrefaites le procureur avançant faussement à Rome que le règlement du Roi était en vigueur dans les maisons du royaume de Naples, sollicitait l'entière séparation de celles des états romains et la nomination d'un supérieur, sous le nom de président, pour les gouverner. Avant d'en venir à cette extrémité, la sacrée congrégation des évêques et réguliers fit demander à Alphonse toutes les pièces relatives à l'affaire de Majone, et surtout les actes de cette fatale assemblée où il avait eu tant à souffrir, et dont on lui faisait un crime. Il se trouva dans un étrange embarras. La cour de Naples, brouillée alors avec le Pape, avait défendu de soumettre par écrit aucune affaire à Rome sans y avoir été autorisé par la chambre royale. Lui désobéir c'était s'exposer à la suppression des maisons du royaume : et cependant c'était ce que l'on de-

mandait. Le saint prit le parti de faire savoir « qu'il enverrait à Rome deux des siens pour « dissiper les nuages qui obscurcissaient la vé- « rité, suppliant la sacrée congrégation de sus- « pendre toute décision jusqu'après les avoir « entendus. » Cette lettre est touchante par la manière dont il parle de son âge, de ses souffrances et des chagrins que lui donnent ceux qui eussent dû faire la consolation de ses dernières années. « J'espère, dit-il, que mon âge « de quatre-vingt-cinq ans et l'accumulation de « tous les maux qui m'accablent m'obtiendront « de votre bienveillance quelque compassion. « J'étais loin de m'attendre à en être réduit par « les miens au point où je me trouve. Je bénis « et remercie le Seigneur de ce que sa grâce ne « m'abandonne point comme je le mériterais. « Je me recommande à Vos Eminences dans les « angoisses qui me pressent, les conjurant de « daigner conserver l'œuvre du Seigneur. »

Considérant néanmoins que le délai qu'il prenait pouvait être interprêté en mauvaise part, il se justifie sur ce point dans une lettre au cardinal Caraccioli, préfet de la congrégation des évêques et réguliers. Cette lettre respire, avec un désintéressement absolu, un vif desir de sauver son institution; il y réclame la protection du cardinal dans les cruels embarras où on l'a mis.

Mgr Bergamo, évèque de Gaëte, touché de cette situation du serviteur de Dieu, s'intéresse en sa faveur auprès du cardinal Caracciolo. Notre saint se flattait que ce moyen allait tout accorder, mais sa conduite parut équivoque. Loin de croire à son innocence, on supposa à Rome qu'il ne cherchait qu'à éluder les déterminations pontificales. Le procureur profita de l'impression qu'il remarqua dans l'esprit du Pape; il multiplia ses suppliques pour obtenir la nomination d'un président des maisons des états romains. Il avait noirci notre saint auprès du Souverain Pontife et des cardinaux; personne n'était là pour défendre le serviteur de Dieu; le calomniateur se donnait tous les honneurs du zèle et de la régularité : on lui accorda tout ce qu'il voulait, et Pie VI ainsi prévenu, décide, 1° que les maisons du très saint Rédempteur, dans le royaume de Naples, ne font plus partie de la congrégation, et qu'elles sont en conséquence privées de toutes les grâces et privilèges dont elles jouissaient en cette qualité. 2° Qu'Alphonse est privé de toute autorité, comme recteur majeur, et exclu de la congrégation. 3° Que le père D. François de Paola est nommé président pour gouverner les maisons qui sont dans les états pontificaux. Qui jamais aurait cru que notre bienheureux, cet homme si éminent en sainteté,

si parfait en obéissance, si plein de vénération pour toutes les volontés des Souverains Pontifes, qui leur avait donné de si grands et de si généreux exemples de soumission, serait accusé de désobéissance envers le Saint Siége et déposé pour ce motif? Mais tels étaient les desseins de Dieu, qui voulait éprouver et perfectionner toujours davantage une vertu déjà si bien éprouvée et si parfaite. Il lui envoya une épreuve bien plus sensible que toutes les souffrances physiques, en lui faisant supporter, sur la fin de ses jours, l'humiliation la plus cruelle, l'ingratitude la plus odieuse de la part de quelques-uns de ses enfants, et une crainte désespérante de se voir rejeté lui et son œuvre. Ce fut le 22 septembre 1780 que fut rendu le fatal décret. Trois jours après Mgr Carafa, au nom du Pape, écrivit en ces termes au cardinal Banditi :

« N. S. Père le Pape voulant pourvoir d'un « légitime supérieur les maisons du très saint « Rédempteur qui sont dans votre diocèse et dans « le diocèse de Véroli, dans l'audience accordée « à Mgr le secrétaire de la sacrée congrégation « des évêques et réguliers, le 22 du courant, a « daigné nommer, en qualité de président des « susdites maisons du très saint Rédempteur, le « père D. François de Paola, supérieur actuel de « Frosinone, diocèse de Véroli, et du même in-

« stitut. Sa Sainteté lui confère tous les pouvoirs « et facultés nécessaires pour que, selon la teneur « des règles et constitutions du très saint Ré- « dempteur, approuvées, le 25 février 1759, par « le bref *ad pastoralis dignitatis fastigium* du « Pape Benoît XIV, de sainte mémoire, ledit père « François de Paola puisse gouverner et les mai- « sons et les individus à la place de celui qui, « étant recteur majeur de la susdite congréga- « tion et ayant, avec ses adhérants, adopté un « règlement essentiellement différent de l'insti- « tut professé auparavant, a cessé d'être membre « de la congrégation et de jouir des prérogatives « et grâces concédées par le Saint Siége........ » Il fut adressé une lettre semblable à l'évêque de Véroli, et dans toutes les maisons des états romains le P. François de Paola fut reconnu pour unique supérieur, à l'exclusion d'Alphonse réputé hors de la congrégation.

Ce triomphe ne parut pas suffisant à l'odieux persécuteur. Ses lettres sans nombre publièrent dans tout le royaume de Naples l'ignominie du saint vieillard; l'impression que ses manœuvres firent à Rome fut telle, que la sacrée pénitencerie refusa même d'admettre les suppliques qui lui viendraient des missionnaires du très saint Rédempteur hors des états romains, et que les autres congrégations de cardinaux suivirent

cet exemple dans leurs attributions respectives.

Notre saint ne croyait pas les choses aussi avancées, quand il envoya à Rome deux de ses pères pour défendre sa cause. Ceux-ci en arrivant trouvèrent que tout venait d'être décidé depuis deux jours. Le procureur joua devant eux une douleur hypocrite de l'humiliation du vénérable fondateur, mais il ne put soutenir longtemps ce personnage; sa malice finit par le trahir tout à fait; il s'exprima sur le compte du saint dans les termes outrageants de la haine qui lui avait inspiré tant de calomnies. Quant aux secrétaire et sous-secrétaire de la congrégation des évêques et réguliers, ils déclarèrent aux envoyés d'Alphonse : « qu'il avait été séparé de la « congrégation du très saint Rédempteur, et que « les cardinaux se trouvant absents, il n'y avait « aucun moyen de revenir sur ce qui avait été « décrété. » Les deux missionnaires s'en retournèrent sans avoir rien fait pour l'objet de leur mission, et après s'être convaincus de toute la grandeur du mal, et surtout des fâcheuses impressions que la calomnie avait laissées dans l'esprit des personnes les plus recommandables de Rome. Ils arrivèrent le soir à Saint-Michel des Païens. Afin de ménager le saint vieillard, ils attendirent le lendemain pour rendre compte de leur voyage. Il ne savait encore rien de la

décision prise contre lui. On lui dit tout, au moment où il se préparait pour entendre la messe et faire la communion. Il fut d'abord comme interdit; mais bientôt, avec une entière soumission d'esprit pour les ordres du Souverain Pontife, il s'écria, en s'inclinant profondément: « *Je ne veux que Dieu seul. C'est assez que la* « *grâce de mon Dieu ne me manque pas. Quoi* « *que le Saint Père ordonne, que Dieu soit* « *béni!* » Ce fut là tout ce qu'on lui entendit dire; puis il continua tranquillement sa prière, assista à la messe sans laisser apercevoir la moindre agitation, et acheva de se consoler dans la sainte communion. Cependant, après son action de grâce, comme il était sorti en voiture, selon son usage, il eut à soutenir une cruelle et violente tentation : à mesure qu'il était préoccupé de l'événement dont il était l'objet, le démon lui représenta la destruction de sa congrégation comme l'ouvrage de ses péchés, et lui-même comme l'auteur de tout le mal; il lui semblait que Dieu l'avait abandonné et qu'il était désormais sans espoir de salut. Dans cet état, il s'humilie, se confond et fait tous ses efforts pour ouvrir son cœur à la confiance. Mais il ne peut se calmer : son humilité lui paraît une illusion et son espérance une véritable présomption. Il ne voit pour lui d'autre perspective qu'un affreux désespoir.

En proie à d'inexprimables angoisses, le malheureux vieillard se hâte de retourner à la maison, et il n'est pas plutôt arrivé dans le vestibule que, se trouvant comme hors de lui par l'excès de la violence qu'il éprouvait, il éclate en gémissements, et se met à crier avec un accent déchirant: « *O aidez-moi, aidez-moi, le démon veut me déses-* « *pérer, mais je ne veux pas offenser Dieu.* » Aussitôt les PP. Villani et Mazzini arrivent tandis que le saint crie encore; bientôt toute la communauté a accouru, et chacun est touché d'une vive compassion en entendant ce grand serviteur de Dieu répéter sans cesse: « *Mes péchés* « *sont cause que Dieu abandonne notre pauvre* « *congrégation, aidez-moi; car je ne veux pas* « *offenser Dieu, et le démon voudrait me déses-* « *pérer.* » Les discours des PP. Villani et Mazzini parvinrent à calmer son esprit, mais pour son corps il resta dans le plus grand accablement par l'impression violente de cet assaut du démon; ainsi revenu à lui-même, le pauvre vieillard était plein de reconnaissance envers Notre-Seigneur et la sainte Vierge qui l'avaient soutenu dans cette tentation. « O ma Mère, disait-il, je « vous remercie, c'est vous qui m'avez aidé, « aidez-moi toujours, ô ma tendre mère; et vous, « mon Jésus, vous êtes mon espérance, avec « vous je ne serai jamais confondu. » Vers la fin

du jour il se trouva parfaitement calme et serein. « Le démon, dit-il aux missionnaires qui l'envi-« ronnaient, le démon m'a bien tenté aujour-« d'hui; mais la sainte Vierge est venue à mon « secours, et Dieu m'a fait la grâce de ne laisser « échapper aucun acte de désespoir. » Cependant il ne fut pas toujours dans la suite d'une imperturbable tranquillité, et il avouait au P. Villani « que le démon ne le quittait pas ; mais comme « je ne veux pas, disait-il, déplaire à Dieu, Notre-« Seigneur et la sainte Vierge viennent à mon « secours. »

Malgré l'agitation involontaire de son âme dans une si cruelle épreuve, notre saint donna toujours l'exemple d'une parfaite soumission à la volonté de Dieu et aux ordres de son Pontife. Un jour, comme on parlait devant lui de l'injustice que l'on éprouvait par les malheureux succès de la calomnie, il imposa silence, en disant : « C'est « le Pape qui a décidé, bénissons Dieu : la vo-« lonté du Pape c'est la volonté de Dieu. » Le samedi qui suivit la fâcheuse nouvelle, il voulut, tout infirme qu'il était, faire dans l'église l'exercice public en l'honneur de la sainte Vierge : il célébra la gloire de Marie avec une touchante et douce piété. Puis il dit au peuple : « Priez Notre-« Seigneur et la sainte Vierge pour notre pau-« vre congrégation, elle est en butte à des gran-

« des tribulations : demandez pour elle la grâce « d'accomplir en tout la volonté de Dieu et de « ne jamais lui déplaire. »

Mgr Bergamo, évêque de Gaëte, ayant eu connaissance de l'affliction du serviteur de Dieu, vint de Naples lui faire une visite. Notre saint lui parla de la tentation qu'il avait éprouvée; « mais, dit-il, je ne me suis point désespéré, la « sainte Vierge m'a soutenu. » Plein de compassion pour la douleur de ce pauvre vieillard, l'évêque de Gaëte, qui avait pour lui une tendresse filiale, imagina de recourir en sa faveur à la protection du cardinal-archevêque de Bénévent; il alla lui-même à Bénévent, accompagné d'un père de la congrégation ; le cardinal parut compatir aux peines d'Alphonse, mais il ne crut pas à propos de faire alors aucune démarche à Rome : il pensait qu'elle serait plutôt nuisible qu'utile dans un moment où toutes les impressions défavorables conservaient encore toute leur force dans la plupart des esprits, tant elles avaient été grandes et vives.

Cependant la résignation la plus entière ne fut pas le seul mérite de notre saint, par rapport à la décision si rigoureuse du Souverain Pontife; il entendait l'obéissance d'une manière encore plus parfaite. Il en vint, avec une touchante générosité, à faire acte de soumission à ce même

président que la calomnie avait fait si indignement substituer à son autorité de recteur majeur; il le reconnut pour son supérieur, et il était résolu d'aller finir ses jours dans la maison de Bénévent, en qualité de sujet de celui dont il avait été le chef, et comme simple membre de la congrégation dont il était le fondateur. Ses infirmités et ses chagrins l'avaient mis dans une impossibilité absolue de faire le moindre voyage : néanmoins les représentations du P. Villani lui-même ne purent d'abord le détourner de son dessein ; on avait beau lui dire que la règle n'ayant pas été abandonnée, la congrégation subsistait toujours dans les maisons du royaume de Naples. Il répondait sans cesse que « *le Pape ne reconnais-* « *sait pas ces maisons comme faisant partie de* « *l'institut.* » Mais comme on lui fit remarquer que sa démarche pourrait avoir des résultats fâcheux, de la part du Roi, et exciter bien des troubles, il se contenta d'écrire au président nommé d'autorité pontificale, pour lui protester de son entière soumission et de sa disposition à se rendre, sur son ordre, dans telle maison des états romains qu'il lui plairait de désigner. Il craignait de n'avoir encore assez fait, et il ne fut vraiment tranquille qu'après que celui-ci lui eut déclaré qu'il pouvait rester à Nocéra et qu'il le reconnaissait pour membre de la congrégation.

Alphonse professa toujours depuis pour le président de Paola un véritable respect et une entière soumission.

La mesure du Pape excita un trouble extraordinaire dans les maisons du royaume de Naples. Déjà, comme on l'a vu, quelques membres de ces maisons avaient passé à Bénévent, mais lorsque le grand coup eut été frappé, ce fut en masse que l'on sortit. On venait demander conseil à Alphonse, qui répondait tout simplement : « *obéissez au Pape.* » Ainsi il était abandonné des siens et ses établissements se dépeuplaient d'une manière désolante. Quelques individus, prétextant la dissolution de la société, rentrèrent dans le siècle. Des morts subites firent justice de cette infidélité (1).

Lamentable sujet d'affliction pour Alphonse ! le saint vieillard avait toujours eu une tendresse paternelle pour tous les membres de sa congrégation et une obéissance filiale pour le chef de l'Eglise, et il se voyait frappé à la fois dans ses affections et de père et de fils. Quelques-uns de

---

(1) Pour Majone il n'osa plus retourner dans la congrégation ; il se mit, comme chargé d'affaires, au service d'un seigneur de la contrée ; il était odieux et avili aux yeux de tout le monde ; les remords agitèrent le reste de sa vie, il mourut cependant avec un repentir qui aura pu lui obtenir miséricorde.

ses enfants couraient à leur perte éternelle, et il était lui et sa congrégation sous la disgrace du Souverain Pontife. Cela seul l'affectait véritablement; car ce n'était rien pour lui de se voir déchu de son autorité, il lui suffisait que sa congrégation fût réhabilitée et qu'il rentrât lui-même en grâce auprès du Saint Père. Il sollicitait pour cet objet jusqu'au crédit du président de Paola. « Le Pape, lui écrivait-il, est irrité contre nous: « s'il savait que nous avons été en danger de tout « perdre, il ne nous condamnerait pas; j'espère « que quand il en sera temps vous lui ferez savoir « toutes choses; je ne me suis jamais écarté de « la reconnaissance que je lui dois, et j'espère « vivre et mourir dans la fidélité et l'obéissance « envers sa personne et envers l'Eglise. »

Inconsolable du coup qui avait frappé sa congrégation, notre saint recourut une seconde fois à la protection du cardinal Banditi. Il rédigea un mémoire où il retraçait tout le bien que les siens opéraient dans le royaume de Naples, et relevait tout ce qu'il y avait de malheureux et de peu mérité dans l'épreuve qu'il leur fallait subir. Le cardinal se chargea de présenter ce mémoire en son propre nom; mais la vérité ne put se faire jour à Rome, repoussée par les manéges du procureur, toujours attentif à entretenir d'injustes préventions. Privé de tout espoir

30

de réussir par ce moyen, Alphonse aurait voulu pouvoir aller parler lui-même au Pape, mais ses forces ne le lui permettaient pas, et, d'un autre côté, sa position vis-à-vis du gouvernement royal augmentait encore les difficutés. Déjà une espèce de réquisitoire était lancé contre lui, à l'effet de faire déclarer, par le pouvoir civil, la suppression de son institut, accusé d'exister toujours sous le régime de la bulle de Benoît xiv. C'était pour le vénérable fondateur une cruelle perplexité. Il n'écrivit pas directement au Pape, mais il s'adressa à tous ses amis, se recommandant sans cesse à leurs bons offices, soit auprès de la cour de Naples, soit auprès de celle de Rome.

Il aurait au moins desiré de n'être pas privé des grâces pontificales dans l'exercice des missions, et il s'affligeait singulièrement de voir que les peuples avaient à souffrir de ce que les missionnaires en étaient réduits aux seuls pouvoirs des évêques. Plusieurs théologiens de Naples, quelques prélats, nombre de membres de sa congrégation jugeaient que le décret du Pape ne frappait pas réellement les maisons du royaume de Naples, vu que la règle de Benoît xiv y était toujours en vigueur ; mais le saint vieillard ne voulut point admettre cette interprétation. « Obéissons tout simplement au Pape, dit-il, « sans interpréter sa volonté à notre manière. »

Le secrétaire de la congrégation des rits consulté sur ce point, fit une réponse équivoque dont on voulait tirer avantage. Alphonse s'y opposa. « Les « paroles de Mgr Carafa nous seraient-elles favo-« rables, dit-il, nous ne pouvons rien en con-« clure ; car c'est en son nom et non pas en celui « du chef de l'Eglise qu'il a parlé. »

Tandis que le serviteur de Dieu donnait l'exemple d'une si grande obéissance, les affaires de sa congrégation étaient dans un état toujours plus triste. En vain des évêques s'étaient intéressés en sa faveur à Rome, ils n'avaient pu rien obtenir, et il s'élevait, aux yeux de la masse du clergé napolitain, des nuages sous lesquels les maisons du très saint Rédempteur ne paraissaient que sous les apparences les plus fâcheuses. On ne voyait plus dans les membres qui les composaient que des schismatiques rebelles au Souverain Pontife et violateurs de leurs vœux. Quelques prélats refusaient de les employer dans leurs diocèses ; et l'opinion en était venue au point que, dans une assemblée de missionnaires et de théologiens à Naples, on avait comme décidé qu'on ne pouvait permettre à un jeune homme de s'engager dans la congrégation du très saint Rédempteur, à moins qu'il n'entrât dans les maisons des états pontificaux. Rebutés et baffoués en mille occasions, les pères de cette congréga-

tion ne trouvaient partout qu'une existence déplorable; plusieurs d'entr'eux eurent la pensée de réclamer la protection du Roi contre les mauvais traitements dont ils étaient l'objet dans ses propres états; mais lors même qu'elle était abîmée dans l'humiliation, l'âme généreuse d'Alphonse était inaccessible à tous les sentiments purement personnels; prévoyant les conséquences funestes d'une plainte faite au Roi au moment d'une grande irritation contre Rome, il défendit expressément de faire une démarche qui pouvait causer au Saint Père quelque nouveau désagrément.

Il arriva cependant qu'il fut consolé par une lueur d'espoir ; les services que sa congrégation avait rendus dans le royaume de Naples disposèrent le Roi à une juste bienveillance. Alphonse en profita, et parvint, par la protection de quelques seigneurs puissants, à ce qu'il fût légalement déclaré qu'il était permis aux missionnaires du très saint Rédempteur de s'obliger par serment à la pauvreté, à la vie commune et à la stabilité dans l'institut. Le saint vieillard se flattait que cela lui donnerait plus de facilité pour entrer en grâce auprès du Pape, et il en éprouvait une véritable joie. En effet, il fit valoir à Rome le nouvel état des choses par rapport au gouvernement royal, et les cardinaux n'y furent pas indifférents ; mais le secrétaire de la congré-

gation des évêques et réguliers, obsédé sans cesse par l'implacable procureur, prévint le Pape, et la réponse de Sa Sainteté ne laissa plus aucune espérance. Si on put alors remarquer que ce mécompte affligea sensiblement Alphonse, on ne fut pas moins édifié de sa touchante soumission aux ordres du Souverain Pontife.

La réunion des maisons des deux états était sincèrement desirée de chaque côté : le président de Paola s'était rendu à Bénévent. Alphonse y envoya quelques pères du royaume de Naples pour s'aboucher avec lui. On convint de toutes choses; le président se prêta avec sincérité à tout ce qui pouvait faire réussir cette affaire. On se mit ensuite en devoir d'obtenir l'approbation du Pape. Le cardinal Banditi et l'évêque de Gaëte, Mgr Bergamo, se chargèrent de parler eux-mêmes à Sa Sainteté en faveur d'Alphonse; ils lui dirent tout ce qui pouvait dissiper les préventions qu'on lui avait inspirées; Pie VI estimait la vertu du saint vieillard, mais il était impossible de le faire revenir sur l'affaire en question : « Je sais, dit-il « à Mgr Bergamo, qu'il est un saint, mais il ne « l'a pas été dans cette circonstance ; cependant « il ajouta qu'il lui donnait de tout son cœur sa « bénédiction, ainsi qu'à tous les membres de sa « congrégation. »

Le Pape ne refusa pas entièrement l'union que

l'on sollicitait, il dit qu'il fallait qu'Alphonse fit présenter et soutenir sa supplique en cour romaine, dans les formes ordinaires. Deux pères furent envoyés à Rome, mais le procureur se donna tant de mouvement pour traverser leurs efforts, qu'ils devinrent inutiles. Il fut répondu, d'après l'audience du Saint Père, « *que l'on s'en* « *tiendrait à ce qui avait été précédemment déci-* « *dé, et que la supplique ne pouvait être admise.* » En apprenant ce résultat, Alphonse s'écria, par un mouvement de résignation : « Depuis six mois « je ne demandais à Dieu que l'accomplissement « de sa sainte volonté; Seigneur, je veux ce que « vous voulez vous-même. » Le saint voyait toujours une volonté divine dans la volonté du Pape, et sa soumission fut alors si remarquable, que plus tard Pie VI lui-même faisant allusion aux circonstances que nous retraçons, et comme pour détruire l'effet de ses anciennes préventions, a déclaré en propres termes, dans un décret solennel : « Nous conservons le souvenir de la pieuse « et singulière obéissance du serviteur de Dieu « envers le Saint Siége apostolique : ses paroles, « ses actions et ses écrits en ont été de fréquents « témoignages (1). »

(1) Memoriâ tenemus pietatem singularem, et observantiam servi Dei ergà hanc apostolicam sedem, voce sæpè rebus gestis, et scriptis ab ipso testatam. (*Décret pour l'introduction du procès de la béatification.*)

Le mauvais succès de la supplique ne ruina pas tout à fait le projet de l'union. Les deux fractions de la société du très saint Rédempteur s'étaient rapprochées : on s'était entendu de part et d'autre : le Pape, malgré la sévérité et la fermeté de ses résolutions, paraissait moins irrité; on pouvait attendre un temps meilleur. Déjà même, depuis l'entrevue avec le président de Paola à Bénévent, l'union existait presque de fait; et si le droit ne permettait pas à tous de reconnaître dans Alphonse leur supérieur, tous honoraient en lui la personne du fondateur de leur institut. Il correspondait par lettres avec les membres des états pontificaux : sa correspondance avec eux renferme tous les témoignages d'un vif et touchant intérêt pour tout ce qui les regardait; sa bonté, nous dirons même sa tendresse paternelle, s'y montrent à découvert; mais on n'y trouve plus cette autorité qu'il prenait autrefois; ce n'est plus le langage d'un supérieur, il ne commande pas, il prie; ce caractère de son style se fait surtout remarquer dans ses lettres à de Paola : il descend envers celui-ci aux formes les plus obséquieuses. C'est quelquefois le ton respectueux d'un inférieur qui supplie, rarement est-ce un égal qui parle à un égal : jamais il ne s'élève au-dessus du ton d'un père qui donne avec douceur des conseils à son fils. Cette grande dé-

férence venait chez lui autant de l'humilité de son cœur que de la contrainte de sa position. C'était à la fois crainte et respect, vertu et nécessité.

Il se réjouissait dans le Seigneur du bien qui s'opérait par le ministère de ceux du saint Rédempteur qui étaient dans l'état ecclésiastique; mais son cœur ne se consolait pas de voir ceux du royaume de Naples privés des grâces du Saint Siége: c'était pour lui une douleur qui le préoccupait si fort, qu'ayant été atteint d'une fièvre ardente, suite de ses cruelles infirmités, il parlait sans cesse de cela dans son délire: il s'en plaignait un jour avec vivacité; mais par une admirable habitude d'obéissance et de résignation, on l'entendit s'écrier ensuite: « Le Pape « le veut, Dieu le veut, moi aussi; » et comme on lui dit que le Pape et le Roi l'avaient reconnu pour fondateur, « ce n'est pas de moi qu'il doit « être question, répliqua-t-il aussitôt; je consens « à n'être compté pour rien, l'intérêt seul de la « congrégation doit nous être cher. »

Il était fermement persuadé que Dieu avait voulu la fondation de son institut spécialement pour le royaume de Naples, et il insistait pour que ses élèves tinssent à s'y conserver, sans se laisser décourager par les difficultés de leur position. La plupart des évêques napolitains parta-

geaient cette opinion, et s'affligeaient, autant pour l'œuvre en elle-même que pour le bien de leurs diocèses, de l'espèce d'interdit qui avait été jeté sur une partie de la congrégation par la soustraction des grâces du Saint Siége. Presque tous les prélats écrivirent à Rome pour faire révoquer cette mesure d'une rigueur extrême, et consoler ainsi les derniers ans du saint fondateur, dont les mérites leur avaient toujours inspiré tant de vénération et d'attachement. Dans cette circonstance les archevêques de Capoue, d'Amalphi, de Matéra, de Conza et de Salerne, ainsi que les évêques de Nocéra, de Nôle, de Lacedogna, de Saint-Ange, de Nusco, signalèrent auprès du Pape leur zèle pour le bien et leurs sentiments pour Alphonse. Plusieurs prêtres revêtus de dignités ecclésiastiques, des chapitres en corps adressèrent à Rome leurs sollicitations pour le même objet. Nous possédons la copie de presque toutes les lettres qui furent écrites alors pour la cause de notre saint, et ce n'est pas sans quelque peine que nous résistons à la satisfaction de mettre sous les yeux du lecteur ces témoignages si honorables pour sa mémoire. Tous, en voulant le justifier, font l'éloge de ses sentiments, de sa piété, de son zèle et des services qu'il a rendus à l'Eglise : tous retracent avec un pieux intérêt les tribulations qu'il éprouve, et cher-

chent à toucher le cœur du Souverain Pontife, pour qu'il daigne accorder à un vieillard vénérable et malheureux, les consolations que ses souffrances demandent et que ses vertus méritent.

Ces démarches provoquèrent un rapport du pro-nonce à la sacrée congrégation des évêques et réguliers; l'innocence de notre saint fut mise dans tout son jour, et le Pape rendit aux missionnaires des maisons du royaume de Naples les grâces qu'il leur avait retirées. Cependant ceux-ci sont considérés, dans le rescrit pontifical, seulement comme élèves ou compagnons d'Alphonse; on évite de leur donner, non plus qu'à lui, aucun titre qui puisse les faire regarder comme membres de la congrégation du très saint Rédempteur, tandis qu'on a soin de spécifier que cette qualité appartient aux missionnaires des états de l'Eglise. Ainsi la séparation et l'exclusion prononcée en premier lieu contre les maisons du royaume de Naples se trouve maintenue par cet acte si long-temps desiré. La grâce qu'on vient d'obtenir n'est pas entière, mais ce n'est pas moins, dans l'état des choses, une grande consolation pour Alphonse. A cette même époque il eut à essuyer du gouvernement des traverses qui compromirent singulièrement l'existence de sa société, et il s'éleva parmi ses élèves

quelque chose de plus affligeant encore pour notre saint vieillard. Les maisons des états romains furent autorisées à se constituer, en remplacement du gouvernement provisoire d'un président, sous l'autorité fixe et définitive d'un recteur majeur. Le chapitre général s'assembla et le père de Paola fut élu en cette qualité. Les sujets de la Sicile se séparèrent également et se donnèrent de leur côté un recteur majeur; Alphonse, ainsi méconnu par les siens, eut la douleur de voir sa congrégation déchirée en trois parties indépendantes, sans qu'il eût aucun espoir d'une réunion opérée de son vivant. Pour toute consolation on lui donna un coadjuteur avec future succession dans la personne du père Villani, et ce ne fut que quatre ans après sa mort qu'arriva ce qu'il avait prédit lui-même, en parlant de sa congrégation, qu'il n'y aurait plus qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur. Cela eut lieu d'après l'ordre même de Pie VI, heureusement réconcilié avec le Roi de Naples, qui, par un édit du 29 octobre 1790, reçut la bulle d'approbation de Benoît XIV. Jusqu'alors l'état d'exclusion des maisons gouvernées par Alphonse fut maintenue, et les maisons des états romains furent seules avouées par l'Eglise.

Admirable conformité des voies de Dieu entre deux grands saints! Saint Joseph Calasanze, ca-

lomnié par ceux qui furent ses enfants, voit sa vieillesse en proie à une cruelle persécution; il est exclu de la société qu'il a fondée et meurt dans la disgrace du chef de l'Eglise (1). Dans la suite le bienheureux Liguori éprouve le même traitement, et acquiert, par la même résignation, le

---

(1) Saint Joseph Calasanze, né en 1556 d'une famille noble dans l'Aragon, se fit remarquer dans sa jeunesse par une grande piété. Devenu prêtre, il fut chargé de plusieurs emplois aussi délicats qu'importants. Tout en travaillant à la sanctification des peuples, il contribua, comme vicaire général du diocèse d'Urgell, au rétablissement de la discipline dans le clergé. Il alla ensuite à Rome, où, de concert avec saint Camille de Lellis, il fit éclater sa charité dans la peste qui désola cette capitale. Il y fonda la congrégation des clercs réguliers des *écoles pies*, pour l'instruction de la jeunesse. A l'âge de plus de 80 ans, il fut horriblement persécuté par trois membres de sa congrégation. Calomnié auprès de l'autorité, il fut arrêté et traduit avec éclat devant le tribunal du Saint-Office. Calomnié de nouveau, il fut déchu de sa charge de supérieur général, et obligé de subir le joug de son principal persécuteur; un bref du Pape supprima son institut; après sa mort, ce bref fut révoqué, selon sa prédiction. Il mourut dans la disgrace à l'âge de 92 ans, parfaitement résigné à toutes les afflictions qui l'accablaient. Sa vie et sa mort sont illustres par un grand nombre de miracles. Il a été béatifié par Benoît XIV, en 1748, et canonisé par Clément XIII, en 1767.

même mérite. Que la conduite de la Providence sur les âmes que le Seigneur aime s'éloigne de nos faibles sentiments! C'est souvent par les tribulations qu'elle les mène à la gloire; leur privilége c'est alors d'être abattues sous le poids de la douleur et de l'opprobre, afin d'être recompensées avec plus de magnificence. C'est le privilége d'un plus grand combat pour une plus grande couronne. C'est la noble part réservée au courage et à la valeur. Que les insensés applaudissent à l'humiliation passagère du juste, que l'enfer en pousse des cris de joie, Dieu confondra éternellement les desseins des méchants: la vertu méconnue, avilie, persécutée sur la terre ne sera que plus belle, plus éclatante, plus triomphante dans le Ciel. Le jour de la justice n'est jamais loin. Notre saint, et l'odieux auteur de ses plus grandes afflictions le virent bientôt luire ce jour; mais, s'il faut en juger par les moments qui le précédèrent, ce fut avec un sort bien différent.

On a vu avec quel acharnement l'homme que nous avons désigné sous le nom de procureur, d'après les mémoires sur lesquels nous écrivons, avait sans cesse poursuivi le projet d'humilier et de contrister notre saint, en ruinant son œuvre et en attaquant sa personne; après tout le mal qu'il avait fait, il s'agita encore de toutes les ma-

nières pour empêcher l'effet du rescrit qui rendait aux missionnaires du royaume les grâces et priviléges du Saint Siége; et il fit tout ensuite pour que ceux-ci ne fussent pas réintégrés dans la congrégation: il ne cessa de parler d'Alphonse avec un grand mépris; il lui contesta jusqu'à sa qualité de fondateur; il aurait voulu lui ravir la gloire de tout le bien qu'il avait fait, et s'il lui accordait qu'il avait fondé la congrégation, c'était pour dire qu'il l'avait détruite; il se donnait lui-même comme le véritable fondateur, puisque, à son dire, il l'avait relevée et soutenue lorsqu'elle n'existait déjà plus. Cet homme, qui avait si long-temps joué un rôle si funeste et si perfide, fut enfin connu à Rome: on perdit en lui toute confiance, mais il n'en fut pas moins toujours l'ennemi et le persécuteur du bien; il ne pouvait supporter les égards du président de Paola envers Alphonse, et il ajoutait continuellement à ses iniquités. Notre saint avait prédit *qu'il aurait un jour à subir un grand châtiment de Dieu.* Ces paroles furent comme une malédiction involontaire que le Ciel avait mises dans la bouche d'un père infortuné contre un enfant criminel : elles n'eurent qu'un trop déplorable accomplissement. Ce misérable tombe malade, il ne veut point de médecin; on lui parle de lui apporter le saint

viatique, il répond que ce n'est pas encore nécessaire, et bientôt on a à peine le temps de lui administrer l'extrême-onction ; il meurt dans toutes les agitations du désespoir, frappant violemment de sa main contre le lit, et sans proférer aucune parole qui puisse rassurer sur son compte les personnes qui l'environnent. Il parut au jugement de Dieu le jour même où l'on célébrait les fastes solennels de cette congrégation du très saint Rédempteur, qu'il avait si cruellement déchirée. Ainsi le juste juge rend à chacun selon ses œuvres.

CHAPITRE IV.

Dernières années du B. Alphonse.

L'AGE et les chagrins ajoutaient sans cesse aux infirmités de notre bienheureux. Depuis le 29 novembre 1779, il fut hors d'état de célébrer la sainte messe. Il communiait tous les jours et il n'avait rien changé d'ailleurs à son genre de vie. Parlerons-nous encore de ses mortifications? Dirons-nous que loin de s'accorder les adoucissements qu'exigeait son état, il renchérit encore sur ses privations? Quelques herbes remplacèrent à son dîner le plat de viande que depuis ses maladies on avait ajouté à son potage. Il n'y avait pas moyen de lui faire prendre quelque chose d'un peu meilleur que ses mets ordinaires. Il prétendait alors que ce qu'on lui servait était contraire à sa santé, ou bien, après l'avoir retourné plusieurs fois dans son assiette, comme une personne qui aurait le dégoût, il le renvoyait pour un autre jour. « Ce plat, dit-il « une fois qu'on le pressait vivement, ce plat n'est « pas pour des pauvres ; emportez-le. » On lui

présenta un morceau de gâteau de Savoie, il le refusa : « donnez-moi plutôt, dit-il, du pain de « maïs; » puis il demanda si, selon l'ancien usage, on ne servait plus au réfectoire une portion de pain bis; et sur la réponse affirmative, il se fit apporter le lendemain, et tous les jours ensuite, sa portion de ce pain, qu'il avait l'air de savourer par délices. Sa soupe se refroidissait tout à fait par l'extrême lenteur avec laquelle il la mangeait : il ne voulait pas qu'on remédiât à cet inconvénient. Toujours même usage des poudres amères, et abstinence d'une goutte d'eau hors des repas, même pendant les plus grandes chaleurs de l'été. Il fallut lui faire une sorte de violence pour le déterminer à prendre un peu de chocolat ou un doigt de vin après son dîné.

Cinq ans seulement avant sa mort, son directeur l'avait fait renoncer à ses disciplines et autres macérations. Sa faiblesse, sa décrépitude, son extrême maigreur et la contraction de ses nerfs lui interdissaient absolument ce genre d'austérité. Ainsi désarmé par l'obéissance, il remit à son fidèle frère laïc, Antoine Romito, la cassette qui contenait les horribles instruments d'un martyre volontaire. Il lui ordonna, sous le plus grand secret, de la jeter dans un lieu qu'il lui désigna, et où on ne pût jamais la retrouver. Cependant, alors encore, il ne dormait que

cinq heures par jour, et dans la saison rigoureuse il ne voulait point de feu dans sa chambre.

Nous avons vu qu'Alphonse s'était toujours occupé avec une sainte sollicitude de ce qui regardait le salut éternel des membres de la famille Liguori. Ce soin lui fut cher jusqu'à la fin de sa vie. Son frère D. Hercule vint à mourir, laissant deux fils et une fille. Cette jeune personne avait le desir de se consacrer à Dieu dans un monastère. Le saint était ravi de cette vocation qu'il fit examiner par des confesseurs éclairés. Il voulut la reconnaître lui-même. Sa nièce vint le trouver, et après qu'il se fut assuré de la volonté de Dieu, il favorisa de tout son pouvoir des desseins inspirés d'en haut. Elle entra par ses soins au couvent des Bénédictines de Naples, où elle vivait encore, en 1817, avec la réputation d'une excellente religieuse. Nous ne savons si elle est morte depuis cette époque.

En quittant son saint oncle, D. Thérèse de Liguori lui demanda un souvenir de sa bonté. Elle voulait emporter dans son monastère un tableau de la sainte Vierge qui était dans la chambre d'Alphonse : il ne voulut lui faire ce présent qu'après avoir obtenu la permission du vicaire général. C'est ainsi qu'il donnait toujours l'exemple de cette pauvreté qu'il recommandait sans cesse à ses élèves.

Aux souffrances physiques de notre saint, aux chagrins plus cruels encore que lui causait sa congrégation, vinrent se joindre des peines intérieures non moins désolantes. Le Ciel accumulait ainsi tous les genres de maux sur une âme assez forte pour les porter avec fruit. Depuis long-temps il était tourmenté par des scrupules presque continuels. Ces tentations s'accrurent dans les dernières années de sa vie. Le jour, la nuit, il était sans cesse obsédé par des pensées contre la foi. C'était un spectacle à déchirer le cœur de compassion que de voir ce vieillard vénérable aux prises avec l'enfer, faisant retentir la maison de cris affreux, frappant des pieds contre terre, et s'efforçant de repousser les suggestions du démon par l'invocation continuelle des noms de Jésus et de Marie, et par des protestations toujours plus énergiques de sa foi et de son inviolable soumission aux enseignements de l'Eglise. La crainte d'avoir consenti à ces pensées le troublait si fort qu'elle interrompait son sommeil. Alors son anxiété était si violente qu'il fallait qu'un père de la maison vînt lui décider qu'il n'y avait point d'offense de Dieu. Quelquefois il dictait lui-même à son frère laïc un petit billet où il exposait le sujet de son inquiétude ; on portait au milieu de la nuit ce billet à son directeur, et ce n'était qu'après la réponse de

celui-ci que notre pauvre vieillard pouvait se remettre d'une agitation extrême. Heureusement sa vertu venait à son secours; il était d'une docilité parfaite aux décisions de son directeur, fidèle à ce qu'il avait lui-même enseigné dans un petit ouvrage qui a pour titre: *Quiétude des âmes scrupuleuses*. Il soumettait à son directeur les actions même les plus indifférentes; il poussait l'obéissance jusqu'à avoir toujours sur lui la note de ce qui lui avait été prescrit pour la direction de sa conscience.

Dans ses dernières années, Alphonse était souvent visité par des personnages les plus distingués qui venaient admirer en lui l'abondance des dons de Dieu. Son humilité souffrait de ces visites et il mortifiait à son tour la curiosité de ceux qui les lui faisaient. Il affectait la simplicité et l'ignorance d'un petit enfant; il aurait voulu ne recueillir que la dérision et le mépris; mais, malgré ses desirs, la sagesse de Dieu éclatait en lui. Etait-il question de quelque affaire intéressante pour la gloire de Dieu, aussitôt ce n'était plus l'imbécillité de l'enfance, mais une raison supérieure et une force d'esprit admirables. Sur de pareils sujets, c'était auprès de lui qu'il fallait venir s'éclairer.

Il était souvent lui-même surnaturellement éclairé de Dieu. Un jour il fait appeler le curé de la paroisse, pour lui dire qu'il y a au voisinage

une femme de mauvaise vie dont il lui décline le nom. Le curé ignorait le scandale aussi bien que tout le monde dans la maison ; personne n'avait pu en instruire le saint, et cependant la chose se trouva vraie. Peu de jours avant sa mort, Alphonse en s'éveillant se met à crier : « Chassez « cette femme, il y a une femme dans la maison.» On s'imagine qu'il cherche à se délivrer de quelque tentation : point du tout. Un jeune homme qui était venu apporter un paquet est effrayé en entendant le saint, et il sort précipitamment avec son compagnon ; celui-ci était une fille travestie en soldat et qui s'était introduite avec l'autre sans être reconnue. Le jeune homme avoua dans la suite la vérité du fait.

La santé de notre bienheureux était dans une décadence continuelle. Dès le 20 septembre 1784, il cessa de sortir en carrosse selon son usage, et dès le mois suivant il ne quitta plus sa chambre. Il était d'une surdité à ne pouvoir entendre qu'au moyen d'un cornet acoustique, et il avait presque entièrement perdu la vue. Une hernie très considérable lui causait des spasmes et des douleurs très aiguës. Il ne pouvait pas même supporter le drap le plus léger : tout, ce semble, le faisait souffrir, jusqu'au contact de l'air. Il se tenait tantôt dans un fauteuil la tête appuyée sur une table, tantôt dans son lit tout accroupi au

milieu de plusieurs coussins; l'affaissement de sa tête était pour lui, dit-il un jour à Villani, « comme une montagne qu'on porterait sur les « épaules. » Un seul des maux qui l'accablaient aurait suffi pour exercer la patience la plus résignée : une vertu même plus qu'ordinaire aurait succombé : celle du saint nonagénaire était inébranlable : il remerciait Dieu de ses souffrances, et son âme, toujours égale, semblait n'être pas même atteinte par la douleur. Quand on l'interrogeait sur sa situation, il répondait avec un mouvement de résignation : « J'accomplis la vo« lonté de Dieu. » Jour et nuit il ne faisait que répéter des actes de soumission à cette volonté sainte. On parlait devant lui d'un homme qui était tombé dans la démence : « Ah ! Seigneur, « s'écria-t-il, ne permettez pas qu'un pareil « malheur m'arrive, parce qu'à l'heure de ma « mort je ne pourrais pas produire un acte « d'amour pour vous. Cependant, ajouta-t-il « ensuite, que votre volonté s'accomplisse. » Il venait de passer une très mauvaise nuit : un prêtre lui demanda comme il se trouvait : « Je « suis, répondit-il, sur le point de mourir, et « je ne desire que Dieu, Dieu seul, mon uni« que Dieu. » Il avait écrit un livre *sur la conformité à la volonté de Dieu,* et il retraçait admirablement l'exemple d'une vertu dont il

avait donné les leçons. C'est ainsi qu'après avoir écrit presque pour tous les besoins de l'âme, il devait offrir dans sa vie l'application de tout ce qu'il avait conseillé de plus salutaire et de plus parfait.

On aurait cru que dans l'accablement de ses maux il n'était capable que de souffrir, cependant il avait encore le courage de persévérer dans ses pratiques de piété. C'était dans ces pratiques qu'il puisait sa force et sa consolation : il entendait plusieurs messes et communiait tous les matins. Divers lecteurs venaient successivement lui lire pendant une partie du jour et de la nuit les vies des saints et autres livres de piété. Puis il récitait plusieurs fois le chapelet et beaucoup d'autres prières vocales. La méditation des choses de Dieu l'occupait le reste du temps qu'il ne donnait pas au sommeil, ou bien à la conversation sur des objets édifiants avec les personnes qui venaient le voir : il observait ainsi son vœu de ne jamais perdre un seul moment. Chaque instant de sa journée offrait un témoignage de sa vertu et portait son fruit devant Dieu. C'est là, à un degré plus ou moins élevé, le résultat certain de la fidélité aux exercices de dévotion que l'on a embrassés : il n'en faut pas davantage pour parvenir à la perfection. « Je ne « demande pas de vous, disait notre saint à ses

« élèves, je ne demande pas de vous de grandes « choses, je n'en demande que de petites, mais « constantes et permanentes. » Principe aussi fécond en mérite que facile pour tous dans l'application !

CHAPITRE V.

Mort du Bienheureux Alphonse.

Le moment était venu où le Seigneur allait couronner la fidélité et la persévérance de son serviteur. L'année précédente, le 13 septembre 1786, Alphonse prédit l'époque de sa mort. Il avait dit à un religieux carme, qui toutes les années venait de Salerne pour le voir : « L'an prochain vous ne me trouverez pas, nous ne nous « reverrons plus dans ce monde. Priez pour moi « le bon Dieu ainsi que la bonne Mère des Dou- « leurs. » Deux ou trois jours avant sa dernière maladie, tandis que son frère laïc Romito paraissait tout joyeux, il lui dit, comme en sortant d'un profond recueillement : « Maintenant il me reste « encore à faire une autre fonction. » Il voulait parler de la cérémonie de ses funérailles.

Le 18 juillet 1787, il fut atteint d'une fièvre ardente accompagnée d'une grande dyssenterie. Ce fut avec ses infirmités habituelles une complication de maux à laquelle il ne paraissait pas possible qu'il pût résister long-temps. A ces

symptômes d'une fin prochaine il demanda un confesseur extraordinaire ; trois jours auparavant il s'était confessé au P. Magaldi : il voulut pour lors le P. D. Laurent Nègre. Dès que cette confession fut achevée, une vive espérance du bonheur du Ciel remplaça dans son âme le trouble et les anxiétés qui l'avaient si long-temps agitée. Le calme de ses idées et la douceur de ses sentiments se manifestaient au dehors d'une manière bien sensible. Le P. Magaldi, étonné de ce changement, lui demanda s'il était délivré de ses scrupules. Il répondit affirmativement et avec le ton de l'alégresse. Ainsi s'étaient évanouies les plus violentes tentations, et déjà le fidèle serviteur trouvait un avant-goût des récompenses et des consolations célestes.

A mesure que le mal en empirant aggravait ses douleurs, le saint, par sa patience et sa piété, augmentait ses mérites. Le corps souffrait cruellement en proie à plusieurs causes de dissolution prochaine. L'âme s'élevait avec courage et tranquillité au-dessus de toutes les atteintes de la nature, reproduisant sans cesse des actes de foi, d'espérance, de charité et de soumission à la volonté divine ; aucune vicissitude intérieure ne venait troubler ce paisible recueillement, ni suspendre cette douce application aux choses de Dieu. Il s'entretenait dans cet état en tenant ses

regards amoureusement fixés sur un grand crucifix et sur un tableau de Notre-Dame des Douleurs placés en face de son lit, ou bien c'était un petit crucifix et une petite image de la sainte Vierge qu'il avait dans ses mains et qu'il baisait de temps en temps. Ses oraisons jaculatoires se succédaient sans interruption. Il se confessa plusieurs fois, et selon sa pratique constante, il communia tous les matins dans le cours de sa dernière maladie. Il se faisait assister par ses élèves, pour qu'ils lui suggérassent les sentiments qui conviennent à un mourant. Un jour que ceux-ci tardaient à satisfaire sa piété, « Eh quoi! leur « dit-il, les sentiments pour Dieu sont-ils donc « déjà épuisés? Est-ce qu'il n'y a plus de bonnes « pensées à m'inspirer? » Il était vraiment exigeant pour tout ce qui tenait au soin de son âme, mais c'était une parfaite indifférence pour ce qui était du corps; lui demandait-on à cet égard s'il avait besoin de quelque service, voulait-on lui procurer quelque soulagement? « C'est inutile, disait-il, tout est fini, je suis mort. »

Quand on eut connaissance dans le public de l'extrême danger de notre saint, une foule de personnes, tant ecclésiastiques que laïques, s'empressèrent de venir le voir encore une fois : on ne s'approchait de lui qu'avec une pieuse vénération, qu'en étant comme pénétré d'une odeur de sainteté

qu'on aurait dit répandue autour de sa couche. Le spectacle de ce juste mourant faisait une profonde impression dans l'âme, et ajoutait encore à l'idée que l'on avait de ses mérites devant Dieu. Il y avait des personnes qui se sentaient touchées d'un vif regret de leurs péchés, et ne pouvaient retenir leurs larmes à l'aspect de l'admirable tranquillité et de la douce joie du serviteur de Dieu sur son lit de douleur et de mort. On faisait toucher à son corps, sans qu'il s'en aperçût, des chapelets et autres objets désormais chers à la piété : on tâchait même de se procurer quelque chose qui lui eût appartenu ; déjà une partie de son linge avait été retenue à mesure qu'on l'avait confié aux soins de gens du dehors.

Cependant le mal faisait de progrès rapides, et déjà la gangrène s'était établie. Le 23 juillet on administra au malade l'extrême-onction ; ce fut pour lui un bonheur parfaitement ressenti, et il sembla en ce moment se ranimer par l'espoir de la prochaine et éternelle possession du souverain bien. Le 29, il demanda la communion en viatique, et comme on tardait de se rendre à ses desirs empressés, on l'entendit s'écrier avec toute la force et l'expression d'un vif amour : « Donnez-« moi donc mon Dieu : quand est-ce que viendra « mon Jésus ? Apportez-moi mon Jésus. » Au moment où le prêtre entra dans sa chambre, tenant

dans ses mains l'adorable Eucharistie, Alphonse, tout transporté, dit, en jetant un cri d'alégresse: « O mon Jésus ! mon doux Jésus ! venez, venez « posséder mon cœur. » Puis il entra dans un profond recueillement, et se tut pendant un long intervalle, adorant intérieurement et avec une vive reconnaissance le Dieu qui allait se donner à lui sur la terre, prêt à devenir son éternel partage dans les Cieux.

Un peu après sa communion, son fidèle frère laïc Romito et son autre servant s'approchèrent de son lit pour lui demander sa bénédiction pour prix de leurs longs services. Ils lui disaient en même temps de vouloir bien prier pour eux quand il serait au Ciel, « volontiers, » répondit-il; puis levant la main, il les bénit en prononçant ces paroles : « *Benedictio Dei omnipotentis, Pa-« tris et Filii et Spiritûs sancti descendat super « vos et maneat semper.* » (Que la bénédiction du Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit descende sur vous et y demeure toujours). Le P. Nègre lui fit alors remarquer que tous les membres de sa congrégation, que le clergé et le peuple du diocèse de Sainte-Agathe (où le siége était alors vacant par la mort de son successeur), ainsi que les religieuses de Scala qu'il y avait établies, devaient aussi avoir part à sa bénédiction : aussitôt il accéda de tout son cœur à cette

religieuse demande ; et ensuite, sans que personne lui eût rien suggéré, il ajouta de lui-même, avec un ton profondément pénétré et plein de dignité : « Je bénis et ceux de nos pères qui sont « dans le royaume de Naples, et ceux qui sont « dans les états de l'Eglise : je bénis aussi le Roi, « ses généraux, ses ministres, ses magistrats, « afin qu'ils invoquent la protection des saints et « qu'ils opèrent la justice. »

Vers ce moment, son neveu D. Joseph de Liguori arriva de Naples pour le voir. Celui-ci en s'approchant se mit à genoux aux pieds du lit de son oncle mourant ; le saint le bénit, et lui serrant tendrement la main, il lui répéta plusieurs fois, « je vous remercie. » D. Joseph lui demanda alors quelque chose qui lui rappelât son souvenir, Alphonse lui donna plusieurs avis salutaires qu'il termina en lui disant : « Sauvez votre « âme. »

Il n'y avait plus que quatre jours avant sa mort, lorsque la gangrène faisant toujours plus de progrès, il tomba dans des convulsions violentes qui le privèrent presque entièrement de la parole. Cependant il conservait le plein usage de ses facultés intellectuelles ; et au défaut du son de la voix, ses yeux tantôt tendrement fixés sur le crucifix ou sur l'image de la sainte Vierge, et tantôt animés d'un mouvement plein d'expres-

sion, ses mains jointes sur sa poitrine, ou étendues en croix, les gestes qu'on lui voyait faire, et l'attention continuelle qu'il portait aux pieuses suggestions de ses élèves, tout en lui annonçait que si sa bouche ne pouvait s'exprimer, son cœur parlait un langage suffisamment entendu du Ciel. Le 27 juillet au matin, au commencement de la messe qu'on lui disait tous les jours dans sa chambre, il fit éclater ses pieux sentiments par des transports plus vifs encore que de coutume; mais au moment de la communion du prêtre il éprouva une suffocation qui lui fit perdre connaissance; on ne put le faire revenir qu'au moyen d'une friction aux pieds. En reprenant ses sens, son premier mouvement fut d'ouvrir la bouche pour recevoir la sainte communion: il la reçut et se mit ensuite à réciter tout bas et aussi distinctement qu'il lui était possible, les prières d'action de grâces. Il finit par ces paroles, qu'on entendit parfaitement: « Je l'espère ainsi. » Le 28 on craignit qu'il ne succombât à un nouvel accès de la fièvre. On lui demanda s'il voulait communier; il en marqua un vif desir par des gestes très expressifs, auxquels il ajouta un signe de croix. Dans la matinée du 30 on crut qu'il était sur le point d'expirer: on célébra plusieurs messes votives dans sa chambre pour son heureux passage à l'éternité. Il té-

moigna encore le desir de communier, le père Villani ne voulut pas le permettre, de peur que le mourant ne pût avaler la sainte hostie. Un père de sa congrégation lui proposa de faire la communion spirituelle; et on vit au mouvement de ses lèvres qu'il répétait tout bas les actes prononcés par ce père. Le 31 juillet, survint Mgr Tafuri, évêque de Cava, qui, trouvant le saint à toute extrémité, se mit à fondre en larmes, et lui baisa respectueusement la main qu'il plaça sur sa tête. Ce même jour Alphonse tomba dans un accablement voisin de l'agonie; cependant il ouvrait les yeux et semblait reprendre ses forces au seul nom de Jésus et de Marie: c'était l'ardeur d'un tendre et pieux amour qui ranimait son cœur déjà glacé par la mort. Son état empirait à chaque instant; dans la nuit suivante, comme on approcha de son lit le tableau de Notre-Dame des Douleurs, voilà que ses yeux s'ouvrent encore, se fixent sur le tableau, son visage s'enflamme et devient resplendissant, en même temps un sourire plein de douceur s'emprcint sur ses lèvres entr'ouvertes. Le même fait se renouvelle une heure après à mesure qu'on lui présente encore la même image. On crut, avec raison, que dans ces derniers moments il était consolé par quelque heureuse vision de la Reine du Ciel. Il avait été un des plus zélés serviteurs de Marie; il l'a-

vait particulièrement invoquée tous les jours, depuis son enfance, pour obtenir par son intercession la grâce d'une bonne mort ; il s'était efforcé de propager cette dévotion précieuse : il avait même composé à ce sujet une prière digne de sa piété filiale envers la sainte Vierge ; et la sainte Vierge qui lui avait si souvent apparu durant sa vie, venait à sa mort lui donner sur la terre un dernier témoignage de sa tendresse maternelle ; elle venait lui annoncer sans doute qu'il était environné de sa protection toute-puissante, et que le moment était venu où elle allait elle-même le conduire, comme par la main, jusque dans le sein de Dieu, où le tendre fils ne serait plus jamais séparé de sa mère. Assurément c'était encore sa glorieuse protectrice qui, dès le commencement de cette dernière maladie, avait rendu le calme à son âme agitée. Heureuse étoile de la mer ! son aspect avait mis en fuite les puissances des ténèbres, et elle guidait paisiblement le saint vers le port du salut, brillant devant lui d'un éclat toujours plus vif, jusqu'au moment ineffable d'une dernière extase sur la terre, ou plutôt d'une première vision des Cieux. Car on ne saurait douter qu'en présence de l'image de la mère de Dieu, Alphonse, ravi dans une joie céleste, n'ait vu luire, comme une divine aurore, des jours éternels.

Son agonie fut si douce que ses élèves qui l'environnaient ne s'aperçurent pas qu'il était sur le point de rendre le dernier soupir. Ils récitaient en pleurant des prières pour lui, lorsque, sans aucun trouble, sans aucune altération sur sa physionomie, et en tenant avec ses mains un crucifix et l'image de la sainte Vierge appliqués sur sa poitrine, il expira doucement dans la paix du Seigneur, à midi du mercredi premier août 1787; il avait vécu quatre-vingt-dix ans, dix mois et cinq jours.

C'est ainsi que le B. Alphonse-Marie de Liguori termina, par une mort précieuse devant Dieu, une vie sainte et toute consacrée à sa gloire.

Heureux celui qui s'associerait aux mérites d'une telle vie, il recevrait la grâce d'une telle mort! Alphonse fut un grand modèle de toutes les vertus, et le Seigneur lui a donné une grande couronne. Il fut un grand serviteur de Dieu sur la terre et il est un grand saint dans le Ciel: invoquons-le avec dévotion, imitons-le avec fidélité.

CHAPITRE VI.

Funérailles du B. Alphonse et témoignages de sainteté qui ont immédiatement suivi sa mort.

Par respect pour la sainte modestie, le B. Alphonse avait recommandé à son frère servant de ne pas laver son corps après son décès ; mais les pères de sa congrégation en jugèrent autrement. Le recteur de la maison de Saint-Michel s'enferma avec le domestique dans la chambre du défunt, et ils procédèrent ensemble à cette opération ; ensuite ils revêtirent le corps des habits pontificaux et le placèrent dans une pièce voisine.

A quatre heures après midi, le son des cloches annonça aux habitants de Nocéra des Païens le trépas du saint évêque. « C'était, disait-on de « tous côtés, un grand ouvrier évangélique, le « père des pauvres, le consolateur des affligés, « un homme de Dieu, un grand saint. » Tous les membres de la communauté de Saint-Michel et plusieurs prêtres étrangers descendirent pro-

cessionnellement le corps dans une chapelle de l'Immaculée Conception, qui était au rez de chaussée de la maison; après quoi le clergé séculier vint chanter l'office des morts, et successivement les divers corps religieux en firent autant. Ces prières solennelles se prolongèrent jusqu'à huit heures du soir.

Le lendemain, 2 août, le corps fut transféré avec une grande pompe dans l'église de saint Michel, qui était celle de la congrégation. Quatre recteurs portaient le cercueil; les pères du très saint Rédempteur, tout le clergé séculier et régulier, le chapitre de la cathédrale de Nocéra des Païens, Mgr de Saint-Felix, évêque de cette ville, et tous les magistrats se trouvaient au cortége. On plaça le corps sur un catafalque au milieu de plusieurs rangs de flambeaux ardents, aussitôt commença l'office solennel pour les défunts; le vicaire général célébra la grand'-messe, et D. Fortuné Pinto, alors chanoine de la métropole de Salerne, depuis évêque de Tricarique et ensuite archevêque même de Salerne (1), prononça l'oraison funèbre. Le lendemain, 3 août, l'office fut célébré dans la même église par le clergé séculier, et un père du très

(1) Ce prélat est mort archevêque de Salerne, en 1825.

saint Rédempteur prononça une seconde oraison funèbre.

Une foule innombrable de personnes de toute condition se rendit auprès du catafalque ; on y vint de pays assez éloignés ; le concours dura pendant les deux jours que le corps du saint demeura exposé. Les gardes de la cavalerie royale, postés aux portes de l'église et de la maison de saint Michel pour y maintenir l'ordre, ne pouvaient se rendre maîtres d'une multitude empressée qui se précipitait en criant : « Le saint est mort, « nous voulons voir le saint. » On forçait le passage, et chacun cherchait non-seulement à contempler encore une fois les traits vénérables de l'homme de Dieu, mais encore à faire toucher à son corps des chapelets et autres objets de ce genre qu'on voulait conserver comme autant de reliques précieuses. On se permit même une sorte de pieux outrage sur ses habits dont on enleva bien des morceaux.

Ce corps d'un juste n'avait rien de l'horreur d'un cadavre : son aspect, loin d'exciter une sensation pénible, pénétrait l'âme d'une véritable dévotion et d'une sorte de contentement : ce n'était point l'image de la mort, mais toutes les apparences d'un sommeil paisible. Son visage était vermeil, il avait de la fraîcheur, de l'éclat avec un air à la fois gracieux et vénérable ; un peintre

fameux était venu de Naples pour tirer son portrait. En ôtant le masque de plâtre apposé sur ses traits pour en former le moule, il se fit une légère excoriation, d'où sortit un sang vif et pur qui fut aussitôt recueilli dans des mouchoirs. La plaie resta vermeille et fraîche jusqu'à ce qu'on fermât le cercueil. Cela eut lieu le soir du même jour, par ordre de l'évêque, en présence d'un grand nombre d'assistants. Malgré les chaleurs de l'été et la gangrène qui avait causé la mort, les chairs étaient fléxibles et sans aucune trace de décomposition. Le cercueil était doublé en dedans de lames de plomb, il était fermé de trois serrures revêtues de plusieurs sceaux ; on le plaça dans un caveau du côté gauche du maître-autel : une plaque de marbre, portant le nom du saint évêque, couvrit l'entrée de ce caveau.

Tandis que les hommes rendaient ces honneurs aux restes vénérables du serviteur de Dieu, le Seigneur le glorifiait par des grâces et des prodiges éclatants. Comme nous avons le projet de parler plus tard des miracles opérés par l'intercession d'Alphonse, nous nous bornerons à la citation d'une seule guérison miraculeuse qui eut lieu avant que la cérémonie de ses obsèques fût terminée. Un enfant d'un peu plus d'un an, Joseph-Marie Fusco, était atteint d'une fièvre ardente avec d'autres symptômes encore plus

alarmants ; on désespérait de son rétablissement. Le 2 août, une personne de sa famille, contre l'avis de toutes les autres, le prit dans ses bras et le porta dans l'église de Saint-Michel. L'enfant se trouvait dans une langueur et un abattement extrêmes. On le remit aux prêtres pour qu'ils lui fissent toucher le corps du saint ; dès qu'il l'eut touché, voilà qu'il se ranime et reprend ses forces ; c'est un changement subit, on ne dirait pas, à le voir, qu'il a été malade. Le lendemain un prêtre lui présenta l'image de notre bienheureux, l'enfant la prit, la baisa et la posa sur son front, il parut en ce moment dans une véritable extase et absolument hors de lui-même. D'une de ses petites mains il tenait l'image et de l'autre il montrait le Ciel, et il s'écriait à haute voix : « Alphonse au Ciel ! Alphonse au Ciel ! » Cependant sa langue ne s'était pas encore déliée, et jamais personne ne lui avait appris le nom d'Alphonse. Il considérait de temps en temps l'image, puis levant les mains et les yeux vers le Ciel, il répétait encore avec un transport de joie : « Alphonse le saint ! Alphonse au Ciel ! » Dans la vue de s'assurer encore mieux du prodige, on lui ôta l'image ; il se mit à crier, à pleurer en se désolant ; on lui présenta celle d'un autre saint, mais de même grandeur, il la repoussa en répétant : « Non, non, ce n'est pas lui. »

On lui rendit la gravure du serviteur de Dieu, il s'apaisa aussitôt, reprit un visage serein et se remit à baiser cette image chérie et à se l'appliquer sur le front comme auparavant.

Ce ne fut pas seulement par la bouche d'un petit enfant qu'il plut à Dieu de manifester la gloire de notre bienheureux. Il y avait dans le monastère de saint Joseph de Blanche-Rive, à Melphe, une religieuse d'une haute sainteté, carmélite déchaussée, de l'ordre de sainte Thérèse. Tandis qu'elle était en oraison dans le chœur de son église, elle entendit résonner à ses oreilles une voix qui lui disait très distinctement de déclarer à son confesseur qu'elle avait vu le vénérable Liguori, revêtu de splendeur et rayonnant de gloire. Dans un premier mouvement de trouble la religieuse dit d'abord : « Je ne vois rien; » mais à l'instant elle ajouta (comme elle l'a déposé par deux fois sous serment) : « Voilà que je « vois le serviteur de Dieu dans un globe de « splendeur et de lumière. C'est une lumière que « je ne saurais comparer à aucune lumière de ce « monde. Tout ce que je puis dire, c'est qu'elle « ressemble à un soleil éblouissant qui se réfléchirait dans une grande et belle glace. Monsei« gneur, disait cette religieuse dans sa déposi« tion, monseigneur était dans un état de satis« faction et de beauté inexprimables, son teint

« effaçait la blancheur de l'ivoire, et sa vue me « remplissait d'une joie si vive, que je me sentis « sur le point d'évanouir. » Après avoir rapporté plusieurs avis salutaires que le saint évèque lui avait donnés, la religieuse terminait sa déposition en ces termes : « Il me regardait avec beaucoup « de douceur et de bonté, et il me dit : Ma fille, « conservez toujours la pureté de votre cœur, « que le Seigneur en soit le possesseur unique, et « que livré à Dieu seul, ce cœur se considérant « comme s'il n'existait pas sur la terre, soit prêt « à souffrir pour Dieu tout ce qui lui plaira. »

Après un si magnifique témoignage, il ne reste plus, ce semble, qu'à se prosterner devant celui que le Seigneur a daigné préconiser ainsi lui-même par la voix de sa pieuse servante. Nous verrons plus tard que la mort du B. Alphonse a été suivie d'autres preuves éclatantes de sa sainteté, et que, surtout, les miracles n'ont pas manqué à sa gloire.



VIme PARTIE.

VERTUS, OUVRAGES ET MIRACLES DU B. ALPHONSE.

CHAPITRE PREMIER.

Foi du B. Alphonse.

Le récit de la vie de notre bienheureux a donné sans doute une grande idée de ses vertus; mais on ne les connaîtrait encore qu'assez imparfaitement, si nous nous bornions à ce que nous avons pu en dire dans le cours de notre narration. Elles eurent chez lui un caractère si élevé et si parfait, que nous devons à l'édification du lecteur autant qu'à la gloire de notre saint, de les montrer pour ainsi dire en détail; un si beau modèle de perfection ne saurait être considéré de trop près ni avec trop de soin.

« Sans la foi, dit l'Apôtre, il est impossible « de plaire à Dieu; » elle est le principe des autres

vertus. Le B. Alphonse n'était si éminent en sainteté que parce qu'il la possédait à degré supérieur. Il appréciait singulièrement le bonheur d'être né dans le sein de l'Eglise catholique; il en offrait à Dieu une continuelle reconnaissance. « Notre sainte religion, disait-il « souvent en chaire, est la seule véritable; je « répandrais tout mon sang, et je sacrifierais « mille vies pour elle; remercions le Seigneur « de ce que nous la professons. » Il produisait fréquemment des actes de foi; on avait remarqué qu'il était alors animé d'une très grande ferveur, ainsi que quand il récitait, en disant son bréviaire, le symbole de saint Athanase. Son esprit de foi lui rendait continuelle la pensée de la présence de Dieu, et c'était pour honorer ce grand Dieu toujours présent avec lui, qu'en tous lieux, dans sa maison, dans les rues des villes et sur les routes publiques dans ses voyages, il allait toujours la tête découverte, ne portant pas même une calotte pour se garantir des intempéries de l'air ou des ardeurs du soleil. On aurait cru qu'il voyait de ses yeux et qu'il touchait de ses mains les vérités de la religion, tant il en parlait avec énergie et conviction. Son zèle pour la foi lui avait inspiré le desir d'aller en porter les lumières dans les pays infidèles; il ne put accomplir ce desir, mais il s'en dédommagea par le

soin avec lequel il tâchait d'inspirer aux autres l'esprit de ces saintes conquêtes du christianisme et le dévouement avec lequel il se livra toute sa vie à l'instruction des ignorants. Il ne permettait à ses élèves la lecture d'aucun livre nouveau, s'il n'avait été auparavant examiné par un théologien de la congrégation, et s'il n'était entièrement assuré de l'orthodoxie de l'auteur. Même vigilance dans son diocèse, surtout par rapport à son clergé.

Nous avons déjà arrêté un moment notre attention sur la manière dont notre saint envisageait les triomphes déplorables de l'impiété, et sur l'ardeur avec laquelle il s'opposait dans ses écrits à l'invasion des doctrines philosophiques que la corruption du siècle avait adoptées. Il avait appris qu'un libraire de Naples se livrait au commerce de mauvais livres : il écrivit à ce sujet lettres sur lettres, et ne fut tranquille que quand il eut réussi à faire prendre par l'autorité des mesures convenables contre le désordre qu'il signalait.

Ce fut par le même principe qu'il prit la plume contre les ennemis de la religion, et qu'il encouragea de ses suffrages les écrivains qui entraient en lice pour combattre sous la même bannière que lui. Mais une arme qui lui inspirait bien plus de confiance que tous les efforts et

les talents des hommes, c'était la prière : il l'employait sans cesse, en prescrivait l'usage à ses élèves, et la recommandait à tous pour obtenir de Dieu le triomphe de la vérité.

CHAPITRE II.

Vertu d'espérance du B. Alphonse.

Nous n'avons pas besoin de rappeler que ce fut une sainte et inébranlable espérance en Dieu qui soutint le B. Alphonse dans toutes les traverses qu'il eut à essuyer dans le cours de sa longue vie. Son entrée dans l'état ecclésiastique malgré tous les efforts de son père, la fondation de sa congrégation en présence des plus grands obstacles, l'improbation de ses amis, les injures de ses ennemis, l'abandon de ses compagnons, les cruelles extrémités où réduisirent son œuvre et une pauvreté excessive et des procès aussi longs que déplorables, enfin des tentations violentes de tout laisser, et au milieu de tout cela une inébranlable persévérance dans ses desseins, une fermeté à soutenir le bien commencé supérieure à celle dont il a eu besoin pour l'entreprendre, attestent quelle fut sa confiance en Dieu. Au fort des plus désastreuses épreuves, il *jettait en Dieu*, comme il le disait lui-même, *l'ancre de*

son espérance, et il ne craignait rien ni des hommes ni de l'enfer. « Dieu me suffit, » répétait-il souvent, et l'orage passait affermissant par sa violence l'œuvre même qu'il semblait devoir renverser.

Il eut surtout besoin, pour supporter les tribulations de ses dernières années, de cet invincible sentiment qui lui faisait toujours attendre son secours d'en haut. Quelle force ne lui fallut-il pas dans les cruels ennuis et la profonde ignominie où le jettèrent les malheurs de sa congrégation ! et dans le trouble et les agitations d'esprit que lui suscitait le démon pour le désespérer et le perdre, de quel courage plein d'espérance ne dut-il pas s'armer pour résister au choc continuel et terrible de l'ennemi de son repos et de son salut ! Alors les mérites infinis de son généreux Sauveur étaient sans interruption présents à sa pensée, et il ne cessait de répéter : « Seigneur, j'espère en vous et je ne serai point « confondu ; le démon voudrait me désespérer, « mais je me confie toujours plus en Jésus-Christ. « Oui, mon doux Jésus ! vous êtes mort pour moi, « et le sang que vous avez répandu est mon espoir « et mon salut. » Un jour que le saint était plus troublé que de coutume, un père du très saint Rédempteur voulut le tranquilliser en lui parlant des bonnes œuvres de sa vie : « Quelles bonnes

« œuvres ! répliqua-t-il avec vivacité ; ce n'est « point en mes œuvres que j'espère, mais en la « miséricorde infinie de Jésus-Christ et de sa « sainte Mère. » Une autre fois, tandis que son cœur était en proie à des pensées désolantes et que son esprit, comme enveloppé de ténèbres, ne voyait rien devant lui qui pût lui rendre un peu de tranquillité et lui promettre quelque consolation, il se tourna vers son crucifix, et le fixant avec des regards pleins de douleur : « O mon bon Jésus ! s'écria-t-il, serais-je donc « destiné à ne pas vous aimer durant toute l'é- « ternité ? » Puis s'adressant à la sainte Vierge : « Et vous, ma bonne Mère, pourquoi aurais-je « le malheur de ne pas jouir dans le Ciel de « votre aimable présence ? » Cependant comme son agitation augmentait à chaque instant, un père de sa compagnie le pria de dire avec lui, en regardant le crucifix, ces belles paroles du psalmiste : « J'ai espéré en vous, Seigneur, et je « ne serai jamais confondu, (*In te, Domine, spe- « ravi, non confundar in æternum.*) » A ce mot, *j'ai esperé,* Alphonse se sentit comme pénétré d'un rayon consolateur, et trésaillant de joie, il se mit à répéter avec une vive expression : « Oui, mon Dieu, c'est en vous que j'espère, « ô mon Dieu ! »

Son cœur était naturellement très sensible ;

la mort de quelqu'un des membres de sa congrégation l'affectait toujours d'une douleur très vive; mais il se mettait bientôt au-dessus des faiblesses de la nature, et la considération de la gloire du Ciel, qu'il croyait acquise à celui qu'il pleurait, changeait sa tristesse en joie. Dans l'entraînement de sa confiance sur le sort éternel du défunt, il osait lui porter comme une sainte envie. « Quand est-ce, dit-il un jour en pareille « circonstance, quand est-ce que nous serons les « compagnons de sa gloire dans le Ciel comme « nous avons été ceux de ses travaux sur la terre ! « Il jouit de l'amour de Dieu et il ne peut plus « l'offenser : quel bonheur ! »

Comme saint Paul, notre bienheureux brûlait du desir de se voir délivré des liens du corps, afin d'être avec Jésus-Christ ; la crainte continuelle d'offenser Dieu sur la terre lui rendait la mort desirable ; il la regardait comme le passage à une meilleure vie, comme une mise en possession du souverain bien. C'était un sujet fréquent de ses méditations, et dans les pensées que ce grand sujet lui fournissait, il s'écriait souvent : « O mon Jésus, qu'il me tarde de vous « voir dans le Ciel ! » L'espérance du bonheur qui l'attendait augmentait sans cesse en lui le desir de déposer sur la terre, comme un pesant fardeau, sa dépouille mortelle, afin de pouvoir,

libre de toute entrave, prendre enfin son vol vers les montagnes éternelles. Il voulait voir son Dieu, il voulait aussi aller, selon son expression, *baiser les pieds de la sainte Vierge.* Cependant, quelle que fût l'ardeur de ses desirs, ils étaient toujours subordonnés à la volonté divine; et au milieu de ses plus grandes souffrances, lorsque le coup de la mort eût été pour lui un coup libérateur, il protestait encore qu'en persistant invariablement dans son brûlant desir d'aller posséder Dieu, néanmoins pour le jour et l'heure il s'en remettait entièrement à la Providence.

Nul ne possédait à un plus haut degré que lui le don d'insinuer dans le cœur d'autrui cette vive espérance dans le secours et dans la miséricorde de Dieu. Une multitude de pécheurs pourraient attester qu'ils ont été par ce moyen convertis au Seigneur. Il fondait leur confiance et sur les mérites de Jésus-Christ et sur la protection de la très sainte Vierge; il parlait de ces deux motifs avec un sentiment si touchant et si persuasif, que le repentir suivait bientôt ses paroles dans ces âmes élevées ainsi jusqu'à l'espérance du bonheur du Ciel. C'est alors surtout que leurs yeux se remplissaient des larmes de la pénitence, de ces larmes mille fois plus douces que les plaisirs criminels qui les font couler. Au reste, si on veut avoir une idée de

la manière dont il parlait de la miséricorde de Dieu, que l'on parcoure ses ouvrages, et presque à chaque page on sera frappé de quelqu'un de ces traits sublimes qu'à pu seule rencontrer une âme avancée dans la connaissance des trésors infinis de la bonté divine.

CHAPITRE III.

Charité du B. Alphonse.

Toute la vie du bienheureux Alphonse est un témoignage frappant du grand amour dont il brûlait pour Dieu. Si la fidélité à observer les préceptes divins est une preuve que l'on a la charité, que dire de celui qui, non content d'accomplir la loi, a pratiqué le conseil avec autant de perfection que notre bienheureux? «*Seigneur,* « pouvait-il dire avec le Roi-Prophète, *j'ai couru* « *dans la voie de vos commandements dès que* « *vous avez dilaté mon cœur par la charité.* » L'horreur que lui inspirait le péché lui avait souvent fait dire avec énergie : « J'aimerais mieux « être consumé tout vif dans une fournaise arden- « te, que de commettre un seul péché mortel. » L'idée de l'offense de Dieu le faisait frémir, il en fuyait jusqu'à l'ombre. Attentif à se purifier toujours davantage, il recourait très fréquemment au sacrement de pénitence : ce fut tous les jours dans ses derniers ans. Et telle fut la

pureté de sa vie, que sept de ses confesseurs ont unanimement attesté qu'il n'avait souillé son innocence baptismale par aucun péché délibéré, encore que véniel. Mais aussi quelle vigilance sur lui-même ! quelle application constante à se rendre agréable à Dieu ! Avec quels soins il conservait continuellement sa présence ! quelles étaient multipliées et quelles étaient ferventes ses oraisons diverses ! Nous l'avons constaté plusieurs fois, souvent il entrait en extase, abîmé dans le sentiment profond qui l'attirait vers le Dieu de son cœur, et cela dans les circonstances même les plus inattendues. Un jour d'été, tandis qu'il était allé dans le couvent des Dominicains de Naples, il s'arrête dans la cour, et voilà que pendant plus d'une heure il y demeure immobile sous les rayons d'un soleil ardent, mais qui l'était moins encore que les feux de sa charité. Outre ses soins continuels, de temps en temps il ranimait dans le silence et le recueillement de la solitude, les flammes divines qui brûlaient son cœur; aucune communication avec les gens de dehors ne venait jamais interrompre ses entretiens avec le Ciel durant les exercices spirituels qu'il faisait tous les ans, et la retraite d'un jour tous les mois. Un missionnaire apostolique, D. Jean des comtes d'Appiani, ayant passé à Ilicetto un jour que le saint était en retraite, il

ne put obtenir un seul moment d'audience, et malgré le plus vif desir, il fut obligé de partir sans l'avoir seulement vu. Cependant le bienheureux Alphonse, toujours préoccupé de l'amour de Dieu, saisissait avec empressement l'occasion d'avoir avec le prochain quelque entretien spirituel, afin de faire jaillir de son cœur quelques étincelles qui pussent communiquer à d'autres cet amour sacré. L'archevêque de Palerme vient le visiter : Alphonse en le recevant lui serre la main, et lui dit qu'il lui souhaite un grand amour de Dieu et le véritable esprit de Jésus-Christ. Ces paroles sont prononcées avec un ton si énergique et si pénétrant, que l'archevêque en est attendri jusqu'aux larmes. Il parlait de son amour, surtout en chaire, avec des transports inexprimables ; des soupirs ardents s'échappaient avec violence de sa poitrine, son visage était enflammé, et son corps s'agitait avec vivacité livré à un saisissement extraordinaire. Rien ne pouvait satisfaire l'excès de ses sentiments pour Dieu, et son cœur gémissait dans la pensée que ce n'était jamais assez. Ce n'était pas tout ce qu'il aurait voulu : il desirait d'aimer Dieu autant qu'il est aimable. Ces divines amabilités il se plaisait à les retracer sans cesse, et il ne le faisait jamais sans fruit pour ceux qui l'entendait.

La charité envers le prochain est comme un

écoulement de l'amour que notre cœur nourrit envers Dieu : c'est assez dire qu'Alphonse aimait le prochain avec une grande perfection. En effet, tout le cours de sa vie ne fut qu'un continuel et laborieux exercice de cette charité pour ses frères : souffrances, chagrins, fatigues, obstacles à vaincre, dangers à courir, il se dévoua à tous les genres de travaux pour la sanctification des âmes. La vie ne lui paraissait d'aucun prix lorsqu'il était question du bien du prochain; on craignait que la peste qui affligeait Messine ne se répandît dans le royaume de Naples, et il fit vœu de se consacrer, ce malheur arrivant, au service des pestiférés.

Il priait souvent pour la conversion des infidèles et des pécheurs, et pour la persévérance des justes. Il avait de plus établi dans sa compagnie des prières communes pour tous les différents ordres de la société : le dimanche, c'était pour le Pape, les évêques et les princes chrétiens; le lundi, pour les hérétiques et les infidèles; le mardi, pour les religieux et religieuses; le mercredi, pour les ouvriers évangéliques, et pour les pères et mères de famille; le jeudi, pour les innocents, pour les pècheurs endurcis ou repentants, pour les malades, les agonisants et pour les âmes du purgatoire, ainsi que pour obtenir aux enfants qui sont encore dans le sein de leur mère la grâce

du baptême; le vendredi, pour obtenir la ferveur aux membres de sa compagnie; le samedi, pour les personnes dévotes à la sainte Vierge, pour les bienfaiteurs de sa congrégation, et pour les parents de ceux qui la composaient. Outre ces pratiques générales, il en avait imposé de particulières pour les âmes des trépassés; il était d'un grand zèle pour exciter la piété en leur faveur.

On se rappelle la charité du serviteur de Dieu pour les besoins temporels du prochain. Le souvenir de ses sacrifices durant la famine de 1764, dans le diocèse de Sainte-Agathe, ne s'effacera jamais de l'esprit de ces peuples. Il fut vraiment le père des pauvres et le consolateur de toutes les misères qu'il pouvait soulager. Nous ne citerons ici qu'un seul trait. Tandis qu'il gouvernait encore son diocèse, trois soldats déserteurs furent saisis dans une petite chapelle près de Sainte-Agathe, et condamnés à mort. Avant d'exécuter ce jugement, on en donna communication officielle au saint évêque, afin qu'il décidât s'il y avait lieu, pour les condamnés, à se prévaloir du droit d'asile. Il desirait ardemment de sauver la vie à ces malheureux, mais la vérité et la justice l'empêchaient de donner une décision en leur faveur. Il s'en affligeait mortellement, et différait toujours de prononcer sur la question qui lui était soumise; on s'avisa de lui

conseiller d'en finir par un mensonge officieux : il repoussa en frémissant cette proposition, et fit de vifs reproches à ceux qui la lui faisaient. Cependant, voilà qu'un officier arrive de Naples pour réclamer sa décision. Pressé de la sorte, Alphonse retient l'officier dans son palais, et écrit aussitôt aux ministres du Roi pour demander au nom de Jésus-Christ et de la sainte Vierge la grâce des condamnés. En attendant la réponse, il priait avec ferveur pour le succès de sa demande. Ferdinand IV fut touché de la piété et de la douleur du saint évêque, et accorda la grâce pleine et entière des trois malheureux. Non content de leur avoir sauvé la vie, Alphonse voulut encore sauver leur âme. Il les retint, à ses frais, pendant plusieurs jours à Sainte-Agathe pour leur donner le temps de se confesser et de faire une bonne communion.

La charité de notre bienheurex éclata surtout par sa patience à endurer et à pardonner les outrages. Il était d'un caractère vif et ardent, son tempéramment était naturellement fougueux et irascible. Mais il sut si bien se contenir que, dans une foule d'occasions capables de le transporter de colère, il conserva une impassibilité admirable. On l'aurait cru flegmatique et indifférent. Etant à Arienzo, il fut dans le cas d'adresser une correction paternelle à un de ses diocésains.

Celui-ci, entrant en fureur, répond par les plus grossières injures. Alphonse multiplie ses égards à mesure que l'autre s'irrite davantage; il lui parle avec une extrême douceur, et contre sa coutume, il l'accompagne jusqu'à l'escalier quand il se retire. Un prêtre à qui il avait refusé une place dont il le croyait indigne, vint aussi se venger en l'accablant d'invectives. Le saint écouta avec patience, et se contenta de lui dire : « Ne vous mettez pas en colère, mais résignez-« vous à la volonté de Dieu. » Un autre prêtre dont le frère avait été chassé du diocèse par ordre d'Alphonse, se rend au palais épiscopal, aborde le saint prélat avec un air égaré et furieux, comme s'il voulait lui porter quelque coup, et se déchaîne en injures contre lui, tellement qu'un autre prêtre, témoin de cette scène, croit devoir s'interposer pour réprimer ce furieux et le faire sortir. Il ne savait, disait-il, ce dont il devait le plus s'étonner ou de l'audace de cet insolent ou de la patience du saint prélat. Nous ne pouvons rapporter toutes les circonstances dans lesquelles notre saint a tenu la même conduite. Nous dirons seulement qu'il a toujours été très généreux à pardonner les injures. Il fit élever presque à ses frais les enfants d'un de ses plus grands persécuteurs qui, en mourant, les avait laissés en bas âge. Il fit une fois de vifs re-

proches à quelques membres de sa congrégation qui avaient de la répugnance à venir au secours d'une personne qui leur avait fait beaucoup de mal, et il ordonna, dans une autre occasion, que l'on se vengeât d'une véritable persécution par tous les genres de service que l'on était à même de rendre.

CHAPITRE IV.

Chasteté et humilité du B. Alphonse.

Nous ne citons ici la chasteté du bienheureux Alphonse, que pour rappeler avec quelle sévère vigilance il a toujours eu soin de conserver cette belle et angélique vertu. Jamais elle n'a été ternie en lui par la plus légère tache. Cependant, ô faiblesse de notre nature ! ô nécessité de la grâce de Dieu ! cet homme si pur et qui avait traversé toute une longue vie sans contracter la moindre souillure, en matière aussi délicate, se voit, à la fin de ses jours, obsédé de pensées et d'images impures. Mais sa vertu se perfectionna dans l'infirmité, et l'épreuve humiliante de sa vieillesse, fut le complément glorieux de ses mérites.

L'humilité est le fondement nécessaire de la véritable vertu. Selon que l'humilité est plus ou moins profonde, l'édifice spirituel est plus ou moins solide, peut s'élever plus ou moins haut.

Aspirant à la plus sublime perfection, notre bienheureux voulut s'établir sur la véritable base : il fut humble, très humble, et devint très parfait. Dès sa jeunesse, lorsque ses succès et sa naissance lui promettaient tant de gloire, sa modestie lui gagnait l'affection de tous. Il ne fut point séduit par les vanités du siècle, et il préféra généreusement l'abjection et l'obscurité de la maison du Seigneur. Et depuis, quel éloignement des honneurs et des louanges ! il se plait au milieu de ce qu'il y a de plus humble et de plus bas parmi les hommes. Ses habits sont d'une pauvreté à le rendre la risée des autres. Avant même qu'il eut fondé sa congrégation, il se plaçait toujours le dernier parmi ses compagnons de mission. Une fois, tandis que ceux-ci étaient en voiture, il les suivait sur une bête de somme. Le peuple le prit pour le cuisinier, tellement que lorsque ces bonnes gens l'entendirent faire l'ouverture de la mission, ils se disaient les uns aux autres : « Mais si le cui- « sinier prêche si bien, que sera-ce des autres ? »

Bien que recteur majeur, il ne voulait, dans sa congrégation, aucune espèce de distinction, ni de prééminence. Il ne pouvait souffrir qu'on lui rendît aucun honneur personnel.

Un libraire de Venise qui imprimait ses ouvrages, lui demanda son portrait pour le mettre

à la tête de la nouvelle édition; il frémit à cette proposition, et se laissant aller à un mouvement de vivacité qui trahissait les bas sentiments qu'il avait de lui-même, « Oui, dit-il, je lui enverrai « le portrait d'un vil pécheur! Je n'ai fait des « livres que pour la gloire de Dieu, et pour ce « qui est de ma personne, on ne lui doit aucun « honneur : on fera bien de jeter mon corps à « la voirie quand je serai mort. » Il s'affligeait réellement quand les examinateurs de ses livres inséraient dans leur approbation quelques paroles flatteuses pour lui. « Il était question de « l'ouvrage, disait-il, et non de la personne. »

Il avait fait une règle pour sa congrégation de n'accepter aucune dignité ecclésiastique, et on se souvient avec quelle humilité il redoutait lui-même l'épiscopat. Quand il fut évêque, il se servait, durant l'office, des coussins prescrits par le cérémonial; mais après la messe on le voyait, bien qu'en rochet et en mosette, se mettre à genoux sur le parquet avec une simple chaise devant lui. Un jour à Naples il se plaça de cette manière dans une église : un ecclésiastique, choqué de cette conduite comme d'un défaut de dignité, s'écria avec mépris : « Cet homme « déshonore l'épiscopat. » Mais quelle fut sa confusion quand il vit cet évêque en soutane et en camail de serge, cet évêque avili à ses yeux,

recevoir, peu de temps après, les hommages d'une foule de seigneurs du premier rang, qui s'empressaient autour de lui pour avoir l'honneur de lui baiser la main!

On a vu combien sa suite était modeste dans ses visites pastorales. C'était souvent sans être accompagné qu'il se rendait de son palais à sa cathédrale. Il ne permettait jamais qu'on lui donnât aucun titre honorifique autre que ceux que l'Eglise attribue aux évêques. Quelqu'un l'appelait un jour : *excellence,* « Ah ! quelle « excellence, dit-il, que celle-là, parlez donc « comme l'Eglise. » Il s'opposa toujours à ce qu'on plaçât ses armes sur aucun des nombreux monuments, tels qu'églises, séminaires, couvents, qu'il avait fait élever à ses frais. On peut dire qu'il mettait une sorte d'exagération dans tout ce qui était propre à détruire ou à empêcher la vaine gloire.

Comblé des dons de Dieu et environné de l'estime des hommes, le B. Alphonse, après la démission de son évêché, n'en fut que plus vil à ses propres yeux et que plus jaloux du mépris du monde. Il se donnait comme un misérable digne de tous les opprobres, et c'est dans cette pensée qu'il demandait sans cesse que l'on priât Dieu et la sainte Vierge pour lui obtenir une bonne mort. Alors, plus encore qu'auparavant,

il abhorrait les louanges. Une personne recommandable lui ayant dit qu'il avait sanctifié le diocèse de Sainte-Agathe, son front vénérable en fut couvert d'une vraie confusion : on le vit rougir. « Quoi donc, répondit-il, que pouvait faire « un misérable pécheur comme moi ? C'est Dieu « seul qui a tout fait. » Il fit encore une réponse semblable au vicaire général de l'évêque de Nocéra qui lui tenait à peu près le même discours. Quand on lui annonçait la visite de quelque personnage d'un haut rang, il s'affligeait de cette marque de considération. « Et que veut-on de « moi, disait-il? dites-lui que je suis un pauvre « vieillard tombé dans l'enfance. » En effet, il recevait son monde de manière à justifier presque cette fausse opinion. Il imitait le silence de Notre-Seigneur devant Hérode, afin de recueillir le même mépris. C'est ainsi qu'il fut un des plus fidèles imitateurs de l'humilité d'un Dieu, anéanti pour les hommes jusqu'à prendre la forme d'un esclave.

CHAPITRE V.

Dévotions particulières du B. Alphonse.

L'ESPRIT de foi qui animait le B. Alphonse se faisait surtout remarquer dans les pieuses pratiques qu'il avait embrassées et dans les saintes dévotions que son cœur lui avait inspirées.

On a vu quelle était dans sa jeunesse sa piété envers le très saint Sacrement de l'autel; alors même qu'il vivait dans le monde ses délices étaient de se trouver auprès de ce Dieu plein d'amour, qui de son côté fait aussi *ses délices d'être avec les enfants des hommes*. Les heures s'écoulaient rapidement pour notre saint dans ces tendres communications avec Notre-Seigneur dans l'Eucharistie. Devenu prêtre il se rendait très souvent le jour et la nuit au pied des saints autels, interrompant plusieurs fois ou ses occupations ou son sommeil pour cette sainte pratique. Il en fut de même durant son épiscopat; on le voyait avec grande édification rester tous les jours, pendant un temps fort considérable,

prosterné dans sa cathédrale ou dans les autres églises de son diocèse. Après sa démission, il lui arrivait, malgré son grand âge et ses infirmités, de passer plus de huit heures par jour dans le chœur de l'église de saint Michel. Il était tantôt à genoux, tantôt assis, mais toujours avec une telle ferveur qu'on le voyait quelquefois s'agiter avec violence et vouloir comme s'élancer vers l'objet de son amour. On était attendri en voyant la ferveur avec laquelle il priait. Il était sous l'empire d'un sentiment irrésistible qui élevait, ravissait son cœur hors de la portée des choses terrestres, il était tout absorbé en Dieu. Le Dieu de l'Eucharistie semblait quelquefois n'être plus pour lui un Dieu caché, on aurait dit le voile mystérieux tombé devant lui, et Notre-Seigneur se montrant face à face. « *Le* « *voilà*, s'écriait-il dans des transports ineffables, « *le voilà, venez voir comme il est beau, aimez*-« *le donc de tout votre cœur*. » Il fut un temps où il fallait l'arracher presque par force à son adoration pour le faire sortir en voiture ; la promenade avait toujours pour but l'église où le saint Sacrement était exposé. Vers la fin de sa vie, lorsqu'il ne pouvait plus quitter sa chambre, il s'en affligeait uniquement parce qu'il ne pouvait aller satisfaire sa dévotion dans les différentes églises. Il s'en dédommageait dans son

oratoire où se trouvait le très saint sacrement. Il faisait allumer les cierges de l'autel et il récitait pendant long-temps, avec le frère laïc et son domestique, les prières de l'exposition solennelle et beaucoup d'autres encore.

Il s'efforçait d'augmenter sans cesse parmi les fidèles le nombre des pieux adorateurs de la divine Eucharistie, établissant partout où il donnait mission, et dans les autres pays où il en avait le moyen, l'usage des visites journalières du saint Sacrement le soir et en commun : il rendait toujours en chaire de solennels hommages à Notre-Seigneur sur nos autels. On savait si bien quel était son zèle à cet égard, que le vicaire général capitulaire de Sainte-Agathe voulut le prévenir dès qu'il apprit sa nomination à cet évêché : il prescrivit la visite journalière dans toutes les paroisses. Alphonse confirma cette ordonnance, et il y eut dès-lors des évêques qui voulurent retracer dans leurs diocèses l'édifiant exemple qu'ils avaient admiré dans celui de Sainte-Agathe. Ce fut pour propager toujours davantage cette dévotion au saint Sacrement que notre saint composa son livre si pieux *des Visites :* nous en parlerons particulièrement dans la suite ; aujourd'hui arrêtons-nous seulement à reconnaître les sentiments qui le lui ont inspiré. Voici comment il parle lui-même dans l'introduction : « Il est

« certain que parmi toutes les pratiques de piété
« il n'en est point, après la sainte communion,
« de plus agréable à Dieu et de plus avantageuse
« pour nous que de rendre de fréquentes visites
« à Notre-Seigneur Jésus-Christ résidant sur les
« saints autels. . . . . Sachez que vous
« obtiendrez peut-être plus en un quart d'heure
« d'oraison devant le saint Sacrement que dans
« tous les exercices spirituels de la journée.......
« Pour moi, il faut que je manifeste ici une vérité
« par reconnaissance pour le Sauveur dans la
« sainte Eucharistie; c'est que c'est par cette dé-
« votion à visiter le saint Sacrement que, malgré
« beaucoup de froideur et d'imperfections, je
« ne me trouve plus aujourd'hui dans le monde,
« où j'ai eu le malheur de vivre jusqu'à l'âge de
« vingt-six ans. »

Si notre saint était fervent en adorant Notre-Seigneur dans la divine Eucharistie, combien ne devait-il pas l'être davantage en le recevant dans la communion? Nous avons parlé de la piété qu'il portait à la sainte table avant qu'il fut élevé au sacerdoce; depuis, étant simple prêtre et étant évêque, il n'a jamais manqué, même dans ses voyages, de célébrer tous les jours la sainte messe, si ce n'est durant ses dernières années lorsqu'il n'avait pas la force de se tenir debout. Nous avons dit qu'il communiait tous les jours à

cette époque; il lui en eut tellement coûté d'être empêché de monter à l'autel ou de communier, que dans le temps de ses missions il revenait toujours pour la semaine sainte dans une de ses maisons, afin d'être à même de célébrer les saints mystères en particulier, et qu'il lui est arrivé que le vendredi-saint, ne pouvant pas même faire la communion, il en avait éprouvé dès la veille une fièvre ardente qui nécessita une forte saignée et ne se calma que le samedi-saint après qu'il eut communié. Le lecteur se souvient de la fidélité de notre bienheureux à observer et à faire observer les rubriques de la messe. Dans sa vieillesse c'était avec une très grande difficulté qu'il faisait les génuflexions; néanmoins il portait, ou plutôt il laissait tomber son genou jusqu'à terre en commençant la messe, et il fallait ensuite qu'on l'aidât pour se relever; mais on avait remarqué qu'après la consécration il n'en était plus ainsi. La présence de Notre-Seigneur lui communiquait même au physique quelque chose de surnaturel : un feu divin éclairait son visage, il ne paraissait plus dans son état ordinaire, et il a été vu ne plus toucher des pieds à terre et s'élever à une certaine hauteur, à la grande admiration d'une nombreuse assistance.

Alphonse nourrissait une dévotion particulière pour la passion de notre divin Rédemp-

teur. Un crucifix qu'il avait toujours dans sa chambre, et sur lequel ses regards se reposaient souvent avec amour, ramenait toujours ses pensées vers ce sujet presque continuel de ses méditations. Il redoublait d'austérité tous les vendredis, et surtout durant la semaine sainte : pendant les trois derniers jours de cette semaine, il était comme abîmé dans la contemplation des souffrances de Notre-Seigneur pour le salut des hommes. Il avait singulièrement à cœur l'exercice du chemin de la croix : il avait obtenu la permission de placer les tableaux indulgentiés des stations dans les dortoirs de toutes ses maisons, et il était assez ordinaire que tous les jours il les parcourut avec les prières usitées. Lorsqu'il ne lui fut plus possible de marcher il se fit traîner dans son fauteuil, et ce mouvement étant sur la fin devenu trop fatiguant pour lui il n'y renonça qu'en y suppléant par le moyen d'un crucifix béni à cet effet par le père gardien des mineurs conventuels; il gagnait dans sa chambre les indulgences attachées à l'exercice du chemin de la croix en récitant les prières prescrites pour cela devant ce crucifix qu'il tenait dans ses mains.

Notre bienheureux n'avait pas moins de dévotion pour la croix elle-même : il en faisait célébrer la fête avec solennité dans son diocèse.

Deux grandes croix avaient été placées par son ordre l'une à l'escalier l'autre à la salle à manger du palais épiscopal, il les baisait toujours avant et après son repas, quand il sortait de l'évêché ou qu'il y rentrait. Lors de sa démission il fit présent de l'une de ces croix aux religieuses de Sainte-Agathe, et l'autre fut donnée au chapitre d'Arienzo, qui la conserve encore dans la sacristie.

Outre le crucifix qui devait se trouver dans toutes les cellules des diverses maisons, il avait encore prescrit qu'il y aurait à côté de chaque lit une petite croix que ses élèves tiendraient dans leurs mains pendant le sommeil. Il leur inculquait de ne jamais laisser passer un seul jour sans penser à la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et il leur faisait faire tous les jours l'oraison en commun sur ce sujet depuis la septuagésime jusqu'à Pâques.

Il tâchait d'inspirer cette dévotion aux peuples : il voulait qu'une foule d'objets qu'ils ont souvent devant les yeux leur rappelassent les souffrances et la mort d'un Dieu sauveur. « Est-ce « des épines que vous voyez? pensez que Notre-« Seigneur en fut déchiré. Est-ce une arme « tranchante? pensez à la lance qui a percé son « cœur. Le bois vous rappelle la croix sur la-« quelle il est mort; le fer les instruments de

« ses bourreaux ; les pointes aiguës les clous qui « l'ont attaché sur l'autel de son sacrifice ; que « de choses vous disent ce qu'il en fut de votre « Dieu aux jours de sa passion ! Sachez entendre « ce langage, il est salutaire, et ne voyez pas pas- « ser avec indifférence l'agneau que l'on conduit « à la boucherie ; mais, comme saint François, « pensez alors que ce fut ainsi que l'Agneau de « Dieu fut conduit à la mort. » Il ramenait toujours dans chaque sermon quelque chose de la passion, outre qu'il prêchait fort souvent sur ce sujet, il faisait ou faisait faire tous les vendredis de mars, dans les églises de son institut, comme il l'ordonna aussi dans son diocèse, un exercice sur les mystères douloureux de Notre-Seigneur. On remarquait que quand il parlait là dessus ce n'était jamais sans une très grande émotion de sa part, et sans qu'il arrachât des larmes aux auditeurs.

Il avait obligé tous les prédicateurs du diocèse de Sainte-Agathe de fixer toujours certains jours dans leurs stations pour prêcher sur la passion ; il pensait qu'on ne devait jamais donner même les exercices spirituels sans traiter ce sujet. On se souvient de ce qui se pratiquait à cet égard dans les missions qu'il dirigeait, et de la cérémonie solennelle de la plantation des cinq croix sur le Calvaire, cérémonie à laquelle il prenait

lui-même une part si édifiante en portant sur ses épaules le bois sacré. Etant à Sainte-Agathe il fit faire un grand tableau de Jésus crucifié ; le corps de Notre-Seigneur était représenté tout déchiré de coups et couverts de plaies d'après l'apparition qu'en avait eue sainte Thérèse. On tira plusieurs copies de ce tableau. Elles étaient destinées pour les missions. On sait que c'est un usage reçu en Italie comme en Bretagne de mettre sous les yeux du peuple, en pareille occasion, la représentation des sujets les plus frappants que l'on traite en chaire : les copies du tableau exécuté par ordre d'Alphonse devaient être exposées pendant tout le temps que l'on parlerait des souffrances de Jésus-Christ. Elles produisirent de si grands effets dans les divers pays, que Mgr Bergamo, évêque de Gaëte, prélat ami du saint, le même dont nous avons parlé ci-dessus et qui est mort en odeur de sainteté, voulut en avoir par devers lui une copie dans la vue de s'en servir pour le bien de ses ouailles. En envoyant dans les diverses maisons le tableau dont nous parlons, Alphonse écrivait à ses élèves : « Il est bon qu'à l'occasion des sermons sur « le jugement ou sur l'enfer on présente au peu« ple l'image d'une âme damnée, ou toute autre « semblable qui inspire de l'effroi, mais il ne « faut pas trop compter là-dessus ; les conver-

« sions opérées par la crainte ne sont pas dura-
« bles. La crainte se dissipe, et le pécheur re-
« tourne à son vomissement. J'ai fait peindre
« cette image de Jésus crucifié afin que vous le
« montriez au peuple avant que de le faire mé-
« diter sur la passion ; il ne peut manquer de
« s'attendrir à ce spectacle ; les larmes qu'il
« excite partent du cœur, c'est l'amour qui en
« ouvre la source ; et les conversions opérées
« par l'amour envers Jésus-Christ sont constantes
« et durables. L'amour est bien plus fort que la
« crainte, tellement que celui qui s'attache
« sincèrement à Dieu n'a plus de crainte. »

Enfin, la dévotion de notre saint pour les souffrances de Notre-Seigneur lui avait inspiré de composer sur ce sujet jusqu'à trois ouvrages différents : les *Réflexions sur la passion de Jésus-Christ*, — l'*Amour des âmes* — et les *Traits de feu*. Il n'y a qu'à lire ces livres pour avoir une idée de ce qu'il ressentait de tendre et de généreux pour son Dieu en les écrivant. C'est un cœur brûlant d'amour et rempli de reconnaissance qui a pu seul conduire sa plume et répandre tant et de si beaux sentiments sur toutes les pages.

La pieuse fidélité de notre bienheureux à honorer la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ devait lui inspirer une tendre dévotion

pour son Sacré-Cœur, pour ce cœur adorable, dont l'amour immense envers les hommes dévoua le fils de Dieu à tant de souffrances et à une mort si cruelle. Dès qu'Alphonse apprit que le Pape Clément XIII avait approuvé la fête du Cœur de Jésus, il se hâta d'obtenir la permission de la faire célébrer dans son diocèse. Il composa et fit imprimer des prières pour préparer les fidèles à cette fête : il prêchait tous les jours de l'octave. Mgr Gianini, évêque de Letteré, ayant entendu un sermon du bienheureux sur le Sacré-Cœur, en fut si touché, que par un mouvement presque indélibéré, il tomba à genoux en présence de tout le peuple attendri autant qu'édifié.

Le bienheureux Alphonse avait une dévotion toute particulière pour le mystère de l'Incarnation ; elle se manifestait par un redoublement d'austérités et de prières dans le saint temps de l'avent. C'était alors le grand et presque l'unique sujet de ses méditations, et il voulait que dans sa société on ne s'occupât guère que de cet adorable mystère dans les oraisons qui se faisaient en commun. La nuit de Noël était pour lui une nuit de douces larmes, de saints transports, d'admirables extases. Alors sa piété, surtout dans la célébration de la messe, communiquait un involontaire attendrissement à tous les assistants. Notre saint a composé une *neuvaine*

de Noël pour honorer la nativité de Notre-Seigneur.

Nous avons dit au commencement de cet ouvrage que la pieuse mère de notre saint lui avait inspiré dès le berceau une tendre dévotion envers la Reine du Ciel ; ces soins fructifièrent admirablement et Alphonse devint toujours un plus grand serviteur de Marie. Il était encore dans le monde et jamais il ne laissait passer un seul jour sans aller adresser ses prières à la sainte Vierge dans une église ou au moins au pied d'un autel qui lui fussent dédiés. Déjà même il jeûnait en son honneur tous les samedis au pain et à l'eau, ce fut là une pratique constante de toute sa vie, excepté pendant ses dernières années, lorsque son directeur l'obligea de prendre au moins un potage à son repas. Alors encore, il refusa le samedi le chocolat que les médecins lui avaient prescrit, à cause de son extrême faiblesse. Ce jour-là les macérations de tout genre étaient et plus rigoureuses et plus fréquentes. Même pratique à toutes les veilles des principales fêtes de la sainte Vierge. C'était de plus par une neuvaine qu'il s'y préparait toujours. Il portait un chapelet suspendu à sa ceinture, même quand il fut évêque ; il était d'une grande exactitude à réciter tous les jours la première partie du rosaire avec cinq psaumes en l'hon-

neur du nom de Marie. Il était dans l'usage d'interrompre sa conversation pour réciter la salutation angélique toutes les fois que l'horloge sonnait, eût-il été dans la compagnie la plus distinguée; il prétendait qu'un *Ave Maria* valait plus que le monde entier : il n'omettait jamais non plus de dire l'*Angelus* trois fois le jour, se mettant à genoux dès le premier son de la cloche, et cela étant évêque et quelque part qu'il fût, même au milieu des rues. Quand il fut devenu sourd, il exigeait qu'on l'avertît du son de la cloche; s'il était à table il cessait aussitôt de manger et tombait à genoux, à moins que ses infirmités ne l'en empêchassent, comme cela arriva dans les deux dernières années de sa vie. Rien de plus édifiant que la ferveur avec laquelle il s'acquittait de ces petites pratiques, que l'habitude rend quelquefois comme machinales; il lui est arrivé d'entrer en extase en récitant l'*Angelus*. Sa confiance filiale envers la sainte Vierge le portait à recourir sans cesse à sa protection maternelle. Il ne sortait jamais de la maison et n'y rentrait jamais sans aller lui faire une visite. Il n'entreprenait pas la plus petite affaire sans implorer son secours. Il l'appelait avec amour sa mère, sa protectrice, son espérance après Dieu.

Son directeur lui dit un jour que quelque-

fois la sainte Vierge daignait apparaître à ses serviteurs et qu'il espérait qu'elle lui accorderait la même faveur, au moins à l'heure de la mort. « Ecoutez, répondit Alphonse, « quand j'étais jeune, je m'entretenais souvent « avec la bonne Mère, elle me donnait des « conseils sur tout ce qui intéressait ma con- « grégation. — Et que vous disait-elle? répliqua « le directeur. — Oh! répartit le saint, elle me « disait de si belles choses! elle me disait de si « belles choses! » Il ne fut pas possible d'obtenir une autre réponse. Mais il est encore très précieux pour nous qu'on ait recueilli ces paroles que nous venons de citer, et qui nous révèlent quelque chose des grâces qu'il a reçues de la sainte Vierge; grâces qui furent, sans doute, la récompense, non pas seulement de sa dévotion envers la Reine du Ciel, mais encore de sa grande pureté de corps et d'esprit, base nécessaire de toute dévotion solide.

Le rapport sous lequel le B. Alphonse aimait le plus à honorer la sainte Vierge, c'était celui de ses souffrances à cause de la passion de son divin Fils; il invoquait souvent dans ses sermons la mère des douleurs; il invitait les pécheurs à solliciter par son intercession le pardon de leurs crimes. « Au pied de la croix, disait-il, comme « dans un douloureux enfantement, elle nous a

« adoptés pour ses enfants dans la personne de « saint Jean. Par le glaive qui a percé son cœur « elle est devenue pour nous une mère de mi- « séricorde, qu'elle soit donc notre refuge dans « les pressants dangers de pauvres pécheurs « comme nous. » A cet effet il faisait placer, dans les missions, une statue de Notre-Dame des douleurs à côté de la chaire. La foule allait sans cesse y prier excitée par les paroles et l'exemple du pieux missionnaire. Il donnait toujours un sermon sur le patronage de la sainte Vierge : avant lui ce sermon n'avait pas lieu dans les missions, aujourd'hui c'est un usage reçu en Italie comme en France, on lui en doit l'institution. Nous ne saurions dire tout l'effet qu'il produisait en prêchant sur la sainte Vierge. Il parlait avec une si grande confiance et une si touchante dévotion de sa bonne Mère, que souvent des pécheurs jusque là endurcis et presque désespérés, vaincus en quelque sorte par l'espoir de la protection miséricordieuse de Marie, se sentaient comme renaître à des sentiments inconnus, et étonnés de se trouver ainsi changés, pleins de courage et de résolution, ils demandaient avec empressement d'être reçus à pénitence.

Avant qu'il fut évêque, il prêchait tous les samedis sur les grandeurs de Marie dans les églises de sa congrégation; il en fit autant dans

sa cathédrale ou dans les autres églises du lieu de sa résidence quand il fut dans son diocèse. Il continua de même dans l'église de Saint-Michel tant qu'il put se soutenir. Il avait réglé que ce serait là la pratique générale de toutes les maisons de l'institut. Il croyait que ses élèves devaient cet hommage à la Reine du Ciel, parce qu'elle était la protectrice spéciale de sa congrégation, et qu'il voyait dans cette pratique un excellent moyen d'inspirer au peuple une dévotion si sainte et si salutaire : « Des novateurs, « disait-il, se sont élevés qui prétendent que le « culte de la très sainte Vierge est injurieux à « Dieu ; ils lui refusent tout pouvoir, ils rejet- « tent son intercession. C'est à nous qu'il appar- « tient de venger notre mère de cet outrage, « en montrant combien elle est agréable et « puissante devant Dieu. » C'est d'après cette pensée qu'il exaltait et glorifiait continuellement dans ses instructions du samedi, le pouvoir et l'intercession de la sainte Vierge, recommandant envers elle une grande dévotion, et s'attachant à établir avec saint Bernard, par l'autorité des autres pères de l'église, qu'un serviteur de Marie ne peut pas périr. « Les grâces que lui « obtient une protection puissante et la fidélité « qui lui est nécessaire pour conserver cette pro- « tection, sont, disait-il, de sûrs garants de son

« salut éternel. Marie, s'écriait-il encore sou-
« vent vers la fin de sa vie, et avec un accent tout
« joyeux, Marie est la tendre mère du genre
« humain, elle est le refuge des pécheurs! » Il donnait une image de la sainte Vierge à tous ceux qui venaient le voir, et son âme se répandant dans les plus doux sentiments, sa bouche trouvait des paroles les plus affectueuses pour exciter les autres à lui vouer un tendre amour et une sainte confiance. « Allez à elle, disait-il, dans
« tous vos besoins, et placez en elle toutes vos
« espérances. » Ses ouvrages, ses sermons, nombre de prières qu'il a composées, les visites à la sainte Vierge qu'il a placées à la suite de chaque visite du saint Sacrement, font foi de son extraordinaire dévotion à la mère de Dieu. Son livre des *gloires de Marie* surtout, est un beau témoignage de son zèle et de son dévouement pour sa glorieuse protectrice.

Il apprit qu'un ecclésiastique de la Pouille avait avancé des propositions erronnées contraires à la sainte Vierge : ce fut pour lui un véritable sujet d'inquiétude, mais il ne se contenta pas de réparer le mal par de secrets gémissements et par un redoublement de ferveur; il écrivit avec force à l'archevêque de Naples, au grand aumônier et à un autre évêque qui était à Naples, pour les engager à s'élever contre l'er-

reur naissante et à en arrêter les progrès. Son cœur était tellement ému de douleur par l'outrage que venait de recevoir son auguste souveraine, qu'il fondait en larmes en écrivant ces lettres. Il disait à ceux qui étaient avec lui, que si elles ne suffisaient pas il était résolu de faire les démarches les plus extraordinaires pour la défense d'une gloire qui lui était mille fois plus chère que la vie. Il aurait répandu son sang avec joie pour un semblable motif. Des hommes étrangers à la véritable dévotion rêvaient, en contradiction avec l'esprit de l'Eglise, une réforme insensée dans le culte de la sainte Vierge; Alphonse indigné d'une prétention qu'il regardait comme une impiété manifeste, publia une courte mais énergique réfutation des idées nouvelles que l'on s'efforçait d'introduire parmi les fidèles. La sainte Vierge, bien que simple créature, lui paraissait une créature si excellente et si parfaite, ses prérogatives lui paraissaient si grandes et si élevées, qu'il ne pouvait s'empêcher de reconnaître qu'en elle tout était divin, excepté elle-même; en conséquence jamais il n'aurait pu souffrir que l'on cherchât à retrancher quelque chose des hommages que lui rendait l'Eglise. Ce zèle ardent lui avait mérité d'être comparé aux plus illustres et aux plus dévoués serviteurs de la

sainte Vierge. On l'a surnommé quelquefois le Bernardin de Sienne de son siècle.

Alphonse avait beaucoup de dévotion pour les saints Apôtres : il avait établi dans sa congrégation l'usage de se choisir chaque mois un apôtre que l'on prenait pour protecteur dans l'exercice de la vertu que l'on avait particulièrement à pratiquer durant ce mois. Il persévéra lui-même dans cette pratique jusques à sa mort. Saint Joseph et sainte Thérèse eurent aussi une grande part à ses hommages et à sa confiance. Il composa une neuvaine en l'honneur de chacun de ces deux saints, il les déclara patrons de son institut, et il en faisait toutes les années solenniser la fête dans ses diverses maisons; il les invoquait souvent lui-même, et jamais il ne commençait aucun écrit, aucune lettre missive, pas même une simple note qu'il n'eut placé en tête, avec les lettres initiales des noms de Jésus et de Marie, celles des noms de saint Joseph et de sainte Thérèse. C'est ce que nous retrouvons sur une lettre autographe du saint, que nous tenons de l'obligeance des pères du très saint Rédempteur, ainsi que sur les nombreuses copies que nous avons sous les yeux.

Ce n'est pas un faible témoignage de la foi et de la piété de notre saint que son respect et son obéissance pour le chef de l'Eglise. Quels

exemples de soumission n'a-t-il pas donnés? Le Souverain Pontife parle, et il accepte l'épiscopat malgré son extrême répugnance ; ce n'est pas encore la pensée du Pape qu'il se démette de son évêché, et il reste sous le fardeau, bien qu'il soit accablé ; il est frappé d'un coup terrible qui l'exclut de sa congrégation, et il se résigne ; il ne lui échappe pas un mot de murmure contre la main souveraine qui, avec une sévérité incroyable, est venue le frapper dans ce qu'il avait de plus cher. Il gémit, il est vrai, du malheur qu'il éprouve, il déplore l'erreur du Pontife trompé par la calomnie ; mais il proclame la sagesse et la pureté de ses vues, il lui demeure inviolablement attaché, et dans sa volonté il adore la volonté divine. C'est ainsi qu'accoutumé à ne voir jamais dans la personne du Pape que le vicaire de Jésus-Christ, il lui obéissait en toutes choses avec une exactitude scrupuleuse et qu'il ne permettait pas même que l'on manifestât en sa présence aucune espèce de désapprobation de ses ordres. S'il lui arrivait d'être en doute sur son droit en quelque matière qu'il craignît être uniquement du ressort du Saint Siége, il s'en rapportait à la décision de Rome. Il ne savait pas à qui du Pape ou de l'évêque appartenait la collation d'un bénéfice qui vint à vaquer dans son diocèse, et dans le

doute il prit le parti de demander à Rome les bulles d'institution. Il se plaisait à rendre en toute rencontre hommage et obéissance aux décisions du chef de l'Eglise. Telles étaient ses dispositions à cet égard qu'il ne voulut jamais faire imprimer aucun ouvrage de théologie sans l'avoir auparavant soumis à son jugement irréfragable. Dans sa piété filiale pour le père commun des fidèles, il déplorait comme un malheur toutes les attaques dirigées contre la chaire du prince des Apôtres. Il jugeait, avec raison, que contester à cette chaire sainte quelques-uns de ses droits et de ses prérogatives, et surtout sa prééminence souveraine sur toutes les églises particulières et l'autorité divine des jugements qui en émanent, c'était tendre, peut-être sans le vouloir, vers le même but que poursuivent avec des intentions coupables tous les ennemis de Dieu. Porter atteinte au Saint Siége apostolique, c'était, à son avis, frapper au cœur la religion de Jésus-Christ, et vouloir ébranler cette inébranlable colonne de la vérité que Dieu lui-même a élevée au milieu du monde pour faire luire la lumière aux yeux de tous les hommes, et qui soutient à elle seule l'Eglise universelle, dont elle est le centre nécessaire et le fondement divin. Il s'élevait avec force contre toute restriction imposée à la puissance aposto-

lique du Pontife romain, en qui elle réside essentiellement dans toute sa plénitude. Il disait, en parlant du pouvoir suprême du Pape, dans une lettre au professeur en droit canon du lycée archiépiscopal de Naples : « Je suis prêt à dé-« fendre ce pouvoir au péril de ma vie, car sans « lui l'autorité de l'Eglise serait anéantie......... « En supprimant ce juge suprême de toutes les « controverses la foi est perdue, l'absence de ce « juge est la cause de la grande confusion et « diversité de sentiments que l'on trouve parmi « les hérétiques, parce qu'à défaut du juge éta-« bli de Dieu chacun se constitue arbitre de sa « propre autorité. » Il s'efforça d'opposer une digue au torrent des doctrines anti-catholiques qui commençaient alors à se répandre même en Italie. Quoique avancé en âge et, comme on sait, accablé d'infirmités, il entreprit de venger le Saint Siége des attaques de *Febronius*, qui venait de publier son livre contre l'autorité du Pape. La réponse d'Alphonse est une réfutation directe des opinions du novateur. Nous parlerons plus tard de cet ouvrage de notre saint, ainsi que de plusieurs autres qu'il a composés pour la défense de l'autorité du chef de l'Eglise. Nous dirons seulement ici que ces écrits lui attirèrent quelquefois des injures de la part de ses adversaires; il les supporta avec patience et n'en de-

meura pas moins ferme dans ses principes. Il les défendait par esprit de religion, et il était inaccessible à toutes les atteintes de l'esprit de parti. Cependant s'il était sans ressentiment contre des hommes passionnés qui l'outrageaient, il s'attachait aussi avec un religieux intérêt à tous les savants qui partageaient ses opinions, et entretenait avec eux un commerce utile à une cause sainte. Tel était son attachement pour cette cause de la vérité, que se trouvant dans un état violent de souffrance et en grand danger de la vie, il trésaillit de joie et parut reprendre ses forces un jour qu'on lui parla du zèle de ses élèves pour la doctrine catholique de la suprématie du Pape.

CHAPITRE VI.

Ouvrages du B. Alphonse.

On pense bien que ce n'est pas dans un seul chapitre et dans un volume où nous avons déjà raconté en détail l'histoire d'une longue vie, que nous pouvons donner une analyse approfondie des œuvres d'un auteur qui a composé, outre un très grand nombre d'opuscules, jusqu'à cinquante-deux ouvrages différents, dont quelques-uns sont de la plus haute importance et forment plusieurs volumes. La collection des œuvres du B. Alphonse est à elle seule comme une petite bibliothèque, et il entre dans notre plan de nous borner à un aperçu assez succint sur ce sujet, qui serait celui d'un livre particulier si nous voulions lui donner toute l'étendue qu'il comporterait (1).

(1) Nous pouvons renvoyer là dessus à un ouvrage publié en Italie (Reggio 1825) sous le titre de *Riflessioni sopra la santità e dottrina del B. Alfonso Liguori.* Ce même ouvrage existe aussi en français, (chez Perisse frères, à Lyon.) Nous aimons à reconnaître que nous y avons puisé une partie des documents qui font la matière de ce chapitre de notre Vie du B. Alphonse.

Il n'y a pas lieu d'être étonné que la plume de notre saint ait été aussi féconde, quand on sait quelle fut la longueur de sa vie et sa constante application au travail; on se souvient qu'il avait fait vœu de ne jamais perdre un seul moment; sa fidélité à un engagement aussi parfait a dû nécessairement produire un résultat considérable et devant Dieu et devant les hommes. D'ailleurs on a vu par le succès de ses études, quelle heureuse facilité et quels grands talents il avait reçu du Ciel pour tout ce qui tenait à l'exercice des facultés de l'esprit.

On divise ses œuvres en morales, dogmatiques et ascétiques.

Le premier et le plus important de ses livres de morale, c'est sa grande *Théologie morale;* elle fut dédiée à Benoît XIV, qui en a proclamé l'auteur *prudent,* qualification qu'on a remarqué n'avoir été donnée par ce Pape à aucun autre. Outre les traités ordinaires, la théologie morale renferme six dissertations sur des sujets très importants, et deux opuscules la terminent. Cet ouvrage a coûté à notre saint dix-sept ans de travail; il lui fallut lire tous les auteurs de morale anciens et modernes; il donne sur chaque question leurs opinions diverses, ainsi que les raisons sur lesquelles chacun d'eux se fonde; il établit ensuite son sentiment particulier qu'il

appuie toujours sur des arguments ou des autorités du plus grand poids. Ses décisions, sages et modérées, sont le résultat d'une expérience de trente ans de missions et de confessions autant que de l'étude et de l'examen le plus approfondi. Il voulait établir des principes praticables d'après la connaissance qu'il avait des choses de Dieu et du cœur humain, et fournir un véritable secours pour se diriger dans le saint ministère entre l'écueil du relâchement et celui d'une sévérité outrée, sévérité d'autant plus dangereuse qu'elle inspire de l'éloignement pour les sacrements, et provoque, en quelque sorte, à l'infraction de la loi; sévérité dont se plaignait saint Ambroise, lorsqu'il disait : « Il y en a parmi « nous qui ont la crainte, mais non pas selon « la science, imposant des obligations trop du« res, et que la condition humaine ne peut « supporter. » (1)

Nous ne devons point developper ici le sentiment du B. Alphonse sur le *probabilisme*, sentiment qu'il a défendu lui-même dans un écrit particulier : il nous suffit de dire qu'il est con-

---

(1) Sunt etiam in nobis qui timorem habent sed non secundùm scientiam, statuentes duriora præcepta quæ non possit humana conditio sustinere. (in ps. 118, ser. 5.)

forme à celui du très grand nombre des plus graves et des plus respectables théologiens. Que s'il était des personnes qui, sur la foi de quelque enseignement particulier, trouvassent trop d'indulgence dans la morale du B. Alphonse, nous leur dirions que le procès de la béatification a amené l'examen le plus sévère des ouvrages de notre saint, et qu'il a été établi par un décret spécial qu'aucun de ces ouvrages, et nommément sa théologie, ne renferment rien qui méritât la moindre censure; que de plus le Pape a déclaré solennellement, dans le décret de béatification, *qu'il n'y avait rien de répréhensible dans sa théologie*. Il est peu d'auteurs assurément qui aient jamais passé par ce genre d'épreuve, ou du moins qui en soient sortis avec un tel témoignage. Nous dirons que Benoît XIV répondit à la dédicace du livre par un bref de félicitation et lui prédit le succès universel qu'il a obtenu. Quand la *théologie morale* parut, elle fut accueillie avec un grand applaudissement, de la part de foule d'évêques et de théologiens distingués. En Italie, en Espagne, en Allemagne, en France même, en un mot dans toute la chrétienté, elle est aujourd'hui très estimée et suivie par la plus grande partie des docteurs qui la connaissent. La sainteté de son auteur reconnue par l'Eglise, lui donne une autorité bien légi-

time auprès de tous ceux qui ont plus à cœur de marcher sur les traces des saints dans l'exercice du saint ministère, que de suivre des principes, ou plutôt des opinions, qu'une secte qui n'a eu malheureusement que trop d'influence sur l'enseignement s'est toujours plu à préconiser. Il est vrai qu'on n'est pas janséniste pour n'être pas partisan de la théologie de notre saint, mais il pourrait bien se faire que l'on se rapprochât, peut-être sans s'en douter, de la morale du *jansénisme*. C'est ainsi qu'il arrive que, dans certains pays, les sacrements sont abandonnés, et qu'ailleurs, force y a quelquefois de suivre une aveugle routine, plutôt que des principes reconnus impraticables. Nous en appelons ici à tous ceux qui ont l'expérience du ministère de la confession, et nous leur demandons si, à la place de la morale du cabinet ou de la routine du confessionnal, il ne vaudrait pas mieux avoir des principes invariables approuvés par la pratique de tous les saints, et que l'on pût suivre en toute rencontre avec fruit pour les âmes. C'est l'avantage que trouvent ceux qui s'attachent à l'enseignement de notre saint et aux décisions qu'il donne, décisions qu'il a ensuite revues avec le plus grand soin, et dont il a dit lui-même qu'il ne craignait pas qu'elles lui fussent imputées à péché au tribunal de Dieu.

Nous pourrions réunir une multitude de témoignages en faveur de la théologie du B. Liguori, mais cela exigerait trop de longueur ; nous nous contenterons de dire que Benoît XIV avait la plus grande opinion de son savoir : consulté un jour sur une question délicate par le savant Jorio, ce grand Pape ne voulut pas décider, et répondit en propres termes : « *Vous avez votre* « *Liguori, consultez-le* (1). » Aujourd'hui on s'attache beaucoup à Rome à répandre la théologie dont nous parlons, et nous savons que plusieurs ordres religieux l'ont expressément adoptée comme la base de l'enseignement de leurs corps et de leur méthode de direction dans le sacré tribunal. Tout promet, avec le temps, un succès universel pour un ouvrage aussi recommandable. Assurément les prêtres qui s'y seront conformés auront lieu de bénir un jour l'inspiration qui fit écrire notre saint sur des matières aussi importantes, d'où dépend le salut de tant d'âmes, et dont une connaissance exacte peut si fort contribuer au salut du confesseur lui-même, bien qu'il ne soit pas coupable lorsqu'il s'égare avec des guides qu'il croit bons.

---

(1) « Voi avete il vostro Ligorio, consigliatevi con « esso. »

On place parmi les autres ouvrages de morale du B. Liguori : 2° l'*Apologie* ou *Dissertation critique apologétique de la théologie morale*. Le titre dit assez ce qu'il en est de cet ouvrage; il est dirigé contre certains contradicteurs qui s'élevèrent, mais non pas avec avantage, contre les principes établis dans la théologie morale.

3° L'*Homo apostolicus*. C'est un abrégé latin du grand ouvrage de théologie morale.

4° *Instruction pratique pour les confesseurs*. C'est la traduction de l'*Homo apostolicus*.

5° *Abrégé de l'Instruction pratique à l'usage des confesseurs*.

6° *Praxis confessarii* ou *Pratique du confesseur*. C'est le complément de l'*Instruction pratique*. Le B. Alphonse y établit les quatre caractères, de père, de médecin, de docteur et de juge, que doit avoir le confesseur, et il en fait dériver autant d'obligations correspondantes. Cet ouvrage a obtenu le plus grand succès et reçu les plus grands éloges. Le célèbre Zaccaria en parle de la manière la plus honorable. L'auteur en a donné lui-même la traduction en italien.

7° Divers opuscules pour les curés et les confesseurs, en italien et en latin.

8° *Instructio catechetica ad populum in præcepta decalogi ut ritè serventur, et Sacramenta ut rectè et utiliter recipiantur*. Ce livre, que

l'auteur a mis également en italien, est destiné, comme on le voit par son titre, à remédier à l'ignorance du peuple. Le saint y parle de ces rigoristes qui affectent une plus grande pureté de doctrine, et qui en rappelant sans cesse les premiers siècles de l'Eglise, chargent les fidèles d'un joug qui est au-dessus des forces humaines. « Ce n'est pas, dit-il, la doctrine de l'Eglise « qui se glorifie d'être mère et non marâtre. « Jansénius et les siens ont suscité cette rigueur.... « Assurément leurs sentiments n'ont pas été adop-« tés par les saints évêques que nous honorons « sur nos autels, ni par les saints ouvriers qui « ont sacrifié leur vie pour sauver les âmes. » Cet ouvrage vient d'être traduit en français. (1)

Nous avons vu précédemment avec quel zèle notre bienheureux s'était élevé, pour la défense de la religion, contre les erreurs qui semblaient avoir débordé de tous côtés dans un siècle égaré par la triple impiété du jansénisme, du protestantisme et surtout du philosophisme. Il a publié à ce sujet plusieurs excellents livres qui forment la seconde classe de ses œuvres; ce sont ses *œuvres dogmatiques*.

1° Son premier ouvrage en ce genre a pour

---

(1) Chez Seguin aîné à Avignon. 1827.

titre : *Ouvrage dogmatique contre les prétendus réformés*. Le concile de Trente fournit comme le texte de cet ouvrage; il n'y est traité que des articles de foi définis par le concile. On y lit une bonne réfutation de *Fra. Paolo Sarpi;* il est terminé par un excellent morceau sur la nécessité d'un juge infaillible, en matière de foi. Cet ouvrage valut à notre saint les félicitations du Pape Clément XIV à qui il fut dédié, et qui applaudissait de tout son cœur à un zèle aussi heureux pour éclairer et ramener les hérétiques. On admira généralement le succès avec lequel l'auteur avait pu, dans un âge aussi avancé, malgré tant d'infirmités et au milieu de tant d'autres soins, traiter un sujet aussi difficile.

2° *Histoire des Hérésies avec leurs réfutations, ou Triomphe de l'Eglise,* 3 vol. Nous avons parlé plus haut de cet important ouvrage, qui fut dédié au marquis Tannucci, premier ministre du Roi de Naples. Le saint y passe en revue toutes les hérésies qui se sont élevées depuis l'établissement de l'Eglise, et les réfute en détail. Il finit son ouvrage par l'exposition et la réfutation des erreurs de Baïus, de Jansénius, de Molinos et de Berruyer.

3° *Vérité de la foi contre les incrédules modernes,* 2 vol. Le but principal de cet ouvrage

est de prémunir et d'éclairer tant de jeunes gens séduits par l'impiété du philosophisme français. Le saint disait qu'il lui avait *coûté des sueurs de sang*. Ce n'était dans sa bouche qu'une façon de parler pour exprimer qu'il lui avait fallu beaucoup de travail. Cet ouvrage renferme une réfutation particulière en forme d'*appendice* du livre de l'*Esprit* d'Helvétius, ainsi que d'un autre de la *Prédication;* on a admiré la *Vérité de la Foi* comme un livre très substantiel et très fort pour la défense du catholicisme. On y traite assez au long de l'autorité du Pape.

4° *Les Victoires des Martyrs*. L'exemple des saints martyrs est mis sous les yeux du lecteur pour exciter sa foi et son courage contre l'envahissement des doctrines impies. Cet ouvrage renferme une mention assez étendue des martyrs des derniers temps, et surtout de ceux du Japon.

5° *Réflexions sur la vérité de la révélation divine*. Notre saint avait publié, en 1756, une dissertation contre les déistes ; il les avait encore combattus dans son livre de la *Vérité de la Foi;* mais voyant les progrès d'une impiété toujours plus menaçante, il fit encore la dissertation, dont nous venons de citer le titre, dans la vue de mettre à la portée de tout le monde les raisons qui viennent à l'appui de notre croyance, et afin de repousser les attaques par lesquelles

on cherchait à ébranler la foi dans l'esprit des peuples.

6° *Conduite de la Providence pour le salut de l'homme par Jésus-Christ.* Ce livre se fait remarquer par un ton de piété extrêmement touchant. Ce fut au sujet de cet ouvrage que Mgr Cervone écrivait au Roi : « Quoique nous « ayons une foule d'ouvrages ascétiques, cependant ceux de Mgr Liguori l'emportent sur « tous à cause de sa piété extraordinaire ; et cela, « non-seulement dans vos états, mais dans toute « l'Italie. » *La Conduite de la Providence* fut dédiée au Pape Pie VI, qui répondit (1) : « Nous « avons reçu avec plaisir ces opuscules où brille « avec la science sacrée un haut témoignage de « cette piété qui vous est propre..... En abdiquant votre évêché vous n'avez pas cependant « abdiqué la vigueur et les travaux d'un évêque. »

7° Notre saint était fort attaché, comme on a pu le voir dans l'histoire de sa vie, à l'autorité du Souverain Pontife. C'était à ses yeux un point capital pour la religion que la suprématie absolue du Pape comme juge des controverses : il

---

(1) Perlibenter accepimus opuscula in quibus præclarum pietatis tuæ studium cum sacrâ doctrinâ conjunctum elucet.... Episcopatu abdicato, nunquam tamen episcopalis animi vim et munus abjecisse videris.

protestait qu'il *était prêt à défendre l'infaillibilité du Pape au prix de son sang et jusqu'à la mort.* On a de lui plusieurs écrits sur le Pape : une *Réfutation de la déclaration de l'assemblée du clergé de France, en* 1682; une autre *Réfutation,* ou *Vindiciæ.... contrà Febronium;* une *Dissertation sur le droit de défendre les mauvais livres.* C'est celle que Zaccaria appelle *savante* et *forte.* Il établit le droit de l'Eglise sur le point en question, et en même temps il détruit les prétextes d'après lesquels on s'autorise à lire de mauvais livres. Il défendit aussi, dans un autre écrit, les immunités de l'Eglise. Sans doute ce grand attachement de notre bienheureux au Saint Siége apostolique ne saurait être trop relevé pour l'édification du lecteur, puisque, d'après Benoît XIV, il faut compter parmi les signes d'une vertu héroïque la soumission et l'obéissance au chef de l'Eglise (*de can. S. S., lib.* 3, *cap.* 23, *nus* 4.)

Les ouvrages ascétiques du B. Alphonse se font tous remarquer par une sorte de profusion des plus beaux et des plus tendres sentiments de piété. Le fond en est tiré des SS. Pères et des meilleurs auteurs en ce genre. La bulle de béatification déclare « qu'il est admirable combien, « par des écrits très multipliés, Alphonse a ra- « mené de pécheurs au bon chemin, et même

« en a fait entrer dans la voie de la perfection « chrétienne (1). » En effet, on ne saurait dire tout le bien qu'ont produit ses ouvrages de piété. Ils sont en trop grand nombre pour qu'il soit possible d'en donner même une légère idée dans ce chapitre : nous ne parlerons que de quelques-uns.

1° *Messe et Office négligés.* Le bienheureux insiste sur la pureté de conscience et la dévotion extérieure avec laquelle il faut célébrer la messe : il montre quel est le genre d'obligation imposé aux prêtres, quant à la récitation de l'office.

2° *Traduction des Psaumes.* On a beaucoup loué ce travail de notre saint : il est fait d'après les interprétations les plus généralement admises, et qui paraissent se rapprocher le plus de la Vulgate.

3° *Sermons pour les Dimanches.* Le censeur de cet ouvrage félicita le Roi de ce qu'il avait été composé dans ses états : il le croyait très utile au bien du royaume par les effets qu'il ne pouvait pas manquer de produire, en assurant aux

---

(1) Mirum.... quot devios ad rectam tramitem, ac etiam ad christianam perfectionem.... multiplicibus scriptis reduxerit.

peuples des instructions appropriées à ses besoins. Ces sujets de sermons ont été traduits en allemand.

4° *La vraie épouse de Jésus-Christ.* Cet ouvrage fut traduit en allemand : on le réimprima plusieurs fois dans cette langue aussi bien qu'en italien ; on le regarde comme un recueil très substantiel de ce que l'auteur a dit sur la perfection religieuse dans ses divers écrits.

5° *Préparation à la mort.* On a pensé que ce livre était très utile dans ces derniers temps, pour réveiller la foi au moment du terrible passage, aujourd'hui que tant d'insensés voient approcher la fin de la vie avec la stupide tranquillité de la brute.

6° *Pratique de l'amour de Jésus-Christ.* C'est de son lit de douleur que le saint exhalait les beaux sentiments qui respirent dans ce livre. Il présente les motifs de l'amour que nous devons à Notre-Seigneur, motifs qu'il tire de considérations très pieuses sur la passion et sur l'institution de l'Eucharistie.

7° *Visites au saint Sacrement.* Il est inutile de dire ce qu'il en est de cet ouvrage qui se trouve entre les mains de tout le monde. Du vivant de son auteur, on en a fait 22 éditions à Naples et à Venise ; nombre d'éditions en ont paru aussi en France. La première traduction qui en

a été faite dans notre langue est du P. Baudran, jésuite, auteur de l'*Ame élevée à Dieu* et de beaucoup d'autres ouvrages ascétiques. *Les Visites au saint Sacrement* ont encore été traduites en allemand et en latin.

8° *Les gloires de Marie*, 2 vol. Le premier volume, sous le nom de *Paraphrase du Salve Regina*, est un grand témoignage de la dévotion du bienheureux envers la Reine du Ciel; et le second volume renferme des sujets de sermon en l'honneur des mystères de la sainte Vierge. L'ouvrage entier a été traduit en allemand, et il vient de paraître cette année une traduction en français du premier volume.

Nous regrettons bien sincèrement de ne pouvoir entretenir davantage notre lecteur des ouvrages du B. Alphonse; mais nous sommes forcés de rejeter en note, au bas de la page, une foule d'autres écrits (1) qui auraient encore mieux

(1) Réflexions utiles aux Evêques.
Règlement pour les Séminaires.
Lettre à un Evêque sur les Missions.
Obligations des Evêques et des Curés.
Avis aux Curés (Guide des Ames.)
Avis aux Prêtres qui assistent les condamnés à mort.
Du Sacrifice de Jésus-Christ sur l'Autel (Explications des Prières de la Messe.)
Cérémonies de la Messe, Préparation, Action de Grâces.
Manière de Prêcher.
Discours pour l'Avent, Noël, etc.
Avis aux Missionnaires.
Du grand bien des Missions.
Lettre sur le choix d'un état, avec un discours.
Avis aux Etudiants.
Vie du P. Caffaro.
De la Perfection religieuse.
Avis aux Novices sur la Vocation religieuse.
Vertus d'une Religieuse.
Règlement pour une Religieuse.
Exhortation à une communauté religieuse.
Règlement de vie pour une personne du monde.
Maximes d'un Chrétien.

démontré le zèle, la piété, et la science d'un saint évêque digne imitateur des plus grands docteurs de l'Eglise, et qui a rendu à la religion des services non moins signalés dans tous les genres.

Avis pour tout état (Maximes spirituelles.)

Règlement d'un Père.

Règlement d'un Chrétien.

Du grand moyen de la Prière.

Oraison mentale.

Maximes éternelles (la Mort, etc., méditations pour huit jours.)

Amour divin.

Traits de feu.

Réflexions spirituelles.

Affections pour Jésus-Christ (Aspirations à Jésus-Christ.)

Portrait des vertus.

Encouragements pour les scrupuleux.

Conversation avec Dieu.

Volonté de Dieu (Conseils de confiance.)

Manière d'entendre la Messe.

Fréquentation des Sacrements.

Considérations sur la Passion, et Méditations sur le même sujet.

Via Crucis.

Prières à Jésus-Christ (Couronne des Cinq Plaies, Couronne des Sept Douleurs.)

Prières à Marie.

Réponse à un anonyme sur la Dévotion à la sainte Vierge.

Autre réfutation d'un ennemi de la Dévotion de la sainte Vierge.

Dissertation sur l'Immaculée Conception.

Neuvaine au Sacré-Cœur.

—— à saint Joseph.

—— pour les Morts.

Cantiques spirituels.

La Fidélité des sujets envers Dieu est un sûr garant de celle qu'ils ont pour leurs princes.

Dissertations théologico-morales sur le jugement particulier, le purgatoire, l'antechrist, les signes de la fin du monde, le jugement universel, l'état du monde après le jugement dernier, l'état des damnés, l'état des bienheureux.

Lettres du B. Alphonse de Liguori, plusieurs volumes.

N. B. Nous ne saurions garantir que tous les opuscules du B. Alphonse se trouvent cités dans cette liste, quelque longue qu'elle soit. Nous avons sous nos yeux la plus grande partie de ses œuvres, mais nous ne connaissons pas précisément tout ce qui nous manque de cette nombreuse collection. Nous espérons que l'entreprise que l'on a commencée de traduire en francais les ouvrages du B. Liguori, nous révélera bien des richesses trop inconnues dans notre pays.

CHAPITRE VII.

Dons surnaturels et réputation de sainteté du B. Alphonse.

Traitant de la béatification des saints, le Pape Benoît XIV établit que Dieu opère des miracles pour manifester la sainteté d'un membre de l'Eglise. Le même auteur remarque que les saints personnages de l'ancien testament étaient, en quelque sorte, canonisés de Dieu par des miracles qui éclataient durant leur vie, tandis que sous la loi nouvelle, les miracles arrivent le plus souvent après la mort, parce qu'alors c'est l'Eglise qui est appelée à prononcer sur la sainteté, et qu'elle a comme besoin de ce témoignage divin pour éclairer son jugement sur celui qu'elle doit proposer à l'imitation et à la vénération de ses enfants en lui décernant un culte public. Le B. Alphonse a reçu le double privilége de l'ancienne et de la nouvelle loi. Sa sainteté a éclaté miraculeusement avant et après sa mort. Bien que nous ayons déjà retracé quelques-uns des

dons surnaturels dont il a été favorisé pendant sa vie, nous n'avons pas entièrement rempli notre tâche à cet égard, et on nous permettra de citer encore quelques faits.

Nous ne pourrons les dire tous, à cause du trop grand nombre; car il conste par le procès de la béatification de plus de cent miracles que notre saint a obtenus de son vivant, sans parler de ceux qui ne sont pas spécifiés dans les actes de ce procès, mais qui, d'après les informations qui furent prises à cette époque, pourraient se compter par milliers.

Il a été prouvé que toutes les fois qu'il sortait à pied ou en voiture, on mettait sur son passage des malades de tout âge, et surtout des enfants infirmes. Il s'arrêtait un moment, les bénissait et ils étaient guéris. On les lui amenait dans sa chambre quand il cessa de sortir, et il leur rendait la santé comme auparavant.

En 1754, il prêchait à Saragnan, dans le diocèse de Salerne, pour la neuvaine de Notre-Dame du Mont-Carmel. Il était logé, avec deux de ses confrères, chez le médecin du lieu. Un jeudi au matin il survient douze membres de sa congrégation prêtres et étudiants. Le médecin n'avait que six livres de viande pour nourrir ses hôtes ainsi que sa nombreuse famille : il demanda à Alphonse la permission de faire servir de la

volaille; le saint ne voulut pas y consentir : « Allez, dit-il en souriant, ne vous mettez pas « en peine, Dieu pourvoira à tout, faites servir « seulement le dîner ordinaire. » On s'en tint à ce qu'il voulut; et en définitive, ce qui paraissait si peu de chose pour tant de gens, suffit pour les rassasier tous. Cependant il y avait à table quinze membres du très saint Rédempteur et dix-huit personnes de la famille du médecin. Après le repas, notre saint, sans s'étonner de ce qui venait de se passer, dit avec une simplicité admirable : « Il ne faut jamais se méfier « de la Providence, mais il faut recourir à elle « dans tous les besoins. »

Le feu avait pris, dans la nuit, non loin de la maison de Saint-Michel des Païens. Entendant les cris du peuple qui accourait pour éteindre l'incendie, Alphonse paraît à sa fenêtre et voit les flammes qui menacent les maisons voisines; alors il donne une image de la sainte Vierge à son frère servant : « Cours, lui dit-il, « jeter cette image dans le feu. » Le frère exécute cet ordre et le feu s'éteint aussitôt.

En 1778, le Vésuve dans une de ses éruptions, jetait des tourbillons de flammes épouvantables en vomissant des torrents de lave : on voyait ce spectacle de Saint-Michel des Païens. Tout le monde était dans l'effroi ; Alphonse s'appro-

che de sa fenêtre, fait le signe de la croix, la flamme disparaît, et on n'aperçoit plus que la fumée qui sort du cratère du volcan.

A Raito, petit pays à trois milles de Salerne, une femme, nommée Emmanuel de César, avait à la bouche une tumeur qui s'était si considérablement augmentée, qu'elle ne pouvait pas avaler une seule goutte d'eau. La douleur ne lui permettait pas non plus de goûter un moment de sommeil tranquille. Cependant, tandis qu'elle était à moitié endormie, elle vit paraître Alphonse portant l'habit de sa congrégation; cette femme le connaissait et s'était même confessée à lui; elle le reconnut parfaitement. Il tenait dans sa main un flacon d'une liqueur blanche, il le lui présenta, en disant : « Buvez de « cette eau. » Elle en but; aussitôt la tumeur disparut, et en effet à son réveil la malade se trouva entièrement guérie. On remarquera que ceci a eu lieu du vivant de notre bienheureux.

Un chanoine de la cathédrale de Sainte-Agathe avait un neveu qui, bien qu'âgé de quatre ans, ne pouvait proférer une seule parole. Il arriva que le saint évêque ayant été indisposé, le chanoine alla lui faire une visite, emmenant avec lui son neveu. Alphonse voulut bien donner quelques dragées à l'enfant; il lui demanda comment il s'appelait : l'oncle répondit qu'il ne

parlait pas encore et que l'on craignait bien qu'il ne fût muet. Aussitôt le prélat fait le signe de la croix sur le front de l'enfant et lui fait baiser une image de la sainte Vierge. Alors celui-ci interrogé de nouveau, répond très distinctement : *Thomas !* C'était son nom. A cette parole, le saint s'adressant à l'oncle : « Il n'est « point muet, dit-il, seulement il graissaye un « peu; mais cela n'est rien, ne vous en inquiétez « pas. » Depuis, le petit Thomas commença à parler librement, sans que rien dans sa voix ait jamais rappelé la première difficulté de son enfance.

Nous ne pouvons omettre de retracer encore quelque chose des extases du B. Alphonse.

Tandis qu'il était en mission dans la ville de Mugado, il lui arriva qn'en disant la messe il parut tout à coup comme transfiguré, et élevé de quelques pieds au-dessus de la terre. C'est un fait qui a eu plusieurs témoins.

Un père de sa congrégation, entrant un jour dans sa chambre, le trouve en extase devant un crucifix et une image de la sainte Vierge. Il avait les bras en croix, son visage était enflammé et resplendissant, son corps ne touchait point à terre, il s'élevait d'environ trois pieds au-dessus du plancher. A ce spectacle, le père qui était entré éprouve un saisissement religieux,

il va se mettre à genoux dans un coin de la chambre, et reste là attentif à tout ce qui se passe. Quelque temps après, il voit Alphonse revenir à terre, puis se dresser tout doucement et prendre la plume pour écrire; mais voilà que le spectateur est aperçu par le saint, qui lui dit, avec la rougeur sur le front et dans une sorte de trouble de cette surprise : « Quoi donc, « vous êtes ici? Je vous ordonne de ne rien dire « à personne de ce que vous avez vu. »

Tandis qu'Alphonse était à Sainte-Agathe, il lui arriva, un vendredi de mars, de commencer sa messe avec une dévotion extraordinaire; mais quand il est sur le point de consacrer, il lève les yeux vers le crucifix et reste ainsi absorbé dans une contemplation extatique pendant un temps si considérable, qu'il faut qu'un chanoine qui était présent vienne le faire sortir de cet état pour continuer le sacrifice. Le saint exhale un soupir et fait la consécration; mais la messe terminée, il s'enferme aussitôt dans sa chambre, contre son usage, et il ne veut voir personne pendant deux heures entières.

Notre saint avait reçu aussi le don de prophétie : deux prêtres de Cava vinrent lui faire une visite à Saint-Michel des Païens. L'un d'eux, qui était le plus jeune, lui dit qu'il se rendait à Naples pour quelques procès; « pour des pro-

« cès ! lui répondit Alphonse; ah ! vous y trou-
« verez une autre affaire bien plus importante :
« c'est celle de votre âme, occupez-vous-en avec
« soin, car vous mourrez bientôt. » Puis s'adressant à l'autre prêtre : « et vous, monsieur
« le curé, dit-il, où allez-vous? » Et comme celui-ci lui fit remarquer qu'il n'était pas curé ;
« il est vrai que vous ne l'êtes pas encore, ré-
« pliqua l'homme de Dieu ; mais vous le serez
« bientôt par ordre exprès de votre évêque. »
Cette double prophétie se vérifia à la lettre. Le jeune prêtre mourut un mois après, et l'autre fut contraint par son évêque d'accepter une des cures de la ville de Cava.

Le chanoine Garzilli de Foggia demandait à être reçu dans la congrégation du très saint Rédempteur. Le père Cafora trouvait que cela ne pouvait se faire, vu que le postulant était âgé de cinquante ans. « Ah ! dit notre saint, je
« veux le recevoir ; car il vivra encore long-
« temps, et vous, vous mourrez bientôt. » En effet, Cafora n'avait que 40 ans quand il mourut, et le chanoine vit sa 97me année.

Un jour qu'il était en chaire à Arienzo, Alphonse s'interrompit tout à coup au milieu de son sermon, et dit au peuple : « Mes chers
« enfants, récitons un *Pater* à l'occasion de l'heu-
« reux trépas de Mgr Albertini, évêque de Ca-

« serte. » On fut étonné de ce langage ; mais quelques jours après on apprit la mort du prélat qui était survenue à l'heure précise où le saint prédicateur l'avait annoncée à son auditoire.

Après avoir donné la confirmation à un jeune malade à Airolles, dans une visite pastorale, le B. Alphonse lui dit avec effusion de cœur : « Ré« jouis-toi, mon enfant, dans trois jours tu seras « en paradis; mais ne manque pas de prier pour « moi. » Le jeune homme mourut trois jours après cette prédiction.

D. Michel Mellile de Monte-Sarchio sollicita un jour les prières d'Alphonse pour son ami le marquis de Marco qu'il savait être très dangereusement malade à Naples : les médecins avaient déclaré qu'il n'y avait plus d'espoir de rétablissement. Cependant, répondit le saint, « l'état de D. Charles de Marco s'est amélioré « cette nuit, il est bien à présent; et c'est à l'in« tercession de Mgr Lucci, évêque de Bovino qui « lui était si attaché, que le malade doit la grâce « de sa guérison. » L'événement justifia ces paroles.

Les dons surnaturels et miraculeux dont le Ciel favorisait avec tant d'éclat le B. Alphonse, lui attirèrent nécessairement une grande réputation de sainteté, et fixèrent en conséquence sur sa personne la vénération et la confiance

non-seulement des peuples, mais encore des personnages les plus distingués et les plus recommandables. Benoît XIV, Clément XIII, Clément XIV et Pie VI lui donnèrent, en plusieurs occasions, des témoignages de la plus haute estime. Ce dernier Pape, recevant un petit portrait du saint avec l'oraison funèbre prononcée à ses funérailles, posa respectueusement le portrait sur sa tête, en présence des personnes qui le lui avaient présenté. Charles III, d'abord Roi des Deux-Siciles et depuis Roi d'Espagne, et Ferdinand IV, son successeur sur le trône des Deux-Siciles, se plurent également à manifester leur vénération pour le serviteur de Dieu. La plupart des grands du royaume partagèrent ce religieux sentiment de leurs souverains : cardinaux, évêques, princes, et tout ce que le rang ou le mérite élevait au-dessus de la foule, montrait assez combien on honorait les vertus qui brillaient en lui. Mgr Scoffi, archevêque d'Amalphi, le citait comme un grand saint du haut de la chaire de sa cathédrale. L'estime que le vénérable serviteur de Dieu Mgr Lucci, évêque de Bovino, professait pour le saint fondateur, lui fit établir, dans son diocèse, une maison de la congrégation du très saint Rédempteur. Mgr Bergamo, évêque de Gaëte, voulut lui servir la messe en simple surplis : il se mettait à genoux

devant lui et demandait à lui baiser la main. Il n'y avait point d'évêque nouvellement institué dans le royaume de Naples qui, avant d'aller prendre possession de son évêché, ne se fît comme un devoir d'aller se recommander à ses prières et prendre ses conseils. Sa simple signature était l'objet d'une espèce de culte : il était arrivé que ses élèves se présentant chez divers évêques avec des papiers signés de sa main, ces prélats posaient ces papiers sur le front, en témoignage de leur religieuse vénération pour celui dont les vertus honoraient si fort l'épiscopat. « Ah ! disait-on partout aux habitants « du diocèse de Sainte-Agathe, que vous êtes « heureux, vous avez un grand saint pour évê- « que. » Tous les sentiments étaient unanimes sur la sainteté du B. Alphonse; ils n'ont jamais varié là dessus à aucune époque de sa vie. La calomnie a pu l'attaquer, jamais elle ne l'a atteint sur sa conduite privée, et les peuples en masse repoussaient avec indignation toute entreprise de la malveillance pour noircir sa personne. Nous avons souvent parlé de l'empressement que l'on témoignait presque partout pour se procurer quelque objet qui lui eût appartenu; souvent on en venait à lui couper de ses habits : à la mission d'Amalphi il fallut lui faire une autre soutane, par suite de cette dé-

votion générale à le dépouiller ainsi pour avoir des reliques; ses cheveux, le sang qu'on lui avait ôté, les vieux restes de ses vêtements, tout cela était toujours fort recherché, et pieusement conservé.

Cette réputation de sainteté n'était pas circonscrite dans le royaume, ni même dans l'Italie. On a vu la lettre de l'abbé Nonnotte. Cet écrivain ne parlait pas sur ce ton seulement en écrivant au bienheureux, mais il professait les mêmes sentiments dans des lettres adressées à divers personnages de l'Italie, et s'honorait d'avoir lui-même donné une nouvelle traduction, en français, des *Visites au saint Sacrement*, autant à cause des hautes et admirables vertus du saint auteur, que parce qu'il jugeait ce livre éminemment propre à exciter la piété des fidèles envers Notre-Seigneur et envers la sainte Vierge.

CHAPITRE VIII.

Miracles opérés par l'intercession du B. Alphonse après sa mort.

On sait qu'en procédant à la béatification d'un saint, on examine à Rome s'il conste de quelque miracle opéré, après sa mort, par son intercession, et que sa cause ne se poursuit qu'autant que plusieurs de ces miracles sont juridiquement prouvés. Si nous ne pouvons citer tous ceux dont les actes de la béatification du B. Alphonse nous donnent la connaissance, du moins est-ce dans ces actes authentiques que nous nous sommes imposés le devoir de puiser tous nos documents pour ce présent chapitre. Nous n'exceptons de cette règle que quatre faits plus récents, que nous ne saurions aucunement passer sous silence, vu qu'ils ont eu lieu dans notre patrie, et nous pourrions presque dire sous nos yeux, puisque nous connaissons particulièrement les témoins oculaires comme les personnes qui en ont été l'objet.

Le père François d'Ottajano, mineur réformé de l'ordre de saint François, était atteint depuis plusieurs mois d'un rhumatisme très douloureux ; il s'y joignit la fièvre et une grosse toux accompagnée de crachats purulents mêlés de sang. Après bien des remèdes inutiles, les médecins déclarèrent qu'il était éthique. Il se rendit alors à Naples pour y consulter les docteurs les plus renommés ; ils s'accordèrent tous à dire qu'il était dans un état voisin du marasme, dernier degré de la phtisie ; mais qu'il risquait d'être étouffé par l'explosion de quelque tubercule avant même que le mal fût parvenu à ce dernier période. Se regardant comme incurable et voyant que tout le monde le fuyait à cause de la contagion, il imagina d'aller finir ses jours, dans la terre de Labons, auprès d'une tante octogénaire. Il s'y trouva toujours de mal en pis ; il était tout décharné, et semblable à un squelette ; il faisait comme horreur à voir, et s'attendait à mourir à tout moment. Cependant, le 29 août 1787, c'est-à-dire, vingt-huit jours après la mort du B. Alphonse, il lui vint dans l'esprit de recourir à son intercession, et appliquant sur sa poitrine un petit morceau de linge qui avait servi au saint évêque, il s'écria spontanément : « Si vous êtes véritablement au « Ciel, obtenez-moi de ne pas mourir de cette

« maladie. » A peine eut-il prononcé ces paroles qu'il s'endormit tranquillement, et à son réveil il se trouva parfaitement guéri.

En 1790, Madelaine de Nunzio, épouse Tozzi, du lieu de Rain, diocèse de Bénévent, eut, à la suite de ses couches, un abcès au sein gauche. Le chirurgien voyant que la partie malade était devenue noire, jugea nécessaire de l'ouvrir pour donner issue à la matière qui y séjournait et empêcher la gangrène. Il en découla pendant plusieurs jours une humeur virulente et fétide; cependant la gangrène s'était établie, elle gagnait les parties environnantes, et la plaie était devenue très profonde : le chirurgien tailla alors toutes les chairs mortes et spongieuses : malgré cette opération la plaie s'envenima toujours davantage, et il fallut en venir à l'amputation de la majeure partie du sein dont les chairs furent portées au cimetière. La gangrène ne fut pas extirpée pour cela et ses ravages étaient toujours plus alarmants; comme l'homme de l'art désespérait de la guérison, on administra à la malade les derniers sacrements. Dans la soirée du même jour, elle reçut la visite d'une de ses amies, qui lui apporta une petite image et un morceau des vêtements de notre bienheureux, l'engageant à se recommander à son intercession. La malade appliqua aussitôt l'image sur la plaie

et avala dans un peu d'eau quelques fils du morceau d'étoffe. A l'instant voilà qu'elle entre dans un paisible sommeil. Au milieu de la nuit, elle s'éveille et déclare qu'elle se sent guérie. Le lendemain elle se lève, et elle n'en revient pas de surprise et de joie en voyant non-seulement sa plaie fermée, mais son sein entièrement renouvelé de manière qu'elle pouvait allaiter son enfant. Depuis, elle n'a plus ressenti aucun mal. C'est sur ces deux miracles que nous venons de relater, qu'a été rendu affirmativement le décret : *An et de quibus miraculis constet?*

Charles de Vieux, novice de la congrégation du très saint Rédempteur, fut attaqué, en 1788, d'une violente douleur à la poitrine avec difficulté de respirer et vomissement de sang. Se voyant dans un état désespéré, il implora l'intercession du vénérable fondateur de sa congrégation, et plaça son image et quelques-uns de ses cheveux sur sa poitrine; dès-lors, les symptômes alarmants de sa maladie disparurent et la santé lui fut rendue.

Dominique Damian, pharmacien à Nocéra des Païens, fut saisi, en 1789, d'une fièvre maligne avec de grandes douleurs dans la tête. En vain on lui administra toutes sortes de remèdes, le mal empirait toujours, et les médecins l'avertirent de recevoir les derniers sacrements. Enfin, il

tomba dans une profonde léthargie ; ce fut alors que sa femme plaça dans sa main un chapelet du B. Alphonse ; un instant après, elle s'aperçut que son mari balbutiait quelques paroles. Elle le crut en délire ; cependant elle lui demanda ce qu'il faisait, il répondit qu'il récitait le rosaire avec le chapelet qu'elle lui avait donné. Cette réponse étonna et consola cette épouse éplorée : elle conçut quelque espoir de guérison. En effet, étant sorti de sa léthargie, le malade déclara que Mgr Alphonse de Liguori lui avait apparu ; qu'il s'était approché de son lit, lui avait imposé la main sur sa tête, et l'avait assuré qu'il guérirait. Cela se vérifia bientôt après.

Marie Macarielle, épouse Silvius, de la terre d'Arienzo, était sur le point de mourir dans les douleurs de l'enfantement. On lui présenta un bâton dont s'était servi notre bienheureux. C'était pour qu'elle s'y appuyât en priant le saint de venir à son secours : et voilà qu'au moment qu'elle a le bâton dans sa main elle accouche heureusement. Elle se souvint alors qu'en faisant présent de ce bâton à son beau-père, Alphonse lui avait dit qu'il pourrait lui servir un jour. Plusieurs autres femmes ont dû aussi à l'assistance de notre saint, leur heureuse délivrance dans un accouchement difficile.

Pascal d'Etienne, enfant de huit ans, de la

ville d'Amalphi, avait perdu la vue par une ophtalmie. Après mille tentatives différentes, les médecins d'Amalphi et de Naples l'avaient abandonné. Deux pères de la congrégation du très saint Rédempteur étant venus à Amalphi, eurent occasion de connaître le jeune aveugle ainsi que sa famille désolée. Ils lui suggérèrent de se recommander au serviteur de Dieu, et de placer une de ses reliques sur les yeux de l'enfant. Placer cette relique et être témoins du recouvrement de la vue, ce fut l'ouvrage de quelques courts moments.

Marie Caton, ſemme Capouan, de la ville de Cava, avait, depuis six ans, le poumon attaqué de tubercules avec difficulté de respirer; elle toussait avec effort et ses crachats étaient purulents. Il se joignit à ces fâcheux symptômes une fièvre aiguë, des nausées fréquentes, le dégoût de toute espèce de nourriture, et un grand affaiblissement des forces et de la voix; enfin après vingt-quatre jours d'un état si funeste, les médecins désespérèrent des ressources de l'art, et la malade reçut les sacrements. Depuis, un prêtre se tenait toujours auprès de son lit pour l'assister dans son agonie qui était imminente. Cependant une femme de ses amies lui attacha au cou une relique de notre bienheureux, l'exhortant à prier le saint d'obtenir

sa guérison. Dès que cette femme fut sortie, la malade vit paraître devant elle trois Vierges avec des vêtements couleur d'azur. L'une d'elles avait plus d'éclat et de majesté que les deux autres. Le B. Alphonse était auprès de ces Vierges revêtu de l'habit de sa congrégation : son cou était recourbé, sa tête couverte, et son visage riant comme il était durant sa vie. D'une main il s'appuyait sur un bâton semblable à celui de ses élèves dans leurs voyages; de l'autre il montrait la mourante aux trois Vierges : une d'entr'elles la prit par la main et lui ordonna de se lever; puis lui montrant avec le doigt celle qui était environnée de plus d'éclat et de majesté, elle lui dit que la sainte Vierge, par l'intercession de son serviteur Alphonse, lui rendait la santé. A ces mots, la malade essaya de sauter de son lit; mais sa sœur, qui veillait auprès d'elle, la retint en appelant du secours. On vint dans la chambre et la vision disparut. La malade raconta tout ce qu'elle avait vu et entendu. On reconnut que tous les symptômes de son mal n'existaient plus et elle se trouva parfaitement rétablie. Le médecin ne pût s'empêcher de convenir que c'était là un vrai miracle.

Marianne Rispoli, demoiselle de trente ans, de la ville d'Amalphi, était abandonnée des médecins pour un ulcère chancreux et invétéré au

sein gauche. Un soir que ses douleurs étaient encore plus cruelles que de coutume, elle eut la pensée d'invoquer le secours du B. Alphonse: elle le fit avec une grande confiance, appliqua une de ses reliques sur la partie souffrante et se mit au lit. Son sommeil fut long et paisible; à son réveil, elle se trouva délivrée de toute douleur. Sa guérison fut si complète, qu'on ne reconnaissait plus sur son corps aucune trace de la plaie qui avait dévoré son sein.

D. Vincent Massar, prêtre de Foggia, avait été frappé d'apoplexie à plusieurs reprises; il était tombé dans des convulsions horribles et vomissait le sang. Les prêtres qui l'entouraient lui faisaient la recommandation de l'âme : déjà ses membres étaient glacés ; mais voilà qu'on lui fait sur le corps le signe de la croix avec une image du B. Alphonse, et aussitôt ses convulsions et le vomissement cessent, ses membres reprennent leur chaleur et leur mouvement, il se lève de son lit; et tandis qu'on croyait qu'il mourrait dans la nuit, il fut parfaitement guéri dès le lendemain.

Tous ces faits que nous venons de citer sont relatés dans les actes de la béatification. Il nous reste encore à parler de quatre autres qui sont arrivés dans les pays où nous écrivons, et dont

nous pouvons en toute confiance garantir la certitude.

La dame Marie-Agnès Bastide, épouse du sieur Jean-Antoine Félix, greffier en chef au tribunal de commerce d'Aix en Provence, était affligée depuis long-temps de la gravelle. Dès la fin du mois de juin 1818, les atteintes de ce mal furent extrêmement douloureuses; depuis elles furent toujours en croissant pendant quarante-deux jours. A peine, durant tout ce temps, y avait-il quelques courts intervalles d'un soulagement médiocre. C'étaient par fois des évanouissements alarmants et des suffocations qui présentaient tous les symptômes de la mort ; cette espèce d'agonie se prolongeait souvent près de vingt-quatre heures, durant lesquelles la malade ne pouvait pas même avaler quelques gouttes d'une boisson quelconque. Jamais, même quand elle se trouvait moins mal, elle n'avait pu se lever sur son séant, et si on voulait la remuer, on lui causait des douleurs intolérables : l'approche seule d'une simple couverture sur la partie affectée lui faisait jeter des cris affreux. Vers la fin de juillet les remèdes n'opérant plus rien, pas même un soulagement momentané, les douleurs étaient continues et tout le monde s'attendait à une mort prochaine. Enfin, le 2 août de cette année 1818, on célébra, pour la première fois

dans notre église de la mission de Provence à Aix, la fête solennelle du B. Alphonse-Marie de Liguori. Le supérieur de la congrégation des missionnaires, après avoir retracé en chaire les vertus du saint, parla aussi des miracles opérés par son intercession. On rapporta à la dame Félix ce qu'il en avait dit; déjà son confesseur qui était un des missionnaires, lui avait donné l'image du serviteur de Dieu, en l'engageant à se recommander à son intercession. Tout cela excita en elle une dévotion pleine de confiance. Cependant malgré tout ce qu'on pût lui dire, elle ne voulut appliquer sur son corps l'image du bienheureux qu'avec la permission de son confesseur; en attendant elle tomba dans le dernier état de faiblesse, elle ne parlait plus, le confesseur vint, lui permit ce qu'elle desirait, et se retira convaincu qu'il n'y avait d'espoir que dans un secours surnaturel; déjà même sur l'invitation du supérieur des missionnaires, les fidèles avaient demandé pour elle la grâce d'une bonne mort dans la prière publique qui se fait tous les soirs dans les églises de notre congrégation. Enfin la malade fait ce qui lui a été conseillé, et aussitôt elle éprouve comme un frémissement suivi d'un bien-être inexprimable. Elle passa une nuit fort tranquille, elle ne souffrait plus et se sentait bien; le lendemain matin, elle dit à son confesseur

qu'elle était tout à fait guérie : « S'il en est « ainsi, lui répondit celui-ci, à peu près comme « notre Seigneur au paralytique de l'Evangile, « s'il en est ainsi, levez-vous et marchez. » Et il sortit. Aussitôt la dame Félix se leva et marcha; elle reprit son train ordinaire, elle alla le lendemain communier à l'autel du bienheureux et se trouva parfaitement guérie. Nous avons connu nous-mêmes cette dame, qui est morte six ans après d'une autre maladie, et nous connaissons aussi la plupart des personnes qui ont été témoins de sa guérison miraculeuse. La relation que nous en donnons est tirée d'un écrit fait de sa main, et que nous nous sommes contentés d'abréger.

Après une maladie sérieuse, la demoiselle Clarisse Boyer, âgée de 21 ans, fille d'un honnête marchand d'Aix en Provence, n'avait plus qu'une santé faible et chancelante. Dans le mois de janvier 1827, des accès de fièvre, un dégoût presque absolu de toute nourriture, des évanouissements fréquents et des douleurs aux entrailles la mirent dans une situation assez inquiétante pour que son médecin ouvrit l'avis d'une consultation. Deux médecins se joignirent à lui, et ils déclarèrent au père qu'ils n'attendaient pas un grand effet des ressources de l'art. Cependant ils ordonnèrent divers remèdes; mais ce fut en vain, et

la malade se voyait dans un état désespéré. Elle s'abandonna à la divine Providence, et lui fit généreusement le sacrifice de sa vie; déjà elle n'avait plus la force de se tenir debout. A cette époque, (mois de mars) elle vomissait ordinairement tout ce qu'elle prenait; à la fin du même mois, l'estomac se trouva tellement resserré, qu'ainsi que l'avaient prédit les trois docteurs, il ne pouvait presque plus recevoir une seule goutte d'eau. Le médecin ordinaire avertit de la faire administrer sans trop différer : elle reçut le saint viatique dans la semaine de passion, (du 2 au 8 avril) la fréquence des évanouissements faisait dire au docteur qu'elle succomberait dans une de ces syncopes. Elle vomissait avec des efforts qui laissaient une prostration générale de forces. Enfin dès le samedi de cette semaine de passion, elle ne voulut plus rien prendre : on se contentait de lui humecter les lèvres avec un linge trempé dans la tisane; le lundi le médecin renouvela l'assurance de l'inutilité de toute tentative; déjà les amies de la malade se disposaient à lui rendre les derniers devoirs : elles demandèrent au docteur quel pourrait être à peu près le jour fatal; il répondit qu'elle pouvait passer à chaque instant, mais que certainement sa vie ne se prolongerait pas au de-là du mercredi ou du jeudi au plus. Le mardi le

docteur la trouva à l'extrémité : « Votre sœur, « dit-il à une sœur de la malade, n'a plus « besoin que de prières. » Depuis on ne s'attendait plus qu'au trépas, on ne donnait à la malade que les soins que l'on doit à une agonisante; pour tout remède du corps, on se contentait de lui humecter les lèvres. De temps en temps on s'approchait d'elle pour s'assurer si elle respirait encore. Cette espèce d'agonie fut ainsi prolongée jusqu'au jeudi-saint. Il y avait près d'une semaine que la malade n'avait pris aucune espèce de nourriture, on croyait à chaque instant qu'elle allait rendre le dernier soupir, et on lui suggérait les pieux sentiments qui convenaient à sa situation. Il était onze heures du soir, elle avait les extrémités et presque tout le corps glacés, une sueur mortelle était aperçue autour du cou, et déjà le râle se faisait entendre. Il y avait dans sa chambre, deux de ses sœurs, une de ses compagnes à peu près de son âge qu'elle avait désigné elle-même pour la porter dans le tombeau, et mademoiselle Mathieu, fille d'une piété exemplaire, âgée de 35 ans. Comme celle-ci, une croix à la main, assistait la mourante, elle est tout à coup vivement affectée par la pensée de la désolation de la famille, et par un mouvement spontané, elle s'écrie : « Bienheureux Alphonse de Liguori, vous qui

« avez opéré tant de miracles, si c'est la sainte « volonté de Dieu, rendez la santé à cette fille, « à cause de ses parents. » A peine cette prière est-elle achevée, que la malade ressent dans tout son corps un changement extraordinaire, à l'instant elle ouvre les yeux avec joie et vivacité, et d'une voix assurée elle demande de la tisane; on est effrayé de l'entendre parler, et on lui présente en tremblant le linge humecté, elle le refuse et demande une tasse, qu'elle prend des mains de sa sœur et qu'elle boit incontinent : « Je suis guérie, dit-elle, je veux me lever, j'irai « devant le saint Sacrement. » (C'était la nuit du jeudi-saint.) On se refusa à sa piété. Mais elle se trouva dès-lors tout à fait guérie, elle disait qu'il semblait qu'on lui avait ôté son corps pour lui en donner un autre; le lendemain le médecin après avoir bien examiné, répéta plusieurs fois : « C'èst prodigieux, il n'y a que Dieu « seul qui puisse faire des choses semblables. » Clarisse avait un air de santé sur tous ses traits : son visage et ses lèvres étaient colorés; elle mangeait avec appétit, et sa voix était forte et soutenue. Il y eut dans sa maison un concours extraordinaire de gens de toutes les classes pour la voir, et entendre de sa bouche ce qui venait de se passer. Le samedi, elle se mit à l'ouvrage, et le jour de Pâques elle alla faire sa communion

et prier aux pieds de l'autel du B. Alphonse dans notre église de la mission de Provence. La foule se pressait sur son passage, et par allusion à la circonstance du jour, on l'appelait la ressuscitée. Ce que nous venons de raconter est un fait dont on peut dire que toute la ville d'Aix a été comme témoin; les journaux même en ont parlé (1), et il est impossible de le révoquer en doute. Nous pouvons ajouter qu'aujourd'hui Clarisse se porte parfaitement bien.

Elisabeth Fluchaire, à Marseille, était dans un état de langueur depuis environ trois ans; il y avait déjà neuf mois qu'elle gardait le lit; elle éprouvait des vomissements de sang très considérables, et paraissait bien près du terme de sa vie, lorsque vers le mois d'août 1827, elle eut la pensée de faire une neuvaine en l'honneur du B. Alphonse, dont on célébrait la fête dans notre église de la mission à Marseille. Durant sa neuvaine, elle eut un songe dans lequel elle vit le B. Alphonse qui lui présentait un bouquet de très belles fleurs, lesquelles s'étant flétries d'abord, avaient ensuite jeté de nouvelles tiges d'une fraîcheur et d'une beauté admirables.

---

(1) Voyez la Gazette de Lyon et l'Ami de la Religion n° 1341.

Depuis ce songe, la malade n'avait plus douté de sa guérison. Cependant elle se trouvait dans un état toujours plus alarmant. Le veille du dernier jour de sa neuvaine, elle voulut se lever tandis qu'elle était seule. Elle ne put se soutenir, et plusieurs heures après, on la trouva étendue sur le plancher de sa chambre presque sans vie et nageant dans son sang; le médecin fut appelé; il dit que cet accident hâterait la mort. Mais dans la nuit suivante la malade pria une des personnes qui veillaient autour d'elle de dire le chapelet et les litanies du B. Liguori pour la fin de sa neuvaine. Elle ne pouvait presque pas parler elle-même, et se contentait de suivre tout bas ce que l'on disait. Ces prières achevées, elle dit qu'elle se trouvait bien; elle voulut se lever, et passa le reste de la nuit en prière à genoux aux pieds de son lit, elle fit appeler son confesseur, et alla ensuite faire sa communion dans la chapelle de l'évêché; plusieurs plaies et une grande tumeur venaient de disparaître, sa guérison fut complète. Elle ne s'est pas démentie depuis. Le médecin a adressé à Mgr l'évêque de Marseille un rapport sur cette guérison : il est conforme à notre récit; nous ne voulons rien préjuger sur la nature d'un fait qui est actuellement soumis à l'examen de l'autorité compétente.

Depuis environ deux ans, M. Léon-Gustave

Reynier à Marseille, diacre de notre congrégation de l'Immaculée Conception, souffrait cruellement d'une affection au cœur. L'excès de la souffrance lui causait quelquefois des évanouissements assez longs. Plusieurs médecins l'avaient traité sans succès. On ne pouvait le soulager momentanément qu'en l'affaiblissant au dernier point : c'était presque tous les quinze jours une forte saignée ou l'application des ventouses. Cependant le mal s'invétérait, et le jeune diacre en était réduit à une impuissance absolue pour tout genre d'occupation. Il languissait, faisant craindre pour lui une fin prématurée, lorsqu'au commencement du mois d'août 1827 à son état habituel vint se joindre une inflammation aux entrailles avec les douleurs les plus aiguës. On eut lieu de concevoir de très vives inquiétudes sur son compte. Il eut plusieurs accès très violents, le dernier fut tel que le médecin déclara que s'il se prolongeait encore un quart d'heure c'en était fait du malade. Lui-même se sentait succomber, et s'adressant à notre supérieur qui était auprès de son lit : « Mon père, lui dit-il, « priez pour moi, je me meurs » Au même instant il invoque le B. Liguori, ce qu'il n'avait jamais fait pour sa guérison, et aussitôt la douleur cesse, il s'endort, et à son réveil il se trouve hors de danger : c'était le second jour de l'octave

du B. Alphonse célébrée avec solennité dans notre église de Marseille. Peu de temps après M. Reynier a été ordonné prêtre par dispense : il n'a plus ressenti depuis aucune atteinte de ses deux maladies, il se livre aujourd'hui aux travaux les plus pénibles du saint ministère, et sa santé est florissante.

CHAPITRE IX.

Procès de la béatification et de la canonisation du B. Alphonse.

Il y avait à peine une année que le B. Alphonse était allé recevoir sa couronne immortelle, lorsque les pères de la congrégation du très saint Rédempteur firent constater par les juges ordinaires ses vertus héroïques et les miracles opérés par son intercession. Deux procès verbaux furent dressés à cet égard, l'un à Sainte-Agathe où il avait été évêque, et l'autre à Nocéra des Païens où l'on possède ses précieux restes. Quatre-vingt-sept témoins, tous choisis parmi les personnes les plus recommandables par leur piété, leur savoir et leur rang dans la société, attestaient par serment dans ces pièces les faits héroïques et les miracles du saint évêque. Elles furent envoyées à Rome pour obtenir l'introduction de la cause de la béatification et canonisation.

Vers le même temps, des cardinaux, des archevêques, des évêques, des vicaires capitulaires, des chapitres de cathédrale et de collégiale, des

corps religieux, des magistrats du premier ordre, et une foule de personnages distingués du royaume des Deux-Siciles adressèrent leurs instances auprès du Saint Siége pour demander le commencement du procès. Plusieurs de ces suppliques arrivèrent trop tard pour qu'on en prît acte; cependant celles qui ont été enregistrées sont encore au nombre de quatre cent huit. On remarque parmi celles-ci, les lettres du Roi Ferdinand IV qui, aussi grand admirateur que son père des vertus d'Alphonse, donna aux démarches qui furent faites alors toute la considération due à sa personne auguste.

Ensuite de l'examen de ces suppliques, et sur le rapport du cardinal Archinto, préfet de la congrégation des Rits, il fut rendu, le 30 avril 1796, un décret pour que la cause de notre saint fut introduite. Le 4 mai suivant, le Pape Pie VI approuva ce décret, et signa de sa propre main la commission de la cause. Aussitôt fut rendu un autre décret par lequel Mgr Alphonse-Marie de Liguori fut déclaré vénérable, et des lettres rémissoriales furent expédiées dans les villes de Nocéra des Païens et de Sainte-Agathe des Goths aux juges délégués pour les informations apostoliques sur les vertus et les miracles du serviteur de Dieu.

Conformément aux décrets d'Urbain VIII, il

fut constaté par un décret du 16 septembre 1797, qu'on n'avait rendu à Alphonse aucun culte illicite, et le 20 du même mois, le Pape approuva encore cette résolution. Le cardinal Archinto, rapporteur de la cause, vint à mourir; le Pape Pie VII lui substitua, le 6 mars 1802, le cardinal Carraccioli : ce prélat fit rendre, sous la date du 27 du même mois, le décret en faveur de la validité du procès apostolique sur la réputation de sainteté du serviteur de Dieu. Le 30 avril, ce jugement fut confirmé par le souverain Pontife.

Avant d'en venir à l'examen des vertus, il fallut procéder à celui des ouvrages et des manuscrits. Cet examen eut lieu, et sur le rapport du cardinal de Saluces, qui tenait la place du cardinal Caraccioli, la sacrée congrégation des Rits décida, le 14 mai 1802, que d'après un examen théologique il ne s'était rien trouvé dans les œuvres imprimées et manuscrites du vénérable Alphonse de Liguori qui fût digne de censure, *nihil censurâ dignum fuisse repertum*, et qu'en conséquence on pouvait *procéder ultérieurement*. Cette décision fut approuvée du Pape le 17 du même mois. Cependant comme on produisit d'autres écrits qui n'avaient pas été examinés, il fallut revenir à un nouvel examen qui eut le même résultat que le premier. Cette décision favorable

de la congrégation des Rits fut rendue le 17 septembre et approuvée le 24 du même mois. Dès le 25 août, le Pape avait accordé dispense des décrets d'Urbain VIII, portant qu'on ne pourrait procéder à l'examen spécial des vertus d'un serviteur de Dieu que cinquante ans après sa mort.

Cet examen des vertus fut commencé le 10 juin 1806 dans une congrégation extraordinaire dite *anti-préparatoire;* il fut continué dans une autre congrégation *préparatoire* du 17 février 1807 au palais Quirinal, et terminé le 28 avril dans une congrégation générale, tenue en présence du Pape Pie VII dans son palais du Quirinal. Les cardinaux et les consulteurs y déclarèrent unanimement que les vertus du vénérable Alphonse-Marie de Liguori s'étaient élevées à un degré héroïque. Cependant avant de rendre sa décision, le souverain Pontife voulut attendre quelques jours pour se donner le temps d'implorer encore mieux les lumières du saint Esprit. Ce fut le 7 du mois de mai, fête de l'Ascension de N. S., qu'après avoir célébré la messe dans sa chapelle domestique, et avoir assisté avec les cardinaux à la messe solennelle chantée à la basilique de saint Jean de Latran, que le saint Père publia dans le chœur d'hiver de cette basilique son décret solennel sur les vertus du serviteur de Dieu; sa Sainteté proclama qu'il

« constait que le vénérable serviteur de Dieu « Alphonse-Marie de Liguori avait possédé à un « degré héroïque les vertus théologales et cardi- « nales, *constare de venerabilis servi Dei Al- « phonsi-Mariæ de Liguorio virtutibus théolo- « galibus et cardinalibus, earumque adnexis in « gradu heroico* (1). »

Il ne restait plus pour la béatification solennelle que l'examen des miracles. Parmi le grand nombre de ceux qui s'étaient opérés par l'intercession du serviteur de Dieu, on en choisit trois qui devaient être proposés dans la congrégation extraordinaire *anti-préparatoire*. Cette assemblée devait avoir lieu le 26 septembre 1809. Les circonstances ne permirent pas de la tenir. La captivité du Pape, la dispersion des cardinaux, l'envahissement des états romains, suspendirent la procédure. Seulement chacun remit son avis par

---

(1) On remarquera sans doute qu'il conste par ce décret solennel du souverain Pontife, que le B. Alphonse a possédé *la prudence*, vertu cardinale, à un degré héroïque, et cela non-seulement dans ses actions, mais encore dans ses écrits; car, comment louer la prudence d'un homme qui aurait écrit imprudemment? En conséquence, ce décret nous paraît donner à la théologie morale du bienheureux une autorité que n'ont pas assurément tous les auteurs.

écrit sur la question des miracles au cardinal de Pietro, alors délégué apostolique à Rome. Après la persécution, l'affaire de la béatification du serviteur de Dieu fut reprise. Le 28 février 1815, c'est-à-dire, au bout d'environ six ans d'interruption, eut lieu au palais Quirinal la congrégation préparatoire sur les miracles; et le 5 septembre, se tint en présence du Pape, et toujours dans le palais Quirinal, la troisième congrégation générale d'usage sur la même question; deux miracles suffisaient, la congrégation n'en approuva que deux. Le Pape voulut prendre encore du temps pour implorer les lumières du saint Esprit; mais le 17 septembre, jour auquel on célébrait pour la première fois dans toute l'Eglise catholique la fête de N. D. des douleurs, fut choisi par le saint Père pour la promulgation du décret en faveur des miracles, à cause de la grande dévotion du serviteur de Dieu pour les souffrances de la sainte Vierge. Ce jour-là, après avoir offert le saint sacrifice dans sa chapelle domestique du Quirinal, sa Sainteté publia son décret par lequel elle reconnaissait deux miracles du second ordre opérés par l'intercession du vénérable Alphonse-Marie de Liguori, savoir : « La subite « et parfaite guérison du sein de Madelaine de « Nunzio, dont la plus grande partie avait été « coupée la veille à cause d'un ulcère gangré-

« neux avec la réintégration des chairs enlevées, « ainsi que la guérison instantanée et entière « avec rétablissement des forces du P. François « d'Ottajano, de l'ordre des mineurs réformés de « saint François, lequel était atteint d'une phtisie « pulmonaire et d'un marasme complet. » (Ces deux miracles sont ceux qui ont été rapportés en premier lieu dans le chapitre précédent.) « *Su-* « *bitæ perfectæque sanationis mammillæ ob ulens* « *gangrænosum magnâ ex parte pridiè abscissæ* « *Magdalenæ de Nunzio cum deperditæ substan-* « *tiæ redintegratione; et instantaneæ perfectæque* « *sanationis P. Francisci ab Ottajano ordinis* « *minorum reformatorum sancti Francisci à* « *phtysi pulmonali, confirmatoque marasmo, vi-* « *ribus illicò restitutis.* »

Il ne restait plus qu'à prendre l'avis de tous les pères de la sacrée congrégation, pour que le nom du vénérable Alphonse-Marie de Liguori fut inscrit parmi les noms glorieux des bienheureux reconnus par l'Eglise. Il y eut, le 10 décembre 1815, une congrégation générale dans le palais du Quirinal en présence du souverain Pontife Pie VII. On donna unanimement un vote affirmitif, et le 21 du même mois, jour de la fête de l'apôtre saint Thomas, après avoir célébré le saint sacrifice dans son palais du Quirinal, le Pape publia le décret qui permettait de « pro-

« céder en sureté à la béatification du vénérable « serviteur de Dieu Alphonse-Marie de Liguori. « *Tutò procedi posse ad beatificationem venera-* « *bilis servi Dei, Alphonsi-Mariæ de Liguorio.* » En vertu de ce même décret, il était également permis de faire en son temps la cérémonie solennelle de la béatification dans la basilique de saint Pierre.

Cette cérémonie eut lieu le 15 septembre de l'année suivante 1816. On y mit le plus grand éclat; sur le frontispice de l'église, au-dessus de la grande loge, flottait un magnifique étendart représentant le B. Alphonse dans la gloire avec cette inscription au bas:

B. ALPHONSO-MARIÆ DE LIGUORIO,
NEAPOLITANO,
CONGRÉGATIONIS SS. REDEMPTORIS,
AC OLIM,
EPISCOPO AGATHENSI,
VITÆ INNOCENTIA ET VIRTUTIBUS ADMIRANDO,
CHARITATE IN DEUM ET DEI PARAM FLAGRANTISSIMO,
ÆTERNÆ PROXIMORUM SALUTIS CURATORI INDEFESSO,
SÆCULARIBUS COENOBITIS PRESBYTERIS ANTISTITIBUS,
EXEMPLO ABSOLUTISSIMO,
DECRETO PII P. O. M.
HONORUM COELESTIUM ET DIEI FESTI,
DEDICATIO (1).

---

(1) Au B. Alphonse-Marie de Liguori, de Naples, fondateur de la congrégation du très saint Rédempteur, et

On avait aussi placé sur l'entrée principale du majestueux portique de saint Pierre un très beau tableau du miracle de Foggia, représentant le moment où des rayons de lumière vinrent d'une image de la sainte Vierge se réfléchir sur le front du saint prédicateur en extase. Diverses inscriptions rappelaient des traits de la vie du bienheureux, ainsi que les deux miracles reconnus par le décret pontifical. L'immense basilique était toute décorée de riches tentures de damas brodées en or. C'était de la plus grande magnificence; au fond de l'église, au-dessus de la chaire de saint Pierre, se trouvait placé, au milieu d'une lumière éblouissante, un grand tableau de forme ovale représentant le B. Alphonse-Marie de Liguori. Un nombre prodigieux de cierges de toute grandeur l'environnaient comme d'une gloire céleste. A dix heures du matin, le postulateur de la cause, membre et

---

ancien évêque de Sainte-Agathe, homme admirable par ses vertus et l'innocence de sa vie, tout brûlant d'amour pour Dieu et plein de dévotion pour la sainte Vierge, ouvrier infatigable pour le salut éternel de son prochain, modèle parfait pour les gens du monde, les religieux, les prêtres et les prélats, solennelle dédicace des honneurs des saints et d'un jour de fête, par un décret du souverain Pontife Pie VII.

procureur général de la congrégation du très saint Rédempteur, vint, en présence de toute la congrégation des Rits et accompagné du prélat secrétaire de cette sacrée congrégation, demander dans un discours latin au cardinal de la Somaglia, évêque de Frascati, vicaire général du saint Père et préfet de la congrégation des Rits, la permission de publier le bref de la béatification solennelle du vénérable Alphonse-Marie de Liguori. Après ce discours et la lecture du bref, M[gr] Guerrieri, archevêque d'Athènes, entonna le *Te Deum;* au même moment le rideau se retire et laisse voir le tableau du nouveau bienheureux, tandis qu'au son de toutes les cloches et au bruit de nombreuses salves d'artillerie, tous les assistants tombent à genoux, et lui offrent le premier hommage religieux et public de leur vénération. L'hymne d'actions de grâces se continue avec l'accompagnement d'une harmonieuse et brillante musique. L'archevêque célébrant dit ensuite la nouvelle oraison approuvée par le souverain Pontife; après quoi, commence la messe solennelle chantée par un chœur nombreux composé des meilleurs maîtres de Rome. Le soir, vers les six heures, le Pape Pie VII se rendit avec son cortége ordinaire à la basilique de saint Pierre; il y fut reçu par tout le sacré collége; après avoir adoré le saint Sacrement, le saint

Père alla avec tous les cardinaux se prosterner devant le tableau du B. Alphonse; quand il eut fini sa prière, le postulateur de la cause lui fit hommage d'une *Vie* du bienheureux, ainsi qu'à tous les membres du sacré collége et de la maison pontificale. Là, se termina la cérémonie de la béatification. Depuis on s'est occupé du procès de la canonisation : on le poursuit avec beaucoup d'activité, et nous avons appris par les journaux que déjà dans une congrégation générale du 22 septembre 1827, et sur le rapport du cardinal Odescalchi, la question des miracles opérés par l'invocation du B. Alphonse depuis sa béatification a été décidée affirmativement et favorablement. Il faut espérer que nous ne tarderons pas long-temps de le voir inscrit au nombre des saints canonisés. Puissions-nous aussi être les témoins de sa gloire dans le Ciel ! Si nous recourons avec confiance à son intercession, si nous nous appliquons à l'imitation de ses vertus, non-seulement nous verrons sa gloire, mais nous la partagerons. Cette grâce, ô grand saint ! il est digne de votre charité de nous l'obtenir. Vous avez consacré toute votre vie à la sanctification de vos frères; vos travaux immenses et vos sacrifices généreux pour le bien des âmes, seront un sujet éternel d'admiration et de louanges dans l'Eglise de Dieu. Ah ! du haut du Ciel, daignez vous intéresser en-

core à notre salut. Faites surtout ressentir pour l'éternité les effets salutaires de votre puissante protection à celui qui a tracé ces lignes, à ceux qui les liront, comme à tous les autres qui connaissant votre nom l'invoqueront avec dévotion. Bienheureux Alphonse, priez pour nous, et protégez-nous à présent et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il !

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

IVme PARTIE.

LE B. ALPHONSE DURANT SON ÉPISCOPAT.

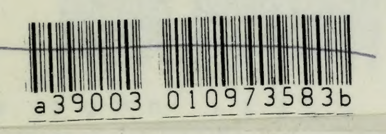
Vme PARTIE.

LE B. ALPHONSE ÉVÊQUE DÉMISSIONNAIRE.

VIme PARTIE.

VERTUS, OUVRAGES ET MIRACLES DU B. ALPHONSE.




a39003 010973583b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 09 06 20 23 9